



SOURCE(S)
Arts, Civilisation et Histoire
de l'Europe

ARCHE



ARTS, CIVILISATION ET
HISTOIRE DE L'EUROPE

2016 - N° 8-9
Dossier: Femmes expertes
savantes, artistes

SOURCE(S)

Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe

N° 8-9

-

2016

SOURCE(S)

Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe

Directeur de la publication : Nicolas Bourguinat

Comité de rédaction : Laurence Buchholzer, Anne Corneloup, Jean-Pascal Gay.
A également collaboré aux corrections et relectures de ce numéro : Simone Herry, que nous remercions chaleureusement.

Assistant de rédaction : Guillaume Porte

Numéro coordonné par : Nicolas Bourguinat

La revue *SOURCE(S)* est éditée par l'Équipe d'Accueil ARCHE-EA 3400 de l'Université de Strasbourg. Pour les informations sur la revue : www.ea3400.unistra.fr

Adresse de la rédaction :

Revue *SOURCE(S)* - Faculté des Sciences
Historiques, équipe ARCHE, à l'att. de
N. Bourguinat - Palais universitaire -
67084 Strasbourg Cedex - tél. 03 68 85 68 08
courriel : bourguin@unistra.fr

Impression :

Service imprimerie et reprographie
de l'Université de Strasbourg

ISSN : 2265-1306
ISSN du présent support électronique : 2261-8562

SOMMAIRE

I. DOSSIER : FEMMES EXPERTES, SAVANTES, ARTISTES

- 7 *Présentation*
Nicolas Bourguinat
- 17 *Hériter et succéder. Le rôle des femmes nobles dans la transmission du patrimoine lignager au XVI^e siècle en Auvergne*
Anne-Valérie Solignat
- 39 *Françoise de Motteville, une expertise indéfinie ou comment ne pas être théologienne. Autour d'une « dissertation » féminine sur la divinité du Christ*
Jean-Pascal Gay
- 75 *Les premières historiennes de l'art françaises (XVII^e-XVIII^e siècles)*
Dorothee Lanno
- 87 *Une expertise féminine en construction dans la vie politique anglaise de la fin de l'ère victorienne : le cas de Beatrice Potter au miroir de ses écrits personnels*
Marie Desaunay
- 103 *Architecte ménagère : une nouvelle experte de l'habitat des années 1920*
Élise Koering
- 119 *Isabelle Waldberg, sculpteur (1911-1990) : une trajectoire émancipée*
Nikoleta Tsagkari
- 141 *Marisa Merz : une femme dans l'Arte Povera*
Valérie Da Costa

II. AUTOUR D'UNE SOURCE

- 157 *Une enquête dans l'Inde indépendante. Magda Trocmé, une pacifiste parmi les disciples de Gandhi en 1949-1950*
Nicolas Bourguinat
- 185 *Parmi les disciples de Gandhi : journal d'une pacifiste aux Indes (octobre 1949-février 1950)*
Magda Trocmé (édition annotée)

III. CHANTIERS EN COURS

- 271 *Les voyages d'Agatha Christie (1890-1976). Quelques étapes*
Nicole Pellegrin
- 283 *Femmes, architecture, ville et paysage*
Anne-Marie Châtelet
- 289 *Résumés*

I.
DOSSIER

FEMMES EXPERTES, SAVANTES, ARTISTES

PRÉSENTATION

Nicolas BOURGUINAT

Au départ, il n'y avait guère qu'un jeu de mots inspiré par le titre de la célèbre série télévisée *CSI (Crime Scene Investigation*, dite en version française *Les Experts*) et par les sous-entendus du mot « expertise » lorsqu'il est associé à la féminité. Nous réclamons l'indulgence car malgré ce début un peu hasardeux, nous savions dès l'origine qu'en réalité il allait s'agir d'un sujet d'une redoutable complexité. L'aspiration à une égalité *réelle* des hommes et des femmes suscite des débats de société qui ne cessent de nous solliciter depuis de nombreuses années. Ils ont eu parfois des retombées importantes, relativement par exemple à la parité, ils ont permis de lever des tabous et de mettre fin à certaines crispations. Pourtant, les enquêtes statistiques démontrent toujours l'existence d'un « plafond de verre » empêchant les femmes d'accéder à la pleine reconnaissance de leurs talents, dans les appareils politiques ou bien, de façon encore plus évidente, dans les entreprises privées. Et si l'on s'en tient juste au domaine de la science et de la culture, nous sommes bien placés pour savoir qu'on en demeure souvent au niveau des pieuses intentions. Dans les instances universitaires, malgré les discours progressistes qui semblent faire consensus, se dissimulent parfois des pratiques discriminatoires et de sordides rapports de subordination¹. Et même dans cet univers en apparence favorisé, les préjugés attachés aux femmes qui prétendent faire valider une expertise et imposer une autorité dans le domaine de la connaissance sont très loin d'avoir disparu².

¹ On se souvient peut-être qu'en 2010, un ancien président de l'agence nationale d'évaluation avait balayé d'un revers de main les critiques portant sur l'insuffisante représentation des femmes dans sa structure en déclarant que, du fait de leurs responsabilités familiales, elles « n'avaient pas de temps à consacrer » à de telles missions. Par ailleurs, pour balayer devant notre porte et prendre l'exemple de l'Université de Strasbourg, soulignons que l'équipe dirigeante actuelle ne compte que quatre femmes, parmi les dix-sept vice-présidents qui la composent.

² Je n'oublierai jamais pour ma part certaines choses vues et entendues à l'Université, où il y a encore quinze ans, la femme accédant au statut de professeur était, sinon suspecte en soi, du moins aisément suspectable – on ne sait trop de quoi, d'ailleurs : d'ambition ? de volonté de revanche ? de dénaturation de son sexe ? – comme si l'on s'était trouvé transporté en plein XIX^e siècle au temps où l'on fustigeait les « bas-bleus ». Ces idées reçues s'affichent aujourd'hui moins ouvertement, mais je suis convaincu qu'elles ne sont nullement éteintes.

L'histoire des femmes et du genre, depuis de nombreuses années, a permis d'opérer une véritable réévaluation de la place des femmes dans les sciences et les arts, en Occident, entre le Moyen Âge et l'époque contemporaine. Partie du constat d'une forme d'absence des femmes de l'Histoire, ou d'une forme de silence des sources relativement aux femmes, bref de cette gêne qu'avait pointée Virginia Woolf dans son magistral essai de 1929, *Une chambre à soi*, elle a mis au jour une présence au cœur de l'Histoire nettement plus importante et plus signifiante que celle qu'on avait imaginée. Ce ne sont pas là des découvertes toutes fraîches : vers la fin des années 1970, dans les toutes premières tentatives destinées à rendre aux femmes du passé une place mieux proportionnée au rang qu'elles avaient tenu, la question de l'accès au savoir, à la culture classique et à l'érudition avait déjà été mise au premier plan³. Dès l'âge de la première modernité, les femmes d'Occident furent donc plus nombreuses qu'on n'aurait été tenté de le penser à se voir reconnaître savoir-faire et capacités. Ne serait-ce que face à l'héritage : au sein des maisons nobiliaires, à l'époque des guerres de religion, les dames nobles apparaissent comme de « puissantes actrices de la transmission du patrimoine aristocratique », ainsi que le montre Anne-Valérie Solignat à propos de l'Auvergne. Les systèmes familiaux et lignagers ne pouvaient fonctionner sans leur médiation. Plus tard, dans les controverses religieuses du XVII^e siècle, une veuve proche de la reine-mère Anne d'Autriche telle que Françoise de Motteville peut se faire reconnaître comme une interlocutrice de choix parmi les théologiens. Ainsi que le démontre l'article de Jean-Pascal Gay, la démarche de Motteville ne peut entièrement être vue comme transgressive, car elle se fonde sur l'*agency* étendue et sophistiquée d'une femme qui appartenait au grand monde, et elle s'articule à tout un réseau de relations intellectuelles et amicales. Elle ne peut s'avancer sur cette scène éminemment masculine des controverses théologiques qu'en sollicitant la caution de personnes de l'autre sexe installées comme des autorités, donc avec moult précautions – mais n'est-il pas essentiel qu'elle l'ait fait et que la valeur de son travail ait été saluée ? La maîtrise des langues anciennes et des auteurs canoniques n'était donc pas entièrement interdite aux femmes de haut rang, et par l'intermédiaire du célibat ou du veuvage, quelques cas d'immixtion dans les sphères intellectuelles de l'Europe classique peuvent être relevés.

Dès lors qu'ils confinaient leurs prétentions dans certaines limites, de tels cas ne suscitaient ni levée de boucliers, ni curiosité apitoyée. C'est la postérité le plus souvent qui, pour des raisons qui demeurent difficiles à expliquer en l'état actuel de nos connaissances, leur a été défavorable et a fait minorer ou oublier la reconnaissance que s'étaient gagnée ces femmes, peu nombreuses certes, et au prix de rudes combats le plus souvent, toujours silencieusement sans nul doute. C'est d'ailleurs pour ce motif qu'à Strasbourg, nous avons tenu à

³ Je pense notamment au recueil de Patricia H. LABALME (dir.), *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*, New York, New York University Press, 1980.

accueillir la réédition d'un des plus importants inventaires dressés en France en l'honneur des femmes savantes et lettrées du passé. Plusieurs centaines d'écrivaines, amatrices et mécènes des lettres francophones se trouvaient rassemblées dans le dictionnaire bio-bibliographique sorti en 1804 par Fortunée Briquet, que nos presses universitaires ont republié cette année⁴. Cette jeune poétesse issue de la bonne société poitevine dédia même son œuvre au Premier Consul – elle avait été mêlée aux combats des Idéologues, dont la disgrâce politique ne faisait plus guère de doutes, alors qu'on était à la veille de l'établissement de l'Empire. Dans son édition critique, Nicole Pellegrin s'est attachée à comprendre les conditions de la genèse d'une pareille entreprise intellectuelle et éditoriale dans un contexte post-révolutionnaire délicat pour les femmes, en littérature comme dans la sphère domestique, où s'opérait une véritable redéfinition du féminin au sein d'une société française désormais soumise au Code civil.

Parallèlement, l'existence d'un tel ouvrage, à l'orée du XIX^e siècle, n'invite-t-elle pas à creuser la notion de « célébrité », et à examiner de plus près les processus de sélection et de fabrication des « grands noms » et autres « classiques » d'une littérature nationale, ici prise par son versant féminin ? Ainsi que l'avait observé M^{me} de Motteville, de ce point de vue, les forces étaient inégales, et

les lois qui nous soumettent à [la] puissance [des hommes] sont dures et insupportables ; je sais qu'ils nous donnent en partage la vanité, les louanges et la beauté, pour mieux usurper sur nous le commandement de la mer et de la terre, les sciences, la valeur et la puissance de juger et d'être les maîtres de la vie des humains, les dignités en toutes conditions ; et, ôtée la quenouille, je ne vois rien sous le soleil qu'ils n'aient mis de leur côté. Cependant leur usurpation n'est fondée sur aucun prétexte. Les histoires sont pleines de femmes qui ont gouverné des empires avec une singulière prudence, qui ont acquis de la gloire en commandant des armées, et qui se sont fait admirer par leurs capacités⁵.

D'où l'importance de l'investissement par les femmes des XVII^e et XVIII^e de l'écriture de l'histoire, de l'histoire littéraire, et même de l'histoire des beaux-arts, investissement discret mais bien réel sur lequel revient dans ce numéro l'article de Dorothee Lanno. Le droit de s'emparer de pareilles matières est une chose, la possibilité d'en traiter et d'être prise au sérieux en est une autre, et on observe parfois que certains détours furent indispensables pour que ces femmes

⁴ Fortunée BRIQUET, *Dictionnaire historique des Françaises connues par leurs écrits*, éd. de Nicole PELLEGRIN, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg (collection « Écrits de femmes »), 2016. Le titre complet est *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits ou par la protection qu'elles ont accordé aux gens de lettres depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours* (Paris, Imprimerie de Gillé, an XII).

⁵ Lettre de M^{me} de Motteville à M^{lle} de Montpensier, dans *Lettres de Mademoiselle de Montpensier, de Mesdames de Motteville et de Montmorenci, de Mademoiselle Du Pré et de Madame la marquise de Lambert*, Paris, Léopold Collin, 1806, p. 40-41.

parviennent à s'imposer comme des voix averties (au moins de leur vivant, puisque la postérité, là aussi, était fréquemment ingrate). Souvent, à travers la connaissance intime de leur sujet, la familiarité avec le savoir-faire des artistes, pour les préceptrices par exemple, souvent elles-mêmes filles de peintres ou de miniaturistes. Parfois aussi en dirigeant leur enquête vers des domaines encore peu valorisés, notamment, au XIX^e siècle, du côté anglo-saxon, vers l'enluminure et le vitrail du Moyen Âge avec Anna Jameson ou Elizabeth Eastlake (cette dernière en partie légitimée par un mariage qui la lia au secrétaire perpétuel de la Royal Academy)... Mais elles n'allaient pas toujours au terme de cette procédure de reconnaissance, demeurant au seuil de l'auctorialité et se satisfaisant d'hommages purement personnels de quelques hommes de lettres triés sur le volet. Dans le cadre de mes recherches sur le voyage en Italie des Américains, j'ai ainsi en projet une monographie sur Frances (dite Francesca) Alexander, une Bostonienne installée à Florence qui rassembla des poésies et contes populaires des montagnes toscanes, à la fin du XIX^e siècle en les illustrant de dessins à la plume de son cru. Sa réputation fut grande dans les cercles étudiants d'Oxford, mais elle s'imposa à elle-même une grande discrétion aussi bien au titre de folkloriste que d'écrivaine ou bien d'artiste, en se présentant comme une simple collaboratrice du grand historien d'art John Ruskin, dont l'autorité intellectuelle et morale était alors à son zénith. De même, remarquons qu'il existe un long itinéraire conduisant de l'apparent dilettantisme des voyageuses amatrices d'art, corrigeant ou complétant les guides et critiques établis, au fil de leur parcours dans les musées des villes d'Italie du XVIII^e siècle (ainsi lady Anne Miller ou lady Mary Coke), jusqu'au *connoisseurship* soigneusement construit et assumé de femmes de lettres telles qu'Edith Wharton ou Violet Paget, entre le tournant du XX^e siècle et les années 1930⁶.

L'accès des femmes du passé à un statut d'expertise et à la reconnaissance qui s'y attache était donc toujours négocié, d'une part, et fragile, d'autre part. Dans le domaine de l'éducation, l'accès aux spécialités considérées par la norme sociale ou religieuse comme inappropriées à la féminité n'a cessé d'être un enjeu majeur. « Y a-t-il du mal à savoir le grec ? Y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail ? Pourquoi riez-vous donc d'une chose aussi simple ? », demandait Corinne dans le roman de Madame de Staël⁷, faisant d'ailleurs implicitement référence à l'une des pionnières des humanités au féminin, Clotilda Tambroni, à qui l'Université de Bologne avait offert une

⁶ Voir ainsi Sarah Bird WRIGHT, *Edith Wharton's Travel Writing. The Making of a Connoisseur*, Basingstoke-Londres, Macmillan, 1997, et Christa ZORN, *Vernon Lee. Aesthetics, History and the Victorian Female Intellectual*, Athens (Oh.), Ohio University Press, 2003.

⁷ Germaine de STAËL, *Corinne ou l'Italie*, éd. de Simone BALAYÉ, Paris, Gallimard-Folio, 1985 [1807], p. 162. Avant Tambroni, l'Université de Bologne avait également donné un enseignement à deux femmes en sciences expérimentales : Laura Maria Bassi (1711-1773) en physique et Anna Morandi (1716-1774) en anatomie.

chaire de grec et que la romancière avait rencontrée en 1805. Car malgré l'idée reçue attachée aux pays de culture catholique, la péninsule italienne du XVIII^e siècle était allée très loin dans l'accueil des femmes au sein de la vie académique et de l'espace public⁸. Il ne s'agissait alors que de l'enseignement des élites éclairées, celles dont les Lumières avaient longuement médité l'orientation au féminin, en réaction le plus souvent au tableau fort conservateur qu'en avait donné Rousseau⁹. L'image ambiguë de la femme philosophe, avec laquelle joue souvent la littérature romanesque des Lumières finissantes, en est aussi un des résultats, ainsi que l'a montré récemment Florence Lotterie¹⁰. Les courants féministes du XIX^e siècle ont eu tôt fait d'apercevoir que l'amplification du rôle des femmes dans la société pourrait s'appuyer sur des ouvertures concernant l'enseignement secondaire et supérieur et touchant les professions d'accès protégé par la barrière du diplôme et/ou par celle des humanités classiques. Ces verrous étaient en train de tomber en Europe autour de 1900, au bénéfice des classes moyennes, et indirectement les jeunes filles en tiraient avantage¹¹. Non sans conflits avec leur famille et plus généralement leur entourage, comme on le voit dans le journal de jeunesse de Catherine Pozzi, pourtant fille d'un chirurgien réputé et installée dans la haute société du Paris de la Belle Époque. Au-delà des études, le statut d'épouse et *a fortiori* celui de mère n'apparaissent pas toujours compatibles avec la revendication d'un accomplissement professionnel, intellectuel ou artistique. Dans ce numéro, l'examen que fait Marie Desauvay des états d'âme de Beatrice Potter-Webb donne la démonstration de la difficulté de tels enjeux, pour l'entrée dans l'univers du journalisme et de l'enquête sociale, de la part d'une femme très favorisée par ses connexions sociales et (de manière plus paradoxale) par son environnement familial. Il démonte les logiques d'un engagement non-féministe faisant pourtant bouger les frontières des rôles sexuels et sociaux préétablis. Encore faut-il bien voir que le glissement auquel finalement elle souscrivit vers un *partnership* intellectuel avec Sidney Webb, le célèbre leader du socialisme fabien, la mettait – à terme en tout cas – en porte-à-faux par rapport à son milieu d'origine.

⁸ De telles initiatives ne sont pas allées bien entendu sans résistance et sans débat : on en a redécouvert récemment l'importance, avec des travaux tels que le livre de Rebecca MESSBARGER, *The Century of Women. Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto-Londres, University of Toronto Press, 2002. Certains des éléments des controverses italiennes se trouvent dans EAD. et Paula FINDLEN (éd.), *The Contest for Knowledge. Debates over Women's Learning in Eighteenth Century Italy*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 2005.

⁹ Voir Isabelle BROUARD-ARENDS et Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL (dir.), *Femmes éducatrices au Siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, et pour la période antérieure : Colette NATIVEL (dir.), *Femmes savantes, savoirs femmes. Du crépuscule de la Renaissance à l'aube des Lumières*, Genève, Droz, 1999.

¹⁰ Florence LOTTERIE, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII^e siècle*, Paris, Garnier, 2013.

¹¹ Voir ainsi Linda CLARK, *Women and Achievement in Nineteenth-Century Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 180-195.

Dans le domaine de l'art, les enjeux n'étaient pas tellement différents, car si certains apprentissages avaient été traditionnellement accolés à la féminité, dans l'éducation aristocratique et bourgeoise, ils étaient restés davantage conçus comme des passe-temps, adaptés aux aptitudes « naturelles » prêtées aux filles, que comme l'antichambre de futures vocations. Il valait toujours mieux dessiner ou herboriser que lire des livres, et *a fortiori* des livres interdits, pour le dire vite... Pour celles qui n'avaient pas baigné dès la naissance dans une famille d'artistes, les portes des ateliers restaient souvent fermées, et l'accession à un enseignement de type professionnalisant tarda à s'opérer¹². C'est la peinture qui est apparue aux historiens comme la voie la plus accueillante aux femmes, avec bien sûr un certain nombre de restrictions implicites, du même niveau que celles qu'on rencontre face aux activités de création en littérature, en particulier du côté du partage entre ceux des genres où une légitimité pouvait leur être reconnue (le portrait, la nature morte, l'aquarelle) et ceux qui restaient des territoires d'accès interdit parce que supposant gravité, culture générale, maîtrise de la composition, tels que la peinture d'histoire¹³. Encore assez tard au cours de l'avènement de l'art moderne, l'impact de ce type de représentations perdurait : en témoignent ainsi les orientations thématiques que s'imposèrent les grandes artistes du post-impressionnisme comme Berthe Morisot ou Mary Cassatt. Par rapport au domaine des lettres, où les femmes purent prétendre à la professionnalisation assez tôt (dès les années 1810-1830 en Angleterre, pour la critique et le roman), l'apparition d'un substantiel segment féminisé des peintres qui faisaient carrière et vivaient de leur production est nettement plus tardive¹⁴.

¹² Voir par exemple pour la France Marina SAUER, *L'entrée des femmes à l'École des Beaux-Arts, 1880-1923*, Paris, Ensba, 1991. Concernant l'architecture, on peut signaler des mémoires soutenus à l'École d'architecture de Versailles : Lydie MOUCHEL, *Femmes architectes, une histoire à écrire*, mémoire de DEA, 2000, et Stéphanie MESNAGE, *Actrices de l'architecture, les femmes dans l'exercice professionnel architectural entre 1890 et 1968*, mémoire de master, 2009.

¹³ Voir pour un cadre général sur ce sujet l'essai justement célèbre de Linda NOCHLIN, « Why Have There Been No Great Women Artists ? », *Art News*, n° 69, janvier 1971, trad. française dans EAD., *Femmes, art, pouvoir et autres essais*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1993, p. 201-244. Là aussi, la nécessité de réparer les oublis et la sélection implicitement sexistes opérés par la postérité a suscité de grandes enquêtes, sur le modèle de celles conduites depuis les années 1980 pour les femmes auteurs : voir ainsi l'ouvrage compilé par Delia GAZE, Maja MIHAJLOVIC et Leanda SHRIMPTON (dir.), *Dictionary of Women Artists*, 2 vol., New York, Fitzroy Dearborn Publishers, 2003 [1997].

¹⁴ Voir Mary Alice WATERS, *British Women Writers and the Profession of Literary Criticism, 1789-1832*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2002 ; Linda H. PETERSON, *Becoming a Woman of Letters. Myths of Authorship and Facts of the Victorian Market*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2009 ; Rosalind SYDIE, « Women Painters in Britain, 1768-1848 », *Atlantis*, n° 5, 1980, p. 144-175. Pour la comparaison avec la féminisation du monde des lettres et des arts en France, voir par exemple : Sonya STEPHENS, *A History of Women's Writing in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, et (très superficiellement) Harrison C. WHITE et Cynthia A. WHITE, *La carrière des peintres au XIX^e siècle. Du système académique au marché des impressionnistes*, Paris, Flammarion, 2009 [Londres, 1965].

Les ouvertures faites dans le domaine de la sculpture apparaissent beaucoup plus restrictives, et plus tardives encore. Félicie de Fauveau s'imposa, au milieu du XIX^e siècle, mais dans un contexte bien particulier – elle vécut des commandes de milieux légitimistes et carlistes, en exil à Florence, et faisant quasiment office de chef de famille à côté de sa mère et de sa large fratrie... Harriet Hosmer, qui incarna la tradition de la sculpture néo-classique dans les derniers temps de la Rome pontificale, peut apparaître aussi comme une figure de renommée internationale, qui suscita d'ailleurs des jalousies. Elle reçut dans son atelier romain les hommages de beaucoup de visiteurs, qui estimaient toutefois souvent avoir affaire à une personnalité très déroutante, « vraiment *queer* », écrivit dans son journal Nathaniel Hawthorne¹⁵. Admirées certes pour leur détermination et leur talent, ces sculptrices restaient perçues comme des créatures presque hors normes.

Trop facilement, le génie féminin dans le domaine des beaux-arts a même pu être assimilé à une forme de folie, de débordement dans un au-delà de la raison, de dérive loin des normes comportementales de la *female decency*. Camille Claudel en est un exemple bien connu... Les recherches qui ont été faites dans le monde universitaire anglophone autour de l'équation entre l'auctorialité féminine et la maladie mentale donnent des hypothèses qui sont vraisemblablement transposables pour la femme artiste. Longtemps, elle ne cessa donc pas d'apparaître comme une « anomalie singulière », ainsi que l'écrivit autrefois Vineta Colby dans un livre pionnier¹⁶. Sans doute, parallèlement, la femme artiste pouvait trouver une manière de se faire admettre en se revendiquant comme une personne rangée, à l'abri du rempart constitué par une famille sans tache : c'était le cas de d'Elisabeth Vigée-Lebrun, ou plus encore d'Angelika Kauffmann, dans l'Europe de la fin de l'Ancien Régime et de la Révolution. Mais dès lors qu'on admet qu'elle est en soi un objectif (on ne doit pas oublier que George Sand affichait comme une fierté, sur ses vieux jours, le fait d'avoir toujours vécu de sa plume, après sa séparation d'avec son mari), la prétention de l'artiste femme à l'indépendance suscite toujours des soupçons. Quelles ambitions cache-t-elle, au fond ? N'est-elle pas finalement frauduleuse ? Au sujet de sa sœur Héléne, qui fit une importante carrière de

¹⁵ Nicolas BOURGUINAT, « Harriet Hosmer. L'itinéraire d'une sculptrice américaine à Rome au XIX^e siècle (1852-1870) », dans Claire LE THOMAS et Tiphaine LARROQUE (dir.), *Voyages d'artistes : entre tradition et modernité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg [à paraître en septembre 2016].

¹⁶ Je fais allusion à l'importante somme de Sandra M. GILBERT et Susan GUBAR, *The Madwoman in the Attic. The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, New Haven, Yale University Press, 1974, et à l'ouvrage de Vineta COLBY, *The Singular Anomaly. Women Novelists of the Nineteenth Century*, New York, New York University Press, 1970. Très riche également est la réflexion d'une autre précurseuse de ces recherches sur les femmes et le métier d'écrivain, qui rappelle à bon droit que les représentations médicales de la folie étaient elles aussi fortement genrées : Elaine SHOWHALTER, *The Female Malady. Women, Madness and English Culture, 1830-1980*, Londres, Virago Press, 1987.

peintre, Simone de Beauvoir a rappelé les derniers mots de leur père, décédé en 1941 : « Toi, tu as gagné ta vie de bonne heure : ta sœur [Hélène] m'a coûté cher¹⁷. » Les différents cas étudiés dans ce numéro ont l'intérêt d'orienter la curiosité vers des femmes pour lesquelles les formes de la reconnaissance du statut d'artiste (ou de professionnelle d'un métier artistique, comme dans le cas de l'architecture intérieure) ont été d'apparence moins conflictuelle mais ont fait l'objet de négociations patientes et serrées. Paulette Bernège, en cherchant à imposer un domaine propre permettant de cadrer son activité de création, l'architecture domestique, est parvenue à nouer un authentique dialogue avec quelques-unes des grandes personnalités du mouvement moderniste, à commencer par Le Corbusier. Sa spécialisation demeure une forme de compromis, puisqu'elle l'enferme dans un univers domestique dévolu traditionnellement au féminin, avec l'objectif de le rendre plus fonctionnel. En un sens, elle conduirait presque à redoubler l'aliénation ménagère, sous couvert de la rationaliser. Marisa Merz et Isabelle Waldberg sont l'une et l'autre des femmes artistes au parcours singulier, cooptées par un mouvement pour partie sans doute (l'Arte Povera pour l'une, le surréalisme pour l'autre) mais restées isolées. Pour la première au moins, qui est traitée ici par Valérie Da Costa, le choix des matériaux comme des sujets suggère qu'elle s'est pensée elle-même comme une artiste de l'humilité mais aussi de l'intime, attentive aux résonances que son propre univers personnel et familial pouvait prendre dans le programme esthétique de l'« art pauvre », et qu'elle a assumé cette orientation. Isabelle Waldberg, qui fait l'objet de l'étude fouillée de Nikoleta Tsagakari, apparaît plus difficile à caractériser comme femme artiste, tant sa formation est l'affaire de plusieurs strates successives et tant son projet semble un carrefour d'influences diverses, sinon peut-être dans l'isolement singulier qu'elle revendiqua jusqu'au terme de sa carrière.

À la fin du siècle dernier et dans les récents développements de notre XXI^e siècle, une normalisation semble s'être produite, et il n'y a plus, en apparence, de sentiment d'anormalité qui soit associé communément à l'idée de femme artiste. La tentation de se prendre soi-même pour sujet de son œuvre, à travers son existence matérielle, sa vie de relation, ses amours, a touché indifféremment des artistes des deux sexes, depuis Jeff Koons jusqu'à Sophie Calle, encouragés sans doute par la confusion entre le public et le privé qui caractérise l'époque la plus récente. Néanmoins, les qualités détectées par les écoles des beaux-arts chez celles et ceux qui aspirent à suivre leur formation sont-elles bien indifférentes à leur sexe ? On n'oserait l'affirmer. Les talents prêtés par le public des amateurs d'art aux créateurs et aux plasticiens dont la réputation est installée ne suivent-ils pas, sans l'avouer, un profil spécifique aux

¹⁷ Simone de BEAUVOIR, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1964, ch. 10. Elle commente, avec une amertume non dissimulée : « Sa classe et lui-même parlaient par sa bouche d'une seule voix [...]. Ses dernières paroles [...] décourageaient les larmes. »

femmes et aux hommes ? La question peut être posée – aux professionnels de ce domaine d’y répondre, s’ils le peuvent.

En mettant en avant les différentes voies de la construction d’un statut, dans le domaine des savoirs, des professions ou des beaux-arts, et en soulignant l’historicité de cette production de figures féminines d’influence, de compétence, de réputation, ce numéro double de *Source(s)* interroge finalement à la fois les résistances opposées à la reconnaissance des femmes et aussi la persistance des représentations genrées attachées à la création, au pouvoir et à la pensée. Pour revenir au point d’où nous sommes partis, supposons que l’on s’aventure dans une analyse des représentations de la *professional woman* dans les productions des médias de masse d’aujourd’hui. On découvrirait probablement que son succès n’y est souvent que d’apparence et que sa position acquise s’est payée cher. Presque systématiquement, dans ce type de fiction destiné au grand public, l’avocate, la politique, ou la policière (à commencer par le lieutenant Stella Bonasera des *Experts : Manhattan*¹⁸) n’accèdent à leurs fonctions et ne s’y font respecter qu’en dissimulant une faille cruelle de leur itinéraire personnel, ou bien en surinvestissant sur cette réussite de manière à compenser le vide sidéral de leur existence privée. Façon de renouer, de manière sans doute très lointaine mais, pour autant, bien réelle, avec l’équation malheureuse de Corinne, l’héroïne éponyme du roman staëlien : empêchée de réunir l’admiration que déclenche son art d’improvisatrice avec la passion que suscite sa personnalité de femme, empêchée, en d’autres termes, d’allier la gloire et l’amour, bref, victime de la reconnaissance qui lui a été accordée. La normalisation non seulement n’est pas achevée au sens institutionnel mais reste aussi à parachever au sens symbolique.

¹⁸ Série diffusée de 2004 à 2013 et produite par Jerry Bruckheimer. Aux États-Unis, la femme policière avait inspiré les scénaristes dès les années 1970, lorsque l’actrice Angie Dickinson incarna avec brio l’héroïne d’une série appelée tout simplement *Police Woman*, entre 1974 et 1978. En écho aux recherches esquissées par Nicole Pellegrin dans ce numéro, autour des mobilités et de la géographie intime de la *crime writer* Agatha Christie, il me semble manifeste que toute l’histoire d’un imaginaire pourrait être faite autour de la figure de la femme détective, enquêtrice ou inspectrice de terrain telle qu’elle apparaît dans la fiction policière contemporaine.

HÉRITER ET SUCCÉDER

LE RÔLE DES FEMMES NOBLES DANS LA TRANSMISSION DU PATRIMOINE LIGNAGER AU XVI^E SIÈCLE EN AUVERGNE

Anne-Valérie SOLIGNAT

La maison noble, entendue comme « personne morale détentrice d'un domaine composé à la fois de biens matériels et immatériels, qui se perpétue par la transmission de son nom, de sa fortune et de ses titres en ligne réelle ou fictive, tenue pour légitime à la seule condition que cette continuité puisse s'exprimer dans le langage de la parenté ou de l'alliance et, le plus souvent, des deux ensembles¹ », organisait à la fois le système de parenté et la gestion patrimoniale des biens d'un grand nombre de familles de la haute-noblesse française au XVI^e siècle. L'organisation en maison noble avait pour but de perpétuer l'essentiel : l'identité lignagère des mâles. Pour ce faire, elle permettait la transmission bilatérale des biens, puisque la mère était également apte à léguer. La transmission des biens selon la succession des héritiers reposait sur une reproduction à l'identique, tout en instaurant un système de partage des biens de la maison, positionnant l'individu dans un réseau qui était à la fois solidarité et concurrence.

L'originalité des modes de transmission dans la noblesse auvergnate résidait dans sa capacité à fonctionner selon le caractère indifférencié de la maison. Car, dans la Coutume d'Auvergne, les filles pouvaient hériter, faute de mâles, des fiefs et des biens de leur maison. Mais, dans le même temps, les groupes lignagers se donnaient à voir comme une lignée d'héritiers ininterrompue se succédant à la tête des seigneuries familiales. Ce phénomène masquait en partie le rôle prépondérant des femmes dans la transmission de la propriété éminente des biens matériels – fiefs, châteaux, objets à fort investissement symbolique –, mais aussi dans celle du patrimoine immatériel de la maison noble – nom, armes, mémoire, culte des ancêtres –, qui se

¹ Claude LÉVI-STRAUSS, « Nobles sauvages », *Culture, science et développement : contribution à une histoire de l'homme : mélanges en l'honneur de Charles Morazé*, Toulouse, Privat, 1979.

conjuguait pour asseoir la perpétuation du statut identitaire de la noblesse à la Renaissance².

Toutes les femmes nobles n'avaient cependant pas le même poids dans la construction de la maison noble même si la Coutume d'Auvergne comptait parmi les plus favorables en France pour la transmission féminine. Les filles héritières et les veuves occupaient une place privilégiée dans la maison noble car l'absence temporaire ou définitive d'hommes dans le lignage faisait d'elles les garantes de sa perpétuation.

Hériter du père

Substitutions fidéicommissaires et relèvement de noms et d'armes au féminin

La permanence des noms de famille aristocratique à la tête d'un même patrimoine donne à voir la succession ininterrompue d'héritiers mâles à la tête des patrimoines familiaux de la noblesse. Mais elle masque en réalité les extinctions de lignages par le recours systématique à des outils de manipulations successorales, dont les principaux étaient les substitutions fidéicommissaires et les relèvements du nom et des armes³, qui firent des femmes des jalons essentiels de la construction de la maison noble à la Renaissance.

La survie de la maison noble en Auvergne reposait tout d'abord sur la lutte contre le risque d'extinction naturelle, en organisant le mariage systématique des fils cadets et des filles. La constitution de ces lignées cadettes masculines et féminines, qui pouvaient hériter en cas d'extinction de la lignée aînée, avait l'avantage d'éloigner davantage à chaque génération le risque de la mort du sang familial. La reproduction biologique était assortie de mesures juridiques, tels que les fidéicommiss couplés avec substitution du nom et des armes, afin de permettre la transmission lignagère du sang, du patrimoine et de l'identité familiale aux femmes de la maison. Ancêtres, hauts faits, bijoux, reliques appartenaient, au même titre que les biens fonciers, aux principes fondateurs de la prépondérance familiale. La perpétuation du patrimoine, en cas d'extinction des mâles, exigeait en outre le maintien complet des signes d'identification de la maison noble, – noms, armes et châteaux –, pour prolonger la domination du groupe familial par le biais des femmes⁴.

² Élie HADDAD, « Faire du mariage un acte favorable. L'utilisation des coutumes dans la noblesse française d'Ancien Régime », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 58-2, avril-juin 2011, p. 72-95.

³ Le fidéicommiss était un acte privé, dans lequel un individu léguait tout ou partie de ses biens à un héritier, le « grevé », tout en lui imposant de les conserver et de les transmettre ensuite à un bénéficiaire final, l'« appelé » ou le « substitué », désigné selon l'ordre de succession fixé par le légataire.

⁴ Sylvie STEINBERG, « À défaut des mâles : genre, succession féodale et idéologie nobiliaire (France. XVI^e-XVII^e siècles) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 3, juillet-septembre 2012, p. 679-713.

Le fidéicommiss, réservé à la noblesse, était en principe un acte perpétuel et il empêchait les héritiers de disposer librement de leurs biens puisque le grevé devait les conserver sa vie durant et les faire parvenir à sa mort au substitué. La fondation d'un fidéicommiss prenait forme dans des actes juridiques privés tels que les contrats de mariage, les donations entre vifs ou bien dans des dispositions confirmant la désignation d'un héritier légal *ab intestat*.

Ces substitutions fidéicommissaires perpétuelles concernaient l'ensemble de la parenté, agnatique et cognatique⁵, née ou à naître de la maison. Élisant comme grevé du fidéicommiss chacun des fils aînés successifs de la branche aînée de la maison, ces coutumes successorales renforçaient en apparence le poids de la primogéniture mâle dans la dévolution du patrimoine familial en donnant vie à des lignées d'héritiers. Mais elles concernaient aussi les filles lorsque la ligne des mâles venait à s'éteindre. La primogéniture féminine se substituait alors à la primogéniture masculine à la tête du patrimoine lignager. C'était en effet la totalité du sang partagé entre parents qui était intégrée dans les mécanismes fidéicommissaires puisqu'en cas d'épuisement de la ligne des héritiers en voie masculine, la substitution perpétuelle s'appliquait désormais en faveur des descendants mâles de la fille aînée du dernier grevé ou, à défaut, des descendants mâles d'une fille cadette.

En 1540, Jean de Chabannes, baron de Curton, organisa ainsi la dévolution de ses biens en cas d'extinction de sa descendance mâle :

Item si le cas advenoit que le bien de mondict filz tombast en quenouille, je donne a la premiere filhe et a la seconde en deffault de la premiere, et en cas advenant aux autres en prefferant l'ordre de primogeniture, Curton en la qualité que je l'ay donné aux masles comme dessus est dit et prie a mon filz humblement et a ses heritiers que de l'ung decederois, le faire ainsi et le leur commande tant que commandement de pere ce peult entandre sur filz ainsy que Dieu l'a ordonné, l'on dit que ne peult tomber en filles⁶.

En 1535, la substitution instaurée par Jacques de Beaufort-Canillac s'établissait aussi en lignes successives, en premier lieu au profit des fils cadets puis, en cas d'extinction des mâles, elle faisait des lignes collatérales des filles, de l'aînée aux cadettes, des lignes d'héritières féminines transmettant leur droit à leurs fils⁷. La différenciation sexuelle qui régissait les modalités de la transmission lignagère et qui excluait normalement les filles disparaissait alors

⁵ Les agnats sont les individus apparentés par les hommes tandis que la parenté cognatique regroupe l'ensemble des apparentés aussi bien par les hommes que par les femmes.

⁶ Archives départementales (désormais A.D.) Allier, fonds de Chabannes, 22 J 217.

⁷ A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 357⁴⁸.

face à l'impératif catégorique de la perpétuation biologique : « Une maison sans fille est une maison morte⁸ ».

L'instauration d'une substitution fidéicommissaire était ainsi justifiée quand il fallait répondre à l'urgence d'extinction du lignage en ligne mâle : le dernier représentant masculin prenait soin de formuler précisément ce qu'il souhaitait voir advenir de chacun de ses fiefs après sa mort. Il établissait un fidéicommissaire en faveur d'un tiers qui était, la plupart du temps, un neveu ou un petit-fils par la voie féminine. En 1409, quand Louis Comptour d'Apchon, dernier mâle de sa maison, fit du second fils de sa fille aînée, Louis de Saint-Germain, son héritier universel dans tous ses biens, à charge pour lui d'abandonner le nom et les armes de son père au profit de ceux des Comptour d'Apchon, il ordonnait à son héritier d'établir la primogéniture mâle pour l'ensemble des successions futures, tout en lui interdisant d'aliéner les fiefs d'Apchon, du Vaulmier, du Falgoux, de Vernières et de Massiac⁹. En 1586, François de Dienne, sans alliance, établit une substitution fidéicommissaire en faveur du second fils à naître de sa sœur aînée Gabrielle, chargé de transmettre l'ensemble du patrimoine de la famille de Dienne, à chaque aîné de chaque génération¹⁰. Cette substitution, pleine de promesses, permit à Gabrielle de conclure en 1592 une alliance largement hypergamique avec Jean-Claude de Montboissier-Beaufort-Canillac, vicomte de Pont-du-Château.

En soustrayant le patrimoine lignager, et ainsi la maison, aux incertitudes de la disparition et de l'extinction, le fidéicommissaire permettait au second ordre de se jouer de l'avenir et de maîtriser le temps, ce que le commun de la roture ne pouvait se permettre. Il reflétait la toute-puissance accordée à l'entité insaisissable de la maison noble sur les desseins de chacun de ses membres y compris les femmes. Les substitutions fidéicommissaires soulignaient le fait qu'un feudataire n'avait qu'un pouvoir transitoire sur le patrimoine de sa maison. Ses intérêts personnels demeuraient soumis à l'intérêt absolu de son lignage. Maillon dans la ligne perpétuelle des héritiers, sa vocation n'était pas de démembrer les possessions des siens mais bien, à défaut de pouvoir systématiquement les agrandir, de les léguer dans leur intégralité à ses futurs descendants.

L'originalité du système de la transmission patrimoniale de la noblesse d'Auvergne fut de partager le patrimoine lignager entre plusieurs lignées afin de conserver une identité personnelle aux seigneuries héritées des femmes. En 1554, Joachim de Chabannes-Curton organisa sa succession de manière à créer un aîné, mais il rééquilibra ses donations pour faire de son fils cadet un véritable chef de lignée. François l'aîné recevait, en vertu de la primogéniture mâle, les

⁸ Nicole-Claude MATHIEU (dir.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilinéaires et/ou uxori-locales*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2007.

⁹ B.N.F., ms fr. 18664, fol. 1-31.

¹⁰ A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0353³.

terres patrimoniales de Curton, Saignes et Madic, et devait porter le nom et les armes pleines des barons de Chabannes-Curton. Le cadet, François le jeune, se hissait au rang de chef de lignée puissant car il héritait du patrimoine de la famille de Blanchefort transmis par sa grand-mère paternelle, Françoise de Blanchefort, dame de Boislamy, héritière de sa maison¹¹. Nouveau seigneur de Boislamy, il devenait le nouveau chef de nom et d'armes de la famille de Blanchefort, disparue depuis la fin du XV^e siècle.

L'usage des fidéicommiss et des substitutions de nom et d'armes reconnaissait la capacité des femmes de la maison à léguer leurs droits de transmission sur le patrimoine de leur père à leur postérité masculine, puisqu'elles ne pouvaient elles-mêmes devenir des chefs de nom et d'armes.

Mais il permettait aussi de sécuriser les biens à identité féminine, comme les seigneuries servant au douaire des veuves ou de dot pour les jeunes épousées. Ces « seigneuries féminines », dont les seigneurs étaient des femmes, dites à identité féminine car dévolues aux usages des femmes du lignage, étaient importantes dans le patrimoine lignager. Les fiefs qui formaient le douaire des veuves faisaient l'objet de substitutions fidéicommissaires, garantissant ainsi leur utilité. Une analyse des contrats de mariage des gentilshommes d'une même maison sur plusieurs générations révèle que les mêmes seigneuries servaient au douaire des veuves. La maison de Dienne constituait les douaires des baronnes sur des rentes à prendre sur les seigneuries du Chaylar, de Moissac et de Neussargues. La douairière disposait de l'usufruit du château du Chaylar qui devenait sa résidence ordinaire, abandonnant le château de Dienne au nouveau baron et à son épouse¹². La tradition semble déjà ancienne en 1441 car, lors de la composition du douaire de Françoise de Tournon, fiancée de Guyot de Dienne, il était notifié qu'elle disposerait de 40 livres tournois (l.t.) de rente annuelle à prendre, « comme il est de coutume », sur les terres du Chaylar et de Moissac¹³.

Les marquises de Canillac se partageaient équitablement un groupe de fiefs lignagers destinés au douaire. La douairière de Canillac jouissait de rentes à prendre sur la vicomté de La Roche-Canillac, dont le château lui servait de résidence, et sur les seigneuries de La Trinitat, Saint-Urcize et Les Hormais¹⁴. Là encore, les seigneuries douairières étaient rendues inaliénables par fidéicommiss. Les vicomtesses de Polignac, quant à elles, jouissaient

¹¹ A.D. Allier, 22 J 239.

¹² En 1490, Patronne de Châteauneuf, épouse de François de Dienne, disposait d'un douaire de 80 l.t. de rente annuelle à prendre sur les seigneuries du Chaylar et de Moissac tandis qu'en 1519, Hélène de Chabannes, épouse de Jean de Dienne, bénéficiait d'un douaire de 400 l.t. à prendre sur les mêmes terres (A.D. Cantal, E 745 et E 746).

¹³ A.D. Cantal, E 742.

¹⁴ A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0357⁴⁸.

traditionnellement de l'ensemble des revenus de la baronnie de Solignac, terre fidéicommissaire, où elles élaient demeure.

Les filles héritières

En analysant la formation des patrimoines lignagers, on ne peut que remarquer l'importance décisive de la transmission féminine. Cette remarque est particulièrement vérifiable pour les fiefs des fils cadets formant une nouvelle lignée. La plupart des seigneuries, du socle patrimonial de la nouvelle lignée, étaient héritées de la mère et ce constat est encore plus opérant lorsque le père avait épousé une héritière. En effet, selon la Coutume d'Auvergne, une fille pouvait hériter de l'ensemble du patrimoine des siens en cas de défaut de mâles¹⁵. En ce sens, la transmission des seigneuries dans la noblesse auvergnate obéissait aux règles de dévolution maternelle telles qu'elles ont été modélisées par Michel Nassiet à partir de l'exemple des filles héritières¹⁶. Selon lui, la transmission par les femmes prenait le chemin de deux options possibles : l'« option chaude » et l'« option froide ». Dans le premier cas, la mère-héritière de sa lignée transmettait ses biens à son fils aîné qui concentrait entre ses mains les patrimoines paternel et maternel. Dans le second cas, le patrimoine de la mère était dévolu à un cadet, qui devenait alors le seul héritier des biens de la lignée maternelle. Il pouvait ainsi recréer la maison maternelle en relevant éventuellement le nom et les armes.

Le choix de l'option froide était ainsi un correctif efficace des inégalités de la transmission des biens paternels nobles car, si le père léguait ses biens à l'aîné, la mère-héritière faisait de même pour l'un de ses cadets. La maison du mari pouvait ainsi créer au moins deux lignées, sans fragiliser pour autant son propre patrimoine. Ce type de dévolution était particulièrement répandu en Auvergne. S'il n'y avait pas engagement d'une clause de substitution du nom et des armes en faveur d'un cadet désigné pour perpétuer fictivement le matrilignage, comme le fit François de Dienne en 1592, les seigneuries maternelles étaient de préférence divisées équitablement entre tous les fils cadets du couple. La politique matrimoniale adoptée par le patrilignage conditionnait ainsi largement l'avenir de la postérité à venir. Leur réussite future était largement préparée par le type d'alliance matrimoniale nouée par le père mais aussi par sa capacité à infléchir le contenu de l'apport de la jeune épousée¹⁷.

¹⁵ Guillaume-Michel CHABROL, *Coutumes générales et locales de la province d'Auvergne*, Riom, Martin Dégoutte, 1784, art. XXVI.

¹⁶ Michel NASSIET, *Parenté, noblesse et États dynastiques. XV^e-XVII^e siècles*, Paris, EHESS, 2000.

¹⁷ Gérard DELILLE, « La France profonde. Relations de parenté et alliances matrimoniales (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 4, octobre-décembre 2015, p. 881-930.

L'honneur d'épouser une fille héritière de sa maison, ou même de sa lignée¹⁸, n'était pas le fait de tous les jeunes nobles. Même si leur existence était assez répandue au XVI^e siècle à cause de la surmortalité masculine¹⁹, la « chasse à l'héritière » n'était le fait que d'une minorité de fils aînés de maisons nobles puissantes. Entre 1513 et 1648, les hommes de la puissante maison de Montboissier-Beaufort-Canillac conclurent en tout treize mariages dont six les unirent à des héritières. Tous n'avaient pas pour autant la même valeur : certains épousaient des héritières de fiefs de dignité tandis que leurs cadets se contentaient souvent de contracter alliance avec des filles héritières de leur matrilignage. En 1535, Marc de Beaufort-Canillac épousait Catherine de Laqueuille, fille du baron François et d'Anne de Rohan, héritière de sa maison. Insérée dans une parentèle puissante, Catherine faisait de son nouvel époux le beau-frère de Jean Stuart, seigneur d'Aubigny et de Jacques Galiot de Genouillac, grand-maître de l'artillerie de France. Il renforçait ses appuis, tant à la cour qu'en Auvergne. Mais Catherine apportait surtout un fief de dignité : la baronnie de Laqueuille²⁰. En 1592, en se mariant avec Gabrielle de Dienne, dernière représentante de la maison féodale des barons de Dienne, le vicomte de Pont-du-Château réussissait également à mettre la main sur une terre titrée. Pleinement intégrée au patrimoine de la lignée, la baronnie de Dienne permit aux époux de créer une souche durable en faisant de leur second fils le nouveau baron²¹.

Les membres de lignées cadettes de la maison ne purent nouer alliance qu'avec des filles héritières de leur propre mère, ce qui leur donna néanmoins l'occasion d'accroître sensiblement leur patrimoine. En 1620, Gabriel de Beaufort-Canillac, vicomte d'Aulteribe, épousait Jacqueline de La Mer de Matha, issue d'une longue lignée de vassaux des Montboissier-Beaufort-Canillac. Héritière de sa mère Antoinette de Saulsac, elle apportait, en plus de la somme de 21 650 l.t., l'ensemble des seigneuries maternelles²².

En retour, le mariage avec une héritière rapportait beaucoup à la lignée de son époux : une assise foncière nouvelle mais surtout un capital symbolique dont le cœur était la dignité du lignage tombé en quenouille.

Parfois, la nouvelle épouse pouvait devenir héritière après son mariage, entraînant par là même la requalification de la nature de l'alliance nouée. La surmortalité masculine sur les champs de bataille était la raison première de la reconfiguration de la position de chacun au sein de la parenté et des mécanismes de transmissions lignagères.

¹⁸ Une lignée est un segment de filiation au sein d'une maison plus vaste. Voir *supra*, note 1.

¹⁹ En Angleterre, entre 1540 et 1659, 29 % des couples restaient sans fils. Lawrence STONE, *The Crisis of the Aristocracy, 1558-1641*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 768 et p. 789.

²⁰ A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0357⁴⁸.

²¹ A.D. Puy-de-Dôme, B Ins. 82, fol. 393.

²² A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0358⁸².

Lors de son mariage en 1523 avec Arthaud de Saint-Germain d'Aphon, Marguerite d'Albon, fille du seigneur de Saint-André et de Charlotte de La Roche, était une fille pourvue d'un frère, comme tant d'autres dans son milieu. La dot, d'un montant de 18 000 lt., ne comportait pas de droits fonciers. Un double phénomène lui permit de prendre la tête de l'important patrimoine foncier des Saint-André et de lui léguer la maison de son époux. Le jeune frère de Marguerite n'était pas n'importe quel frère : enfant lors du mariage de sa sœur aînée, le jeune Jacques devint maréchal de France et l'un des principaux ministres d'Henri II. Tué à la bataille de Dreux en 1562, il fit de sa sœur aînée, en vertu des coutumes successorales des Albon, l'héritière des biens de sa maison en cas de décès de Catherine, sa fille unique. La mort de cette dernière en 1564, fit de Marguerite d'Albon l'héritière des biens de son père, de son frère et de sa nièce. Épousée en 1523 avec une dot la rendant « quitte » de l'héritage de ses père et mère, Marguerite d'Albon devint finalement la seule héritière de sa très riche maison.

L'apport de l'héritière restait son bien propre sur lequel le mari n'avait aucun droit de regard et elle était libre d'en organiser la dévolution entre ses enfants. Marguerite d'Albon partagea à sa guise ses biens entre tous ses fils cadets en favorisant cependant l'un d'entre eux. Elle créa un second chef de nom et d'armes en la personne d'Henri, son dixième fils. Désigné par sa mère pour relever le nom et les armes des Albon de Saint-André, il recevait les fiefs de Saint-André, des Ouches et de Mably. Marguerite ne se contenta pas de refonder sa propre maison : elle fonda également deux lignées cadettes dans la maison de son époux. Gilbert, le huitième fils, reçut la seigneurie de Montregnard en Beaujolais, tandis que Charles, le onzième, hérita de la seigneurie de Tournoël, l'un des fiefs les plus importants de Basse-Auvergne. Grâce à l'apport du matrilignage, tous les fils du couple fondèrent ainsi lignée sans amputer le patrimoine de leur aîné.

Exclus du marché des héritières, les gentilshommes de dignité moyenne devaient se tourner vers d'autres types d'alliances matrimoniales qui leur permettaient de ne pas condamner par avance une volonté de création de lignées cadettes. Lorsque l'alliance avec une héritière n'était pas possible, les gentilshommes tentaient alors d'infléchir le contenu de la dot afin que celui-ci fût majoritairement constitué de fiefs. En raison de l'hypogamie féminine²³, les apports de la dot étaient favorablement déséquilibrés en faveur de la lignée preneuse. L'épouse, née au-dessus de son époux, transportait un capital d'autant plus important qu'il était destiné à nourrir les biens propres de leurs futurs enfants.

²³ L'hypogamie sert à qualifier un mariage lorsqu'une femme épouse un homme d'un statut inférieur à celui de son père. L'hypogamie caractérise la plupart des mariages dans la noblesse française au XVI^e siècle.

Ce fut par ce biais que la maison de Chabannes enrichit considérablement son patrimoine foncier. Dès le début du XV^e siècle, elle fut capable de se constituer en lignage preneur, captant des fiefs à chaque signature de contrat de mariage. Inscrits dans un vaste échange de circulation des seigneuries féminines par voie dotale, ils donnaient pareillement des terres à leurs filles : en 1564, la dot qu'Éléonore de Chabannes offrait à Juste de Tournon, était ainsi constituée des seigneuries patrimoniales de La Palice et de Montaigu-le-Blin. Ce phénomène était ancien : en 1170 déjà, Matebrune de Ventadour apportait à Eschivat de Chabannes la seigneurie de Charlus-le-Pailloux, en Limousin. Toujours entre les mains de leurs descendants au XVI^e siècle, le fief demeurait marqué par une forte identité féminine car il servait de douaire aux veuves de la maison de Chabannes²⁴. Mais, ce ne fut qu'avec le mariage, en 1469, de Gilbert de Chabannes avec Françoise de La Tour d'Auvergne que les Chabannes parvinrent à infléchir la nature de la dot pour que celle-ci fût principalement composée de « biens et de droits »²⁵. Seigneur de Curton, Gilbert était en 1465, chambellan du roi, gouverneur du Limousin et sénéchal de Guyenne. Bénéficiant de l'amitié de Louis XI, il parvint à conclure un mariage décisif pour la réussite future de la lignée des barons de Curton en épousant Françoise de La Tour d'Auvergne. Fille aînée de Bertrand VI, comte d'Auvergne, Françoise faisait de son nouvel époux un proche parent du roi et des principaux princes du royaume. En plus de ce capital d'honneur et de dignité, elle lui apporta les seigneuries de La Roche-Marchalm et de Saint-Angeau mais aussi des fiefs de dignité. Le comté de Saignes et la baronnie de Tinières servirent, à la génération de leurs arrière-petits-fils, d'assise foncière à la formation de lignées cadettes titrées. Leur fils Jean, baron de Curton, réussit à épouser l'héritière de l'une des principales maisons noble du Limousin, Françoise de Blanchefort, qui transféra la seigneurie de Boislamy dans le patrimoine des Chabannes²⁶. À la génération suivante, les quatre mariages de Joachim de Chabannes-Curton ne lui apportèrent que des dots financières²⁷ mais, seigneur d'une vingtaine de fiefs, il n'avait pas besoin d'apport foncier additionnel à son patrimoine.

²⁴ A.D. Allier, 22 J 237.

²⁵ A.D. Allier, 22 J 196.

²⁶ A.D. Allier, 22 J 215.

²⁷ Péronnelle de Ventadour apporta une dot de 18 000 l.t. en 1522, tandis que Louise de Pompadour, épousée en 1526, n'apportait que 12 000 l.t. Les deux derniers mariages furent l'occasion de recevoir des dots considérables : en 1533, Claude de La Rochefoucauld apportait 26 000 l.t. tandis qu'en 1547, Charlotte de Vienne donnait 18000 l.t. ainsi que la jouissance des terres de La Mothe-Canillac, Aubusson, Aurouze et Boissonnelle, qui formaient son douaire de veuve du comte d'Alais (A.D. Allier, 22 J 280 et 281).

Hériter et succéder à son mari

Si les apports féminins contribuaient généralement à renforcer l'assise de la maison noble, leur dévolution pouvait aussi être source de conflits, dont l'amplitude s'échelonnait de l'antipathie aux procès fleuves qui pouvaient mobiliser l'ensemble de la parenté.

Les belles-mères

En fait, le rôle bénéfique des mariages avec des héritières et, tout simplement, le poids des mariages hypogamiques, avaient pour conséquence de placer la nouvelle épousée en position de force dans son nouveau cadre de parents et d'alliés. Consciente de l'apport substantiel qu'elle transportait dans la maison de son époux, elle était en mesure de dicter un certain nombre de volontés quant à la transmission de ses biens, pouvant ainsi enrayer la mécanique des successions qui se représentaient comme patrilignagères²⁸.

Cette inflexion posait davantage problème en cas de remariage du père. La belle-mère rajoutait un niveau d'exigence supplémentaire dans la transmission, en imposant un partage plus équitable en faveur de ses propres enfants. L'épineux problème du douaire de la veuve venait s'ajouter aux questions d'héritage entre enfants de lits différents et il jouait à plein dans les mécanismes de tension et de recomposition familiale²⁹ ainsi que dans la nature des relations de belle-parenté. Le douaire, pendant de la dot apportée par l'épousée lors de son mariage, avait pour fonction de permettre à la veuve de vivre dans les meilleures conditions et de maintenir la dignité de son nom ainsi que celle de sa maison. Il s'agissait d'un gain de survie établi sur les biens propres du mari.

Au XVI^e siècle, la fréquence des remariages, qui représentaient plus du quart des mariages célébrés dans le royaume de France et qui concernaient à plus de 60 % les veufs faisait de la belle-mère une figure ordinaire du noyau familial. L'omniprésence de la belle-mère dans la société d'Ancien Régime est à l'origine de l'image négative de la marâtre qui était bien implantée dans les mentalités collectives dès ce moment-là³⁰. Victime de préjugés, la marâtre était perçue comme un danger pour les enfants du premier lit de son mari, préférant les siens. Sa puissance destructrice sur le patrimoine du mari était contenue tant que celui-ci était en vie, mais elle prenait toute son ampleur en cas de veuvage : la marâtre veuve pouvait devenir le chef d'une famille recomposée et bloquer le patrimoine lignager pendant plusieurs années par le biais de dispositions

²⁸ Lignage dans lequel la filiation est établie par le père.

²⁹ Marie-Thérèse MEULDERS-KLEIN et Irène THÉRY, *Les recompositions familiales aujourd'hui*, Paris, Nathan, 1993.

³⁰ Christiane KLAPISCH-ZUBER, « La "mère cruelle". Maternité, veuvage et dot dans la Florence des XVI^e-XV^e siècles », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 38, n^o 5, 1983, p. 1097-1109.

usufruitières et douairières. En cela, la belle-mère correspondait parfaitement au stéréotype des contes de Charles Perrault et le succès de Cendrillon confirme l'existence d'une certaine réalité du type dans la société d'Ancien Régime.

Malgré le poids des images, force est de constater que les veufs n'hésitaient pas à se remarier et à donner par la même occasion une marâtre à leurs enfants, preuve que celle-ci jouait un rôle central dans la survie mais aussi dans la cohésion de la cellule familiale. Il le devenait plus encore dans le cas du remariage d'un veuf et d'une veuve avec enfants des premiers lits³¹. C'est le cas de Charlotte de Vienne, veuve de Jacques de Montboissier-Beaufort-Canillac, qui se maria en 1547 avec Joachim de Chabannes-Curton, qui célébrait alors ses quatrièmes nocces³², et qui fit face à d'interminables procès contre ses beaux-enfants Montboissier et Chabannes. En 1543, Marc de Montboissier-Beaufort-Canillac réclamait à son ancienne belle-mère, Charlotte de Vienne, la restitution des papiers familiaux des maisons de Montboissier et de Beaufort-Canillac, qu'elle avait récupérés après le décès de Jacques de Beaufort-Canillac, puisqu'ils lui revenaient de droit en tant que nouveau chef de nom et d'armes. Il rappelait que sa belle-mère était devenue, par son veuvage, une étrangère et qu'elle n'avait aucun droit à détenir légalement les titres ancestraux de la maison³³.

Par ailleurs, les marâtres bénéficiaient la plupart du temps de conditions avantageuses dans leur contrat de mariage, en matière de dot et de gains de survie³⁴. Souvent plus âgées, mieux dotées et plus expérimentées qu'une jeune épousée, car elles avaient déjà vécu l'expérience du mariage, elles étaient plus à même de faire valoir leurs droits à une certaine autonomie dans l'administration de leurs biens et dans ceux du nouveau couple. En se remariant, elles se plaçaient sous la puissance d'un nouveau mari et elles monnayaient chèrement des dédommagements pour compenser la perte d'une partie des privilèges attachés à la viduité. Charlotte de Vienne négocia des clauses avantageuses lors de la rédaction du contrat de mariage. Comme toutes les épousées de secondes nocces, elle disposait d'un statut plus autonome et nettement supérieur à celui de la première épouse. Les relations entre les nouveaux époux jouaient dans le sens d'un rééquilibrage en faveur de la femme. Jacques de Montboissier-Beaufort-Canillac avait établi un douaire particulièrement avantageux en faveur de sa seconde épouse, Charlotte de Vienne. Il consistait en l'usufruit et la pleine propriété de fiefs importants de la maison de Montboissier-Beaufort-Canillac : la vicomté de Pont-du-Château, les seigneuries de Lussac et de La Fouillouse, auxquelles terres s'ajoutaient les très rémunérateurs péages de Montferrand et

³¹ Guy CABOURDIN, « Le remariage en France sous l'Ancien Régime (XIV^e-XVII^e siècles) », dans Jacques DUPÂQUIER (dir), *Mariage et remariage dans les populations du passé*, Londres, Academic Press, 1981, p. 273-285.

³² A.D. Allier, Chabannes 22 J 231-236.

³³ A.D. Puy-de-Dôme, E 2 0367²⁷.

³⁴ Une veuve se mariait souvent avec un veuf. S'il existait, le mariage d'un veuf ou d'une veuve avec un primonuptial était beaucoup plus rare.

de Riom. Tous ces biens étaient assortis d'une faculté de rachat, d'un montant de 18 000 l.t., accordée aux enfants nés de leur union, sans que rien ne fût statué sur le sort des enfants du premier lit de Jacques de Beaufort-Canillac. En outre, Charlotte de Vienne conservait l'usufruit, sa vie durant, de la vicomté de La Mothe-Canillac ainsi que celle des seigneuries d'Aubusson, d'Aurouze et de La Boissonnelle. Elle bénéficiait du droit d'habitation dans le très beau château de la Mothe près de Brioude, un des joyaux immobiliers du patrimoine Montboissier-Beaufort-Canillac. Remariée en 1547 avec Joachim de Chabannes-Curton, Charlotte de Vienne négocia un douaire tout autant avantageux. Elle recevait un revenu annuel de 1 200 l.t. assigné sur le comté de Saignes, les seigneuries de Nebouzat, Le Chaumont, Chabannes, La Gane, Charlus et Tinière³⁵. Dès lors, on comprend que le douaire de la veuve pouvait être une lourde charge à assumer pour les héritiers du défunt et qu'il pouvait amputer sérieusement leurs revenus, surtout si la belle-mère veuve vivait longtemps³⁶.

Intenter des procès pour succéder

Bien souvent, les rivalités latentes éclataient au moment de la mort du dernier parent naturel, la plupart du temps en raison de l'activation des clauses douairières. En fait, c'était le passage du statut de belle-mère à celui de veuve du père qui posait un problème ambigu. Mettant fin aux relations de belle-parenté, la belle-mère quittait théoriquement la maison du défunt, mais elle y conservait une place en tant que tutrice de ses enfants mineurs. La belle-mère veuve entraînait ainsi potentiellement en concurrence avec le fils aîné du premier lit qui, héritier universel du père, adoptait la posture de chef de famille. Tant que l'époux était vivant, la belle-mère ne pouvait pas influencer sur le patrimoine mais, après sa mort, elle pouvait bloquer une partie des possessions pendant plusieurs années, en raison de l'usufruit de fiefs et du versement du douaire.

Par ailleurs, les enfants devaient lui garantir des clauses d'entretien qui pouvaient être lourdes selon le train de vie somptuaire de la veuve. Après son second veuvage en 1559, Charlotte de Vienne cumulait les avantages de ses deux douaires et des doubles clauses d'entretien qu'elle avait négociées au moment de ses noces. Cette situation lui permettait d'assurer largement un train

³⁵ A.D. Allier, Chabannes 22 J 280. À titre de comparaison, il s'agit du plus important douaire que Joachim de Chabannes a constitué à l'une de ses épouses. Péronnelle de Ventadour, épousée en 1522, bénéficiait d'un douaire de 600 l.t. sans droit d'habitation, tandis que Louise de Pompadour recevait, en 1526, le même douaire mais assorti du droit d'habitation dans le château de Saignes.

³⁶ Charlotte de Vienne enterra tous ses beaux-enfants en mourant à plus de 80 ans après 1586. Ils durent lui verser toute leur vie des douaires importants et ils la virent jouir des revenus d'une partie de leurs fiefs. François l'aîné de Chabannes, comte de Saignes et de Madic n'eut jamais le plein usufruit de ses fiefs car ils étaient insérés, par portion, dans le douaire de Charlotte de Vienne.

de vie luxueux car la douairière gardait la mainmise et la jouissance d'une grande partie du patrimoine somptuaire des Montboissier-Beaufort-Canillac et des Chabannes. Elle seule pouvait porter les bijoux patrimoniaux des baronnes de Curton et des marquises de Canillac, sans que les épouses de ses beaux-fils ne pussent en user³⁷. Elle négocia également âprement l'usufruit de la vaisselle d'argent et de vermeil des deux maisons, en avançant l'argument suivant : possédant des charges d'honneur importantes à la cour de France³⁸, elle devait pouvoir disposer d'une vaisselle suffisante pour recevoir d'éminents invités. Afin d'avoir un attelage digne de son rang, elle obtint la moitié du haras de Joachim de Chabannes-Curton³⁹.

La situation s'aggravait encore lorsque la belle-mère veuve décidait de se remarier. Le 12 février 1547, près de quatre ans après le décès de son premier époux, Charlotte de Vienne convolait avec l'un des plus puissants feudataires d'Auvergne et de Bourbonnais, Joachim de Chabannes, baron de Curton. À cette occasion, elle se dota très largement. Outre ses droits à faire valoir sur le patrimoine de son frère Philippe de Vienne, ainsi que la dot de son premier mariage⁴⁰, elle apportait des biens qui ne lui appartenaient pas en propre puisqu'il s'agissait de son douaire formé de fiefs des Montboissier-Beaufort-Canillac. Pour l'occasion, elle réorganisa l'ensemble de ses possessions en les agençant de manière à préserver l'autonomie de propriété et de gestion de ses biens. Les deux époux faisaient le choix du régime de la séparation de biens, ce qui révélait une indéniable volonté de ne pas mêler leurs patrimoines respectifs et de les protéger dans leur intégrité. Mais à y regarder de plus près, on constate que Charlotte avait constitué une partie seulement de son douaire en biens dotaux. En effet, la vicomté de Pont-du-Château, les seigneuries de Lussat et de La Fouillouse, ainsi que les péages de Montferrand et de Riom, devenaient des biens paraphernaux⁴¹ qui lui restaient propres et sur lesquels Joachim de Chabannes n'avait aucun droit d'administration ni même de regard. Elle en disposait seule et jouissait de leurs fruits tout en étant capable d'exercer tous les droits et actions les concernant. Seuls les enfants de son premier lit étaient

³⁷ A.D. Allier, Chabannes 22 J 237.

³⁸ En 1552, elle est nommée dame d'honneur de la reine Catherine de Médicis. En 1558, elle devient gouvernante des Enfants de France.

³⁹ A.D. Allier, Chabannes 22 J 282.

⁴⁰ A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0 353³. La dot apportée par Charlotte de Vienne à Jacques de Beaufort-Canillac s'élevait à 18 000 l.t. auxquels s'ajoutaient 1 000 l.t. pour « ses dorures ».

⁴¹ Roussilhe définissait les biens paraphernaux de la manière suivante : « Les biens paraphernaux sont ceux qui ne font point partie de la dot, sur lesquels le mari n'a aucun droit, & dont la femme est libre d'en disposer [...]. Il suit delà qu'elle en est maitresse absolue : qu'elle peut exercer seule tous les droits & actions qui concernent cette sorte de biens, tant en demandant qu'en défendant. » Cf. Pierre ROUSSILHE, *Traité de la dot à l'usage du pays de droit écrit et de celui de coutume*, Clermont-Ferrand, Antoine Delcros, 1785, t. 1, p. 180-181.

habilités à garder sur ces terres une faculté de rachat pour un montant de 18 000 l.t. La dot proprement dite, que Charlotte de Vienne apportait à son nouvel époux, était, quant à elle, formée du reste de son douaire : la vicomté de La Mothe-Canillac, ainsi que les seigneuries d'Aubusson, d'Aurouze et de Boissonnelle. Leurs revenus devaient être communs aux époux⁴².

Malgré le régime de la séparation de biens et l'incapacité de Joachim de Chabannes à exercer une quelconque puissance sur les nombreux biens paraphernaux de sa seconde femme, il n'en demeurait pas moins qu'il s'agissait d'une union avantageuse d'un point de vue foncier, car Charlotte de Vienne apportait dans sa corbeille un quart des terres nobles des Montboissier-Beaufort-Canillac, qui était alors la maison la plus richement possessionnée de Basse-Auvergne. Par ce biais, Joachim de Chabannes augmentait sensiblement son influence dans un terroir où il n'avait que peu d'attaches immobilières. Charlotte de Vienne n'agissait pas illégalement, car elle disposait de ces biens en pleine propriété et en usufruit tant qu'elle était en vie. Ainsi, elle ne transportait pas par alliance les terres patrimoniales des Montboissier-Beaufort-Canillac dans la maison de Chabannes et elle ne cherchait pas non plus à déshériter les enfants du premier lit de Jacques de Beaufort-Canillac, en faveur des siens. Mais il est certain que ce douaire amputait très sérieusement le patrimoine des mâles de la maison de Montboissier jusqu'à la mort de la belle-mère veuve. Même si Charlotte de Vienne avait pris garde de maintenir l'indépendance de son premier douaire et avait mis en place un strict partage des responsabilités, il n'en existait pas moins un risque de confusion patrimoniale évident.

Pour prévenir toute tentative de malversation et d'exhérédation des enfants du premier lit, l'*Édit des secondes nocés*, publié en 1560, interdisait aux veufs et aux veuves qui se remariaient de donner à leur second conjoint plus que la valeur de la part d'un enfant du premier lit. Un veuf ou une veuve ne pouvait donner à son nouveau conjoint des droits étendus sur sa précédente communauté ou bien encore léser ses enfants au profit de ce nouvel époux⁴³. Il s'agissait de l'une des causes du procès qu'intenta Marc de Montboissier-Beaufort-Canillac à son ancienne belle-mère : il voulait garder le contrôle du douaire de Charlotte de Vienne afin que celle-ci ne puisse pas l'aliéner en faveur d'un tiers ou en faveur de son second mari. Les rapports de force juridiques déterminaient en partie les modalités de la transmission patrimoniale entre beaux-parents et beaux-enfants. Marc ne vit également jamais la réintégration des biens du douaire de Charlotte de Vienne puisqu'il mourut en 1576, soit plus de dix ans avant le décès de sa belle-mère. Il a donc vécu toute sa vie avec un

⁴² A.D. Allier, Chabannes 22 J 280.

⁴³ René FILHOL, « L'application de l'Édit des secondes nocés en pays coutumier », dans *Mélanges Roger Aubenas. Recueil de mémoires et travaux publié par la société d'histoire du droit et des institutions des anciens pays de droit écrit*, fascicule IX, Faculté de droit et de sciences économiques de Montpellier, Montpellier, 1974, p. 295-299.

patrimoine et des revenus dramatiquement amoindris par l'imposant douaire de la veuve de son père.

Charlotte de Vienne, qui était une véritable rentière en termes de douaire, se trouva parallèlement exposée à l'ire de ses beaux enfants Chabannes-Curton qui lui intentèrent un procès après la mort du baron Joachim en 1559. Une première transaction intervint dès l'année suivante et Charlotte de Vienne obtint de nombreux avantages⁴⁴. En tant que tutrice de ses enfants, elle obtint en leur faveur les terres de Saignes, Charlus, Chabannes, Tinières, Boislamy, Chaumont, Nozerolles et Nébouzat. À titre personnel, et alors même que son mariage était régi par la séparation de biens, elle négocia avec son beau-fils, François l'aîné, la moitié des gratifications curiales que Joachim avait obtenues d'Henri II s'élevant à 20 800 l.t., à prendre sur la recette des bois du Languedoc. Les dettes que Charlotte de Vienne avait contractées auprès de banquiers parisiens pour payer la rançon du baron de Curton, prisonnier des Impériaux après la bataille de Saint-Quentin, étaient quant à elles partagées en deux entre l'héritier et la veuve.

L'accusation principale que les enfants Montboissier-Beaufort-Canillac et les enfants Chabannes-Curton adressèrent à leur belle-mère suivait l'argumentation classique selon laquelle elle avait cherché à les spolier d'une partie de leur héritage afin de favoriser ses propres enfants. Ce ne fut pas le cas mais, en revanche, Charlotte de Vienne mena une politique individuelle de construction patrimoniale, indépendante de celle de ses deux maris, afin de gonfler ses biens propres, transmissibles à ses seuls enfants.

Ainsi, en 1549, elle acquiert pour la somme de 700 l.t., des cens et des rentes à prendre dans la justice de Saint-Etienne-de-Chaumeil⁴⁵. Joachim de Chabannes-Curton n'intervenait pas dans l'acte d'achat et ces rentes étaient la seule propriété de Charlotte. Elle exposait ouvertement les raisons de cette acquisition qu'elle fit pour établir ses enfants : « pour lesd. ses enffans nais ou a naistre d'eux ». Elle organisa également la transmission de ces rentes et cens en instaurant une substitution fidéicommissaire : « Premièrement aux enffans masles et au deffaut de masles, aux filles ». Charlotte de Vienne revendiquait la nécessité de constituer un patrimoine personnel, sur lequel les enfants des précédents mariages de son mari n'auraient aucun droit. Elle compléta ce dispositif en achetant finalement l'ensemble de la mouvance de la seigneurie de Saint-Étienne-de-Chaumeil en 1552⁴⁶ et, le 18 mars 1554, en accord avec son mari, elle fit donation entre vifs de la seigneurie à son fils aîné François de Chabannes, écuyer, par « donation entre vifs peult et doit valloir tant de droict que par la coustume du presant pays d'Auvergne coustumier⁴⁷ ». Dans le même

⁴⁴ A.D. Allier, Chabannes 22 J 280.

⁴⁵ A.D. Allier, Chabannes 22 J 1042.

⁴⁶ A.D. Allier, Chabannes 22 J 1044.

⁴⁷ A.D. Allier, Chabannes 22 J 1043.

temps, elle instituait une substitution à l'infini pour les descendants mâles de François, nés de mariage légitime. Si celui-ci n'avait pas de fils, alors Gabriel de Chabannes, second fils de Charlotte et de Joachim, hériterait de la seigneurie de Saint-Étienne-de-Chaumeil.

Mais, même si les relations entre Charlotte de Vienne et ses beaux-enfants furent tumultueuses et jalonnées de nombreuses discordes et procédures diverses, elle tenta néanmoins de garder des liens solides avec eux et elle ne se hasarda jamais à les déposséder de leurs droits patrimoniaux.

Fabriquer un héritage

La belle-mère, nouvel homme fort de la maison

La figure de la belle-mère ne saurait être réduite au seul stéréotype de la marâtre. Avoir une belle-mère apportait un élargissement de ses réseaux de parenté. Un même individu se trouvait intégré à divers titres dans plusieurs réseaux et l'insertion dans une nouvelle solidarité lui apportait de soutiens potentiels. Si ceux-ci n'étaient activés qu'en fonction d'événements ponctuels ou lors de situations particulières, ils jouaient un puissant rôle d'assistance. Ainsi, pour Peter Laslett, la famille nucléaire, formée des parents et des enfants, se trouvait plus facilement dans une posture précaire que les familles complexes où un beau-parent avait pris place⁴⁸. La belle-mère permettait d'accroître le cadre d'action des solidarités familiales et extra-parentales et jouait favorablement sur la recomposition familiale et sociale de ses beaux-enfants.

La composition des conseils de famille, même si le réseau de parenté d'un individu n'y est que partiellement représenté, permet de saisir l'intrication des différentes parentés et les apports relationnels des liens de belle-parenté. Charlotte de Vienne veilla à toujours maintenir des liens entre les enfants des premiers lits de ses époux et les siens. Ainsi, à chaque signature de contrat de mariage ou d'avis de tutelle, ses beaux-enfants étaient invariablement signataires et témoins des actes de leurs demi-frères et sœurs, même s'ils étaient par ailleurs en procès contre leur belle-mère. Le 5 décembre 1547, Marc de Montboissier-Beaufort-Canillac, était présent à la signature du contrat de mariage de sa demi-sœur, Françoise⁴⁹, avec Jean de Chabannes, seigneur de Curton, fils aîné de Joachim⁵⁰. Ils étaient tous deux qualifiés de « frères » de la jeune fille. Les liens de demi-fratrie et de fratrie étaient placés sur un même plan affectif et qualitatif et ils pouvaient intégrer l'ensemble d'une fratrie élargie par l'alliance⁵¹.

⁴⁸ Peter LASLETT, « Family, Kinship and Collectivity as Systems of Support in Pre-industrial Europe: A Consideration of the Nuclear-Hardship Hypothesis », *Continuity and Change*, vol. 3, 1988, p. 153-175.

⁴⁹ Fille aînée de Jacques de Beaufort-Canillac et de Charlotte de Vienne.

⁵⁰ A.D. Allier, Chabannes 22 J 246.

⁵¹ Sur ce point, voir Didier LETT, *Histoire des frères et sœurs*, Paris, La Martinière, 2004.

La belle-mère apportait un nouveau cercle d'alliés à ses beaux-enfants. Cette assertion était encore plus juste quand la belle-mère était bien en cour. Elle pouvait alors compléter les amitiés de la famille, mais aussi obtenir des charges et des offices pour ses beaux-enfants. Charlotte de Vienne fut un intercesseur efficace pour ses beaux-enfants. Dame d'honneur de Catherine de Médicis depuis 1552, puis gouvernante des Enfants de France à partir de 1558, madame de Curton bénéficiait de la solide amitié de la reine-mère. Elle était la mieux placée de sa maison pour obtenir des gratifications curiales après le décès de Joachim de Chabannes en 1559. Elle fit largement profiter ses beaux-enfants, au même titre que ses enfants, des libéralités royales. Elle fut particulièrement efficace dans l'obtention de colliers de l'Ordre de Saint-Michel en faveur de ses beaux-fils et de ses beaux-petits-fils. En 1565, Charlotte obtint le collier de l'Ordre pour Marc de Montboissier-Beaufort-Canillac. Elle intervint par la suite en faveur des autres hommes de sa parenté : en 1568, François de Chabannes-Curton l'aîné, son beau-fils, et Jean de Montboissier-Beaufort-Canillac, marquis de Canillac, son beau-petit-fils et gendre, reçurent également cette distinction.

Charlotte de Vienne obtint également des offices curiaux pour sa parenté, dans l'entourage des princesses Valois. Sa fille Gilberte de Chabannes fut nommée demoiselle d'honneur d'Élisabeth de Valois, reine d'Espagne, avant d'occuper cette charge en 1561 aux côtés de Catherine de Médicis. Mais ce fut véritablement la maison de Marguerite de Valois, reine de Navarre qui permit à sa gouvernante de placer sa parentèle : Gilberte devint ainsi dame d'honneur de la nouvelle reine de Navarre en 1572, charge qu'elle occupa jusqu'au début du XVII^e siècle. Gilbert de Montboissier-Beaufort-Canillac, fils de Jacques et de Charlotte, était aumônier de la reine de Navarre en 1574 lorsqu'il entama une procédure pour devenir chanoine du chapitre Saint-Jean de Lyon⁵².

Charlotte de Vienne adopta alors pleinement l'attitude du *pater familias* pour placer toute sa maisonnée. Elle prit le relais du père défunt, Joachim de Chabannes-Curton, pour obtenir des offices curiaux en faveur de son beau-fils, François l'aîné. En 1561, elle le fit entrer, à l'occasion de son mariage avec Renée Duprat, dans la chambre du roi, en tant que gentilhomme ordinaire⁵³. Mais ce fut Jean, marquis de Canillac, fils aîné de Marc de Montboissier-Beaufort-Canillac et de Catherine de Laqueille, qui bénéficia le plus de la faveur de sa « belle-grand-mère ». La relation que Charlotte de Vienne entretenait avec lui fut particulièrement positive, bien plus que celle qu'elle entretenait avec son père Marc. En dehors des affinités électives, le lien entre la belle-grand-mère et son beau-petit-fils était dégagé des problèmes qui entachaient celui entre la belle-mère et le beau-fils. En effet, Jean de Canillac n'avait pas à se préoccuper

⁵² A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0 356.

⁵³ A.D. Allier, Chabannes 22 J 284-287.

de la question du douaire de la veuve de son grand-père. Mieux encore, Charlotte de Vienne organisa, en 1566, un mariage fort avantageux entre le marquis de Canillac, et sa propre fille, Gilberte de Chabannes, qui apporta un dot importante de 30 000 lt.⁵⁴ ce qui était un moyen de dédommager les Beaufort-Canillac de l'imposant douaire dont elle jouissait depuis plus de vingt ans. Jean de Canillac devint la même année gentilhomme ordinaire de la chambre du roi grâce à l'intervention de Charlotte⁵⁵

La manifestation la plus éclatante de l'influence de Charlotte de Vienne fut la réception de la cour à Pont-du-Château le 28 mars 1566, pendant le tour de France de Charles IX. Il s'agissait d'une marque d'honneur insigne car les Beaufort-Canillac et les Chabannes, réunis autour de leur belle-mère, furent les seules maisons à accueillir la cour dans la province. La fête coûta la modique somme de 8 000 lt. payée uniquement par Charlotte de Vienne, mais l'essentiel était là : la belle-mère, entourée pour l'occasion de tous ses enfants et beaux-enfants apparut alors comme le véritable *pater familias* de ces deux lignages, bénéficiant de la faveur royale. Par ce biais, elle fit rejaillir sur l'ensemble de sa descendance, l'honneur insigne d'avoir reçu le roi et la cour.

Les femmes dans la mort

Une dernière occasion de saisir le poids des femmes dans la construction du pouvoir lignager est lisible dans la mise en scène de leur mort et de leur mémoire.

Les funérailles et les fondations pieuses sont un moyen de montrer la particularité de l'identité féminine au sein de la maison noble. Un élément central du spectacle était l'omniprésence du blason familial de la défunte qui servait à la distinguer de son époux. Mode principal de désignation du champ visuel, les armoiries permettaient d'identifier le défunt, de le rattacher à ses ancêtres et de montrer sa noblesse. Le discours armorié faisait partie intégrante de la hiérarchie sociale car, en martelant la dignité de chaque famille, il était garant de sa réputation. Enjeu du positionnement social des nobles, il les insérait dans une mémoire familiale mais aussi dans une mémoire individuelle. En 1552, la présence du décor armorié lors des funérailles d'Anne de Montboissier-Beaufort-Canillac, vicomtesse de Polignac, avait pour finalité de souligner ses liens de parenté avec ses prestigieux ancêtres : les papes Roger de Beaufort⁵⁶. Cette parenté plaçait les Montboissier-Beaufort-Canillac au-dessus

⁵⁴ A.D. Allier, Chabannes 22 J 279.

⁵⁵ B.N.F., ms fr. 32866.

⁵⁶ Dans la chapelle funéraire « partout avoit force escuts ou armes que porte d'azur, composé d'argent, et ung chien passant d'argent, et le chief dudict escu, d'argent à ung demy chevron d'azur et six rozes de gueules de la maison de Canilhac, lesquelles armes mises en ce chief ils tiennent d'un pape sorti de ladictie maison de Canilhac, qui fut appelé Clément VI, que fut

de toutes les autres familles de la noblesse française car aucune autre ne pouvait prétendre avoir donné deux papes à la chrétienté. Les armes de sa maison furent mises en avant plutôt que celles qu'elle avait reçues par alliance en devenant vicomtesse de Polignac. La chapelle ardente, élevée dans le chœur, constituait l'acmé du décor héraldique. Entourant le cercueil, celui-ci prenait alors pleinement son rôle d'identification du mort. Ce processus, rendu nécessaire par l'invisibilité du corps enfermé dans le cercueil, rappelle le lien personnel que chaque noble entretenait avec ses propres armes. Instrument d'une mémoire individuelle, chacun s'en emparait à sa manière même si l'on retrouve une volonté commune de tout un chacun de rester maître de leurs armoiries. En 1486, Catherine Cholet, dame de La Fayette, demanda à être ensevelie dans un drap de velours frappé de ses armes⁵⁷. Le blason n'était donc pas uniquement destiné à l'identification du défunt auprès de la communauté des vivants. Le geste de Catherine Cholet dénote une volonté d'être unie personnellement aux possesseurs des mêmes armes, même aux morts de sa parenté, par lesquels elle était censée être reconnue par la seule magie du blason. Cette action l'engageait personnellement sans intervention des vivants et l'ensevelissement dans un drap armorié la plaçait dans une continuité lignagère qui devait permettre de l'identifier au-delà du temps des hommes.

Le cortège funèbre s'apparentait aussi à une cérémonie seigneuriale pour les femmes. Le trajet parcouru par le convoi donnait lieu à une mise en scène particulière, proche des joyeuses entrées. Traversant les principaux lieux de pouvoir du lignage noble, il réinvestissait symboliquement la seigneurie du pouvoir de la damoiselle défunte. L'ensemble des amis et des parents prenait place dans le cortège, en compagnie des vassaux du défunt, de ses voisins et de ses domestiques, tous en tenue de deuil. Le récit des funérailles d'Anne de Montboissier-Beaufort-Canillac permet de reconstituer le parcours symbolique qui mena la défunte du lieu de sa mort, le château de La Voûte-Polignac, au lieu de sa dernière demeure, l'église des Jacobins, Saint-Laurent du Puy. Le corps fut successivement donné à voir dans les églises des principales possessions des Polignac, à l'église Saint-Vincent de Solignac, puis à l'église Saint-Martin de Polignac. Il fut ensuite transporté dans l'enceinte de la ville du Puy, où accompagné par les consuls, alliés traditionnels des vicomtes face au pouvoir épiscopal, il voyagea dans les églises où les Polignac détenaient un droit de patronage⁵⁸. Après une itinérance de plus de deux mois⁵⁹, le cercueil de la

enterré à La Chase-Dieu ». Cf. Antoine JACOTIN, *Preuves de la maison de Polignac*, Le Puy-en-Velay, Rouchon et Gamon, 1906, t. 3, pièce n° 423.

⁵⁷ A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0379³⁷ bis.

⁵⁸ Le corps de la vicomtesse est veillé dans le monastère Sainte-Claire, dans les faubourgs du Puy, avant de rester huit jours dans l'église Saint-Marcel.

⁵⁹ Anne de Montboissier-Beaufort-Canillac est morte le 9 janvier 1552 et ses funérailles se déroulèrent les 14, 15 et 16 mars 1552.

vicomtesse de Polignac arriva à l'église Saint-Laurent où furent célébrées les obsèques et l'inhumation.

Après l'inhumation, l'organisation des fondations pieuses venait rappeler *ad vitam aeternam* la mémoire du défunt. Pour une femme, c'était un moyen de souligner son attachement à son propre lignage et de marquer une identité différente de celle de son mari. En 1559, si Antoinette de La Fin fut enterrée dans le tombeau de son époux dans l'église de Tancon, elle n'en fit pas pour autant le centre de la dévotion qui lui était due⁶⁰. Elle choisit de mettre en avant son autonomie identitaire en rappelant qu'elle était dame de Saint-Didier, terre qu'elle avait reçue en dot de son père et qu'elle avait gérée comme son bien propre toute sa vie. Elle en fit le cœur d'une *memoria*, indépendante de celle de son mari.

Cette différenciation entre lieu d'inhumation et lieu de commémoration montre que les femmes nobles ne s'intégraient jamais totalement à la maison de leur époux. Elles demeuraient les gardiennes des coutumes et de la mémoire de leurs pères. Pour payer ses fondations pieuses et pour ne pas léser ses neveux qui devaient veiller à les faire respecter, Antoinette de La Fin engagea une partie de ses bijoux, dont « sa chayne d'or pesant six vingtz dix escus, revenant a la somme de trois cens livres », sans recourir aux biens de son époux.

Conclusion

En définitive, les femmes agissaient comme de puissantes actrices de la transmission du patrimoine aristocratique. Ceci parce qu'elles contribuaient à le forger, en apportant des fiefs mais aussi en construisant la mémoire et l'histoire de la maison noble. Leur position, tout comme celle des fils cadets, était particulièrement avantageuse en Auvergne en raison d'une coutume précipitaire dont la finalité était la perpétuation de la topolignée. Si elles ne pouvaient pas elles-mêmes devenir des chefs de nom et d'armes, elles pouvaient léguer leurs droits sur la maison paternelle à leurs fils. L'hypogamie généralisée dans la noblesse française à la Renaissance favorisait la reconnaissance du pouvoir des dames. Les filles héritières et les marâtres jouissaient d'un statut encore plus favorable car elles disposaient de droits à la succession reconnus ainsi que de dispositions usufruitières et douairières. En cas d'une vacance de masculinité dans la maison, la belle-mère veuve devenait l'équivalent au féminin d'un chef de nom et d'armes qui se devait de conserver le patrimoine lignager pour le transmettre intact à son héritier.

C'est dans la mort que la place spécifique et que les processus d'individuation des femmes nobles se lit le plus aisément. Des fondations

⁶⁰ Elle y fait célébrer trois messes hebdomadaires pendant un an sur son sépulcre en l'église de Tancon mais elle fonde, à perpétuité, la célébration d'une messe haute quotidienne dans l'église de Saint-Didier (A.D. Puy-de-Dôme, 2 E 0 377¹⁰⁹).

pieuses autonomes jointes à des élections de sépultures particulières venaient rappeler que les femmes avaient gardé, tout au long de leur vie, leur propre identité, mélange d'influences paternelle, matrimoniale mais aussi maternelle.

FRANÇOISE DE MOTTEVILLE, UNE EXPERTISE INDÉFINIE OU
COMMENT NE PAS ÊTRE THÉOLOGIENNE

AUTOUR D'UNE « DISSERTATION » FÉMININE
SUR LA DIVINITÉ DU CHRIST

Jean-Pascal GAY

L'historiographie récente a souligné à quel point le XVII^e siècle a constitué une étape décisive dans le phénomène de long terme que constitue la féminisation du catholicisme¹. Barbara Diefendorf insiste en particulier sur la contribution des femmes à la construction même du catholicisme réformé et ce notamment en termes spirituels².

Un des points qui n'a pas peut-être pas été assez souligné de ce point de vue concerne la géographie de ces dynamiques de féminisation et d'affirmation d'une nouvelle *agency*³ féminine dans le monde catholique. En effet, si ces dynamiques sont communes et ont des logiques propres et originales liées aux configurations locales dans lesquelles s'articulent un régime de relations de genre et un régime d'ecclésiabilité, comme le montre par exemple l'expérience exceptionnelle de l'institut apostolique de Mary Ward et de ses consœurs dans le cas du catholicisme anglais⁴, il n'en demeure pas moins que la France apparaît

¹ Elizabeth RAPLEY, *The Dévotes. Women and Church in Seventeenth-Century France*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990. Susan E. DINAN, *Women and Poor Relief in Seventeenth-Century France. The Early History of the Daughters of Charity*, Aldershot, Ashgate, 2006. Voir les remarques récentes sur ce point de Marc VENARD, « Faire de l'histoire religieuse aujourd'hui », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, n° 100 (244), 2014, p. 157-160.

² Barbara DIEFENDORF, *From Penitence to Charity. Pious Women and the Catholic Reformation in Paris*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2004.

³ On entend *agency* au sens générique de la capacité d'action d'un acteur social. Pour une discussion des difficultés de sa définition et de la valeur heuristique du terme pour les études de genre, voir le dossier « *Agency* : un concept opératoire dans les études de genre ? », Anne MONTENACH (dir.), *Rives Méditerranéennes*, n° 41, 2012 [en ligne : <https://rives.revues.org/4084>].

⁴ Laurence LUX-STERRITT, « Mary Ward et sa Compagnie de Jésus au féminin dans l'Angleterre de la Contre-Réforme », *Revue de l'Histoire des Religions*, n° 225/3, 2008, p. 393-414, et EAD., « Mary Ward's English Institute and Prescribed Female Roles in the Early Modern Church », dans Laurence LUX-STERRITT et Carmen MANGION (dir.), *Gender, Catholicism and Spirituality. Women and*

bien comme l'épicentre de ces dynamiques. Comme pour tant d'autres aspects des transformations du catholicisme moderne, ceci s'explique certainement par les singularités de l'histoire sociale et culturelle de la France du Grand Siècle. En l'occurrence, si la nouvelle *agency* religieuse féminine passe comme partout en Europe par l'investissement de la spiritualité et la possibilité d'y construire une autorité nouvelle, on peut penser que c'est aussi et spécifiquement parce que cet investissement du spirituel rencontre en France d'autres dynamiques qu'elle s'avère particulièrement puissante et capable de faire évoluer profondément un ordre social et religieux. Or, le lien entre écriture et *empowerment* religieux et social est peut-être demeuré un point un peu aveugle dans les études sur la nouvelle *agency* féminine dans la réforme catholique. Ceci peut conduire pour partie à une survalorisation du religieux par rapport à des dynamiques sociales et culturelles qui conditionnent cette nouvelle *agency*, même si B. Diefendorf par exemple note bien qu'une des raisons pour lesquelles la France est un des théâtres où elle est la plus évidente est qu'à Paris on voit « *the largest concentration of well-educated, wealthy and cultured women on the continent*⁵ ». Un des éléments centraux des nouvelles dynamiques religieuses est certainement le fait que l'affirmation de la spiritualité féminine en France rencontre l'affirmation du « littéraire » et se nourrit d'elle⁶.

En même temps ces dynamiques se heurtent aussi aux limites nombreuses que les normes religieuses, et leur redéfinition à l'âge confessionnel, leur imposent en fonction de revendications conjointes d'orthodoxie, d'orthopraxie et d'affirmation du pouvoir des institutions politiques et ecclésiastiques. C'est ici que le cas du devenir de la théologie et du rapport des femmes au savoir théologique peut s'avérer particulièrement significatif. L'écriture théologique demeure en droit et en fait une écriture masculine. Pour autant, des femmes (qui parfois ne sont d'ailleurs que des femmes de papier) écrivent sur des sujets dont se saisissent les théologiens, tant de manière complémentaire que de manière conflictuelle par rapport à leur discours. Comme l'écrivent Dinah Ribard et Xenia von Tippelskirch :

Sur le terrain de l'écriture notamment et puisque ces figures [de femmes auteures] sont possibles, c'est-à-dire puisqu'elles sont licites ou peuvent être licites, les femmes fonctionnent donc comme des marqueurs d'actualisation de possibles de la théologie, ou pour le dire autrement comme des marqueurs d'effectuation théorique en matière théologique. On pourrait dire aussi, en même temps, qu'elles fonctionnent comme des marqueurs de la théologie hors d'elle-même, qu'elles désignent par

the Roman Catholic Church in Britain and Europe, 1200-1900, Londres-New York, Palgrave MacMillan, 2011, p. 83-98.

⁵ B. DIEFENDORF, *From Penitence to Charity...*, *op. cit.*, p. 250.

⁶ Sur l'émergence du « littéraire », voir Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, et Christian JOUHAUD, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000.

leur présence scripturaire et/ou réelle à l'origine d'un livre qui effectue un des possibles de la théologie qu'on a là un livre qui en pratique met la théologie hors d'elle-même, qui contribue à sortir la théologie de son lieu. Plus exactement dit, un livre écrit par une femme ou prêté à une femme peut se concevoir, peut s'affirmer aussi comme un livre qui effectue un ou des possibles que la théologie contient en elle, et il pouvait être reçu à l'époque comme tel, qu'on ait ou non des témoignages sur cette lecture. Pour l'historien, aujourd'hui, la publication de tels livres, la réalité du fait qu'ils ont été lus, la réalité aussi du fait que des femmes réelles, et non seulement des femmes de papier, ont écrit certains de ces livres qui sont le plus souvent des livres en langue vernaculaire et pour les cas qui nous occupent en français, constituent ou contribuent à constituer le fait historique de la théologie hors d'elle-même. Hors d'elle-même, c'est-à-dire jetée dans le monde des écrits sans évidence d'une garantie institutionnelle ni disciplinaire, où se produisait alors la réalité sociale que nous appelons la littérature⁷.

C'est ici bien sûr qu'il faut s'intéresser ensemble et tout autant aux écritures orthodoxes qu'aux écritures hétérodoxes plus connues. L'investigation d'écritures féminines autorisées et acceptées, sinon validées par l'institution, permet en retour d'éclairer l'histoire du savoir théologique et de son travail par le fait social que constitue la littérature. Elle offre aussi un singulier observatoire pour comprendre en retour comment la manière dont des femmes se saisissent par l'écrit d'un savoir peut constituer un des vecteurs puissants de reconfiguration de la place d'une discipline de savoir dans une société, et à quel point le XVII^e siècle représente de ce point de vue une étape décisive.

Dans cet article, on le fera en s'intéressant à un cas particulier signalé par Linda Timmermans⁸, dans son étude décisive, comme un des rares exemples de « pratiques théologiques » attestées, celui de Françoise de Motteville, auteure d'un *Recueil de ce que j'ay trouvé dans la sainte Écriture et ailleurs qui peut nous prouver la Divinité de Jésus Christ* (sic), et *la vérité de la Religion Chrétienne* conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote ms fr. 6265 [désormais, *Recueil*]. Ce texte dans son rapport de distance et de proximité avec le savoir théologique, ses règles et ses lieux, a quelque chose à dire des possibles d'une « expertise féminine » et de son articulation à l'affirmation du littéraire et aux transformations du religieux catholique à l'époque moderne.

⁷ Dinah RIBARD, Xenia VON TIPPELSKIRCH, « Une femme n'est point obligée d'être théologienne ». Le genre de la théologie », dans Jean-Pascal GAY et Charles-Olivier STIKER-MÉTRAL, *Les « Métamorphoses de la théologie ». Théologie, littérature, discours religieux au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 237-262, ici p. 240.

⁸ Linda TIMMERMANS, *L'accès des femmes à la culture (1598-1715). Un débat d'idées de Saint François de Sales à la Marquise de Lambert*, Paris, Honoré Champion, 2005 [1993].

Françoise de Motteville : conformisme religieux, conformisme social et conformisme de genre

Françoise Bertaut, épouse du président de Motteville, descend d'une famille de notabilité normande, mêlant bourgeoisie et petite noblesse, dont l'ascension sociale est consolidée par le service du roi⁹. Son père est en effet secrétaire du Roi sous Henri IV puis Louis XIII. Ses origines maternelles la rattachent à la famille de Saldagne originaire d'Espagne (ou plus vraisemblablement du Portugal), elle aussi anoblée par le service royal, dont Charles de Saldagne intendant et contrôleur des Finances sous Henri IV. Françoise, née vraisemblablement en 1615, entre dans la maison de la reine avec sa mère, Louise Bessin à l'arrivée d'Anne d'Autriche en France. Selon les *Mémoires* de Françoise, c'est notamment la bonne connaissance de la langue castillane, probablement acquise au contact de la communauté espagnole en Normandie, qui vaut à sa mère la faveur de la reine après que celle-ci a été privée de ses dames de compagnies espagnoles à la suite du coup d'état qui éloigne Marie de Médicis du pouvoir¹⁰. Louise sert aussi les desseins politiques de sa maîtresse et l'aide à maintenir ses contacts avec la cour de Madrid. Pour éloigner cette dernière, Richelieu fait retirer Françoise de la maison de la Reine, et mère et filles retournent en Normandie, à Rouen jusqu'à l'arrivée d'Anne à la Régence.

En 1639, Françoise épouse le premier président de la Cour des Comptes de Normandie, Nicolas Langlois, seigneur de Motteville¹¹, déjà âgé de quatre-vingt-cinq ans et dont ce sont les troisième noces. La jeune femme est veuve deux ans plus tard. Elle rejoint en 1643 la maison de la régente sur ordre de cette dernière comme dame d'honneur. La reine qu'elle retrouve a changé de position politique et s'appuie sur le continuateur de l'œuvre de Richelieu, Jules Mazarin. Comme le note Marc Fumaroli, Françoise de Motteville « ne dissimule pas sa vive antipathie » pour le principal ministre de la régente¹², lequel l'approche pour espionner cette dernière. C'est dans le temps de son service de la Régente, même si elle les retouche certainement ensuite, qu'elle compose les *Mémoires* qui lui vaudront sa postérité littéraire et historiographique (mais aussi féministe puisque c'est pour ce texte, plus que pour ses écrits religieux qu'elle mentionne néanmoins, que Fortunée Briquet l'inclut dans son *Dictionnaire*¹³), notamment à partir de leur publication en 1723 sous le titre de *Mémoires pour*

⁹ Sur la biographie et la famille de Madame de Motteville, voir Charles DE BEAUREPAIRE, *Recherches sur Madame de Motteville et sur sa famille*, Rouen, Imprimerie Cagniard, 1900.

¹⁰ Marc FUMAROLI, « La confidente de la reine. M^{me} de Motteville et Anne d'Autriche », dans ID., *Exercices de lectures. De Rabelais à Paul Valéry*, Paris, Gallimard, 2006, p. 162-188, ici p. 168.

¹¹ Ch. DE BEAUREPAIRE, *Recherches...*, *op. cit.*, p. 19.

¹² M. FUMAROLI, « La confidente... », *op. cit.*, p. 172.

¹³ Fortunée BRIQUET, *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France*, Paris, Treuttel et Würtz, 1804, p. 248-249.

*servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*¹⁴. Après la mort de la reine en 1666, elle se retire dans sa demeure de la rue Saint-Dominique et mène une vie de veuve dévote, en lien notamment avec le couvent des Visitandines de Chaillot où demeure sa sœur Marie-Madeleine (en religion Socratine) qui en tient un temps le supériorat, et ce jusqu'à sa mort en décembre 1689¹⁵. Le monastère conserve ensuite la mémoire de la dévote dont le soutien est décisif dans son histoire. Françoise de Motteville semble avoir joué un rôle significatif dans la décision d'Henriette-Marie d'Angleterre de patronner la fondation de la nouvelle communauté parisienne. Les sœurs « voulurent reconnoître les grands services que leur avoit rendus Madame de Motteville, par la qualité de Bienfaitrice séculière, que sa générosité ne lui fit accepter qu'en donnant une somme d'argent avec une pension viagère qu'elle a toujours payée exactement », comme le note en 1724, son éloge, composé par la supérieure des Visitandines de Chaillot, M^{me} Le Vayer, et publié par le *Journal des Sçavans* peu après la première publication des *Mémoires*¹⁶. Son parcours social n'est guère original mais par contre assez caractéristique : celui d'une femme qui après un veuvage arrivé rapidement construit une *agency* individuelle en demeurant célibataire et en s'appuyant sur les ressources que lui offrent sa proximité avec le pouvoir politique ainsi qu'en investissant cette *agency* sur le double terrain de l'écriture et la dévotion¹⁷.

La position religieuse de Madame de Motteville, et plus encore son évolution, sont difficiles à préciser exactement. Elle semble partager une angoisse ordinaire dans les milieux dévots devant le libertinage, qui se manifeste en plusieurs endroits des *Mémoires* et que l'on retrouve encore dans le *Recueil*¹⁸. Elle partage certainement les références religieuses qui sont celles de la Visitation, sans cependant qu'il soit possible d'en dire tellement plus sur ses horizons spirituels et sa culture religieuse. Elle joue cependant clairement un rôle d'autorité dans la communauté de Chaillot. Selon l'éloge qu'en dresse la supérieure en 1724, « il ne se pouvoit trouver une personne plus édifiante qu'elle dans le Monastère ; elle ne s'y occupoit qu'à prier Dieu et à faire quelques lectures spirituelles, prenant plaisir aux discours de piété avec les

¹⁴ [Françoise DE MOTTEVILLE], *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, roi de France par Madame de Motteville*, Amsterdam, F. Chauguion, 1723.

¹⁵ Sur ce monastère, voir Marie-Ange DUVIGNACQ-GLESSGEN, « La Visitation de Chaillot au XVII^e siècle : splendeurs et tribulations d'un monastère dans le siècle », *Dix-Septième Siècle*, 1989, n° 165, p. 383-400.

¹⁶ *Journal des Sçavans*, 1724, p. 300-304, cit. p. 302.

¹⁷ B. DIEFENDORF, *From Penitence to Charity...*, *op. cit.* ; Scarlett BEAUVALET, *Être veuve sous l'Ancien Régime*, Paris, Belin, 2001. Aucun de ces deux ouvrages n'insiste cependant vraiment sur la question de l'écriture des veuves.

¹⁸ Voir par exemple son portrait de Christine de Suède dans *Mémoires de madame de Motteville*, Paris, Foucault, 1824, t. I, p. 286 et t. IV, p. 73-74, cité par Jean-Pierre CAVAILLÉ, dans « Libérer le libertinage. Une catégorie à l'épreuve des sources », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, n° 54, 2009/1, p. 45-78.

Religieuses, et leur parlant des choses du monde d'une manière à leur inspirer encore plus de goût pour leur vocation, dont elle estimoit tous les devoirs, jusqu'aux moindres régularités¹⁹. »

Après la mort d'Anne d'Autriche elle a comme confesseur une figure centrale de la scène religieuse et littéraire du troisième quart du XVII^e siècle, lui-même mémorialiste comme sa pénitente, le jésuite René Rapin (1621-1687). Malgré l'antijansénisme de Rapin, il est difficile de supposer simplement une position de même type à Madame de Motteville qui semble plutôt avoir adopté une position de retrait par rapport aux controverses théologiques et à leur publicité. Marc Fumaroli note à son propos que « les deux passages des *Mémoires* où elle évoque ces querelles sont des chefs-d'œuvre de neutralité et d'équité voulue²⁰ ». Ce retrait est peut-être aussi lié à la position politico-religieuse de la première femme de chambre d'Anne d'Autriche. Madame de Motteville semble en effet avoir partagé le sentiment de la possibilité d'un investissement religieux du service de la monarchie qui se développe dans les milieux de cour en France au XVII^e siècle²¹.

Faut-il lier cet engagement dans l'écriture avec le premier engagement littéraire de Madame de Motteville ? Là encore, il demeure en l'état des sources difficile d'y répondre, notamment en raison de l'absence de destination claire des *Mémoires*. Il n'en reste pas moins que ces derniers constituent bien un mémorial au service de la régente qui prolonge le service rendu par leur auteure dans le cadre de la maison royale²². De ce point de vue d'ailleurs, le geste d'écriture de Madame de Motteville s'inscrit dans une tradition de service du politique par l'écriture. Son oncle, Jean (1552-1611) est poète de cour pendant le règne de Henri III et poursuit sa carrière sous Henri IV grâce à la protection du couple royal, devenant grand aumônier de la reine et évêque de Sées²³. Lui-même avait été introduit à la cour par son oncle secrétaire de Charles IX et avant cela régent de collège à Caen. Jean Bertaut est aussi celui qui patronne le père de Françoise, son frère cadet, et lui obtient la charge de secrétaire du Roi. Dans la construction ou la défense de sa position sociale par la famille Bertaut, la mise en avant de l'engagement littéraire semble jouer un rôle significatif, y compris d'ailleurs par la valorisation du patrimoine littéraire familial : Pierre joue un rôle important dans la publication des *Œuvres* de Jean qu'il préface.

¹⁹ *Journal des Sçavans*, *op. cit.*, p. 303.

²⁰ M. FUMAROLI, « La confidente... », *op. cit.*, p. 170.

²¹ Voir sur ce point les travaux de Benoist PIERRE, *La Bure et le Sceptre. La congrégation des Feuillants dans l'affirmation des États et des pouvoirs princiers (vers 1560-vers 1660)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, et ID., *La Monarchie ecclésiastique. Le clergé de cour à l'époque moderne*, Seyssel, Champ Vallon, 2013.

²² Sur les *Mémoires*, voir Mélanie ARON, *Les Mémoires de Madame de Motteville. Du dévouement à la dévotion*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2003.

²³ Georges GRENTE, *Jean Bertaut, abbé d'Annay, premier aumônier de la Reine, évêque de Sées (1552-1611)*, Paris, Lecoq, 1903, réimpr. Genève, Slatkine Reprints, 1969.

Engagement religieux et engagement littéraire se nourrissent chez Madame de Motteville dans une posture qui sans être absolument originale signale les difficultés que cette conciliation peut produire en termes de rapport aux normes de genre et les ressources dont une femme dans sa position sociale et politique bénéficie pour les surmonter. Sa correspondance avec une autre figure des scènes littéraire et religieuse féminines, la « Grande Mademoiselle », duchesse de Montpensier, l'atteste. Les deux mémorialistes entretenirent entre 1660 et 1663 un échange épistolaire – qui tient cependant aussi largement du jeu littéraire²⁴ – autour d'un projet de retraite religieuse *et* savante que la petite fille d'Henri IV résume dans ces termes :

En me promenant donc sur le bord de la mer, il me passa force choses dans l'esprit sur le plan d'une vie solitaire de gens qui se retireroient de la Cour sans en être rebutés. Je m'en allai toujours courant chez moi ; je pris une plume et de l'encre et j'écrivis une lettre de deux ou trois feuilles de papier à madame de Motteville, que je fis copier et que je lui envoyai par un inconnu. Je ne voulois point que dans ce désert on y eût ni galanterie ni même que l'on s'y mariât. Elle devina que c'étoit moi qui lui avois écrit. Elle me fit réponse ; je lui écrivis une seconde lettre, et ce commerce-là a duré un an ou deux à écrire de temps en temps. Il y eut de l'écriture de part et d'autre de quoi faire un petit volume. Comme elle est fort savante, ce qu'elle a écrit est admirable ; car il y a de l'italien, de l'espagnol des citations de la sainte Écriture, des Pères, des poètes, des historiens. Enfin ce sont force choses ramassées ; pour moi, je n'écris que des bagatelles²⁵.

Une des lettres qui a paru de cette correspondance dans un recueil d'*Œuvres galantes* dont mademoiselle de Montpensier regrette cependant l'infidélité, indique qu'outre une communauté de carmélites, la retraite devait accueillir « d'habiles docteurs ». Elle signale déjà combien Madame de Motteville apparaît à d'autres femmes – y compris en position d'autorité sociale et insérées dans le monde littéraire – comme bénéficiant d'un capital intellectuel singulier.

Cette correspondance est aussi l'occasion d'une discussion sur le mariage et les vies féminines, qui permet d'entrevoir la manière dont madame de Motteville construit son *agency* et l'articule aux normes de genre qui l'entourent. Mademoiselle de Montpensier décrit la retraite de manière assez radicale comme un lieu d'émancipation féminine :

Ce qui a donné la supériorité aux hommes a été le mariage ; et ce qui nous a fait nommer le sexe fragile a été cette dépendance où le sexe nous

²⁴ Sur cette correspondance, voir Madeleine BERTAUD « En marge de leurs Mémoires, une correspondance entre M^{lle} de Montpensier et M^{me} de Motteville » dans François BESSIRE (dir.), *Travaux de littérature offerts en hommage à Noémi Hepp*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 277-295.

²⁵ *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV*, éd. de Adolphe CHÉRUUEL, t. III, Paris, 1859, p. 453-454.

a assujéties, souvent contre notre volonté, et par des raisons de famille dont nous avons été les victimes. Tirons-nous de l'esclavage ; qu'il y ait un coin du monde où l'on puisse dire que les femmes sont maîtresses d'elles-mêmes, et qu'elles n'ont pas tous les défauts qu'on leur attribue ; distinguons-nous dans les siècles à venir par une vie qui nous fasse vivre éternellement.

À cette interpellation, Madame de Motteville répond :

Je n'ai été soumise au lien qui vous déplaît si fort, que deux seules années de ma vie. Je n'avois que vingt ans que ma liberté me fut rendue ; elle m'a toujours semblé préférable à tous les autres biens que l'on estime dans le monde ; et, de la manière dont j'en ai usé, il me semble que j'ai été habitante de Randan²⁶.

Comme chez d'autres veuves, l'absence de positionnement original d'un point de vue religieux n'est pas exclusif d'un positionnement radical – quoi que lui-même ne puisse non plus être qualifié de non conforme – en termes de rapports et d'identité de genre. On voit de prime abord que l'écriture joue aussi un rôle spécifique de facilitateur de ce positionnement. Comment l'écriture plus spécifiquement référée à une pratique savante, ici para-théologique, intervient-elle dans cette configuration ?

Le *Recueil* : une écriture théologique ?

C'est autour de 1675 (« 8 ou 9 ans » avant 1684 selon une note marginale dans le recueil²⁷ qui indique aussi la date d'un travail de reprise du document) que Madame de Motteville commence la rédaction du *Recueil*. Le manuscrit par lequel nous le connaissons est un volume de 159 feuillets assez soigneusement calligraphié et probablement de la main d'un ou une copiste [fig. 1], qui comporte cependant nombre de ratures, de corrections et d'annotations de la main de l'auteure [fig. 2] :

Dans ce *Recueil*, l'Écriture Sainte est toujours en position centrale : les citations qui en sont tirées sont en caractère plus gras et souvent détachées du reste du texte. Elle fournit aussi la structure du recueil. Le texte, en effet, est structuré en séquences d'inégales longueurs suivant à peu près l'ordre de progression des textes canoniques. Une première partie concerne l'Ancien Testament : « Péché d'Adam », « Abraham », « Des écrits de Moïse » [un seul feuillet], « De Jacob » [feuillet 22 à 29], « De la Vie de Moïse », « De Josué », « Prophéties de David », « Prophéties d'Isaïe », « Jérémie », « Prophétie de Baruch », « Prophétie de Daniel sur la vision du roy Nabucodonosor des quatre grands empires du monde », « Prophétie de Daniel qui par la division du temps de 70 semaines connoist le temps de la venue et de la mort de Jésus-Christ avec

²⁶ Une communauté de veuves en Auvergne évoquée dans leurs discussions.

²⁷ *Recueil*, p. 51.

la ruine de Jérusalem », mais suit ensuite une section « De Porphyre » et une longue séquence sans titre sur les auteurs païens qui ont accordé de l'autorité au texte biblique. Une seconde partie « Nouveau Testament » suit la chronologie de la vie du Christ mais sans toujours de structure (la séquence « Naissance de Nostre Seigneur » ne trouve pas d'équivalent pour la suite de la vie du Christ) puis en vient à l'histoire de la primitive Église (avec par exemple une séquence « De Saint Ignace »). À partir du feuillet 125, le texte n'est plus calligraphié comme précédemment et redevient de la même main que celle des annotations qui est celle de Madame de Motteville. Le manuscrit signale donc qu'au moment de sa rédaction l'ensemble demeure un travail partiellement en cours mais dans un stade déjà presque fini.

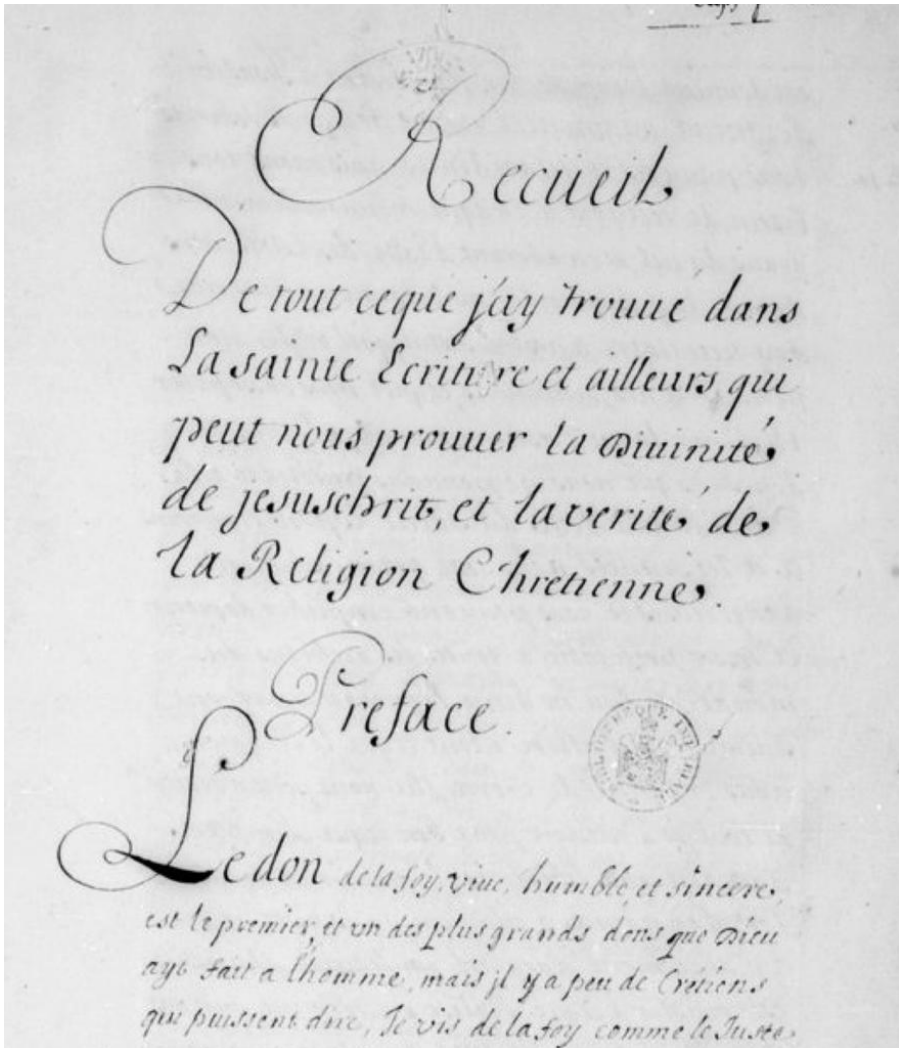


Fig. 1 : Titre et début de la préface du *Recueil*.

Avec des notes marginales assez traditionnelles (hors les annotations et repentirs) indiquant telle ou telle source, le texte pourrait apparaître comme le mime d'un livre de littérature religieuse. Madame de Motteville comme le P. Rapin, dans les billets qui accompagnent le manuscrit, en parle d'ailleurs comme du « livre » de l'auteur. Il n'est pour autant pas du tout certain qu'il ait constitué une étape préparatoire à une édition imprimée. Que par contre il ne soit pas simplement à usage personnel mais vise un public de lectrices et peut-être de lecteurs (l'écriture de Madame de Motteville ne spécifiant jamais le genre de son lectorat), est évident et explicite. De la même manière, le statut littéraire et savant du texte n'est pas absolument clair. Son objet et sa méthode le sont par contre un tout petit peu plus. Le *Recueil* rassemble des considérations sur un certain nombre de points de l'Écriture Sainte mais aussi du kérygme catholique sur laquelle l'auteur propose d'apporter un certain nombre d'explications en mobilisant d'autres passages de l'Écriture, mais aussi des Pères et parfois d'une littérature plus moderne. À titre d'exemple, le *Recueil* s'ouvre ainsi sur un chapitre « Péché d'Adam », qui commence par des explications de plusieurs passages difficiles de l'Écriture Sainte : « *Si vous mangez de l'arbre de la Science du bien et du mal, vous mourrez de mort. C'est-à-dire selon l'explication des gens sçavans, si vous vous détournez de mon obéissance vous tomberez dans la mort éternelle [...]*²⁸ ».

Il relève potentiellement de plusieurs genres différents : l'apologétique, la paraphrase biblique et patristique, et le commentaire exégétique. Dans tous les cas, il s'insère dans un univers de production plus vaste que le texte ne pourrait le laisser supposer. Pour ce qui est de l'Écriture, le second XVII^e siècle est pour la France un moment de véritable redécouverte du texte biblique, redécouverte qui prend plus largement place dans l'essor de l'érudition ecclésiastique et dans la multiplication de traductions à destination d'un public laïc²⁹, qui ne se limite pas à l'effort des milieux jansénistes pour diffuser des traductions des textes sacrés. Sa centralité dans la théologie elle-même s'en trouve réaffirmée, par exemple par Louis Ellies Du Pin dans sa *Méthode pour étudier la théologie* (1716)³⁰. De ce point de vue la structuration de l'exposé de Madame de Motteville par

²⁸ *Ibid.*, f. 10.

²⁹ Bruno NEVEU, « Mabillon et l'histoire gallicane vers 1700. Érudition et recherche historique au XVII^e siècle », *Pariser Historische Studien*, n° 13, 1976, p. 26-80 ; Henri-Jean MARTIN, *Livres, pouvoir et société à Paris au XVII^e siècle*, Genève, Droz, 1969, t. II, p. 837-840. Sur la diffusion de la Bible en langue française, voir les travaux de Bernard CHÉDOZEAU, notamment « Les grandes étapes de la publication de la Bible catholique en français du concile de Trente au XVIII^e siècle », dans Jean-Robert ARMOGATHE, (dir.), *Le Grand Siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, p. 341-360. Chédozeau signale l'hétérogénéité croissante des rapports à la Bible et à sa diffusion dans la réforme catholique en France. Voir encore ID., *Port-Royal et la Bible. Un siècle d'or de la Bible en France 1650-1708*, Paris, Nolin, 2007.

³⁰ Louis ELLIES DUPIN, *Méthode pour étudier la théologie, avec une table des principales questions à examiner et à discuter dans les études théologiques, et les principaux ouvrages sur chaque matière*, Paris, Antoine-Urbain Coustelier, 1716.

citation de l'Écriture et par commentaire ne la démarque pas des évolutions de la théologie. Quant à l'apologétique, si elle ne semble plus jouer un rôle aussi central dans la littérature religieuse qu'au début du XVII^e siècle, elle demeure une inquiétude partagée par l'ensemble des acteurs de la scène religieuse, et notamment des écrivains religieux indépendamment de leur statut. L'horizon de « l'impiété » est central dans le texte. Il constitue un risque particulier pour les « gens de qualités » auxquelles appartiennent les lectrices, et les éventuels lecteurs de Madame de Motteville. Dès son avant propos, elle écrit :

L'impiété [...] s'introduit aisément dans l'ame des crestiens, particulièrement des personnes de qualité, quy dans la jeunesse sont attiréz par la volupté, et par leur ignorance, à douter des véritez que l'Evangile nous enseigne, cette ignorance favoirsée des plaisirs qui leur cachent la beauté de la vertu et la nécessité du salut, leur sert envers eux mesmes, d'un favorable prétexte pour s'y abandonner davantage. Ils font mesme une espèce de vanité de renoncer à l'humilité de la croix à cause qu'ils en ignorent le prix, et comme parmy ceux qui ont estudié il y en a peu qui ayent assez médité sur les merveilles qui sont contenues dans l'ancien et le nouveau testament, il s'en suit de là, qu'il y en a peu aussy qui ayent trouvé la vérité, s'ils s'y estoient appliquez fidelement, il n'y auroit pas tant d'Ecclésiastiques et gens de lettres, si éloignez de la piété, si foibles dans la foy et si pauvres de vertus qu'ils le sont.

En même temps, la réponse à l'impiété ici n'est pas simplement un acte de savoir et c'est bien à un défaut spirituel que Madame de Motteville en renvoie l'origine, justifiant en retour l'ambiguïté plus générale du statut du texte du *Recueil*.

Pour autant, le *Recueil* n'appartient à aucun de ces genres. Il ne constitue pas un exercice d'apologétique systématique qui opposerait un argumentaire systématique à un autre argumentaire systématique. Il ne s'agit pas non plus d'un commentaire suivi de l'Écriture. Même lorsque le texte pourrait par moment apparaître comme se rapprochant de la paraphrase biblique, il s'en écarte cependant par absence d'intention esthétique et poétique, sans non plus renouer avec le modèle érasmien fortement doctrinal de la paraphrase. Si chez Érasme, la paraphrase apparaît comme un véritable projet théologique déplaçant la théologie par rapport aux pratiques contemporaines des « théologiens professionnels³¹ », dans le cas de Madame de Motteville il semble en réalité que le texte se tienne – volontairement ? – à distance de pratiques d'écritures théologiques mais aussi littéraires identifiables.

³¹ Jean-François COTTIER, « La théorie du genre de la paraphrase selon Érasme » dans Véronique FERRER et Anne MANTERO, *Les paraphrases bibliques aux XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz, 2006, p. 45-58 ; Kenneth HAGEN, « What did the term Commentarius mean to Sixteenth-Century Theologians ? », dans Irena BACKUS et Francis HIGMAN (dir.), *Théorie et pratique de l'exégèse*, Genève, Droz, 1990, p. 13-38.

Pour autant, l'acte intellectuel posé par Madame de Motteville s'apparente aussi clairement et explicitement à une prise de parole théologique mais que cette dernière se refuse clairement à définir comme telle, donnant des gages du caractère non rigoureusement théologique de l'opération savante et d'écriture qui est la sienne. Dans l'avant-propos du *Recueil*, elle indique bien qu'il ne s'agit pas seulement d'un geste dévotionnel ou même simplement apologétique mais bien aussi de connaissance et d'explicitation de l'acte de foi. Elle prend d'ailleurs ses distances avec des lectures religieuses ou trop pratiques ou trop immédiatement littérales qui ne répondent pas aux difficultés religieuses et intellectuelles auxquelles elle se confronte :

Dieu n'a pas deffendu neantmoins de se servir des lumières de nostre Esprit, et de nostre raison pour le connoistre, au contraire comme ce bonheur doit faire nostre félicité éternelle, nous devons y donner tous nos soins et nos plus fortes applications pour y satisfaire de ma part quoyque souvent par un motif imparfait j'ay voulu ~~souvent~~ chercher du secours dans la science ce ceux qui passoient pour sçavans, et j'ay cru qu'ils me guériroient des doutes que la foiblesse de ma foy me donnoit, mais à dire le vray je n'en ay gueres trouvé qui m'ayent satisfaite, quasi tous ne cherchent dans les livres que la capacité de faire de beaux sermons, et de beaux ouvrages, les mieux intentionnez croient devoir leur travail tout entier à la réformation des meurs, et se reposent [à l'esgard de leur créance] sur le fond de la Religion, qui consiste en la venue du messie à ce qu'en ont dit les prophettes, aux miracles de Jésus Christ qui par sa vertu divine les a faits pour l'établir, à la prédication des Apostres qui en ont publié la vérité, en la faisant connoistre par la puissance de dieu qui estoit en eux, à la vertu héroïque des premiers crestiens qui ont signé cette vérité de leur sang, et à tant de conciles qui en ont réglé la doctrine.

Ils ont raison de marcher surement ~~se reposer~~ sur ces fondemens, ils sont assez bons pour nous [soutenir et nous] satisfaire tous, mais ils me pardonneront si je leur dis que ces grandes choses qui sont en effet si grandes, ne sont point assez profondément examinées, ny assez pleinement connues³².

Même si le mot de théologie n'est jamais prononcé, c'est bien dans un espace intermédiaire entre écriture théologique et écriture catéchétique ou dévotionnelle que se situe l'auteur.

Le geste est en réalité plus ambigu qu'il n'y paraît puisqu'il s'inscrit sans jamais véritablement le dire dans une discussion qui n'est pas close au XVII^e siècle en France sur les frontières et les lieux de la théologie, en lien avec l'émergence du « littéraire ». Certes le temps d'une véritable possibilité de littérisation de la théologie, que la théologie puisse connaître un devenir comparable à celui de la philosophie, semble véritablement passé après la

³² On préserve dans la citation les corrections effectuées par Madame de Motteville dans le *Recueil*.

moitié du siècle³³. Il n'en demeure pas moins que l'affirmation du littéraire continue de travailler le savoir institué et localisé qu'est la théologie, que ce soit par la polémique ou par l'existence de toute une littérature qui se saisit de la théologie ou qui demeure normée par la théologie et les théologiens, ne serait-ce que par le mécanisme des approbations³⁴.

On a cité précédemment la *Méthode pour étudier la théologie* du bibliographe religieux qu'est Louis Ellies Dupin. Si ce dernier fait de l'étude des Écritures, « la principale étude d'un théologien³⁵ », il affirme que son étude passe non seulement par la connaissance du texte, si possible dans les langues originales des textes, mais encore par le fait de joindre « à ces connaissances une méditation sur les paroles du texte avec le secours des Commentateurs ». Ceux qui veulent « sçavoir à fonds l'Écriture Sainte » doivent lire « les livres de Critiques des anciens et des modernes sur les livres sacrez » et étudier « la Chronologie et la Géographie sainte » et allier « l'Histoire de l'Écriture sainte avec l'ancienne histoire profane ». De toutes ces lectures, Du Pin n'exclut pas mais plutôt requiert la lecture des exégètes protestants. L'objet de l'étude est alors d'examiner « toutes les difficultez qui se présentent » et de découvrir « autant qu'il est possible le vrai sens des endroits les plus obscurs des Livres sacrez ». Or de ce point de vue, il est clair que c'est aussi ce à quoi s'emploie Madame de Motteville, l'exhaustivité en moins. Ce texte qui refuse de se définir comme une théologie demeure bien comme un possible de la théologie. C'est bien dans l'indéfinition de la théologie au XVII^e siècle que s'ouvre la possibilité qu'il y ait dans le *Recueil* quelque chose de théologique et d'identifiable comme tel, y compris par les acteurs du temps, et ce même indépendamment de l'énonciation de cette identification.

C'est d'autant plus vrai que l'indéfinition de la théologie, et le possible jeu sur cette indéfinition, ne valent pas absence de posture savante. Prenons-en un exemple. Dans le commencement du *Recueil*, l'auteure reprend le récit biblique du péché originel pour montrer comment le châtiment du péché d'Adam est une preuve invincible du dessein divin d'amour et de rédemption. Dans le texte de la Genèse, elle note un passage « difficile à comprendre », lorsque Dieu s'adresse au serpent pour lui dire « et vous dresserez des embuches à son talon³⁶ ». Il est difficile de savoir si le texte de Madame de Motteville reconstitue *a posteriori* une séquence ou s'il présente ses difficultés

³³ Sur ce point, on se permet de renvoyer à Jean-Pascal GAY, « Les Théologies françaises au XVII^e siècle. Remarques sur l'histoire d'un échec », dans ID. et Ch.-O. STIKER-MÉTRAL (dir.), *Les Métamorphoses de la théologie*..., *op. cit.*, p. 197-236.

³⁴ Sur l'approbation et ses difficultés, voir Jean-Louis QUANTIN, « Les institutions de censure religieuse en France (XVI^e-XVII^e siècles) », dans Gigliola FRAGNITO et Alain TALLON, *Hétérodoxies croisées. Catholicismes pluriels entre France et Italie, XVI^e-XVII^e siècles*, Rome, EFR, 2015 [en ligne : <http://books.openedition.org/efr/2837>]

³⁵ *Recueil*, p. 151.

³⁶ *Recueil*, p. 14.

intellectuelles et leur résolution dans leur logique chronologique. Voici, en tout cas, comme elle les présente. Elle se heurte au sentiment d'une difficulté de traduction qui la conduit à s'adresser à plus compétent qu'elle en exégèse :

On croiroit quasi que ceux qui ont traduit ce passage, y ont eu de la peine, car l'explication que la vulgate luy donne n'arreste l'esprit à rien de positif, cette pensée m'a donné la curiosité de faire sur cet endroit plusieurs questions à un de mes amis, fort sçavant dans l'hébreu, et fortement appliqué à l'étude de la Sainte Ecriture.

Suit alors, insérée intégralement dans le recueil, la lettre écrite par « Mr Ferant »³⁷ pour expliquer les difficultés du passage. Celle-ci entre dans une série de discussions que Madame de Motteville met ainsi devant son lecteur. Une première concerne tout d'abord le sujet de « Elle te brisera la teste et tu luy briseras le talon », à propos de laquelle l'exégète note que l'hébreu a un pronom masculin qui lui sert pour justifier une lecture chrétienne allégorique du passage. Suit la discussion de la juste traduction du « il dressera des embuches » auquel Ferrant préfère « il te briseras le talon » en affirmant que les traducteurs sacrés ont voulu mitiger le texte pour ne pas accorder le même pouvoir au serpent sur la femme qu'à la femme sur le serpent en raison justement de la lecture allégorique qu'eux-même faisaient du texte, ce en quoi « il faut avouer qu'ils n'ont pas agy de trop bonne foy ». Il réduit ensuite le problème désormais non plus exégétique mais théologique créé par sa propre traduction en notant que ce qui est dit ici de la victoire du démon sur le Christ l'est à propos de l'humanité de ce dernier que le diable a pu livrer à la mort sans triompher de la divinité. Si donc Madame de Motteville s'en remet à une autorité, il n'en demeure pas moins qu'elle s'attribue un étonnement qui s'avère exégétiquement pertinent et qu'elle met son lecteur ou sa lectrice devant la résolution savante de la difficulté à laquelle elle a été confrontée.

Ailleurs cependant, si elle recourt à des avis plus autorisés, elle semble afficher une capacité sinon de résolution du moins de présentation des difficultés plus autonome. On en trouve un exemple à propos de l'interprétation de la prophétie de Jacob à Juda selon laquelle le sceptre royal demeurerait dans sa lignée jusqu'à la venue du Messie. Là encore le récit de la difficulté et de sa résolution est signification. L'auteure note que la monarchie est entre les mains de la lignée de Lévi peu de temps avant la naissance du Christ :

Ma Curiosité m'ayant obligée de faire sur ce sujet beaucoup de questions aux sçavans les plus renommez, j'ay sceu que selon l'opinion de quelques uns la Race de Iuda a esté continuée par les femmes dans celle de Levy, ils croient que les Machabées en gouvernant les Israélites peuvent estre contez pour Roys de Iuda, comme ayant esté entez dans cette lignée, et selon quelques autres que le *Senhedrin des Juifs*, en qui résidoit leur

³⁷ Sur Louis Ferrand, figure secondaire de l'exégèse, et sa publication au XVIII^e siècle, voir *infra*, p. 69-70.

Principale autorité avoit part aux parolles de Jacob, mais cette dernière pensée n'estant que foiblement soutenue, je ne m'y arresteray pas comme à celles qui suivent, c'est à dire de ceux qui veulent que le sang Royal par les femmes aye esté porté aux lévites, ou selon plusieurs autres qui disent que toute la force de la Prophétie est fondée sur la seule tribu de Juda, comme celuy en qui toutes les autres tribus sous le noms de juifs, ont esté réunies, et qui avoit le principal droit à la Couronne³⁸.

Elle note ensuite les arguments en faveur de « ceux qui demettent les femmes » qui peuvent appuyer leur sentiment « par les alliances qui se voyent en plusieurs endroits de la bible avoir esté faites entre la lignée de Levy et celle de Juda ». Elle note cependant qu'à l'inverse :

On combat cette opinion en disant que les femmes n'ont eu aucune considération parmy les Juifs, et n'ont point esté comptées dans les lignées, mais on peut y répondre que leurs loix et leurs coutumes qui les obligeoient de prendre toujours des femmes dans leur mesme tribu, en estoient la cause, et qu'en tout le reste elles ont esté estimées dans cette nation, autant et plus que dans les autres, on le voit en Sara, en Rebecca, et Rachel en Debora, en la mère de Samuel, en Judith, en Elizabeth mère de St Jean, avec plusieurs autres, et pour comble de gloire, le Messie est né d'une vierge [ajout : juifve] qui malgré l'endurcissement de ce Peuple, honore toute leur nation, et nous marque le meslange des deux tribus puisqu'elle estoit de celle de Juda, et qu'Elisabet sa cousine estoit de Levy.

Elle rapporte ensuite le sentiment de Ferrant, pour lequel la primauté de Juda est telle qu'elle doit subsister jusqu'à « Hérodes usurpateur ». Sans qu'il soit absolument clair si elle reprend sa position d'auteure, le texte repasse alors à la première personne : « De sçavans hommes, à ce que j'ay ouy dire à ceux qui le sont ont esté de ce sentiment, et prétendent que l'accomplissement de la Prophétie, il suffit de prouver contre Scaliger que le grand Herodes comme estranger ne pouvoit régner sur cette nation ». Elle note en marge « Scaliger a soutenu qu'Herode n'estoit point estranger » et s'appuie sur le témoignage de la tristesse d'Hérode Agrippa « lisant dans la Misne [la Mishna ; une note marginale indique ici « La Misne : loy des Juifs tirée de la Bible, Mr Ferant dans le traité qu'il en a fait en parle »] un endroit du Deutéronome qui leur déffendoit d'élire un roy qu'il ne fust de leur Race ».

Certes alors, elle conclut sur la nécessité de ne pas conclure :

[...] mais je laisse le jugement de toutes ces opinions à ceux qui peuvent en décider, et après avoir écrit icy les opinions qui m'ont paru devoir estre les plus respectées, je concludrois volontiers si j'en osois dire mon avis, qu'il faut principalement s'arrester aux grandes parolles de la

³⁸ *Recueil*, p. 23.

Prophétie qui nous dis clairement que celui qui doit estre envoyé naistra de Juda³⁹.

L'irrésolution de la difficulté exégétique se fonde alors sur le double positionnement de l'incompétence et de la priorité du dévotionnel sur le savoir. Il n'en demeure pas moins que l'ensemble du passage est bien construit comme un exposé d'une discussion exégétique en cours que Madame de Motteville rapporte, publie et pour partie conclut par l'opération de sélection et de réécriture qui est la sienne.

Quelle *agency* savante ?

Reste qu'une question majeure est bien celle de l'*agency* savante de l'auteure, sa capacité à la construire mais aussi en réalité à la déconstruire. Ce geste original et *sui generis* de Madame de Motteville s'accompagne en permanence d'un double déni d'autorité et d'autonomie. Qu'en est-il en réalité ?

Tout d'abord, l'écriture de Madame de Motteville est une écriture autorisée. Le manuscrit est précédé de billets du P. Rapin. Peut-être ces derniers auraient-ils accompagné une éventuelle publication, ils accompagnent en tout cas la lecture du manuscrit. Le jésuite rassure la dévote sur l'utilité du livre, et semble avoir dû le faire à plusieurs reprises⁴⁰. Les quelques traces d'interaction entre eux signalent tout d'abord que le jésuite prend la position d'autorité et de référence que sa pénitente attend de lui. Il lui marque ainsi « les endroits qu'il faut oster : car il ne faut pas mesler à l'autorité de l'écriture des témoignages aussi faibles que sont ceux que j'ay effacés ». Pour autant, ces mêmes traces signalent aussi sinon une autonomie effective du moins une possibilité d'autonomie effective par rapport à l'autorité autorisante de Rapin. Elle évoque ainsi un certain nombre d'amendements suggérés par Rapin :

Par un de ses billets le Pere Rappin m'a méné estre d'avis d'oster un endroit de cet ouvrage, ou je cite porphire, et du plessis mornay, c'est ce qu'il dit avoir marqué, qu'il faut oster, je l'ay fait, et je l'ay effacé, mais pour l'endroit de porphire après y avoir pencé, il m'a dit depuis, qu'il le falais lesser, et qu'on pouvoit toujours en toute sureté, citer St Augustin et ceux qu'y l'ont cité⁴¹.

La note, on le voit, ne signale pas simplement l'obéissance de Madame de Motteville à une autorité religieuse et savante plus forte, elle signale aussi non seulement la possibilité de ne pas suivre l'avis de cette même autorité mais encore la fragilité de cette dernière.

³⁹ *Recueil*, p. 24.

⁴⁰ « Je vous renvoye vostre livre, je vous assure encore une fois que j'en suis très content : il ne peut que faire du bien à ceux qui le liront » ; « Je vous ay parlé sincèrement madame, vous pouvés faire voir vostre escrit à qui que ce soit sans scrupule : car il est bon et il édifiera tous ceux qui le liront ».

⁴¹ *Recueil*, p. 2.

Dans le texte, le passage originellement tiré de Duplessis-Mornay est supprimé d'un rapide et incomplet trait de plume⁴². Il s'avère cependant du coup relativement intéressant sur la pratique d'écriture et de composition de Madame de Motteville. Elle ne se contente pas en effet de citer Duplessis-Mornay mais tire de lui une citation exemplaire d'une ligne d'interprétation repérée par ce dernier dans la tradition rabbinique⁴³. Elle résume son propos mais encore le commente par interpolation. Reprenant l'argument selon lequel un rabbin a mieux expliqué qu'il ne l'a cru le passage d'Isaïe annonçant que la terre sera inondée de la connaissance de Dieu, en ce que les temps qui ont suivi la mort du Christ ont vu le monde rempli d'une multitude de saints de tous charismes, elle fait un commentaire clairement personnel et catholique du contraste entre les exemples antiques et la piété chrétienne. Elle oppose ainsi aux vestales, dont la sagesse et la chasteté « n'avoit nulle solide récompense », la manière dont les élus goûtent « ces divines douceurs, et ces délicieuses consolation » que « l'humble St François » a senties « dans l'austérité de sa pénitence », notant que « le grand St Augustin nous assure de la mesme chose, quand après sa conversion il se plaint amoureusement à Dieu du malheur qu'il a eu de l'avoir aimé trop tard ». Enfin, avant l'avis contraire du jésuite, Madame de Motteville avait envisagé le problème de la légitimité de la citation de Duplessis-Mornay, en prévoyant de ne mettre dans le corps du texte qu'une mention générale de ce dernier comme « un auteur qui a traité de la vérité de la Religion » dans lequel elle a trouvé « quelques citations des anciens Rabins, qui sont remarquables » et dont « il est aisé de scavoir s'il dit vray puisqu'il les nomme ». La vérificabilité fonde ici la possibilité de la citation. Une note marginale renvoyait explicitement à l'auteur (sans qu'il soit possible de connaître la vocation de cette note marginale) :

Plessis Mornay / Cet auteur est hérétique mais aléguand de la divinité de Nostre Seigneur, ce sont des véritez quy doivent estre receues et respectées, puisque sur ce grand article sa créance n'est pas deffectueuse⁴⁴.

Elle manifeste ainsi une connaissance pratique des critères que les théologiens du temps appliquent à la citation des auteurs protestants. Cette connaissance pourrait ne rien avoir de surprenant ni peut-être de véritablement original, mais en la mobilisant et en s'affirmant une capacité – immédiate ou médiante – à juger en fonction de ces critères, l'auteure se place de quelque manière dans un espace d'évaluation et de décision théologique qui manifeste,

⁴² *Recueil*, p. 73-74.

⁴³ Sur Duplessis-Mornay et les commentaires rabbiniques, voir Myriam YARDENI, « Les Juifs dans les écrits polémiques et théologiques de Duplessis-Mornay », *Albineana, Cahiers d'Aubigné*, n° 18, 2006, p. 71-80. Le cas de Madame de Motteville signale comment le texte de Duplessis-Mornay fonctionne pour un certain nombre de lecteurs comme une porte d'entrée dans le *Talmud*.

⁴⁴ *Recueil*, p. 73.

malgré tout, son *agency*. En tous cas, comme le montre cette lecture autonome de Duplessis-Mornay, c'est donc bien dans l'articulation et l'ampleur de ses lectures que se manifestent aussi une compétence et cette même *agency* savantes.

Le recueil de fait laisse transparaître un corpus assez large de lectures patristiques et historiques. Les ouvrages historiques de Godeau sont plusieurs fois cités, notamment son *Histoire Générale de l'Église*⁴⁵. Les citations des Pères y sont amples et incluent des citations des Pères grecs comme des Pères latins. À plusieurs reprises, Madame de Motteville précise bien « j'ay leu » chez tel ou tel auteur, notamment chez Saint Augustin chez lequel elle reprend « un examen qu'il a fait des sentimens de Porphire, grand philosophe Platonicien⁴⁶ », en notant en marge les références dans le texte de la *Cité de Dieu*. Préciser ces lectures n'est pas absolument simple et ce d'autant plus qu'elle a pu y avoir accès par des recueils d'extraits ou des traductions qui se multiplient à partir de la fin du XVII^e siècle et dont Jean-Louis Quantin rappelle qu'une partie a une vocation d'abord d'édification, même s'il ne faut pas exagérer la « coupure entre patristique savante et patristique pieuse⁴⁷ ». On y trouve en outre des traces d'une lecture de curiosité qui va au delà des lectures religieuses qu'on attendrait d'une dévote. Madame de Motteville après avoir noté que l'Islam ignore tout de la vraie vertu de religion, et notamment de l'acte d'amour de Dieu, de la contrition et de la pénitence du cœur, écrit immédiatement pouvoir se tromper en raison de l'insuffisance de ses sources puisqu'elle « en parle sur le récit des voyageurs où l'on trouve ses (sic) particularitez⁴⁸ ».

Pourtant et *a contrario*, il faut noter que ces lectures ne sont pas toutes immédiates. Plusieurs passages cités dans le recueil lui ont été soit signalés soit transmis par certain nombre de correspondants. Alléguant les témoignages de Suétone et de Constantin sur la prophétie de la Sybille de Cumes, elle indique ainsi « un de mes amis savant m'a donné ces deux témoignages⁴⁹ ». De même, les lectures de Madame de Motteville sont souvent des lectures en français, et son geste est souvent d'abord et avant tout un geste de compilation. Enfin la littérature qu'elle compile est aussi largement une littérature dévotionnelle. Le *Recueil* se termine sur une citation édifiante tirée du traité que Pic de la Mirandole « a dressé à son amy Politian », c'est-à-dire du *De Ente et Uno* de ce dernier. Il ne fait cependant guère de doute que la citation n'est pas tirée d'une lecture directe de Pic mais bien d'une lecture médiante passée par la littérature

⁴⁵ *Recueil*, p. 29 par exemple. Il s'agit de son *Histoire de l'Église* qui s'étend du premier au neuvième siècle de l'histoire ecclésiastique, commencée en 1633. En 1680, l'ouvrage semble encore d'usage courant et en est à sa cinquième édition. Sur Godeau, voir Yves GIRAUD (dir.), *Antoine Godeau (1605-1672). De la galanterie à la sainteté*, Paris, Klincksieck, 1975.

⁴⁶ *Recueil*, p. 78.

⁴⁷ Jean-Louis QUANTIN, *Le Catholicisme classique et les Pères de l'Église. Un retour aux sources (1669-1713)*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1999, p. 380-386 en particulier, cit. p. 385.

⁴⁸ *Recueil*, p. 114.

⁴⁹ *Recueil*, p. 145.

dévotionnelle. L'adresse de Pic à Ange Politien qu'elle cite est un lieu commun de la littérature spirituelle et religieuse à l'époque moderne (on la trouve par exemple chez un auteur spirituel comme Luis de Granada mais aussi chez un historien comme le P. Noël Alexandre). Il est cependant possible de déterminer avec une quasi certitude la source par laquelle elle se retrouve dans le *Recueil* de Madame de Motteville. Il s'agit en l'occurrence d'un des best-sellers de la littérature spirituelle du second XVII^e siècle français, la *Conduite spirituelle pour une personne qui veut vivre saintement* du cordelier Claude Frassen⁵⁰. Il y a cependant ici un petit problème de chronologie : la citation de Pic que l'on retrouve dans le *Recueil* ne se trouve pas dans la seconde édition de 1674 du franciscain mais seulement dans la troisième édition de 1683, c'est-à-dire entre la première rédaction du *Recueil* et sa reprise quelques années plus tard⁵¹. Il faudrait ici en savoir un peu plus sur les liens que Madame de Motteville a pu entretenir avec ce spirituel franciscain pour pouvoir conclure. Il n'est pas impossible que Madame de Motteville soit la source de l'ajout chez Frassen, cela demeure cependant peu vraisemblable. La parenté entre les deux citations signale en tout cas le contact direct et laisse supposer que la citation parvient dans le *Recueil* par la lecture dévotionnelle :

Citation Frassen	Traduction Frassen ⁵²	Version Motteville ⁵³
Vide mi Angele quæ nos insania teneat, plus possumus amare Deum quam quærere : amando plus proficimus, quærendo plus laboramus ; malumus tamen semper quærendo nunquam invenire, quam amando possidere quod nisi amaremus, frustra inveniretur	Considérez un peu, vous prie, mon cher Politien, combien est grande la folie des hommes ; Nous pouvons avec moins de peine aimer Dieu que le chercher. Nous profitons davantage en l'aimant ; nous travaillons davantage en le cherchant : et toutesfois quoy qu'il nous soit inutile de le trouver : si nous ne l'aimons nous prenons plus de plaisir à le chercher toujourns en	Considérez un peu Je vous prie, mon cher Politien, combien est grande la folie des hommes, nous pouvons avec moins de peine aimer dieu que le chercher, nous profitons davantage en l'aimant, nous travaillons davantage en le cherchant, et toutesfois <i>nous prenons plus de plaisir à ne jamais rien trouver, en cherchant toujours, qu'à posséder en aimant ce qui</i>

⁵⁰ Claude FRASSEN, *Conduite spirituelle pour une personne qui veut vivre saintement*, par le R. P. Claude Frassen, Cordelier, Paris, Edme Couterot, 1667.

⁵¹ Les trois éditions de 1667, 1674 et 1683 sont toutes trois du même imprimeur.

⁵² Édition de 1683, p. 589

⁵³ *Recueil*, p. 159.

	ne le trouvant jamais qu'à le posséder en l'aimant.	<i>nous seroit inutile en effet d'avoir trouvé, si nous ne l'aimions.</i>
--	---	---

Tab. 1 : Adresse de Pic de Mirandole à Politien extraite du *De Ente et Uno* dans la *Conduite Spirituelle* du P. Frassen et dans le *Recueil*.

Malgré la différence de la seconde partie de la traduction, il ne fait aucun doute que Madame de Motteville commence par suivre la traduction de Frassen et que c'est par elle qu'elle a accès y compris au texte latin de Pic de La Mirandole. De ce point de vue d'ailleurs il y a une vraie disjonction avec les lectures savantes, car la transmission de la citation de Pic passe par une chaîne de lectures dévotionnelles. Le texte cité par Frassen se trouve en version latine sans traduction dans un panégyrique de sainte Thérèse d'Avila de 1678⁵⁴ dans une version très différente de celle que l'on retrouve et dans l'édition latine des œuvres de Pic de 1557⁵⁵ et dans d'autres textes qui citent l'adresse à Politien comme celui de Noël Alexandre⁵⁶. À certains égards donc, les lectures de Madame de Motteville pourraient signaler une double faiblesse d'*agency* et de scientificité.

Une question fortement liée à celle de l'*agency* savante de Madame de Motteville est celle de ses propres compétences théologiennes. Une question, essentielle pour comprendre non seulement une possible autonomie savante mais aussi une capacité à se situer face au monde des auteurs théologiens, est celle des compétences linguistiques de Madame de Motteville. A-t-elle directement accès aux textes bibliques et patristiques ? Quelle est sa maîtrise du latin qui demeure le langage du savoir localisé et territorialisé qu'est la théologie ? Dans un cas comme dans l'autre la question ne peut être résolue trop rapidement et le *Recueil* s'avère un peu trompeur. De fait, elle y démontre peu de virtuosité linguistique ou philologique et se refuse à toute citation en langue ancienne. Les citations du latin sont quasi inexistantes dans le *Recueil* en dehors de rapides extraits de la liturgie (le « *Surrexit sicut dixit* » que l'Église « chante sy souvent »). Dans son rapport aux textes latins, elle affiche volontiers sa modestie en mentionnant explicitement l'aide qu'elle a pu recevoir notamment quand il s'agit de citer amplement un texte latin. Le long « extrait du dixième livre des Epistres de Pline, où il rend conte à Traian de la manière de vivre des chrétiens », cité par Eusèbe et Tertullien et dont Madame de Motteville écrit qu'il lui paraît nécessaire de le citer intégralement, en y adjoignant des commentaires patristiques, est accompagné de la mention

⁵⁴ Pierre CUREAU DE LA CHAMBRE, *Panégyrique de Sainte Thérèse prononcé devant la Reine en l'Église des Carmélites de la rue du Boullay*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1678, p. 52.

⁵⁵ *Ioannis Pici Mirandula... præcipui omnia quæ extant opera*, Venise, Girolamo Scoti, 1557, p. 43.

⁵⁶ Noël ALEXANDRE, *Historia Ecclesiastica Veteris Novique Testamenti*, t. 8, Paris, Antoine Dezallier, 1714, p. 182.

marginale « mon frère m'a traduit cet endroit⁵⁷ ». Rien par contre dans le texte ne dit d'où proviennent les traductions d'Eusèbe et de Tertullien qui l'accompagnent. Quant à l'Écriture Sainte, elle mentionne occasionnellement telle ou telle traduction dans son corpus de lectures, comme lorsqu'elle retranscrit le psaume 35 dans la traduction de « l'abbé de Villeloin » c'est-à-dire des *Livres des Pseaumes et des Cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament* publiée par Michel de Marolles pour la première fois en 1645 et régulièrement rééditée tout au long du XVII^e siècle⁵⁸.

Il est clair aussi qu'à plusieurs moments Madame de Motteville se repose sur des traductions. Plusieurs citations de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée ou des sources de ce dernier semblent directement tirées de la traduction que Cousin, président de la cour des Monnaies, publie de ce dernier en 1675, et qu'elle mentionne par ailleurs dans le recueil sans y renvoyer systématiquement lorsqu'elle s'en sert comme source⁵⁹. Ainsi Madame de Motteville rapporte un extrait de l'*Apologie* de Justin (qu'elle supprime ensuite) accompagnant la Constitution d'Antonin en faveur des chrétiens cités par Eusèbe dans les chapitre 12 et 13 du livre IV⁶⁰. Ici elle suit très clairement la traduction Cousin qu'elle ne mentionne pas à cet endroit :

Version Cousin ⁶¹	Transcription Motteville
À l'Empereur Tite Ælius Adrien Antonin le Pieux ; à Verissime son fils Philosophe ; à Lucius fils naturel du philosophe, et fils adoptif d'Antonin, amateur de la doctrine ; au Sénat et au Peuple Romain, pour les hommes qui sont persécutez dans toute l'étenduë de la terre par une haine injuste, et par des accusations calomnieuses, moi Justin fils de Prisque, et petit fils de Bacchius, né de Napoli ville de Syrie et de Palestine, l'un d'entr'eux vous adresse ce discours. Le mesme Empereur envoya une constitution en	A l'Empereur Tite Elius Adrian Antonin le pieux A Verissime son fils philosophe A Lucius fils naturel du philosophe et fils adoptif d'Antonin amateur de la doctrine Au senat et au peuple Romain. Pour les hommes qui sont persecutez dans toute l'etendue de la terre par une hayne Iniuste et par des accusations calomnieuses, Moy Justin fils de prisque et petit fils de Bacchius né de Napoli ville de Sirie et de palestine, l'un d'entr'Eux vous a

⁵⁷ *Recueil*, p. 150.

⁵⁸ Michel DE MAROLLES, *Les Livres des Pseaumes et des Cantiques mis en français avec des préfaces, argumens et notations*, Paris, Sébastien Huré, 1645.

⁵⁹ Louis COUSIN, *Histoire de l'Eglise écrite par Eusèbe, évêque de Césarée traduit par Monsieur Cousin*, Paris, Damien Foucault, 1675.

⁶⁰ *Recueil*, p. 152-153.

⁶¹ L. COUSIN, *Histoire de l'Eglise...*, *op. cit.*, p. 158.

Asie à la prière des Chrétiens, qui y étoient persécutés par les habitans. Voici ce qu'elle porte	dressé ce discours Le mesme Empereur envoya une constitution en Asie, à la prière des chrestiens qui y estoient persécutés par les habitans, voicy ce qu'elle porte.
---	---

Tab. 2 : Synopsis de l'introduction de la Constitution d'Antonin dans l'*Apologie* de Justin dans la traduction Cousin de l'*Histoire ecclésiastique* et dans le *Recueil*.

Les variantes sont purement orthographiques (hors le « adresse » devenu « a dressé »). C'est donc sans aucun doute possible de Cousin que Madame de Motteville tire cette retranscription des sources d'Eusèbe. Il semble d'ailleurs qu'à la relecture elle ait perçu l'inutilité de cette citation du passage de l'*Apologie* qui ne sert qu'à introduire la constitution d'Antonin et se soit proposé de le supprimer.

Pour autant, le rapport qu'elle entretient aux traductions qu'elle consulte est loin d'être passif et homogène. On peut le constater à propos de son long commentaire de la prophétie de Jacob. Le manuscrit laisse plutôt supposer qu'elle part ici du texte grec sans s'appuyer sur le texte de Cousin :

Version Cousin ⁶²	Version Motteville ⁶³	Grec ⁶⁴
Hérode qui étoit étranger étant parvenu en ce temps-là au royaume de Judée, on vit l'accomplissement de la Prophétie rapportée par Moïse par laquelle il est dit, <i>Que les Princes de la Tribu de Juda ne manqueroient point, ni les Capitaines issus de luy, jusqu'à ce que celui qui doit venir, et qui est l'attente des Nations fût venu.</i> La prédiction demeurait sans effet tant que les	<u>En ce mesme temps</u> herodes <i>obtint</i> le royaume de Iudée et fut le premier <u>estranger</u> qui régna sur les Juifs, ainsy fut alors accompli ce que Moïse avoit écrit longtemps auparavant, <i>qu'il ne manqueroit point de prince de la lignée de Iuda, ny de Duc de ses descendans, jusqu'à ce que vint celui à qui est estoit destiné le Royaume, duquel Moïse a annoncé qu'il sera l'attente des gentils.</i> [Eusèbe continue et dit ;] cette	Τηνικαῦτα δὲ καὶ τοῦ Ἰουδαίων ἔθνους Ἡρώδου πρώτου τὸ γένος ἀλλοφύλου διεληφότος τὴν βασιλείαν ἢ διὰ Μωυσέως περιγραφὴν ἐλάμβανεν προφητεία. « Οὐκ ἐκλείψει ἄρχοντα ἐξ Ἰούδα οὐδὲ ἡγούμενον ἐκ τῶν μηρῶν αὐτοῦ » φήσασα, « Ἔως ἂν ἔλθῃ ᾧ ἀπόκειται, » ὃν καὶ ἀποφαίνει προσδοκίαν ἔσεσθαι ἔθνων. Ἄτελῆ γέ τοι τὰ τῆς

⁶² *Ibid.*, p. 21.

⁶³ *Recueil*, p. 25

⁶⁴ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique. Livres I-IV*, texte grec, traduction et annotation par Gustave Bardy, Paris, Cerf, 1952 (SC 31), p. 22-23.

Juifs étoient gouvernez par des Princes de leur Nation, dont la suite depuis Moïse continuoit encore au règne d'Auguste [...]	prophétie <u>fut imparfaite</u> et en suspens, tant que le peuple Juif fut gouverné par des Princes de sa nation qui durèrent depuis Moyse jusqu'à l'Empire d'Auguste [...]	προρρήσεως ἦν καθ' ὃν ὑπὸ τοῖς οἰκείοις τοῦ ἔθνους ἄρχουσι διάγειν αὐτοῖς ἐξῆν χρόνον, ἀνωθεν ἐξ αὐτοῦ Μωυσέως καταρξαμένοις καὶ εἰς τὴν Αὐγούστου βασιλείαν διαρκέσασιν [...]
---	---	--

Tab. 3 : synopse des versions du livre 1 chapitre 6 de l'*Histoire Ecclésiastique*.

Il n'est pas impossible qu'en réalité Madame de Motteville paraphrase la traduction de Cousin, la seule disponible en imprimé à cette date, mais il semble bien en réalité que les différences de traduction (comme la place de la traduction du *Τηνικαῦτα* initial, la différence de traduction d'*Ἄτελι* pour dire l'inaccomplissement de la prophétie, duc vs. capitaine pour la traduction de *ἡγούμενον*) s'explique par rapport au texte d'Eusèbe plus que par une possible interpolation. Sa traduction est une traduction plus littérale que celle de Cousin (comme l'indiquent tous les passages soulignés dans l'extrait) qui laisse plutôt supposer son retour au texte grec⁶⁵. Dans le cas du latin, on a déjà donné un exemple de même type à propos de la citation du passage de Pic de la Mirandole que Madame de Motteville choisit pour conclure son ouvrage (cf. tab. 1). Alors qu'elle suit la traduction de Frassen pour toute la première moitié de la citation, elle reprend entièrement – et en changeant le sens, signe de l'opération de lecture du latin et de sa comparaison avec la traduction – la traduction de la seconde moitié de la citation à ce moment conclusif du recueil. Ce sont donc bien différentes pratiques de lecture des sources qui se mêlent dans l'ouvrage de Madame de Motteville. À certains moments, elle demeure dans une logique de pure compilation, mais à d'autres – peut-être plus décisifs dans la construction de son propos – elle semble capable de revenir aux sources par delà la littérature secondaire sur laquelle elle s'appuie par ailleurs.

Le passage du *Recueil* où elle reprend ce que l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe contient sur la prophétie de Jacob permet aussi de voir l'autonomie de lecture et d'analyse de Madame de Motteville. Elle note les critiques de l'autorité d'Africanus par Cousin dans la préface de son *Histoire de l'Église* d'après Eusèbe de Césarée, et le reproche que ce dernier fait à l'historien ecclésiastique de s'être appuyé sur l'auteur des *Cestes* auquel il faudrait préférer le seul Flavius Josèphe, avant de les discuter. Les critiques de Cousin portent de fait précisément sur le cas d'Hérode et de son histoire. Madame de Motteville les a notées alors qu'elles se trouvent dans l'avertissement de l'ouvrage et les signale lorsqu'elle-même cite le chapitre concerné, supposant donc là aussi un

⁶⁵ Je remercie vivement M^{me} Madeleine Wieger pour ce travail de comparaison.

processus de prise et de conservation de notes. Surtout, elle entre clairement dans la discussion de l'argumentaire de Cousin. Dans son avertissement, ce dernier écrit :

Eusèbe l'a [= Africanus] transcrit en plusieurs endroits de ses livres de la Préparation Evangélique [...] et le plus souvent sans avoir pris le soin de remarquer ses fautes et de le corriger. Il en cite dans son histoire un passage, où il est dit qu'Antipater père d'Hérode ayant été pris par les Iduméens, il demeura fort long-temps entre leurs mains, parce qu'il étoit si pauvre, qu'il n'avoit pas de quoy leur payer rançon. C'est au jugement de Scaliger une fable inventée en haine d'Hérode, et qu'il est aisé de détruire par témoignage de Joseph, auteur plus ancien qu'Africain, et mieux informé que lui des affaires des Iduméens et des Juifs. [...] Ainsi Hérode étoit issu d'un père, et d'un ayeul très illustres, bien loin d'avoir rien de bas dans sa naissance comme Africain l'a voulu persuader.

Sur ce point Madame de Motteville revient et propose elle-même une conclusion :

Il n'est pas ce me semble difficile d'accorder toutes ces choses, la différence du nom de l'ayeul d'Hérodes n'est pas considérable et celle de sa dignité, ou de sa mauvaise fortune, dépend des temps, il ni a (sic) point de siècle où l'on ne voye des gens, qu'y du néant se trouvent eslevez par le hazard et la faveur, a de grands honneurs, Antipater père d'Hérode, a pu facilement dans ses premières années, et pendant sa pauvreté estre exposé au malheur qu'on luy reproche, et avoir ensuite par le bonheur de son père, et le sien propre eu de la puissance, car puisque ces deux grands auteurs, Joseph et Africain conviennent de la basse naissance d'Hérode et de sa calité d'estranger, il faut nécessairement que la fortune aye commencée son usurpation, que nous voyons abilement ménagée par son père Antipater, qu'y eut toujours du crédit auprès d'Hircam grand prestre des Juifs, le dernier des princes israelites venans de Jacob⁶⁶.

Certes de tels raisonnements sont rares dans le *Recueil*. Il n'est peut-être pas indifférent que celui-ci intervienne en lien avec une question qui interroge le droit des femmes à participer à la transmission de la monarchie en Israël.

Enfin, cette *agency* est aussi une *agency* « littéraire » qui se manifeste dans le travail et le retravail du texte, dans une temporalité dont on a déjà vu qu'elle était une temporalité longue. Le travail de correction ne vise pas simplement une fluidité de la lecture et de l'écriture et ne répond pas exclusivement à un souci esthétique. Il signale la recherche d'une maîtrise, et même d'une censure *a priori*, qui vise à préserver le lecteur des errements de sa lecture, comme le montre l'exemple suivant :

⁶⁶ *Recueil*, p. 28.

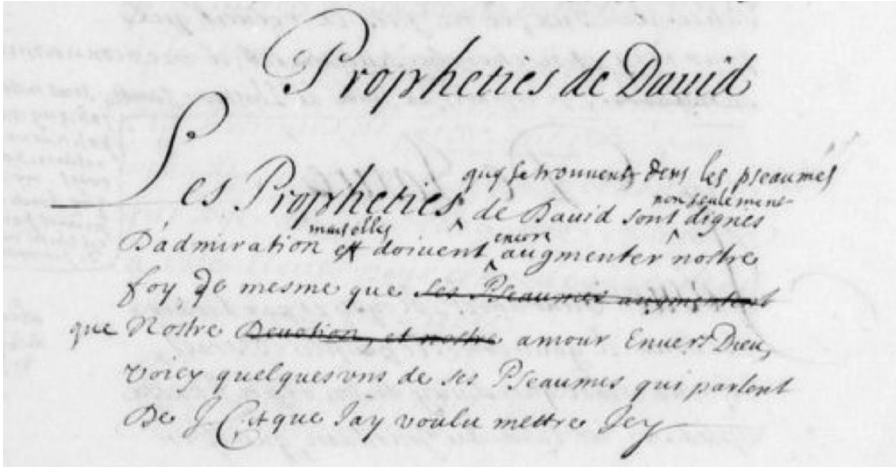


Fig. 2 : exemple de correction [Recueil, 47]

L'ajout de la mention « qui se trouvent dans les pseaumes » identifie les Prophéties de David et balise l'espace de la lecture ; la suppression de la « dévotion » dans les fruits de la lecture ne laissant que l'augmentation de « nostre foy, de mesme que de nostre amour envers Dieu » resitue ces derniers dans le seul espace de ce que les théologiens appellent les vertus théologales. C'est bien une double économie d'efficacité d'écriture et de justesse théologique qui est à l'œuvre dans l'écriture de Madame de Motteville. C'est aussi dans ce travail que se situe ce qu'on peut bien qualifier d'expertise, qui lui est reconnue par la communauté régulière qui est son premier public. Finalement l'*agency* savante ne semble apparaître véritablement que dans la mesure où elle sert un propos, une utilité religieuse d'une forme spécifique d'expertise féminine ordonnée au service d'un public féminin clos et avec lequel l'auteure entretient des rapports étroits. Est-ce à dire que l'écriture d'un tel texte ne constitue pas pour autant une prise de position sur les rapports de genre ?

Le *Recueil* et l'expertise religieuse féminine

Le premier point qu'il faut souligner est la manière dont le texte se situe dans des débats dans lesquels il ne prend pas de position explicite mais prend position par l'écriture ou par l'implicite. De ce point de vue celui qui l'est le moins est bien la discussion de long terme, en partie conduite par des femmes, qui concerne la légitimité de la loi salique et plus généralement la question du gouvernement féminin⁶⁷, qui intéresse au premier chef des communautés

⁶⁷ Sur ces questions voir notamment les travaux d'Éliane VIENNOT, *La France, les femmes et le pouvoir*, t. I, *L'invention de la loi salique (V^e-XV^e siècles)*, Paris, Perrin, 2006 et t. II, *Les résistances de la*

régulières toujours dans une certaine mesure auto-gouvernées⁶⁸. De ce point de vue la part considérable accordée comme on l'a vu par Madame de Motteville à la discussion de l'interprétation exégétique de la prophétie de Jacob et de la place faite aux femmes dans la transmission de la royauté en Israël ne peut pas ne pas apparaître en lien avec l'actualité de cette discussion en corrélation d'ailleurs avec un présupposé sur la publicité de cette dernière dans les communautés régulières et notamment dans une communauté parisienne marquée par une sociologie particulière comme l'est celle de la Visitation de Chaillot. Que par ailleurs Françoise de Motteville soit particulièrement sensible à la question du pouvoir féminin est tout à fait connu, et l'implicite du *Recueil* doit être relié à l'explicite de la correspondance qu'elle a entretenue avec Mademoiselle de Montpensier et dans laquelle elle écrit non sans radicalité :

les lois qui nous soumettent à leur puissance *sont dures et insupportables* ; je sais qu'ils nous donnent en partage la vanité, les louanges et la beauté, pour mieux usurper sur nous le commandement de la mer et de la terre, les sciences, la valeur et la puissance de juger et d'être les maîtres de la vie des humains, les dignités en toutes conditions ; et, *ôté la quenouille*, je ne vois rien sous le soleil qu'il n'aient mis de leur côté. Cependant leur usurpation n'est fondée sur aucun prétexte. Les histoires sont pleines de femmes qui ont gouverné des empires avec une singulière prudence, qui ont acquis de la gloire en commandant des armées, et qui se sont fait admirer par leurs capacités⁶⁹.

Le discours du *Recueil* sur ce point est moins radical, mais il n'en est que renforcé par la mobilisation de l'autorité du savoir et par le recours à l'implicite. Ceci signale aussi que ce n'est pas tant par le discours que contient le texte que par l'articulation d'une action d'écriture et d'une posture d'auteure, d'un contexte de discussions, et d'une prise de position sur leur publicité, qu'un texte comme le *Recueil* peut prendre sens pour l'historien.

Si on veut pouvoir l'interpréter dans la perspective d'une histoire des relations triangulaires entre genre, religion et savoir, il faut alors surtout revenir sur ce qu'il laisse transparaître du rapport de Madame de Motteville à son *agency* potentielle. Comme on vient de le voir, il y a dans le recueil une hésitation – sinon même un jeu – pas seulement entre compétence et incompétence, mais bien entre la performance d'une compétence et la performance d'une incompétence. Le cas des compétences linguistiques de Madame de Motteville, le montre assez clairement : alors qu'une capacité de lecture apparaît clairement

société (XVII^e-XVIII^e siècles), Paris, Perrin 2008, en particulier p. 148-192 pour la seconde moitié du XVII^e siècle.

⁶⁸ Voir Marie-Elisabeth HENNEAU, « Le supériorat au féminin au temps de la Réforme catholique : conception et exercice du pouvoir dans quelques couvents de religieuses à vœux solennels », dans Emmanuelle SANTINELLI (dir.), *Femmes de pouvoir et pouvoir des femmes dans l'Europe occidentale médiévale et moderne*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2009, p. 341-360.

⁶⁹ Cité par L. TIMMERMANS, *L'accès des femmes à la culture...*, *op. cit.*, p. 267. Je souligne.

dans le texte, ce que Madame de Motteville donne le plus à voir c'est une dépendance à des autorités autorisées. En même temps, elle ne se contente pas d'afficher cette dépendance. De même s'agissant de commentaires, elle suit quelques voix plus autorisées qu'elle, mais à plusieurs moments elle affirme aussi une capacité à produire et surtout à présenter comme telles ses propres conclusions. Y-a-t-il là une contradiction ? Suffit-il de penser simplement une *agency* limitée, reposant purement et simplement sur la cohabitation dans le geste de Madame de Motteville de mécanismes de conformation et de non conformation aux normes de genre de son temps ?

L'historiographie récente a signalé combien en contexte religieux l'affirmation publique et la revendication d'une ignorance féminine pouvait constituer une stratégie efficace pour des femmes dotées d'un capital savant significatif, fondant une *agency* religieuse pour partie autonome, pour se mettre à l'abri des revendications de contrôle des autorités religieuses. Daniella Kostroun en particulier, dans son analyse des examens des religieuses de Port-Royal par les clercs qui tentent de les réduire à l'obéissance et d'obtenir d'elles la signature du Formulaire, signale non seulement leur capacité à recourir au langage du droit et à le retourner à leur profit mais aussi – ce qui nous intéresse plus directement ici – la manière dont certaines d'entre elles jouent tout ensemble de leur connaissance des textes et des débats théologiques mais aussi et en même temps du fait que la position d'ignorance à laquelle leurs censeurs ne peuvent pas ne pas les assigner, les libère pour partie des contraintes qui pèsent sur elles. Elles placent en permanence les autorités devant leurs contradictions : puisqu'elles sont toujours irrémédiablement des ignorantes, on ne peut leur reprocher de ne pas vouloir trancher des débats que les savants eux-mêmes ne semblent guère capables de trancher⁷⁰, mais que par ailleurs elles connaissent parfaitement. La position théologique de Madame de Motteville est-elle le pendant de cette posture chez une femme reconnue et valorisée pour son orthodoxie ?

Force est de constater que l'écriture du *Recueil* est prise dans une discussion publique sur la légitimité des déplacements du rapport des femmes à la théologie. Cette discussion est pour partie publique et son public est aussi justement celui des milieux dévots y compris pour leur part féminine. L'écriture du *Recueil* est probablement une prise de position par rapport à cette discussion. Même s'il est impossible de déterminer la connaissance particulière que Madame de Motteville et les sœurs du monastère de Chaillot peuvent avoir des textes dans lequel ce débat se déploie, il ne fait cependant aucun doute qu'il se tient dans un espace de publicité dans lequel les congrégations féminines, en particulier celles qui sont fortement marquées par un recrutement et

⁷⁰ Daniella KOSTROUN, « A Formula for Disobedience: Jansenism, Gender, and the Feminist Paradox », *Journal of Modern History*, n° 75/3, 2003, p. 483-552 ; EAD., *Feminism, Absolutism and Jansenism. Louis XIV and the Port-Royal Nuns*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

l'inscription dans des réseaux nobiliaires, et plus encore à Paris, sont pris au premier chef. Ce débat, et les traces textuelles qui nous en restent, ont été analysés dans l'étude majeure que Linda Timmermans a consacré en 1993 à *L'accès des femmes à la culture* et qui demeure une base essentielle pour en comprendre un certain nombre d'attendus⁷¹. On n'en retient donc rapidement qu'un certain nombre de données essentielles qui peuvent éclairer la l'interprétation historique de l'intérêt documentaire du *Recueil* de Françoise de Motteville, en essayant de les actualiser au regard des développements récents de l'histoire religieuse et culturelle. Ce texte avait d'ailleurs attiré l'attention de Linda Timmermans qui y voyait un exemple des « pratiques théologiennes des femmes dans la réalité⁷² ».

Les lamentations sur la *libido sciendi* théologienne des femmes sont un *topos* de la seconde moitié du XVII^e siècle et en particulier de la littérature antijanséniste qui développe à l'envie le thème d'une théologie « tombée en quenouille ». C'est le titre d'une pièce de théâtre antijanséniste de 1731 qui joue sur le motif littéraire des femmes savantes pour dénoncer l'illégitimité de l'autorité du public dans les controverses religieuses⁷³. L'expression se trouve déjà, en 1660 comme le note L. Timmermans, dans la *Relation du Pays de Jansénie* du capucin Zacharie de Lisieux qui décrit des « Missionnaires femelles qui expliquent bravement leur Théologie, ce qui fait dire que dans la Jansénie il y a des Professeurs de tout sexe, et que la doctrine y estoit tombée en quenouille⁷⁴ ». En réalité, cette critique antijanséniste du public féminin des controverses est une critique en double partie qui manifeste bien ce que les controverses théologiques et les formes qu'elles prennent en France dans la seconde moitié du siècle font à la théologie : il s'agit tout d'abord d'une critique de la publicisation et de littérisation de la théologie par leur réduction à la figure extrême du public illégitime qu'est la femme savante férue de théologie : il s'agit d'une critique des déplacements de l'autorité et plus généralement du trouble du régime traditionnel de l'autorité que la controverse produit par sa réduction à un désordre social.

Cependant une discussion plus large se fait en dehors et en deçà de l'espace des publications controversiales sur la légitimité de la lecture de la théologie par les femmes. Ici, comme le rappelle L. Timmermans, femmes de lettres et éducatrices, tout en refusant une lecture proprement théologique, affirment constamment, sur le mode de la concession, comme le fait Madame de Scudéry dans ses *Conversations*, la nécessité d'une formation doctrinale solide

⁷¹ L. TIMMERMANS, *L'accès des femmes à la culture...*, *op. cit.*

⁷² *Ibid.*, p. 784-785.

⁷³ Guillaume-Hyacinthe BOUGEAULT, *La Femme Docteur ou la Théologie janséniste tombée en quenouille*, Amsterdam, E. J. Ledet, 1731.

⁷⁴ Zacharie DE LISIEUX, *Relation du Pays de Jansénie, 1660*, p. 62, cité par L. TIMMERMANS, *L'accès des femmes à la culture...*, *op. cit.*, p. 663.

des femmes qui leur évite de tomber dans le libertinage ou l'hérésie⁷⁵. La discussion se mêle par ailleurs à la discussion littéraire plus générale de la légitimité des lectures savantes des femmes et des protagonistes de la « querelle des femmes » peuvent comme Poullain de la Barre affirmer la légitimité de la lecture de texte d'histoire ecclésiastique, de l'Écriture et même du droit canon et de la théologie⁷⁶. Quoi qu'il en soit c'est bien sur chacun des versants de cette discussion l'affirmation de la littérature définie comme « lieu par défaut où circulent hommes et textes et où, par appel d'air des œuvres issues de savoirs constitués (le droit, la théologie, la controverse religieuse, la médecine, la philosophie, etc.), liés à des institutions, voire des corporations, se mettent aussi à circuler, hors des espaces coutumiers de leur réception » qui pose la question de la lecture et de l'écriture théologienne des femmes. C'est aussi dans cet univers marqué par la publicité de ce débat que se meuvent Françoise de Motteville et les religieuses de Chaillot. Reste bien sûr aussi que l'espace de l'autorisation et de la légitimation et des pratiques de lecture et des pratiques d'écriture féminines forme un espace mouvant et conflictuel obligeant lectrices et auteures à négocier les grammaires de leurs actions en fonction d'un engagement religieux personnel et communautaire et de leur perception des rapports de force qu'engagent leurs positions respectives d'auteures et de lectrices jamais absolument autorisées. Quelles que soient ces positions, elles ne laissent pas d'être des lectures et surtout des écritures qui délocalisent le savoir éminemment institué qu'est la théologie malgré sa saisie par le littéraire.

C'est à l'aune de ces discussions qu'il faut relire les passages qui dans le *Recueil* peuvent concerner la saine ignorance ou encore la volonté de se mettre à distance des controverses religieuses du temps. Sans surprise, l'éloge de l'ignorance et plus spécifiquement de l'ignorance féminine est constant dans le *Recueil*. Dès la préface, Madame de Motteville affirme ainsi de la foi :

On l'obtiendra en la demandant à Dieu, si en lisant la sainte Ecriture, comme les femmes et les ignorans la peuvent lire, on examine avec application, et un respect rempli de piété, ce que tout le monde peut sçavoir facilement, on y trouvera qua la vérité de la Religion éclate partout, parce que la puissance de dieu qui nous l'a révélée s'y voit clairement, et cette veue remplit l'esprit d'une vénération profonde⁷⁷.

De la même manière, revenant à plusieurs années de distance sur les coupures qu'elle a opérées dans son texte, notre auteur en fait l'occasion de la manifestation de son humilité savante et de la conscience de sa propre ignorance :

Il y a 8 ou neuf ans que jey travaillé à faire ce recueil présentement en l'année 1684, je l'ay ouvert et ayant par hazart remarqué ces pseumes

⁷⁵ *Ibid.*, p. 773-774.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 774.

⁷⁷ *Recueil*, p. 8.

rayez je les he lus, et ne voyant pas la Raison que iey eu de les effacer ny par quel conseil je lay fait, par le passé, ie les lesse effacez quoyqye je voye qu'ils ne sont pas citez à faux, et que mes pencées et mes espications, me paroissent assez justes, ceux quy les verront et quy seront plus capables que moy en feront le discernement tel qu'il leur plaira en escusant en faveur de mon ignorance les deffauts qu'ils y pourront trouver⁷⁸.

L'ignorance féminine apparaît bien ici comme une performance, même si elle entre tout de même en conflit brutal avec le geste d'écriture qui est celui du *Recueil*.

De ce point de vue, il n'est probablement pas indifférent qu'une des autorités qui couvre l'écriture du *Recueil* soit celle du P. Rapin. Quoiqu'engagé sur la scène littéraire, Rapin est en effet un ennemi des femmes savantes qu'il critique en lien avec la manière dont les controverses théologiques publicisent les débats théologiques. Rapin voit dans le public féminin des querelles de la grâce le fruit d'une dégénérescence morale. Il fait un portrait au vitriol des dévotes jansénistes en femmes savantes qui lie d'ailleurs, en mobilisant un lieu commun antijanséniste, leur désobéissance religieuse au souvenir de la Fronde :

Il n'y avait point de femme d'esprit qui ne se piquât de dire ses sentiments sur la grâce et la prédestination, qui sont des mystères aux plus grands théologiens. Les dames de qualité se rangèrent aisément de ce côté-là parce qu'elles y étaient considérées et qu'on y avait une grande déférence pour leurs sentiments. Celles surtout qui, après une conduite peu régulière pendant leur jeunesse, recherchaient la réputation de prudes dans un âge plus avancé faisaient paraître bien plus de zèle et plus d'ardeur pour la nouvelle doctrine que les autres. Et parce que la dévotion commençait à devenir un peu à la mode, car la reine devenait dévote, et qu'il ne paraissait point à la cour d'autre parti pour les femmes, il y en avait peu qui ne pensassent à se rendre considérables par là. Les plus vaines ne balancèrent pas à autoriser cette nouveauté parce que l'éclat qui paraissant dans la direction de Port-Royal, où l'on pratiquait une morale qui n'avait rien de commun, distinguait si fort celles qui en étaient de toutes les autres qu'on se fit bientôt un mérite d'en être⁷⁹.

Madame de Motteville apparaît finalement comme la figure exactement inverse de la théologastre de salon que Rapin – comme d'autres acteurs de l'antijansénisme – dénonce avec violence. Elle n'affiche pas une conversion brutale, ne se pique pas de singularité religieuse et ne prétend ni entrer dans les controverses ni véritablement dans les discussions théologiques. On sait d'ailleurs comment Madame de Motteville revendique sa propre distance avec la

⁷⁸ *Recueil*, p. 51.

⁷⁹ René RAPIN, *Mémoires sur l'Église et la Société, la Cour, la Ville et le Jansénisme*, éd. par Léon AUBINEAU, Paris, 1865, t. 1, p. 62, cité par Isabelle CHARLATTE, « Portraits satiriques et connaissance du cœur - ou comment écrire l'histoire du jansénisme dans les Mémoires de René Rapin », *Dix-Septième Siècle*, n° 263, 2014/2, p. 267-282.

manière dont les jansénistes mobilisent les nouveaux publics féminins de la littérature religieuse. Dans un passage célèbre des *Mémoires*, elle écrit des figures de proue de Port-Royal :

[...] et ils l'auraient été [estimés] de tout le monde, s'ils avaient évité le reproche qu'on leur peut faire sans injustice d'avoir appris aux femmes, dans un français si beau, qu'il leur faisait quitter leur romans, de si grandes difficultés sur lesquelles on a défendu d'écrire, et des cas de conscience, dont il n'y a que des confesseurs qui doivent être instruits. Il nous coûte si cher d'avoir voulu apprendre la science du bien et du mal, que nous devons demeurer d'accord qu'il vaut mieux les ignorer que de les apprendre, particulièrement à nous autres, qu'on accuse d'être cause de tout le mal. Nous voyons de si grands hommes, avec tout leur esprit et toute leur science, se perdre dans des hérésies qu'ils croyaient avoir puisées dans l'Écriture sainte. Je ne puis m'empêcher de dire que nul chrétien ne doit décider par lui-même ce qui est environné de tant d'obscurité, ni entrer dans le détail de nos mystères que les conciles mêmes n'éclaircissent pas, et qu'ils nous ordonnent de croire, environnés de toutes leurs ténèbres. Dieu seul ayant voulu sans doute nous en cacher la connaissance, et l'enfermer dans son immensité, il faut espérer que, dans le ciel les âmes, séparées de la nature terrestre, en sauront les merveilles, et verront les causes pour lesquelles il lui a plu leur laisser ignorer les profonds abîmes de la grâce, et de quelle manière elle opère notre salut dans nos âmes⁸⁰.

Madame de Motteville, on le voit, revendique clairement et fermement une orthopraxie du savoir religieux et son refus de franchir les bornes qui délimitent les normes en matière de lecture et d'écriture féminines. Mais c'est aussi ce respect des normes de genre et des normes religieuses qui ouvre l'espace d'écriture dans lequel elle travaille.

On le comprendra un peu mieux en revenant sur la relation de Madame de Motteville avec les savants à l'égard desquels elle affiche une proximité. Outre les Pères, les seuls auteurs modernes qu'elle cite de manière extensive sont très peu nombreux, ne sont pas des auteurs qui entendent publier de la théologie au sens propre du terme, n'appartiennent pas institutionnellement aux lieux de production du savoir théologique (comme le président Cousin ou Antoine Godeau). Parmi eux, un est cité en raison des relations directes que Madame de Motteville entretient avec lui, en l'occurrence Louis Ferrand. Leurs relations et leurs positions respectives permettent d'entrer plus avant dans le rapport de notre auteure à des individus identifiés comme des « savants ». Ferrand dont la biographie ne nous est guère connue que par la littérature bibliographique, est une figure assez peu exceptionnelle en ce XVII^e siècle de juriste qui double son engagement religieux d'un engagement savant, en l'occurrence ici d'un savoir plus autorisé à ceux qui ne sont pas

⁸⁰ *Mémoires de Madame de Motteville*, II dans M. PETITOT (éd.), *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, Foucault, 1824, p. 225.

institutionnellement théologiens, l'exégèse. Selon le portrait qu'en dresse Dupin qui le décrit essentiellement comme un compilateur⁸¹, il a reçu une formation en langues anciennes « auprès d'un ecclésiastique à Lyon », envisage un temps une carrière d'auteur autour de son travail exégétique avant de se tourner vers le droit et de devenir avocat au Parlement de Paris. À partir de 1670, il publie une série d'ouvrages dont le plus célèbre est certainement ses *Reflexions sur la Religion Chrétienne contenant les Prophétie de Jacob et de Daniel sur la venue du Messie* (1679) dans lequel il entre en débat avec plusieurs érudits de son temps. Il publie aussi des commentaires latins des psaumes et en 1690 une *Summa biblica* qui synthétise son travail exégétique. Il partage avec Madame de Motteville un net souci apologétique tant à destination des protestants convertis que des libertins.

Les *Réflexions chrétiennes* sont explicitement citées dans le *Recueil*. Elles soutiennent plusieurs résolutions et sur un certain nombre de points Madame de Motteville semble y trouver l'essentiel de son argumentation. À propos de l'interprétation de la prophétie de Jacob, on a vu comment Madame de Motteville s'appuyait cette fois sur sa correspondance directe avec Ferrand. Là encore cependant, le *Recueil* survalorise une modalité du travail d'écriture et de composition de Madame de Motteville. En effet tout autant que sur la correspondance qu'elle cite, l'exposé repose largement sur sa propre lecture des *Réflexions chrétiennes* de ce dernier. Dans sa propre discussion de la position de Scaliger qu'on a évoquée, elle résume une discussion détaillée par Ferrand qui indique les sources de la position de Scaliger, affirme l'insuffisance de la thèse de Petau pour lequel il suffit qu'Hérode soit « Ascalonite » ou « Iduméen », ce qui selon Ferrand ne peut suffire à fonder qu'il était étranger, et l'insuffisance de la thèse de l'applicabilité ou de la non-applicabilité des décisions rabbiniques postérieures au cas ancien d'Hérode⁸². Par contraste, le texte de Madame de Motteville apparaît assez nettement en retrait par rapport à la posture savante qui est celle de Ferrand. La dénégation de science qu'on a déjà notée n'est pas artificielle et ne se réduit pas à une stratégie d'ignorance qui permettrait en retour une prise de parole experte. Elle fonctionne cependant selon une double logique de dénégation de l'acte de lecture (auquel est substitué la mise en valeur de la correspondance qui renvoie l'intégralité de la résolution et de sa responsabilité à l'autorité savante de Ferrand) mais aussi de capacité de saisie des enjeux présentés dans l'ouvrage de Ferrand.

La comparaison avec cet ouvrage est aussi intéressante pour comprendre le geste religieux et savant qui est celui de Madame de Motteville. Ferrand partage avec Madame de Motteville une intention apologétique. La justification des prophéties de Jacob et Daniel qui sont l'objet du premier tome des *Réflexions Chrétiennes*, et leur application au Christ doivent conduire le lecteur à

⁸¹ Louis ELLIES DUPIN, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, t. IV, Paris, André Pralard, 1708, p. 279-286.

⁸² L. FERRAND, *Reflexions sur la Religion Chrétienne...*, *op. cit.*, t. I, p. 50-66.

l'idée « que la Religion Chrétienne est la véritable »⁸³. C'est d'ailleurs cette intention et une certaine efficacité apologétique qui est repérée par les approbateurs de l'ouvrage⁸⁴. Le sommaire cible explicitement les ennemis que l'Église « a encore, qui sont les Sçavans orgueilleux à l'occasion desquels ce livre a été fait » et qui « n'ont pas plutôt vu quelque point de Religion qui semble s'éloigner de la sainte Ecriture, de la Raison ou des Auteurs Profanes qu'ils condament d'abord ce que le plus souvent ils n'ont leu qu'à demi soit dans l'Ecriture Sainte soit dans la Profane, et presque toujours dans consulter la raison que fort médiocrement ». Ferrand entend faire « voir leur injustice en ces trois pointcs ». De ce point de vue, le geste que Madame de Motteville revendique est parfaitement analogue quand le *Recueil* est dans une posture de retrait par rapport à la science déployée dans les *Reflexions chrétiennes* sur lesquelles il repose pourtant tant.

En réalité, l'écriture de Madame de Motteville comme celle de Ferrand visent toutes deux à un acte de censure horizontale, à la correction d'une lecture hétérodoxe non par l'affirmation d'une autorité institutionnelle, ou même purement savante, mais par l'inscription dans une communauté d'auteurs et de lecteurs. Ils ne le font cependant pas en s'adressant aux mêmes publics. Ferrand revendique une pleine appartenance au monde des auteurs. Dans ses *Reflexions chrétiennes*, il prétend à une double nouveauté. Dans l'épître dédicatoire à Jean Jacques de Mesme, Ferrand note en suivant Thomas d'Aquin, qu'on peut « dire des choses nouvelles soit en les écrivant dans une langue où elles n'avoient point encore paru ; soit en leur donnant des explications qui n'étoient peut-être pas connues » pour affirmer que « c'est de ces deux manières [qu'il prétend] dire quelque chose de nouveau puis que le Livre que je donne au Public contient des choses dont la plupart n'ont jamais été traitées en nôtre langue, et dont quelques unes ne se trouvent dans aucun Auteur ou du moins dans pas un de ceux qui sont venus à ma connoissance ». La visée et la potentielle efficacité apologétique du texte reposent sur la pleine appartenance de Ferrand à un monde de savants et de demi-savants qui constitue son public. La visée et la potentielle efficacité apologétique du *Recueil* de Madame de Motteville reposent sur la pleine appartenance de cette dernière à un monde de lecteurs, au *public* de ces discussions savantes. La revendication d'incompétence et d'ignorance, leur performance, ne sauraient donc apparaître comme de simples dénégations ; elles ne sont pas seulement ce qui autorise la parole experte de Madame de Motteville, elles définissent l'espace de son expertise.

⁸³ Avis au lecteur.

⁸⁴ « Il y établit la vérité de la Religion Chrétienne avec toute sa force, et en même temps avec toute la modération possible : de manière qu'il la fait paroistre avec tout son éclat sans la rendre odieuse, et qu'il triomphe de ses plus cruels ennemis sans trop les affliger. Les libertins qui font gloire de ne céder qu'à la raison mais qui dans le fond n'en ont point d'autre que leur propre orgueil, s'y verront batus à leur mode » [approbation de Gerbais du 13 décembre 1678].

Ici, l'acceptation des normes de genre concernant l'écriture féminine sur un objet de savoir n'est pas remise en cause par un geste qui serait en réalité un geste subversif. Elle vaut acceptation d'une hiérarchie de normes et de savoir et de genre. Cependant cela ne signifie pas que cette acceptation ne travaille pas de manière dynamique ces mêmes normes de savoir et genre, par le seul fait même qu'elle ouvre et détermine un espace d'écriture féminin fondé sur la maîtrise et la publicisation d'un savoir.

Conclusion

L'historiographie récente a valorisé l'écriture mystique comme un des éléments de la nouvelle *agency* religieuse féminine à l'époque moderne et un des lieux possible de contestation et même de retournement des logiques religieuses de domination masculine dans le monde catholique à l'âge confessionnel⁸⁵. Un des points cependant qui a peut-être été sous-estimé d'un point de vue historiographique, est qu'à l'époque moderne tout discours mystique ne vaut pas théologie. Même s'il existe de fait un conflit de faculté entre mystique et théologie à l'époque moderne, il n'en demeure pas moins que l'histoire du savoir théologique est caractérisée par sa capacité à demeurer un savoir fortement institutionnalisé, localisé et professionnalisé, ce qui limite les potentialités éversives du discours mystique, et ce d'autant plus que les auteurs de littérature mystique, notamment féminins, s'attachent souvent à marquer la différence entre leur écriture et l'écriture théologique. Or de ce point de vue, la stratégie d'écriture de Madame de Motteville est singulièrement différente : elle affiche un dialogue avec une littérature clairement savante dont elle se saisit et qu'elle retravaille, parvenant à le faire en demeurant libre de tout soupçon d'hétérodoxie.

Le spectre de la théologastre traverse le XVII^e siècle. Aucune femme ne parvient au grade de docteur en théologie dans l'Europe catholique. À la fin du siècle, la vénitienne Elena Lucrezia Corner a failli, avec l'accord des facultés de Paris et de Louvain, obtenir d'être l'exception à la loi d'airain du genre du doctorat ; si elle ne l'a pas pu c'est bien parce que l'évêque de Padoue a considéré que ce serait prendre le risque de ridiculiser l'université que de « *dottorar una donna*⁸⁶ ». Dans le contexte français, la dynamique des controverses

⁸⁵ Voir notamment Laurence LUX-STERRITT et Carmen M. MANGION, « Gender, Catholicism and Women's Spirituality over the *Longue durée* », dans EAD. (dir.), *Gender, Catholicism and Spirituality*, *op. cit.*, p. 1-18 ; Anne JACOBSON SCHUTTE, *Pretense of Holiness. Inquisition and Gender in the Republic of Venice 1618-1750*, Baltimore-Londres, John Hopkins University Press, 2001 ; Barbara DIEFENDORF, « Barbe Acarie and her Spiritual Daughters: Women's Spiritual Authority in Seventeenth-Century France », dans Cordula VAN WYHE, *Female Monasticism in Early Modern Europe: An Interdisciplinary View*, Aldershot, Ashgate, 2005, p. 155-171.

⁸⁶ Sur ce cas voir Bruno NEVEU, « Doctrix et magistra », dans Colette NATIVEL (dir.), *Femmes savantes, savoirs des femmes. Du crépuscule de la Renaissance à l'aube des Lumières*, Genève, Droz, 1999, p. 27-37 ; Patricia H. LABALME, « Women's roles in Early Modern Venice, an Exceptional Case »,

religieuses repose aussi sur l'existence de nouveaux publics féminins pour une littérature qui se saisit du savoir institué qu'est la théologie. Elles nourrissent en retour l'existence de ces publics de femmes, mais de publics qui ne sont pas non plus ceux de la théologie savante laquelle finalement apparaît de plus en plus dissociée de ce qui circule d'elle dans et par les controverses⁸⁷, donnant ainsi une configuration tout à fait singulière pour la théologie par rapport à d'autres savoirs en termes de rapport entre discours savant et de publicisation de ce discours savant.

Madame de Motteville signale un possible à l'écart de cette impossibilité et de ce clivage. Elle ne se situe pas comme une experte parmi des experts, mais bien plutôt comme une experte dans une communauté de lecteurs, et en l'occurrence ici dans une communauté religieuse de lectrices, dont la lecture s'autorise en même temps de la mise en tension permanente de sa compétence et de son incompétence. Le geste qu'elle dessine alors est aussi remarquablement efficace. La lecture de Madame de Motteville apparaît comme radicalement autorisée et validée institutionnellement. Avec elle, ce sont aussi les compétences d'une femme lectrice de textes théologiques et exégétiques et dotée d'une certaine maîtrise qui sont reconnues devant le public qui est le sien. En refusant d'être théologienne, et surtout en se situant concrètement de manière assez orthogonale avec des figures de lectures féminines de la théologie condamnées par les institutions religieuses, elle légitime une pratique de lecture et d'écriture, et crée un espace nouveau qui ne laisse pas pour autant de fragiliser les normes qui pèsent sur le contrôle des lectures féminines. Clairement sa pratique rompt avec les normes de la lecture féminine promue par la réforme catholique⁸⁸, mais elle le fait d'une manière qui appelle et obtient une autorisation institutionnelle. L'espace qu'elle ouvre, s'il n'est pas celui d'une expertise professionnelle, demeure tout de même un espace où tant les normes religieuses que les normes savantes sont retravaillées sans subversion mais non sans efficace.

dans *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*, New York, Londres, New York University Press, 1980, p. 129-152 et la notice « Elena Lucrezia Corner » dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*, t. XXIX, Roma, Istituto dell'Enciclopedia italiana, 1983, p. 176.

⁸⁷ Sur ce point, on se permet de renvoyer à Jean-Pascal GAY, *Morales en conflits. Théologies et polémiques au Grand Siècle (1640-1700)*, Paris, Cerf, 2011.

⁸⁸ Sur ces dernières, voir Xenia VON TIPPELSKIRCH, *Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima et à moderna*, Rome, Viella, 2011, en particulier p. 225-226.

LES PREMIÈRES HISTORIENNES DE L'ART FRANÇAISES
(XVII^e-XVIII^e SIÈCLES)

Dorothee LANNO

Depuis plusieurs années, l'écriture féminine fait l'objet de nombreux travaux dans le champ des études littéraires et historiques. S'intéressant principalement aux figures féminines auteurs d'écrits personnels, de fiction ou encore d'écrits scientifiques, ces essais omettent fréquemment de mentionner les auteures d'écrits sur l'art¹. Pourtant, il nous semble que cette question mériterait d'être posée à une période qui voit le développement de la critique d'art en France. Les deux volumes de *Plumes et Pinceaux. Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850)* (composés d'actes de colloque et d'une anthologie de textes) rendent justice aux femmes de lettres, critiques, salonnières, historiennes de l'art qui ont proposé leur point de vue sur les arts mais aussi sur la pratique artistique. En se concentrant sur une période charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, les essais démontrent l'importance de l'épisode révolutionnaire dans le processus de légitimation des femmes dans le discours artistique. Avant la décennie 1790, les seules salonnières dont nous ayons connaissance sont les rédactrices du *Journal des dames*².

À l'instar du projet de recherche initié par l'Institut National d'Histoire de l'Art sur les écrits sur l'art en France sous l'Ancien Régime, nos investigations se sont concentrées sur les XVII^e et XVIII^e siècles³. Le travail

¹ Citons par exemple : Catriona SETH (éd.), *La fabrique de l'intime : mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Paris, Robert Laffont (collection Bouquins), 2013 ; Adeline GARGAM, *Les Femmes savantes, lettrées et cultivées dans la littérature française des Lumières ou la conquête d'une légitimité (1690-1804)*, 2 vol., Paris, Champion, 2013 ; Martine REID, *Les femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, Champion, 2011 ; Colette NATIVEL (dir.), *Femmes savantes, savoirs de femmes. Du crépuscule de la Renaissance à l'aube des Lumières*, Genève, Droz, 1999.

² M^{me} de Beaumer (1720 ?-1766), M^{me} de Maisonneuve (1710 ?-1774 ?) et Marie-Émilie de Montanclus (1736-1812). Leurs écrits sont reproduits dans Anne LAFONT, Charlotte FOUCHER et Amandine GORSE (dir.), *Plumes et Pinceaux. Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850) : anthologie*, Paris-Dijon, INHA-Les presses du réel, 2012, p. 11-56.

³ Nos recherches s'inscrivent dans le cadre d'un partenariat entre l'INHA et l'Université de Strasbourg, visant à enrichir la base de données prosopographique et bibliographique sur les *Auteurs d'écrits sur l'art en France* sous l'Ancien Régime.

entrepris depuis plusieurs années par l'INHA avait permis de dénombrer moins d'une dizaine de femmes ; il a donc semblé nécessaire de poursuivre les recherches sur les écrits féminins, afin de compléter les notices existantes et d'identifier de nouvelles auteures. Cet essai ambitionne de dresser un bilan des travaux menés récemment mais aussi d'esquisser de nouvelles perspectives. À première vue, on note une étonnante diversité de profils sociaux-professionnels parmi les personnalités recensées. Des femmes de lettres, des artistes, des préceptrices et des voyageuses offrent leur témoignage sur les arts de leur temps, mais aussi sur les œuvres du passé.

Les femmes membres de l'Académie Royale de peinture et de sculpture, ou le regard des spécialistes

Il est un fait établi que rares furent les femmes à être reçues à l'Académie Royale de peinture et de sculpture. Durant les 145 années d'existence de l'Académie, seules quinze femmes eurent le privilège d'accéder à la célèbre institution⁴. Parmi les quelques élues, certaines d'entre elles sont également à l'origine de textes visant à enseigner l'histoire et la pratique des arts.

En 1672, Élisabeth-Sophie Chéron (1648-1711) est reçue à l'Académie comme peintre de portrait. Cette dénomination n'est pas sans importance, car les trois femmes qui l'ont précédée furent acceptées au titre de peintre de fleurs, un sujet situé au bas de l'échelle de la hiérarchie des genres picturaux et volontiers dévolu aux femmes. Âgée de vingt-quatre ans au moment de son admission, Élisabeth-Sophie Chéron est reconnue pour son talent extraordinaire (le procès verbal de réception mentionne un « ouvrage fort rare »). Qui plus est, c'est une femme érudite et lettrée, qui publie des œuvres littéraires et poétiques. En 1706, elle réalise un ouvrage d'enseignement du dessin, composé de têtes inspirées de compositions célèbres de Raphaël⁵. L'apprentissage du dessin de la figure humaine par l'exemple d'œuvres illustres servant de modèles est une méthode très usitée dans les traités de dessin de toute la période moderne. Pour une femme artiste au XVII^e siècle, s'appuyer sur l'observation des figures peintes et sculptées est une nécessité, dans la mesure où l'accès à l'école académique et à l'étude du corps humain d'après modèle vivant lui est strictement interdit. Il est donc vraisemblable que le traité pédagogique de Chéron s'adressait prioritairement aux femmes. Par ailleurs, elle est notamment l'auteur d'un essai d'épigraphie⁶ et des commentaires des

⁴ Sur la place des femmes au sein de l'Académie, voir Sandrine LE LY, « Des femmes d'exception : l'exemple de l'Académie Royale de peinture et de sculpture », dans Delphine NAUDIER et Brigitte ROLLET (dir.), *Genre et légitimité culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 21-36.

⁵ Élisabeth-Sophie CHÉRON, *Livre à dessiner composé de testes tirées des plus beaux ouvrages de Raphaël*, gravé par Mademoiselle Le Hay Elisabeth-Sophie Cheron, A Paris, chez l'auteur et chez N. Langlois, 1706.

⁶ EAD., *Pierres antiques gravées des principaux cabinets de la France*, [s.l.n.d].

estampes au sein d'un ouvrage sur les mœurs et les coutumes des pays du Levant⁷. Si la diversité et la qualité de ses travaux – picturaux et littéraires – sont louées par ses biographes⁸, elle incarne également une « menace féminine⁹ » au sein de l'Académie, puisque ses talents semblent remettre en cause le préjugé de la moindre capacité des femmes.

À l'opposé, Catherine Perrot (1620-?), admise en 1682, incarne une personnalité plus consensuelle ; âgée d'une soixantaine d'années au moment de sa réception, elle est peintre de miniatures, de fleurs et d'oiseaux. C'est une artiste accomplie et expérimentée, qui enseigna l'art de la miniature à Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV et future épouse de Charles II d'Espagne. La réception de Catherine Perrot, trois ans après l'accession au trône d'Espagne de son ancienne élève, laisse supposer que ses relations royales favorisèrent son élection. Cette « dame âgée inoffensive¹⁰ », tout en se cantonnant à la réalisation de miniatures aux sujets légers, affirme sa position au sein de l'Académie en publiant en 1686 *Les leçons Royales ou la manière de peindre en miniature les fleurs et les oiseaux*¹¹. Le titre complet de son ouvrage ainsi que sa préface insistent sur son rang d'académicienne et sur ses connexions avec la famille royale. Faut-il y voir un témoignage de la fierté de l'artiste, une volonté de légitimation, ou simplement une précision de datation ? En affirmant que le projet des *Leçons royales* est postérieur à son entrée à l'Académie, l'artiste sous-entend-elle qu'elle a été incitée dans sa rédaction ? À ce titre, Élisabeth Lavezzi insiste sur l'attitude paradoxale de l'Académie, encourageant la production de discours théoriques tout en exprimant des réticences à la présence féminine¹² (Catherine Perrot est la dernière académicienne à être admise au XVII^e siècle : les quatre décennies suivantes sont marquées par l'absence de femmes¹³). Il est notable que la première édition du manuel de Perrot, par l'énumération des matériaux et des techniques de la peinture et par les conseils de décalquage et de coloriage, ne

⁷ EAD., *Recueil de cent estampes représentant les diverses nations du Levant, tirées d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol, ambassadeur du Roy à la Porte*, A Paris, chez Le Hay et chez Duchange, 1714.

⁸ Voir par exemple la notice de Roger de PILES, *Abrégé de la vie des peintres, avec des réflexions sur leurs ouvrages et un Traité du peintre parfait ; De la connoissance des desseins ; De l'utilité des estampes*, Paris, J. Estienne, 1715, p. 532-534.

⁹ René DÉMORIS (dir.), *Prospect*, n° 1, *Hommage à Élisabeth Sophie Chéron*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1992, p. 112.

¹⁰ Expression utilisée par Élisabeth LAVEZZI, « Catherine Perrot, peintre savant en miniature : "Les Leçons Royales" de 1686 et de 1693 », dans C. NATIVEL (dir.), *Femmes savantes, savoirs de femmes...*, *op. cit.*, p. 230.

¹¹ Catherine PERROT, *Les leçons royales, ou la manière de peindre en miniature les fleurs et les oiseaux : par l'explication des livres de fleurs et d'oiseaux de feu Nicolas Robert, fleuriste. Composées par Damoiselle Catherine Perrot, peintre académiste, femme de M^e C. Horry Notaire apostolique de l'archevêché de Paris. Dédiées à Madame la Dauphine*, Paris, J. B. Nego, 1686.

¹² É. LAVEZZI, « Catherine Perrot... », *op. cit.*, p. 231-233.

¹³ Le 25 septembre 1706, l'Académie prononce l'interdiction aux femmes de se présenter.

s'adresse pas aux spécialistes mais aux peintres de loisir. La seconde édition de 1693, par l'adjonction de sections concernant notamment la peinture de paysage et de figures, se veut manifestement plus universelle et plus ambitieuse. Que l'artiste ait, ou non, été sollicitée par l'Académie pour l'écriture de son ouvrage, celui-ci n'en demeure pas moins une entreprise éditoriale marquante dans le domaine des manuels artistiques du XVII^e siècle.

Pendant plusieurs décennies, les femmes à l'Académie sont pour ainsi dire inexistantes. À partir de 1720, elles sont à nouveau admises mais leur présence demeure discrète. Dans les années 1770-1780, la question de la légitimité des femmes se pose de façon plus virulente avec l'élection de personnalités fortes et influentes comme Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842) et Adélaïde Labille-Guiard (1749-1803)¹⁴. Considérées comme rivales, elles partagent la même volonté de reconnaissance de leur talent et ne se cantonnent pas au statut subalterne qui leur a été assigné au moment de leur réception. Vigée-Lebrun s'essaye à plusieurs reprises à la peinture d'histoire alors que Labille-Guiard dirige un atelier privé dans lequel elle enseigne le dessin et la peinture à de jeunes artistes féminines. Militant pour que les femmes aient davantage de poids sur les votes de l'Académie, Adélaïde Labille-Guiard parvient à faire annuler en 1790 la limitation du nombre d'académiciennes et à autoriser l'accès des femmes au rang de conseiller.

Durant les années où elles furent membres de l'Académie, les deux portraitistes ne publièrent aucun ouvrage théorique. Néanmoins, dans ses *Souvenirs*¹⁵ parus à la fin de sa vie, Élisabeth Vigée-Lebrun évoque les multiples expériences de sa vie d'artiste. Mary D. Sheriff estime que « bien qu'ils n'aient pas souvent été lus comme tels, les *Souvenirs* représentent une histoire particulière de l'art, qui est tout sauf canonique¹⁶. » Il est vrai que l'artiste apporte un point de vue personnel sur les artistes qu'elle a côtoyés et sur ses goûts esthétiques. Lors de son séjour en Italie, elle pose un regard critique et avisé sur les œuvres. C'est en peintre qu'elle évoque les portes du baptistère de Ghiberti : « Le relief des figures, le style des draperies, les accessoires, les arbres, les fabriques, tout est d'une exécution si parfaite qu'on pourrait en faire des

¹⁴ O. Fidière relate une anecdote du Salon de 1783, dont la véracité ne peut être attestée, mais qui témoigne des attaques dont les académiciennes étaient la cible : « En 1783, on vendait à la porte du Salon des couplets où elle [Élisabeth Vigée-Lebrun] était, ainsi que M^{mes} Guyard et Vallayer Coster, odieusement attaquée dans son honneur de femme et sa réputation d'artiste. », dans Octave FIDIÈRE, *Les femmes artistes à l'Académie Royale de peinture et de sculpture*, Paris, Charavay Frères, 1885, p. 48.

¹⁵ Élisabeth VIGÉE-LEBRUN, *Souvenirs de Madame Louise-Élisabeth Vigée-Lebrun*, 3 vol., Paris, H. Fournier, 1835-1838.

¹⁶ Mary D. SHERIFF, « Portrait de l'artiste en historienne de l'art : à propos des "Souvenirs" de M^{me} Vigée-Lebrun », dans Mechthild FEND, Melissa HYDE et Anne LAFONT (dir.), *Plumes et pinceaux. Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850)* (actes de colloque), Paris, INHA-Les presses du réel, p. 55.

tableaux, car il n'y manque que la couleur¹⁷. » Souvent, elle admire plus qu'elle ne découvre des tableaux dont elle connaît bien les auteurs. Elle relate d'ailleurs avec malice un épisode dans lequel le custode la suivait lors de sa visite d'un palais à Bologne, lui présentant tous les peintres des tableaux. Agacée, elle lui indiqua qu'elle connaissait tous ces maîtres. Le custode aurait alors rétorqué : « Qui donc est cette dame ? J'ai conduit de bien grandes princesses, mais je n'en ai jamais vu qui s'y connaisse aussi bien qu'elle¹⁸. » Vigée-Lebrun se présente elle-même sous les traits flatteurs d'une artiste accomplie, qui sacrifia sa vie à la peinture. Enfin, le dernier volume de ses mémoires se termine par un court traité « sur la peinture de portrait » s'adressant aux femmes qui se destinent à la carrière de portraitiste.

Les académiciennes qui laissèrent un témoignage écrit sur les arts insistèrent sur la transmission de leur savoir, sur l'enseignement théorique de la pratique de leur discipline. En ce sens, elles affirment leur appartenance à l'institution, dont l'une des missions premières est de former des peintres et des sculpteurs professionnels. Mais bien qu'elles ne le précisent pas toujours de manière explicite dans leurs écrits, il est fort probable que leurs discours s'adressent principalement aux femmes : nous l'avons noté plus haut, l'ouvrage de Chéron s'appuie sur des têtes peintes par Raphaël pour répondre à l'interdiction féminine de l'étude du corps humain d'après nature ; de même Perrot publie un manuel d'enseignement de la miniature, discipline pratiquée en grande partie par les femmes. Adélaïde Labille-Guiard proposa une véritable réflexion sur l'enseignement des jeunes filles, sous la forme d'un mémoire qu'elle présenta à l'Assemblée constituante. Disparu, à notre connaissance, le discours est néanmoins mentionné dans le *Rapport sur l'instruction publique* :

C'est alors qu'il faudra [...] donner [aux jeunes filles] le moyen de subsister indépendantes, par le produit de leur travail. On peut offrir aux Départemens comme un modèle de ce genre d'établissement un Mémoire adressé à l'Assemblée Nationale par une artiste ingénieuse [M^{me} Guyard] qui, dans cet ouvrage, a su ennoblir les arts en les associant au commerce, et les appliquant aux progrès de l'industrie¹⁹.

Les pédagogues et les préceptrices

Si l'enseignement des pratiques artistiques apparaît comme un élément primordial des discours d'artistes femmes, l'histoire des arts trouve également sa place au sein des traités sur l'éducation des plus jeunes. Au XVIII^e siècle, les réflexions sur l'éducation trouvent un développement inédit, qu'emblématisent les écrits rousseauistes. La question éducative se trouve au cœur du programme

¹⁷ Cité dans A. LAFONT, Ch. FOUCHER et A. GORSE, *Plumes et Pinceaux... anthologie, op. cit.*, p. 338.

¹⁸ *Ibid.*, p. 335.

¹⁹ Charles-Maurice de TALLEYRAND-PÉRIGORD, *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de constitution à l'Assemblée Nationale*, Paris, Impr. de Baudouin et Du Pont, 1791, p. 122.

des Lumières : la formation – à la fois morale et physique – de l'individu occupe une place prépondérante dans la construction d'une société nouvelle. Le rôle de la femme dans l'éducation des enfants est redéfini : la première éducation est assurée par les mères. Le portrait de la marquise de Louvois et de son fils est une bonne illustration de cette pratique : on y voit la marquise apprenant à lire à son fils ; l'apprentissage se fait dans la démonstration du bon exemple plutôt que dans les remontrances et les punitions. De même, le témoignage de M^{me} Roland renforce l'idée que les mères issues de la bonne société joignaient fréquemment à leur rôle d'épouse et de mère, le rôle de préceptrice : « En sortant de mon lit, je m'occupe de mon enfant et de mon mari ; je fais lire l'un, je donne à déjeuner à tous d'eux²⁰. » Certaines d'entre elles assurent également le rôle d'éducatrice de jeunes princes et princesses. Aussi de nombreuses femmes participent-elles aux réflexions sur la pratique éducative²¹. À ce titre, le traité de M^{elle} de Los Rios mérite d'être mentionné.

Nous savons peu de choses sur la biographie d'Angélique de Los Rios, aussi appelée Charlotte-Marie ou Marie-Charlotte (1726 ?-1810)²². Selon toute vraisemblance, elle est née à Anvers vers 1726 et descend d'une famille espagnole installée aux Pays-Bas. Elle est en parenté avec Jean-François de Los Rios, un libraire lyonnais actif à cette période. La préface de l'un de ses ouvrages mentionne qu'elle aurait été maîtresse de pension. Son *Abrégé historique des sciences et des beaux-arts* paraît pour la première fois à Dresde en 1785²³. Il propose une importante partie consacrée à l'histoire des arts visuels : le dessin, la peinture, la gravure et la sculpture sont les premières disciplines abordées ; s'ensuit un chapitre sur l'iconologie. Enfin, le dernier est consacré à l'architecture. Outre la tentative de dresser un portrait synthétique mais exhaustif de l'histoire des arts en Occident de l'Antiquité à la période moderne, l'ouvrage de M^{elle} de Los Rios se démarque également par sa volonté manifeste d'utiliser un langage compréhensible au plus grand nombre et surtout aux plus jeunes. Le propos s'articule sous forme de questions/réponses : à des énoncés courts répondent des phrases simples et claires. D'autres manuels contemporains publiés par des femmes pourraient être cités, parmi lesquels l'*Encyclopédie de la jeunesse* de M^{me} Tardieu de Nesle²⁴. Reprenant un classement

²⁰ Lettre du 23 mars 1785, dans Jeanne-Marie ROLAND, *Lettres choisies de Madame Roland*, Paris, Henri Plon, 1867, p. 362.

²¹ Citons pour mémoire M^{me} de Lambert, *Avis d'une mère à sa fille*, 1728 ; M^{me} d'Épinay, *Conversations d'Émilie*, 1774 ; M^{me} Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants*, 1756, suivi du *Magasin des adolescentes*, 1760 ; M^{me} de Genlis, *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation pour l'un et l'autre sexe*, 1782.

²² Voir la notice biographique d'Isabelle HAVELANGE dans Huguette KRIEF et Valérie ANDRÉ (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Paris, Champion, 2015, t. 2, p. 761-762.

²³ M^{lle} de LOS RIOS, *Abrégé historique des sciences et des beaux-arts, pour servir de suite à l'Encyclopédie infantine*, Dresde, Chez Walther Frères, 1785.

²⁴ M^{me} Henri TARDIEU DE NESLE, *Encyclopédie de la jeunesse ou Nouvel abrégé élémentaire des sciences et des arts*, Paris, H. Tardieu, An VIII.

en sections consacrées au dessin, à la peinture, à la sculpture, à l'architecture et enfin à la gravure, l'auteur définit succinctement les différents genres et techniques picturales ainsi que les ordres d'architecture. Contrairement à Angélique de Los Rios, elle ne procède pas à une histoire des styles et ne mentionne aucune œuvre, ce qui réduit l'intérêt du propos.

Les publications d'Angélique de Los Rios ou de M^{me} Tardieu demeurent aujourd'hui assez méconnues, alors qu'elles s'intègrent dans les travaux menés à cette période sur les méthodes d'éducation et d'apprentissage. En revanche, une riche littérature concerne les écrits de Stéphanie-Félicité Ducrest, comtesse de Genlis (1746-1830). M^{me} de Genlis est l'auteur d'une œuvre littéraire extrêmement nourrie, et largement commentée²⁵. Si sa fonction de « gouverneur » des enfants du duc de Chartres et la publication d'*Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Éducation* lui confère le statut de pédagogue, on mentionne moins fréquemment ses écrits sur l'art, qui sont pourtant très nombreux. Les femmes artistes, les monuments religieux, la peinture italienne... comptent parmi les sujets de prédilection de la comtesse.

*Les veillées du château, ou Cours de morale à l'usage des enfants*²⁶, publié entre 1782 et 1784, s'inscrit dans les ouvrages pédagogiques de l'auteur. Dans le dernier tome, Félicité de Genlis propose un échange fictif entre M^{me} de Clémire et ses deux filles, sur les femmes peintres exposées au Salon de 1783. Dans la première partie, elle expose ses considérations sur les difficultés d'être une femme artiste et sur l'importance de la formation et de l'éducation pour pouvoir se hisser au même rang que les hommes. Dans les annexes, elle développe une véritable histoire des peintres européennes, sans omettre de mentionner les artistes masculins en second lieu. Fait inédit, les femmes figurent au premier rang dans son histoire des arts²⁷.

Son essai sur les monuments religieux²⁸, publié en 1805, se présente comme un guide des plus beaux édifices religieux européens. Dans sa préface,

²⁵ Voir entre autres : Isabelle BROUARD-ARENDS et Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, P.U.R, 2007 ; François BESSIRE et Martine REID (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008 ; Isabelle BROUARD-ARENDS, « “Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation” de Madame de Genlis, une proposition au féminin pour le modèle éducatif des Lumières ? », dans Bernard BODINIER, Martine GEST, Marie-Françoise LEMONNIER-DELPY et Paul PASTEUR (dir.), *Genre et éducation. Former, se former, être formée au féminin*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 299-306.

²⁶ Stéphanie-Félicité Ducrest de GENLIS, *Les veillées du château, ou Cours de morale à l'usage des enfants, par l'auteur d' "Adèle et Théodore"*, Paris, Impr. de Lambert et Baudouin, 1782-1784, 3 vol.

²⁷ Sur cet ouvrage, voir Anne L. SCHRODER, « “Elle était née pour peindre les héros !” : l'éducation artistique des filles et les femmes peintres vues par M^{me} de Genlis », dans M. FEND, M. HYDE et A. LAFONT (dir.), *Plumes et pinceaux...*, op. cit., p. 127-151.

²⁸ Stéphanie-Félicité Ducrest de GENLIS, *Les Monumens religieux, ou Description critique et détaillée des monumens religieux, tableaux et statues... églises... tombeaux, monastères... qui se trouvent maintenant en Europe et dans les autres parties du monde...* par Mme de Genlis, Paris, Maradan, 1805.

elle rend hommage aux représentants de l'Église catholique : « les protecteurs des beaux arts les plus persévérants, les plus éclairés et les plus utiles ont été les papes et des ecclésiastiques²⁹. » Le second chapitre débute par l'évocation des églises italiennes ; M^{me} de Genlis décrit d'abord minutieusement les églises de Rome, puis les édifices remarquables du reste de l'Italie. Le troisième chapitre est consacré aux églises françaises, s'ensuivent les édifices de la plupart des pays d'Europe. S'agit-il pour elle de marquer une hiérarchie esthétique ou de démarrer son énumération en toute logique par le siège de la Chrétienté ? Quoi qu'il en soit, son ouvrage se démarque par sa grande érudition : Félicité de Genlis rend compte de tous les édifices chrétiens (couvents, cimetières, hospices...) et des œuvres qui y sont rattachées (collections de tableaux...) ; elle propose une description détaillée et quasi systématique de chaque sujet et s'autorise de nombreuses appréciations personnelles lorsqu'elle souhaite souligner la qualité d'exécution d'une réalisation : Saint-Pierre est « la plus belle église de l'univers » et un *Jugement dernier* de Rubens à Dusseldorf est « d'une prodigieuse grandeur » et « sublime ».

Néanmoins, son ouvrage artistique le plus ambitieux est rédigé à la fin de sa vie, en 1820. Jamais édité, le manuscrit est conservé à la bibliothèque municipale de Nancy³⁰. En 2012, Charlotte Foucher a effectué la retranscription des deux volumes³¹. *L'Essai sur les arts*, suivi du *Catalogue pittoresque du cabinet de tableaux de Monsieur le comte de Sommariva* présentent une histoire des arts occidentaux, thématique et chronologique, qui s'appuie sur des descriptions et des analyses stylistiques personnelles, dans lesquelles Genlis prend position par rapport aux discours esthétiques de son époque – ou plus exactement celle des Lumières –, contre Diderot et contre l'abbé Du Bos.

Des femmes lettrées et cultivées

Les personnalités dont nous avons évoqué les parcours et les écrits ne sauraient être réduites à un seul et unique qualificatif socio-professionnel. Elles exercent généralement leurs talents dans de nombreux domaines : Sophie Chéron pratiquait la poésie en marge de son activité de portraitiste alors que M^{me} de Genlis demeure célèbre pour ses romans et pour ses activités de musicienne. En ce sens, toutes peuvent être qualifiées de femmes lettrées et érudites.

²⁹ *Ibid.*, p. IX.

³⁰ Stéphanie-Félicité Ducrest de GENLIS, *Essai sur les arts*, [s.d.], Nancy, Bibliothèque municipale, ms 765, et *Catalogue pittoresque du cabinet de Monsieur le comte de Sommariva*, 1820, Nancy, Bibliothèque municipale, ms 766.

³¹ Les extraits retranscrits par Charlotte Foucher sont publiés dans A. LAFONT, Ch. FOUCHER et A. GORSE, *Plumes et Pinceaux... anthologie*, *op. cit.*, p. 215-295.

Beaucoup d'entre elles trouvèrent une légitimation de leur activité littéraire dans les Académies italiennes, qui intégraient plus de femmes que les Académies françaises. L'Académie des Ricovrati de Padoue accueillit plusieurs Françaises qui figurent dans notre corpus d'auteurs d'écrits artistiques. Élisabeth-Sophie Chéron fut reçue en 1699, les deux sœurs Patin, Gabrielle-Charlotte et Charlotte-Catherine en sont membres au XVII^e siècle. Filles de Madeleine Hommets Patin (elle-même associée aux Ricovrati), l'une d'elles publia en 1691 un recueil de notices des plus beaux tableaux visibles à Padoue³². Gabrielle-Charlotte, passionnée de numismatique, rédigea un court essai sur une médaille antique de Caracalla³³.

Marie-Catherine d'Aulnoy (1650-1705) et Anne-Marie Du Boccage (1710-1802) figurent parmi les plus illustres représentantes de l'Académie de Padoue. Ces dernières se distinguèrent notamment dans les récits de voyages. Regorgeant non seulement d'anecdotes quant aux expériences vécues, aux rencontres, à l'observation des mœurs et des coutumes, leurs écrits contiennent aussi des commentaires sur les œuvres d'art locales.

La baronne d'Aulnoy marqua la vie littéraire de la fin du XVII^e siècle par ses contes de fées. Auteure de nombreuses fictions comme *Gracieuse et Pervinet* ou *La Belle aux cheveux d'or*, elle fréquente assidument le salon de M^{me} de Lambert, rue de Richelieu. De ses voyages en Flandres (1672-1673) et en Angleterre (1675 et 1682), M^{me} d'Aulnoy ne donne aucun témoignage écrit. Mais elle consacre trois volumes à la *Relation du voyage d'Espagne*³⁴, basée sur un séjour qu'elle effectua à la cour des Habsbourg entre 1679 et 1680. Le troisième tome contient la plupart des descriptions d'œuvres d'art : elle y traite en effet l'architecture des palais et des jardins du Buen Retiro et de l'Escorial, ainsi que les collections d'œuvres peintes. Elle prend plaisir à détailler certains éléments, comme le type de pierre qui compose les pavements d'une église ou les piliers d'une voûte. Le ton adopté par M^{me} d'Aulnoy demeure clair et descriptif – même si elle s'autorise quelques appréciations personnelles. Elle reconnaît la valeur esthétique des objets et procède à un inventaire rigoureux et comptable de tous les lieux qu'elle a l'occasion d'admirer :

Le Titien fameux peintre, et plusieurs autres encore, ont épuisé leur art pour bien peindre les cinq galeries de la bibliothèque. Elles sont admirables tant par les peintures que par cent mille volumes, sans compter les originaux manuscrits de plusieurs Saints Pères et Docteurs de l'Église, qui sont tous fort bien reliés et dorés. Vous jugerez aisément de la grandeur de l'Escorial, quand je vous aurai dit qu'il y a dix-sept

³² Charlotte-Catherine PATIN, *Tabellae selectae ac explicatae a Carola Catharina Patina*, Padoue, 1691.

³³ EAD., *De Phoenix, in numismate imp. Antonini Caracallae expressa, epistola...*, Venise, 1683.

³⁴ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville d'AULNOY, *Relation du voyage d'Espagne*, 3 vol., Paris, Claude Barbin, 1691.

cloîtres, vingt-deux cours, onze mille fenêtres, plus de huit cents colonnes, et un nombre infini de salles et de chambres³⁵.

Souvent, elle précise même la valeur monétaire des objets qu'elle a pu observer : « On ne voit au Tabernacle qu'or, lapis et pierreries si transparentes, que l'on voit au travers le Saint Sacrement. Il est dans un vaisseau d'agate. On estime ce Tabernacle à un million d'écus³⁶. » Des doutes persistent néanmoins sur la réalité du voyage en Espagne : M^{me} d'Aulnoy aurait pu écrire son récit en empruntant des passages à des ouvrages de l'époque³⁷.

En revanche, la véracité des voyages de M^{me} du Bocage et des récits qui en résultent n'est pas à démontrer. Dans ses lettres écrites à l'attention de sa sœur, elle narre les voyages qu'elle effectue avec son époux en 1750 en Hollande et en Angleterre et, en 1757, en Italie³⁸. Lorsqu'elle réalise ces voyages, elle est déjà une femme de lettres reconnue : lauréate en 1745 du prix de poésie de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres et des Beaux-Arts de Rouen, elle publie en 1749 *Les Amazones*, une tragédie en cinq actes. La destination privée des lettres – qui n'avaient originellement pas vocation à être publiées – explique la spontanéité dont l'auteure fait preuve. Dans ses descriptions, elle rend compte de ses impressions et de ses émotions, mêlant à sa prose des paragraphes en vers. Lors de ses voyages en Angleterre et en Hollande, elle reste assez discrète sur les œuvres d'art, mais mentionne tout de même celles qui lui semblent remarquables, comme le cabinet de M. Brankam à Amsterdam ou l'hôtel de ville et sa galerie de portraits de bourgeois, peints par Van Dyck, Rembrandt et Rubens³⁹. Les évocations les plus vivantes sont celles qu'elle fait des monuments de Rome, une ville qu'elle affectionne tout particulièrement : « Ma joie est extrême, ma chère sœur ; je suis aux lieux où j'ai tant désiré être⁴⁰ ». Elle se montre particulièrement sensible aux édifices antiques qu'elle découvre en Italie et auxquels elle consacre de longues descriptions inspirées (plusieurs pages sont vouées au Colisée et au Panthéon). Toutefois, les ouvrages modernes, loin de la laisser indifférente, occasionnent des narrations pleines d'admiration :

Je ne vous donnerai le détail que des édifices très nouveaux dont on a peu parlé, comme de la fontaine de Trevi, qui me causa hier une agréable surprise. Je passais à côté, nul voyageur n'en fait mention, personne ne

³⁵ *Ibid.*, t. 3, p. 375.

³⁶ *Ibid.*, t. 3, p. 373.

³⁷ Voir Paul COURTEAULT, « Le voyage de M^{me} d'Aulnoy en Espagne », *Bulletin Hispanique*, vol. 38, n° 3, 1936, p. 383-384. Pour mieux situer le récit de M^{me} d'Aulnoy, on peut renvoyer par ailleurs au classique ouvrage d'Elena FERNÁNDEZ HERR, *Les origines de l'Espagne romantique : les récits de voyage, 1755-1823*, Paris, Didier, 1974.

³⁸ Anne-Marie Lepage Fiquet Du BOCCAGE, « Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie », dans *Recueil des œuvres de Madame du Bocage*, t. 3, Lyon, Perisse, 1762.

³⁹ *Ibid.*, p. 96-97.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 196.

m'en avait rien dit, l'étonnement pensa me jeter du haut en bas de mon carrosse. Je m'arrêtai pour admirer la plus somptueuse décoration qu'on puisse faire de la mer. Sur un roc dont l'eau jaillit par vingt crevasses, s'élève un vaste portique corinthien. [...] Toutes les figures irrégulièrement groupées dans un lac rempli par les flots qu'elles vomissent, font l'effet le plus majestueux, le plus ravissant qu'une imagination poétique puisse s'en former⁴¹.

En marge des femmes de lettres renommées, d'autres auteures demeurent aujourd'hui quasiment inconnues. Si peu d'informations biographiques nous permettent de retracer leurs parcours, leur existence est attestée par leurs écrits. C'est le cas de la mystérieuse M^{lle} de Saint-André, qui publie en 1676 une évocation détaillée du décor de la coupole de la chapelle de Sceaux, réalisé par Charles Le Brun⁴², ou encore de M^{me} de Vollange, qui concourut en 1775 au Prix de poésie de l'Académie française avec un poème sur les beaux-arts⁴³.

Conclusion

Dans ce portrait (nécessairement lacunaire et sélectif) des écrits sur l'art féminins réalisés en France pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, la variété des profils des auteures démontre une grande variété des écrits. Ces femmes de lettres et artistes, issues exclusivement de la bourgeoisie et de l'aristocratie, placèrent les beaux-arts au centre de leurs réflexions. En ce sens, il convient de les qualifier de pionnières de l'histoire des arts visuels. Dans nombre de leurs publications, elles mettent en avant les difficultés d'être une femme dans les milieux littéraires et artistiques. Constance de Salm s'exclame : « On veut nous arracher la plume et les pinceaux⁴⁴. » Félicité de Genlis, quant à elle, constate et déplore : « Ils pensent qu'ils ont seuls le droit de prétendre à la gloire : ils veulent bien nous flatter, et même se laisser gouverner par nous : mais ils ne veulent pas nous admirer⁴⁵. » Pourtant, Antoinette Salvan de Saliès, reçue par les Ricovrati à Padoue en 1689, s'adresse à l'académie en ces termes :

[Votre] droiture de cœur, [...] vous fait rendre justice à mon sexe, en me recevant dans votre illustre Académie, et n'affectant point une distinction que le Ciel et la Nature n'ont jamais eu dessein de mettre entre les hommes et nous. Leur jalousie la fit naître, notre modestie l'a soufferte ; [...] les hommes commencent à se repentir de leurs usurpations ; et leur

⁴¹ *Ibid.*, p. 208.

⁴² Mademoiselle de SAINT-ANDRÉ, *Description de la chapelle de Sceaux*, Paris, 1676.

⁴³ Madame de VOLLANGE, *Les Beaux-arts, poème qui a concouru pour le prix de poésie de l'Académie française, en 1775*, Paris, Impr. De Stoupe, 1775.

⁴⁴ Constance de SALM, *Épître aux femmes*, Paris, Desenne, 1797, p. 10.

⁴⁵ Stéphanie-Félicité Ducrest de GENLIS, *Les veillées du château...*, *op. cit.*, t. 3, p. 201.

empire tyrannique va tomber de lui-même. Déjà, l'Académie royale d'Arles a suivi votre exemple à notre égard ; et plusieurs de nos meilleurs écrivains ont traité de l'égalité de sexes, qui ne se conteste plus en France⁴⁶.

Que faut-il penser de ce témoignage qui contredit les faits ? Gageons qu'il s'agit de l'expression d'un sentiment personnel, volontairement optimiste et plein d'espoir pour l'avenir. Bien des pistes seraient encore à explorer sur la question des femmes associées aux écrits sur l'art. Il resterait à interroger la diffusion et la réception des écrits de ces femmes, notamment au moment de leur publication. D'autre part, on aimerait savoir dans quelles conditions les femmes parvenaient à accéder à l'enseignement artistique (lorsqu'elles n'appartenaient pas à l'entourage familial d'un artiste renommé), et si les événements révolutionnaires ont permis une amélioration de leur statut. Mais ce serait l'objet d'un autre article.

⁴⁶ Antoinette Salvan de SALIÈS, citée par Joseph de LA PORTE, *Histoire littéraire des femmes françoises, ou Lettres historiques et critiques, contenant un précis de la Vie, et une Analyse raisonnée des Ouvrages de Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Françoise*, 5 vol., Paris, Lacombe, 1769, t. 2, p. 115.

*UNE EXPERTISE FÉMININE EN CONSTRUCTION DANS LA VIE
POLITIQUE ANGLAISE DE LA FIN DE L'ÈRE VICTORIENNE : LE CAS
DE BEATRICE POTTER AU MIROIR DE SES ÉCRITS PERSONNELS*

Marie DESAUNAY¹

Si elle est peu connue en France, Beatrice Potter (1858-1943) est en revanche une figure bien établie de l'histoire politique de la Grande-Bretagne du début du XX^e siècle. Après avoir acquis une certaine notoriété auprès du public de la fin des années 1880 en tant qu'enquêtrice sociale, elle fut ensuite économiste, sociologue, historienne du mouvement ouvrier et réformiste. Elle est plus célèbre sous son nom marital de Beatrice Webb (à partir de 1892), en tant qu'épouse et partenaire intellectuelle et professionnelle du socialiste fabien Sidney Webb (1859-1947). Beatrice peut être considérée pleinement comme une experte, dans la mesure où nombre de ses recherches visaient à influencer la prise de décision politique et les débats au sein du travaillisme britannique, mais aussi au sens où elle fut authentiquement reconnue par ses pairs comme spécialiste des sciences économiques et sociales, au moment même où ce domaine de connaissance se construisait en tant que tel. Par ailleurs, le rôle même de l'expertise a été au centre de sa réflexion théorique – où elle identifia finalement le gouvernement idéal à une bureaucratie d'« ingénieurs sociaux » informés et efficaces².

Sa vie publique débuta en 1883, par son engagement dans des activités philanthropiques, assez typiques d'une conception traditionnelle des rôles de la femme bourgeoise vis-à-vis de la pauvreté³ (elle devait rendre un avis sur des demandes d'assistance). Elle participa également en tant qu'enquêtrice et

¹ Traductions de l'anglais au français réalisées par l'auteur.

² Notamment dans Beatrice WEBB et Sidney WEBB, *Constitution for the Socialist Commonwealth of Great Britain*, Londres, The Fabian Society, 1920, EAD., *The Decay of Capitalist Civilization*, Westminster, George Allen and Unwin, 1923, et EAD., *Soviet Communism: A New Civilisation?*, Londres, Longmans Green and Co., 1935.

³ Françoise BARRET-DUCROCQ, *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIX^e siècle : une sainte violence*, Paris, PUF, 1991. On peut se référer également à Jacques CARRÉ et Jean-Paul REVAUGER (dir.), *Écrire la pauvreté. Les enquêtes sociales britanniques aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1995.

rédaCTRICE à *Life and Labour of the People in London* (1886-1902, 17 volumes), l'ouvrage sociologique le plus important de son temps, dirigé par Charles Booth (1840-1916). En janvier 1891 elle rejoignit la Fabian Society⁴ qui avait pour projet de travailler à changer graduellement la société britannique dans le sens d'une plus grande égalité, au sens économique et civique, ces changements seraient le fait d'experts, d'administrateurs désintéressés exerçant des fonctions décisionnelles dans tous les rouages de la société et de l'État. Avec d'autres fabiens, Beatrice participa en 1895 à fonder la London School of Economics (LSE)⁵, qui devait avoir pour but l'amélioration de la société en général, par la formation de professionnels des sciences sociales et de gestionnaires publics, d'experts donc. Autre fondation commune des fabiens à laquelle Beatrice prend une part active : la création en 1913 du journal *New Statesman*, qui est toujours en activité aujourd'hui.

Par ailleurs, elle collabora à plus de trente ouvrages communs avec son mari⁶, les travaux des Webb se concentrant d'abord sur les modes de gouvernement locaux⁷, avant de s'élargir à des problématiques politiques plus larges. Avec son mari, Beatrice fonde également un club politique, *The Coefficients* (actif entre 1902 et 1907). Ce club devait améliorer l'efficacité des décisions politiques et était une occasion pour les Webb d'influencer les réformes en cours par des relations directes avec les élites dirigeantes ; ces objectifs se retrouvent aussi dans les nombreuses réceptions qu'organisait Beatrice dans ces premières décennies du XX^e siècle⁸. La principale intervention sollicitant Beatrice en tant que « spécialiste » ou experte fut sans doute sa participation à la Commission royale sur la *Poor Law* entre 1905 et 1909. Ne parvenant pas à y faire accepter sa vision, elle rédigea un contre-rapport sur les réformes à adopter (*Minority Report*, 1909), qui est considéré comme une source

⁴ Fondée en 1884, la Fabian Society publia en 1889 un recueil d'articles, *Fabians Essays on Socialism*, qui impressionna énormément Beatrice. Bien qu'ayant un nombre d'adhérents limités (à son pic en 1946, on comptait 8 400 membres environ), ce club politique de centre gauche, socialiste et antirévolutionnaire, joua un rôle très important dans la vie politique éduardienne, participant à la fondation du *Labour Party* en 1900.

⁵ Les autres fondateurs de cette institution sont Sidney Webb, Graham Wallas et Georges Bernard Shaw. La *London School of Economics* a vu le jour grâce au legs de 20 000 £ de la part d'un riche sympathisant de la Fabian Society, Henry Hunt Hutchinson.

⁶ Dans ce travail commun, Beatrice joua surtout le rôle d'enquêTRICE, récoltant des archives et des témoignages tandis que Sidney s'occupait essentiellement de la rédaction.

⁷ Beatrice WEBB et Sidney WEBB, *History of Trade-Unionism* (1894), *Industrial Democracy* (1897), *English Local Government* (9 vol., 1906-1929), et *The Manor and the Borough*, (1908).

⁸ « Une semaine type voit passer une trentaine de personnes à dîner ou à déjeuner et six autres personnes prendre le thé ». Londres, LSE, Passfield 1/1, *Original manuscript of Beatrice Webb's diary*, 2 juillet 1906 (ci-après : *Journal*).

lointaine du rapport Beveridge de 1942, qui lui-même fut à l'origine de l'État-providence d'après-guerre en Grande-Bretagne⁹.

Les activités de Beatrice n'ont pas seulement été à teneur politique. Elle fut aussi une grande adepte de « l'écriture de soi ». Diariste extrêmement prolifique, elle porta un regard souvent acide sur ses contemporains. Son journal intime, qui s'étend sur plus de 70 ans, ainsi que sa correspondance ont été en partie publiés¹⁰. Elle rédigea également une sorte d'autobiographie en deux tomes : le premier (*My Apprenticeship*, 1926¹¹) portant sur la période avant son mariage en 1892, et le second (*Our Partnership*, 1948), portant sur le travail conjoint du couple Webb. C'est principalement à travers cette source que nous étudierons, dans le cadre de cet article, la manière dont une intellectuelle comme Beatrice Potter a situé son entreprise et a conçu son rayonnement. La conjonction de ces deux termes de « féminité » et d'« expertise » apparaissait incongrue dans une société victorienne où la fabrication des savoirs sur la société relevait de la sphère publique, d'une connaissance marquée comme masculine, en vertu de la doctrine alors très commune des « sphères séparées »¹². Au nom de cette idéologie, on se devait de ne pas instruire les femmes comme les hommes (lieux, enseignants, méthodes pédagogiques étaient différents) et surtout on veillait à leur transmettre des savoirs socialement dévalués, dans des domaines de compétence et de connaissance attachés *a priori* au « féminin » (et tous essentiellement liés au *care* : soin des enfants, prime éducation, secours aux pauvres, arts ménagers...) ¹³. Il s'agira donc pour nous, à

⁹ C'est l'idée défendue par Charles WEBSTER, *The Health Services Since the War*, vol. 1, *Problems of Health Care; The National Health Service Before 1957*, HMSO, Londres, 1988, p. 17-18, et Jose HARRIS, « Webb and Beveridge » dans Ed WALLIS (dir.), *From the Workhouse to Welfare*, Londres, Fabian Society, 2009, p. 55-64.

¹⁰ Norman MACKENZIE et Jeanne MACKENZIE (éd.), *The Diary of Beatrice Webb*, 3 vol., Cambridge (Massachusetts), The Belknap Press of Harvard University Press, 1982-1985 ; ID. (éd.), *The diaries of Beatrice Webb*, éd. abrégée par Lynn KNIGHT, Londres, Virago-LSE, 2000. L'intégralité de ce journal a également été rendue accessible en ligne par la LSE [<http://digital.library.lse.ac.uk/browse#webb>]. Pour leur correspondance, voir Norman MACKENZIE (éd.), *The Letters of Sidney and Beatrice Webb*, 3 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 1978.

¹¹ Pour les citations, nous avons utilisé Beatrice WEBB, *My Apprenticeship*, Londres, Penguin Books, 1971.

¹² Doctrine des « *separate spheres* » que l'on peut également traduire par « sphères étanches ». Précisons que cette prescription était d'autant plus réaffirmée qu'elle était battue en brèche dans les réalités sociales, vu l'investissement de plus en plus important des femmes dans la sphère publique. Voir ainsi Brian HARRISON, *Separate Spheres: The Opposition to Women's Suffrage in Britain*, New York, Croom Helm, 1978, ou Amanda VICKERY, « Golden Age to Separate Spheres? A Review of the Categories and Chronologies of Women's History », *The Historical Journal*, n° 36/2, 1993, p. 383-414.

¹³ Susan HAMILTON et Janice SCHROEDER (éd.), *Nineteenth-Century British Women's Education, 1840-1900*, vol. 6, *Women as Educators: Arguments and Experiences*, Londres, Routledge, 2007 ; Véronique MOLINARI et Catherine-Emilie CORVISY, *Les femmes dans l'Angleterre victorienne et édouardienne : entre sphère privée et sphère publique*, Paris, L'Harmattan, 2008.

travers ses écrits personnels, d'étudier la façon dont Beatrice s'est efforcée de négocier sinon le statut du moins la place d'une experte, tout en répondant aux normes de la féminité dominantes en son temps.

L'environnement familial et l'éducation de Beatrice Potter ou la construction d'un rapport au savoir (1858-1883)

Selon Beatrice, sa famille était « typique du développement industriel du XIX^e siècle¹⁴ » en ceci qu'elle avait connu une rapide ascension sociale¹⁵. Le père de Beatrice, Richard Potter (1817-1892) était un homme d'affaires qui avait fait fortune dans l'exploitation forestière et la direction de compagnies de chemin de fer. Très absent du domicile familial, il laissa à ses filles l'image d'un père solaire, aimant et joueur, assez typique de l'image d'autres pères bourgeois de cette époque¹⁶. Pour autant, c'est « lui qui contrôlait les destinées de la famille », et « ses filles épousèrent le genre d'homme qu'il approuvait¹⁷ », ainsi que l'écrivit Beatrice *a posteriori* dans son autobiographie de jeunesse. Devenue adulte, elle avait bien conscience de la nature patriarcale de ce pouvoir. La mère de Beatrice, Lawrencina (1821-1882), était issue de ce même milieu d'entrepreneurs portés par l'industrialisation. Enchaînant les grossesses, elle passa le plus clair de son temps à gérer les affaires domestiques, l'éducation de ses filles, leur entrée dans le monde lors de la Saison londonienne¹⁸, comme beaucoup de mères bourgeoises d'alors.

C'est dans ce milieu que grandit Beatrice, avant-dernière de neuf filles, et qu'elle reçut l'essentiel de sa formation. Son éducation fut en fait passablement négligée, en raison d'une mauvaise santé, d'un écart d'âge qui l'empêchait de suivre les leçons avec ses aînées mais également en raison d'un petit frère (Richard, 1863-1864) né peu de temps après elle, qui accapara vite toute l'attention. À sa mort, tous les espoirs de sa mère se seraient reportés sur la petite dernière¹⁹, Rosie (1865-1949) qui fut la seule des sœurs Potter à avoir une éducation poussée. Beatrice faisait pourtant partie de la première génération de

¹⁴ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁵ L'histoire de l'ascension « exemplaire » des Potter est racontée par l'une des sœurs de Beatrice : Georgina MEINERTZHAGEN, *From Ploughshare to Parliament, a Short Memoir of the Potter of Tadcaster*, Londres, John Murray, 1908.

¹⁶ Peter GAY, *The Bourgeois Experience. Victoria to Freud*, vol. I, *Education of the Senses*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1984, p. 102.

¹⁷ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁸ D'avril à septembre, la Saison est cette période où s'enchaînent pour la bonne société britannique les bals, les visites, les fêtes et les dîners mondains à Londres. Le but était de présenter les jeunes filles en âge de se marier à des époux éventuels. Voir Leonore DAVIDOFF, *The Best Circles. Society, Etiquette and the Season*, Londres, Croom Helm, 1973.

¹⁹ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 36.

jeunes filles à pouvoir accéder à l'enseignement supérieur²⁰, mais contrairement à sa cadette Rosie, cela ne fut jamais envisagé pour elle. À 17 ans, Beatrice fut seulement envoyée pour une année dans un pensionnat pour jeunes filles de bonne famille. Elle s'y plaignit du manque de confort, mais elle y souffrit surtout de la solitude, du peu de curiosité intellectuelle de ses camarades et de ce qu'elle considéra comme une dégradation morale²¹. Pour ce qui est du cursus scolaire, outre des bases en calcul, histoire, littérature, allemand et français, enseignés à la maison par des gouvernantes, Beatrice apprit également dès le plus jeune âge à développer ses talents étiquetés « féminins » (ses *accomplishments* ainsi que l'on dit en anglais), qui devaient la rendre plus attrayante en société²² : couture, ballet, musique et dessin – la seule discipline pour laquelle la jeune femme avait un certain goût.

Mais ces normes de féminité n'ont-elles pas été brouillées par le modèle parental ? Si bien des éléments de son éducation familiale sont conformes à l'idéal d'éducation d'une jeune fille de son milieu, d'autres, moins conventionnels ont pu l'encourager à une certaine contestation des normes de la féminité victorienne. Ainsi, par bien des aspects, les rôles féminin/masculins étaient inversés chez les parents de Beatrice. Richard Potter apparaît, bien davantage que sa femme, comme celui des deux parents qui entretenait une relation d'affection tendre avec ses filles. Selon Beatrice, il avait également une conception « surévaluée » de leur intelligence et de leur moralité, et de celle la gent féminine en général. Il leur laissait une assez grande liberté, les poussant au débat, les autorisant à acheter tous les livres qu'elles souhaitaient, même des romans considérés comme licencieux à l'époque et discutant avec elles « d'égal à égal » de politique, d'affaires, de religion ou des relations hommes/femmes²³. Si des qualités réputées « féminines » comme l'émotion et la tendresse sont associées à son père, la rigueur et la capacité à raisonner, associées plutôt à la masculinité, sont associées à sa mère. Lawrencina était passionnée de langues anciennes, mais aussi de questions religieuses et économiques, et elle eut même quelques velléités littéraires²⁴. Des deux parents, c'est donc la mère de Beatrice qui incarne la figure de l'intelligence spéculative, mais qui incarne aussi une

²⁰ Il existait alors quelques rares écoles de haute qualité pour filles, dont le cursus était souvent plus ou moins calqué sur celui des *colleges* de garçons, et dont l'entrée était socialement très sélective. Les examens universitaires d'Oxford et de Cambridge s'ouvrent aux filles en 1863, leur donnant alors seulement le droit de suivre les cours et non de passer les examens et d'être diplômées. Quelques universités exclusivement féminines s'ouvrent aussi, telles le *Girton College* et *Newnham College* fondés à Cambridge respectivement en 1869 et 1870-1871.

²¹ *Journal*, 19 septembre 1875.

²² Anne HIGONNET, « Femmes et images : apparences, loisirs, subsistance », dans Georges DUBY et Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes*, vol. IV, Paris, Plon, 1999, p. 255.

²³ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 35-36.

²⁴ Lawrencina Potter publia anonymement un roman : *Laura Gay*, 2 vol., Londres, Hurst & Blackett, 1856. Elle traduisit également en anglais plusieurs essais de l'économiste Michel Chevalier.

vocation intellectuelle contrariée car peu compatible avec ses devoirs de mère et d'épouse. Par ailleurs, à l'opposé de son mari, elle ne voyait pas d'un bon œil les habitudes peu conventionnelles de ses filles et, parmi celles-ci, il semble qu'elle ait considéré Beatrice comme « la seule de (ses) enfants en-dessous de l'intelligence moyenne²⁵ ». L'autobiographe devait résumer, plus tard : « Élevée par et avec des hommes, [ma mère] n'aimait pas les femmes²⁶. »

On voit donc opérer une double grille identificatoire : les rapports sociaux de genre (ici, les normes issues du schéma des sphères séparées, professées dans l'éducation formelle de Beatrice) et l'identification aux parents²⁷. Force est de constater que les modèles parentaux de Beatrice étaient pour le moins contradictoires dans ce qu'ils incarnaient de « masculin » et de « féminin » et contradictoires dans la disjonction que l'un comme l'autre ont opérés entre ce qu'ils déclaraient désirable et ce qu'ils incarnèrent pour leur entourage. Ce père professant des vues « féministes » et cette mère intellectuelle contrariée ont ainsi pu alimenter chez Beatrice une certaine insatisfaction, un sentiment d'inadéquation entre ce qu'elle se sentait capable de réaliser et ce que l'on attendait d'une jeune fille de son rang. Ce sentiment d'inadéquation était alimenté au quotidien par des injonctions paradoxales mais qui globalement disent bien qu'il y avait un interdit frappant les femmes dans certains domaines du savoir. À titre d'exemple, une sorte de concours de rédaction fut lancé en 1879 entre Beatrice et sa sœur Maggie (« Le personnage de Richard II tel qu'il est développé par Shakespeare²⁸ »). Cela montre bien qu'il y avait une forme d'émulation intellectuelle dans la famille Potter, mais cette compétition avait pour prix six paires de gants... ce qui ramenait bien les jeunes filles à leur rôle de coquettes.

Le mariage, frein ou condition d'épanouissement ?

L'annonce du mariage de Beatrice avec Sidney Webb, en 1891, fit le désespoir de ses sœurs et beaux-frères, qui y voyaient une mésalliance. Beatrice avait d'ailleurs refusé plusieurs fois auparavant les demandes de Sidney, comme s'il lui avait fallu surmonter une aversion sociale et physique. On peut s'étonner de ce mariage tardif – elle a alors 34 ans – et qui la déclasse. En effet, à l'exception de Beatrice, toutes les sœurs Potter ont fait de « beaux mariages » au sens social. Du fait de sa place de cadette dans la fratrie, Beatrice passe l'essentiel de son enfance et adolescence entourée des prétendants et maris de

²⁵ Journal de Lawrencina Potter, cité par B. WEBB, *My Apprenticeship*, op. cit., p. 36.

²⁶ B. WEBB, *My Apprenticeship*, op. cit., p. 37-38.

²⁷ Nicole MOSCONI, *Femmes et savoirs. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 29-30.

²⁸ Feuillet détaché non daté est intégré au premier cahier du journal de Beatrice à la fin d'octobre 1879

ses sœurs et des discussions autour du mariage qui les accompagnent, qu'elle ne manque pas de commenter dans son journal²⁹. Par ailleurs, Beatrice semble avoir été d'une grande beauté et d'une vraie prestance, de sorte que ses proches la voyaient promise à un beau mariage – et elle ne manqua d'ailleurs pas de prétendants. Le choix d'épouser Sidney Webb pouvait paraître d'autant plus étrange que, plus jeune, Beatrice avait très sérieusement envisagé un tout autre partenaire : l'éminent politicien radical Joseph Chamberlain (1836-1914). Suite à cette passion douloureuse pour elle, à la fin des années 1880, elle semblait avoir entièrement abandonné l'idée de se marier, et *a fortiori* de se marier par « amour »³⁰.

Pour autant, Beatrice reste mal à l'aise avec l'idée de célibat. La continence est vécue douloureusement³¹ et apparaît pour la société comme une célibataire active n'est pas source de fierté. La première demande en mariage de Sidney, qui survient rapidement après leur rencontre en 1890 la prend donc un peu au dépourvu. Lorsqu'elle envisage finalement cette option, Beatrice le justifie par un souci d'efficacité et d'épanouissement professionnel :

Notre mariage sera basé sur l'association, une foi commune et un travail commun (...) et à l'arrière plan la camaraderie affectueuse, la joie de vivre, l'entraide énergique de deux jeunes travailleurs pour la même cause (...) Ce ne sera pas un arrachement à mon ancienne vie, seulement une élévation à un plus haut niveau d'utilité³².

Par ailleurs, la maternité pouvait-elle être vue par Beatrice comme une expérience centrale, en tant que femme, ou bien au contraire comme un élément incompatible avec la réussite intellectuelle et la reconnaissance qui allait avec ? Il n'est guère étonnant que Beatrice et Sidney, partis de cette idée de base selon laquelle leur union conjugale constituait d'abord un partenariat intellectuel et professionnel, aient décidé dès les premiers temps de leur mariage de ne pas avoir d'enfant. En cette fin de XIX^e siècle la connaissance de la contraception n'était pas si répandue dans les cercles de la haute bourgeoisie³³, aucune des

²⁹ Beatrice, 16 ans, commente ainsi le refus par sa sœur Theresa d'épouser le séduisant J. Townsend Trench : « Il fait partie de ces hommes que, si il m'avait porté l'attention qu'il a porté à Theresa, et m'avait fait l'honneur de tomber si désespérément amoureux de moi, j'aurais eu bien du mal à refuser » (*Journal*, 18 janvier 1874).

³⁰ À Richard Burton Haldane (1856-1926), un homme politique influent, proche des fabiens, qui la courtisait plus ou moins, elle répondit ainsi que « dans [ses] jours de dépression profonde [elle] ressass[ait] l'idée de mariage – mais en tant qu'alternative au suicide » (*Journal*, 1^{er} décembre 1890).

³¹ *Ibid.*, 7 mars 1889 : « Je dois inspecter ces sentiments qui ne sont que l'expression d'instincts physiques demandant à être satisfaits ; mais Dieu sait que le célibat est aussi douloureux pour une femme (même du point de vue physique) qu'il l'est pour un homme. Ça ne peut pas être plus douloureux que ça l'est pour une femme. »

³² *Journal*, 20 juin 1891.

³³ Connaissance et utilisation de la contraception se diffusaient alors plutôt au sein des groupes de radicaux ou d'artisans progressistes. Voir F. Barry SMITH, « Sexuality in Britain, 1800-1900 :

sœurs de Beatrice ne semblant d'ailleurs y avoir eu recours. Cette décision s'explique en partie pour des raisons physiques : à 36 ans Beatrice pensait ne plus avoir l'énergie et la santé, « desséchée après 10 années de stress et de tension, d'une vie de travail purement intellectuel et sans sexe³⁴ ». La maternité est perçue comme un sacrifice pouvant être physique : Beatrice chroniquait dans son journal les difficultés de ses sœurs Theresa et Georgina, qui vécurent mal leur grossesses et firent plusieurs fausses couches. Beatrice évoque également des raisons pratiques : une famille empiéterait sur son travail pour des raisons financières et de disponibilité physique³⁵. Elle a surtout peur que la maternité la prive de ses capacités intellectuelles : « j'ai laborieusement et au prix de nombreux sacrifices transformé mon intellect en un outils de recherche. Élever un enfant détruirait tout ça (...)»³⁶ ». Cette conviction que maternité et développement intellectuel sont fondamentalement incompatibles semble lui venir de son expérience familiale, d'abord avec l'exemple de sa mère, qui donna naissance à « 10 enfants qui lui coûtèrent sa carrière en tant qu'intellectuelle³⁷ », mais également avec l'exemple de sa sœur Maggie, auquel l'état marital a enlevé toute curiosité et la vivacité d'esprit qui faisaient son charme³⁸. Cela ne l'empêchait pas de développer parallèlement l'idée fort convenue que la maternité justifiait la fonction de la femme dans la société et correspondrait à la meilleure utilisation de ses compétences « naturelles »³⁹.

Identité de genre et identité professionnelle : conflits et concordances

C'est en 1883 que Beatrice s'engagea comme enquêtrice sociale ou « visiteuse des pauvres » pour la *Charity Organization Society* (COS)⁴⁰, où elle resta jusqu'à la fin de l'année 1885. Le travail consistait à rencontrer et inspecter les individus et familles demandant une aide à l'organisation : la visiteuse devait remplir pour chaque demande d'aide une étude de cas, sorte d'évaluation du degré de pauvreté et de « respectabilité » de chaque demandeur. Puis Beatrice devient collectrice des loyers aux *Katherine's Building*, un logement social de

Some Suggested Revisions », dans Martha VICINUS (dir.), *A Widening Sphere : Changing Roles of Victorian Women*, Londres, Methuen and Co., 1977, p. 182-198.

³⁴ *Journal*, 25 ou 28 juillet 1894.

³⁵ *Ibid.*, 1er janvier 1901.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, 28 avril 1932.

³⁸ *Ibid.*, 28 novembre 1880.

³⁹ *Ibid.*, 25 ou 28 juillet 1894.

⁴⁰ La COS avait été fondée en 1869 par Ellen Bosanquet et Octavia Hill, sur l'appellation initiale – et significative de sa philosophie – de « *London Society for Organising Charitable Relief and Repressing Mendicity* ». Il s'agissait pour ses membres de ne fournir une aide qu'aux pauvres « méritants », dans la pure tradition de la philanthropie victorienne. Voir David OWEN, *English Philanthropy 1660-1960*, Cambridge (Massachusetts), Belknap Press of Harvard University Press, 1964, p. 217.

l'East End londonien géré par Octavia Hill (1838-1912)⁴¹. Les collectrices de loyers veillaient à la perception régulière des loyers pour permettre un retour sur investissement aux actionnaires privés de ces logements sociaux, et ils devaient établir une relation personnelle suffisamment suivie avec les locataires de façon à inciter ces pauvres à suivre le modèle moral bourgeois.

Ces premières expériences d'une charité institutionnellement encadrée conduisirent Beatrice à s'intéresser à la question sociale dans son ensemble. Pour se faire une opinion sur les problèmes sociaux de son temps, elle commença alors à lire des ouvrages d'économie politique, elle assista à des conférences et utilisa régulièrement la bibliothèque du Toynbee Hall⁴². Cette sorte d'université populaire était alors un véritable lieu de sociabilité pour les philanthropes, enquêteurs et réformateurs sociaux. Beatrice s'intégra rapidement à ce petit microcosme, très masculin, d'autant plus facilement qu'elle fut appelée par Charles Booth⁴³ à participer à la grande enquête de *Life and Labour*, entre 1886 et 1889. Beatrice réinvestit dans ce travail les compétences acquises dans ses bénévolats pour la COS et aux *Katherine's Building*, qui l'avaient familiarisée avec le mode de vie ouvrier et avec l'utilisation des études de cas. À la demande de Charles Booth, Beatrice travailla sur l'East End londonien, d'abord sur les docks (1886), puis sur les conditions de travail dans les manufactures textiles (1888), et enfin sur la communauté juive (1888-1889). Elle utilisa beaucoup l'entretien, gagnant manifestement facilement la confiance de ses interlocuteurs, mais employa également des méthodes d'enquête sous couverture, parvenant ainsi à se faire employer comme couturière sous l'identité de Miss Jones, pour étudier de l'intérieur les conditions de travail des petites mains de l'industrie textile de l'East End (les *sweatshops*).

Beatrice utilisa certains de ses matériaux d'enquête destinés à *Life and Labour* pour publier des articles dans la presse. Les textes furent parfois repris en l'état par la suite pour entrer dans le recueil de Charles Booth (« Dock Life in the East End of London »⁴⁴, « The East End Tailoring Trade »), ou bien se présentent au lecteur de manière plus romancée (« Pages from a Workgirl

⁴¹ Octavia Hill (1838-1912) est une pionnière des logements sociaux de type *Model Dwelling Company* qui permettaient à des investisseurs privés cherchant une action philanthropique d'investir pour la construction de logements ouvriers rapportant 5% par an.

⁴² Institution fondée en 1884 par Henrietta (1851-1936) et Samuel Barnett (1844-1913), un couple de philanthropes et réformateurs qui furent proches de la COS avant d'en critiquer les principes discriminatoires. Ils contribuèrent à centraliser les aides dans la paroisse St Jude de Whitechapel pour laquelle S. Barnett était vicaire.

⁴³ Charles Booth est apparenté à Beatrice par sa femme Mary (1847-1939), cousine germaine de Beatrice, et les époux Booth furent dans les années 1880 des amis proches et des soutiens importants dans ses premiers tâtonnements professionnels de Beatrice. On touche ici à ce que Noël Annan a appelé *l'intellectual aristocracy*, qui lie réseaux intellectuel, de solidarité et de parenté. Cf. Noël ANNAN, *The Dons*, Londres, Harper Collins, 1999, p. 304-41.

⁴⁴ *Nineteenth Century*, octobre 1887.

Diary »⁴⁵). Mais son tout premier article fut sensiblement différent, puisqu'il s'agissait d'une lettre à la *Pall Mall Gazette*, à la suite de l'émeute des chômeurs de Trafalgar Square, le 8 février 1888, que le journal publia⁴⁶. C'est surtout son identité de bourgeoise philanthrope qui y apparaît, puisqu'elle développe l'analyse, alors couramment partagée⁴⁷, qui attribue la détresse des ouvriers à l'attentisme et à la dissolution des mœurs. Être une femme constituait-il une opportunité pour sa recherche ? C'est l'avis de l'économiste Alfred Marshall (1842-1924), avec qui Beatrice débat en 1889 de cette question lors d'un dîner qu'elle relate en détail dans son journal. Marshall expose des conceptions pour le moins conservatrices de la femme⁴⁸ avant que la conversation ne s'attarde sur le travail en cours de Beatrice. Il soutient que Beatrice ferait mieux de s'attacher à un sujet concernant les femmes que de poursuivre son histoire du mouvement coopératif :

Il y a une chose que vous et seulement vous pouvez faire – une enquête sur tous les domaines inconnus du travail féminin. Vous avez (contrairement à la plupart des femmes) un intellect plutôt bien entraîné, et le courage et la capacité de produire un travail original, et dans le même temps vous avez le point de vue d'une femme sur la vie des femmes. Aucun homme en Angleterre ne peut entreprendre d'enquêter sur le monde du travail féminin avec la plus petite chance de succès. Mais il y a de nombreux hommes qui pourraient écrire une histoire du mouvement coopératif et qui pourrait apporter à cette question purement économique plus de force et de connaissances que vous n'en possédez⁴⁹.

Beatrice avait donc à faire face à une double difficulté : être reconnue en temps qu'économiste sérieuse par ses pairs et ne pas être limitée à des travaux concernant son propre sexe sous prétexte que ce travail ne pourrait être fait que par une femme. Par rapport à la première difficulté, on peut noter que Beatrice est elle-même persuadée d'être intellectuellement inférieure aux hommes et qu'elle doit d'autant plus faire ses preuves qu'elle est une femme. Non seulement les compétences intellectuelles seraient « masculines », mais également le fait même d'avoir de la volonté et de l'ambition, qui est conçue par

45 *Ibid.*, octobre 1888. C'est là son seul récit de fiction, issu de son expérience d'enquête en immersion dans un *sweatshop*, et très inspirée de l'écriture « à chaud » dans son propre journal (entrée du 11 avril 1888).

46 B. POTTER, « A Lady's View of the Unemployed at the East », *Pall Mall Gazette*, 18 février 1886.

47 F. BARRET-DUCROCQ, *Pauvreté, charité...*, *op. cit.*

48 Alfred Marshall soutient que « la femme est un être subordonné, et si elle cesse d'être subordonnée l'homme n'a plus d'intérêt à se marier (...) Dès lors, (...) la force, le courage, l'indépendance ne sont pas des caractéristiques séduisantes chez une femme, la rivalité dans les activités masculines est vraiment désagréable » (*Journal*, 8 mars 1889).

49 *Ibid.*

Beatrice comme « une caractéristique désagréablement masculine⁵⁰ ». Par rapport à la seconde, Béatrice est ambivalente : elle refuse en 1888 de répondre favorablement à la demande de Charles Booth d'enquêter sur le travail féminin dans son ensemble⁵¹ mais elle tire profit de son appartenance au sexe féminin pour se faire passer pour une couturière qui demande du travail, dans le cadre de son enquête sur le *sweating system* dans l'East End.

Être une femme, un atout pour enquêter ?

Par ailleurs, au fur et à mesure de ses expériences, Beatrice développe la conviction qu'une femme a des atouts dans un travail d'enquête sociale : « Comme enquêteur, (la femme) soulève moins de suspicion qu'un homme et (...) elle obtient de meilleures informations⁵². » Atout également dans le fait qu'une femme issue de la haute bourgeoisie se trouve sur un pied d'égalité avec des hommes du milieu ouvrier : privilège de sexe et de classe s'équilibreraient et surtout, le rapport de séduction entre les sexes disparaîtrait du fait de la différence de milieu social, pouvant alors laisser place à une vraie relation professionnelle. Contrairement aux relations qu'elle pouvait établir dans le milieu ouvrier, les relations professionnelles et intellectuelles entre hommes et femmes dans son propre milieu social semblaient minées par tous les enjeux inavoués relatifs aux possibilités de mariage ou simplement de flirt. En témoigne ce meeting des dockers où de nombreux politiciens étaient présents, en novembre 1887, durant lequel Beatrice était la seule femme et rentra chez elle en compagnie d'Arnold White (1848-1925), journaliste et homme politique :

Sa discussion était l'habituelle sympathie philanthropique mêlée de soucis et attention pour les classes populaires (...). Lorsque nous touchâmes aux questions démographiques il dit de manière quelque peu alarmante : « J'ai besoin d'une noble femme pour m'aider », sur quoi je fis un bond en arrière, car il venait de m'inviter à dîner, ce que j'ai refusé. Que ce soit sous l'effet de la réunion publique, de l'alcool, ou du long trajet de retour en compagnie d'une jeune femme pas trop vilaine, Mr Arnold White se faisait un peu trop entreprenant. (...) Pour le moment, ce n'est qu'avec les ouvriers que l'on se sent libre de sympathiser sans peur de conséquences fâcheuses⁵³.

L'expérience de l'égalité des sexes, Beatrice la fait donc d'abord dans le milieu ouvrier, lors de deux voyages à Bacup (1883 et 1886), une petite ville du Lancashire d'où est originaire sa famille maternelle et où elle a de lointains cousins. Elle constate non sans plaisir que pour la première fois elle peut parler

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ La section « *women's work* » est alors confiée à une autre femme, Clara Collet (1860-1948).

⁵² B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 54.

⁵³ *Journal*, 27 novembre 1887.

avec des hommes comme à des égaux sur le plan intellectuel. Ainsi son cousin éloigné et ami John Aked lui dit que « les discussions avec elle sont plus de celles qu'on a avec un homme qu'avec une femme⁵⁴ » et tous ses hôtes – des ouvriers meuniers de coopératives – s'accordent à dire que Beatrice est « cette sorte de femme avec laquelle “eux” peuvent parler sans boniment⁵⁵ ».

C'est également lors de ces séjours à Bacup que Beatrice met en place une forme de rituel pour entamer une discussion avec des hommes : la discussion en fumant des cigarettes, qui permettrait de créer un climat de confiance propice aux confidences. Si cela ne semble pas avoir posé de problèmes dans sa famille, il n'était pas très courant dans l'Angleterre victorienne, pour une femme, de fumer publiquement⁵⁶ ; la cigarette faisait par contre entièrement partie de la sociabilité masculine dès le milieu du siècle, en témoigne la multiplication des fumoirs⁵⁷. Beatrice semble persuadée du pouvoir libérateur sur la parole de la cigarette en général⁵⁸, mais d'autant plus quand la cigarette est associée à un interlocuteur féminin. Beatrice s'amuse ainsi d'avoir réussi à obtenir quelques confidences intimes du philosophe Herbert Spencer :

Messieurs, méfiez-vous des femmes qui fument. La jolie robe et la douce odeur de la cigarette unissent l'apparent souvenir de la sympathie féminine à l'aisance masculine. Je conseillerais honnêtement aux défenseurs de la suprématie Mâle de combattre l'usage féminin du tabac avec plus de sévérité et de rigueur qu'ils déploient à combattre l'usage féminin du droit de vote. C'est un pouvoir bien plus grand. C'est la porte ouverte qui rendra les femmes du futur capables de découvrir les parcelles cachées de la connaissance des hommes et des choses, et capables d'apprendre à les gouverner⁵⁹.

Fumer devient pour elle un moyen d'allier les préjugés d'innocence et d'intégrité morale liée à son sexe à la capacité et l'intelligence que les hommes accordent alors plus facilement à leur propre sexe. Beatrice s'empare donc d'un habitus « masculin » pour s'affranchir de son identité de genre et adopter « l'aisance masculine », pour apparaître aux yeux de son interlocuteur d'abord comme un professionnel asexué.

⁵⁴ Beatrice Potter à Richard Potter, deuxième lettre de novembre 1883. Reproduite dans N. MACKENZIE et J. MACKENZIE (éd.), *The Diary...*, *op. cit.*, vol I, p. 97.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 98.

⁵⁶ *Journal*, 13 mai 1887, avec son amie et collègue Ella Pycroft : « Ah ! Que diraient nos connaissances du West End si elles voyaient ces deux femmes fumant et discutant au lit, alternant travail et cigarette ? »

⁵⁷ Mark GIROUARD, *The Victorian Country House*, Oxford, Clarendon Press, 1971, p. 28.

⁵⁸ En témoigne ce meeting à Leicester en avril 1889 où Beatrice déjeune au milieu d'hommes, les discussions tournent vite à vide mais heureusement « vint le café et les cigarettes, et la conversation s'élargit en une discussion sur la nature générale de l'Homme et de ses motivations » (*Journal*, avril 1889). Voir aussi B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 362.

⁵⁹ *Journal*, 28 mai 1886.

Conflits entre identité de genre et pratique professionnelle

Si Beatrice semble avoir été très à l'aise dans ce type de rapports informels « masculins », de l'ordre de la camaraderie, elle l'était cependant beaucoup moins dans un autre domaine considéré comme « masculin » : la prise de parole publique. Elle associait ces prises de parole à quelque chose d'éminemment anti-féminin, qu'elle trouvait désagréable chez les autres femmes tout autant que chez elle. Ainsi, Beatrice s'était trouvée convoquée en mai 1888 par un membre de la commission de la Chambre des Pairs sur le *sweating system*, pour témoigner des résultats de son enquête. Des journalistes qui étaient présents à cette séance de la commission relatèrent son témoignage dans la *Pall Mall Gazette* en des termes ironiques, tellement teintés de préjugés négatifs sur la capacité d'expertise d'une femme que Beatrice les jugea « offensants⁶⁰ » :

Le seul témoin du matin était une dame, Miss Potter, vêtue de noir et portant un bonnet très délicatement ouvragé, la silhouette longue, souple et sombre, les yeux vifs et l'air plutôt calme, assise dans le fauteuil réservé aux témoins. Elle s'est montrée bonne connaissance des manteaux et tout ce qu'il y a de plus éloquente au sujet des pantalons. Malheureusement, bien que sa voix fut un peu stridente, il était très difficile d'entendre ses phrases, pourtant intelligemment énoncées⁶¹.

Cette première expérience publique est d'autant plus traumatisante qu'on l'accuse d'avoir menti sur le nombre de jours passés à travailler dans l'atelier de couture, erreur peut-être due à une mauvaise transcription du greffier de la séance, ou à un lapsus dû au stress⁶².

Cet épisode alimenta certainement son dégoût et sa peur de parler en public. En témoignent en tout cas les effets physiologiques que pouvaient avoir cette perspective d'intervenir à l'oral alors qu'elle est pressentie pour être rapportrice pour la *Royal Commission on the Capital and Labour* en 1891 : « À force de m'inquiéter je me suis donné un terrible mal de tête (...) j'ai l'impression que je ferais mieux de balancer mon travail à la poubelle et pleurer (...) Oh, comme la vie publique est détestable pour une femme⁶³ ! »

Conclusion : un antiféminisme théorique à l'épreuve de la pratique

Ainsi la position de Beatrice vis-à-vis du rôle des femmes dans la société n'a pas été sans paradoxes, conflits, et remises en questions. Et notamment parce que ses convictions et préjugés furent battus en brèche par sa propre

⁶⁰ *Journal*, 16 mai 1888.

⁶¹ s. a., « The Peers and the Sweaters : A Day in the House of Lords », *Pall Mall Gazette*, 12 mai 1888.

⁶² *Journal*, 25 mai 1888. Voir aussi B. WEBB, *My Apprenticeship*, op. cit, p. 326.

⁶³ *Journal*, 7 mars 1891.

expérience de la vie publique et par son propre parcours professionnel dans un univers masculin. Elle soutient ainsi avoir « commenc[é] sa vie comme anti-féministe⁶⁴ » – allusion sans doute au fait qu'en 1889 elle signa une pétition de femmes contre le suffrage féminin, publié dans le *Nineteenth Century*. Cependant, elle sembla regretter que son nom fût trop systématiquement associé à cette pétition et elle refusa de s'engager plus en avant dans la campagne menée par Mrs Humphry Ward et Mrs Ashton Dilke malgré la demande expresse qui lui fut faite⁶⁵. Beatrice justifie son refus par sa volonté « d'être libre de ses mouvements » pour ses travaux futurs, « [son] hostilité au mouvement suffragiste (...) pourrait endommager [ses] possibilités de recevoir des informations et pourrait aussi dévaluer les conclusions de [ses] recherches⁶⁶ ». Elle refusait donc de prendre parti afin de ne pas entacher sa crédibilité en tant qu'enquêtrice sociale. Dans *My Apprenticeship*, Beatrice qualifie sa prise de position antiféministe comme un « faux-pas », qui serait né d'un besoin de contrebalancer la « surévaluation des femmes par son père, et les vues extrêmes et étroites de certaines pionnières du mouvement suffragiste⁶⁷ ». Sa réserve s'explique peut-être davantage par sa méfiance à l'encontre de la démocratie en général⁶⁸ que par une reconnaissance d'une incapacité féminine dans le domaine politique.

Sur le suffrage féminin, elle finit par rejoindre la position des fabiens qui y étaient favorables. En 1913 elle écrit que « le socialiste considère comme une évidence l'extension du suffrage à tous les adultes mais également l'abolition complète des soi-disant incapacités à tenir certaines responsabilités⁶⁹ ». Cependant, cette position était inconfortable dans la mesure où les Webb développaient dans le même temps leur thèse selon laquelle la démocratie représentative n'était pas la forme adéquate pour rendre compte de la complexité de l'homme en tant que producteur, consommateur et citoyen. Lorsque dans *My Apprenticeship* elle chercha à justifier ses premières prises de

⁶⁴ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 35.

⁶⁵ C'est un proche de Beatrice, le juriste et politicien Frederic Harrison (1831-1923), qui lui demande de répondre à l'article de M. G. Fawcett (lui-même une réponse à l'*Appel contre le suffrage féminin* de juin 1889) : « On pense particulièrement que les femmes qui travaillent, et celles qui peuvent parler pour elles, devraient être entendues (...) et vous êtes la femme la plus apte de tous les points de vue à assumer cette tâche. » Lettre de Frederic Harrison (Londres, LSE, Passfield 1/2/3, *Typewritten version of Beatrice Webb's diary*, vol. 13, p. 138 [1141], 7 juillet 1889).

⁶⁶ PP/1/1/9/tapuscrit n° 1142-1143 : lettre de Beatrice Potter à Frederic Harrison, datée du 9 juillet 1889.

⁶⁷ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 53.

⁶⁸ Dans son journal, Beatrice parle ainsi de « cette fausse idée métaphysique de droits » le 1er février 1885, et le 29 juin 1889, à propos de la réponse de M. G. Fawcett à la pétition anti-suffrage, Beatrice se demande « si le puissant *a priori* que j'ai contre la vie politique et les méthodes politiques n'a pas influencé mon jugement sur la question de l'introduction des femmes dans la politique ».

⁶⁹ Beatrice WEBB et Sidney WEBB, *The New Statesman*, 5 juillet 1913.

position antiféministes, Beatrice souligna que c'était entre autres le fait de n'avoir « jamais souffert (elle-même) des handicaps supposément liés à son sexe, voire plutôt l'inverse⁷⁰ » qui l'y avait conduite. De fait, elle avait bien réussi à mener une carrière dans ces sphères « masculines » d'expertise sociale et économique, mais on peut se demander si, paradoxalement, sa profession de foi antiféministe de 1889 ne lui avait pas permis d'être prise davantage au sérieux dans ces milieux. En témoigne cet épisode de déjeuner professionnel avec le leader syndical Henry Broadhurst (1840-1911), où elle se moquait manifestement de son interlocuteur en se présentant comme antiféministe :

Ses soupçons quant à mes intentions se sont complètement dissipés quand il apprit que j'étais contre le suffrage féminin. Il me considéra immédiatement comme raisonnable et sensée (...). Ses considérations sur les femmes sont typiques de toutes ses autres considérations : il vit de platitudes et de lieux communs⁷¹.

Ainsi, inconsciemment ou délibérément, Beatrice semble avoir non seulement adapté son discours à son auditoire mais également s'être appuyée sur de vieilles antiennes dirigées contre les femmes pour mieux asseoir une pratique professionnelle qui, de par la transgression qu'elle opérait par rapport aux normes de son époque peut apparaître comme une conquête pour leur cause. Sans jamais vraiment remettre en question les normes victoriennes de la féminité bourgeoise, elle sut tirer profit des nouvelles opportunités offertes aux femmes dans le domaine de la philanthropie et de l'enquête pour mieux négocier sa place et légitimer son rang d'experte sur les enjeux de société.

⁷⁰ B. WEBB, *My Apprenticeship*, *op. cit.*, p. 54.

⁷¹ *Journal*, 3 septembre 1889.

ARCHITECTE MÉNAGÈRE : UNE NOUVELLE EXPERTE DE
L'HABITAT DES ANNÉES 1920

Élise KOERING

À l'issue de la Première Guerre mondiale, le paysage architectural français évolue avec la féminisation timide de la profession. Autorisée depuis une vingtaine d'années à suivre l'enseignement officiel, la femme architecte, diplômée ou autodidacte, sort de l'ombre. Mais son entrée en architecture s'avère difficile, sa représentation très faible et son rôle déterminé par un principe de division sexuée. En effet, même diplômée, ses pairs l'espèrent moins bâtisseuse que « collaboratrice discrète et dévouée », secondant un confrère dans ses tâches de bureau ou s'occupant des travaux de décoration intérieure¹. Décoratrice par nature, la femme créatrice n'est pas pour autant la bienvenue dans le champ éminemment masculin des arts décoratifs « supérieurs » où règne l'ensemblier². En 1912, une ensemblière expose pour la première fois dans un salon parisien³, mais il faut attendre les années 1920 pour assister à la féminisation progressive de la corporation.

La décennie voit ainsi apparaître de nouvelles figures d'« architectes en jupons⁴ » ou de créatrices assimilées, essentiellement vouées à la conception de l'espace intérieur. Parmi ces nouvelles expertes de l'habitat, émerge une figure inédite, ni architecte ni ensemblière, qui tente d'appliquer dans la maison les principes de l'organisation scientifique du travail de Frederick Taylor. Économiste ou philosophe domestique, elle fonde sa réflexion sur les recherches de l'Américaine Christine Frederick, elle-même inspirée par Catharine Beecher⁵. Sa grande représentante française, Paulette Bernège, est

¹ Jean ROYER, « Femmes-Architectes », les enquêtes du Maître d'Œuvre », *Le Maître d'Œuvre*, n° 19-23, 1928.

² L'ensemblier aménage un espace dans sa totalité, un *ensemble*.

³ Une certaine Miss Lloyd.

⁴ Will DARVILLÉ, « Une femme architecte », *La Construction Moderne*, 7 octobre 1905, p. 3-4, ici p. 3.

⁵ Christine FREDERICK, *The New Housekeeping. Efficiency Studies in Home Management*, New York, 1913. Catherine Beecher (la sœur d'Harriet Beecher-Stowe, connue pour son rôle dans le

une personnalité connue des historiens et des sociologues. Représentante majeure du taylorisme domestique, Bernège reste cependant, à l'instar de ses consœurs, une figure relativement confidentielle, voire oubliée, du champ de l'histoire de l'architecture et de l'« intérieur »⁶ où l'architecte moderne semble avoir pleinement endossé la paternité de la rationalisation de l'habitat. Cet article a ainsi pour objet de dévoiler un fragment du rapport entretenu par ces « tayloristes domestiques », Bernège en particulier, avec l'architecture, et de broser à grands traits le portrait d'une experte de l'habitat des années 1920 : l'« architecte ménagère ».

Si elles sont quelques-unes en France à défendre, dès après la Première Guerre mondiale, l'application des règles de l'organisation scientifique du travail à la maison⁷, Bernège est la propagandiste la plus engagée, la plus prolixe et sans aucun doute la plus vaillante de l'entre-deux-guerres et au-delà. Fondatrice en 1922 de la Ligue d'Organisation ménagère, cette licenciée ès Lettres et « diplômée d'Études supérieures de philosophie⁸ », s'engage dès le début des années 1920 – à la faveur certainement de son activité au sein de la revue *Mon Bureau* dès 1921⁹ – dans un combat pour l'application domestique des règles du *Scientific Management* et une lutte pour la professionnalisation du statut de la maîtresse de maison sur des fondements tayloristes¹⁰. Une lutte acharnée mais chargée d'ambiguïtés, ses intentions oscillant entre un désir mal défini de reconnaissance professionnelle du rôle de la ménagère et la mise en œuvre active d'une professionnalisation féminine, elle-même évolutive. Professionnalisation attachée à la création d'un enseignement scientifique supérieur idoine, destiné aux bachelières, dont l'ambition, à terme et

mouvement abolitionniste américain) avait publié successivement *Treatise on Domestic Economy* (1841), et *The American Woman's Home* (1869).

⁶ À notre connaissance, seules Mary McLeod puis Marie-Jeanne Dumont ont abordé cette question dans le cadre de l'histoire de l'architecture. Mary McLEOD, *Charlotte Perriand. An Art of Living*, New York, 2003. Marie-Jeanne DUMONT, « Si les femmes faisaient les maisons. La croisade de Paulette Bernège », *Criticat*, décembre 2012.

⁷ Notamment Henriette Cavaignac, Augusta Moll-Weiss ou Valentine Monteil. Des hommes également, tels Henri Le Châtelier, Gaston Homsy, Georges Benoit-Lévy ou Jules-Louis Breton. « Je me doute bien des réflexions désobligeantes et fort justifiées des maîtresses de maison qui me font l'honneur de me lire. Il y a une outrecuidance que je ne méconnais pas à vouloir parler ménage à qui depuis toujours la charge en incombait. Je veux m'en excuser une fois pour toutes ». Voir Jules Louis BRETON, « De la Méthode Ménagère », *L'Art ménager*, octobre 1927, p. 305.

⁸ Cahier de coupures de presse de Bernège. CEDIAS-Musée social (Centre d'Études, de Documentation, d'Information et d'Action Sociales).

⁹ Dans les premiers numéros de *Mon Bureau*, Bernège n'écrit pas sur le taylorisme domestique, sauf en mai 1922 avec l'article « Le fichier de Madame ».

¹⁰ Voir notamment Martine MARTIN, « Ménagère, une profession ? Les dilemmes de l'entre-deux-guerres », *Le Mouvement social*, juillet-septembre 1987, p. 89-106.

théoriquement du moins, est de former une élite féminine « pour toutes les fonctions jouant un rôle dans la vie domestique¹¹ ».

Auteur de centaines d'articles et de nombreux ouvrages, dont les premiers sont publiés en 1928 sous les titres évocateurs *De la méthode ménagère* et *Si les femmes faisaient les maisons*¹², Bernège dispose dès 1923 d'un organe de propagande tout dévoué à ses idées, avec la revue *Mon chez Moi* dont elle est la directrice, mais surtout l'âme et la voix. Première revue d'organisation scientifique du travail domestique, *Mon chez Moi* devient le lieu de diffusion des idées de Bernège et des tayloristes acquis à la cause, sur la profession de ménagère dans sa dimension la plus complexe, ainsi qu'un espace d'enseignement *scientifique* voué à la maîtresse de maison et aux acteurs du monde domestique au sens large – pour une application du taylorisme « à toutes les activités humaines¹³ ».

Le taylorisme comme nouvelle science ménagère rattachée à l'architecture

Pour servir son combat, Bernège, soutenue par des industriels et des ingénieurs-conseils¹⁴, s'entoure de collaborateurs issus de mondes professionnels divers, tous convaincus du bien-fondé de la méthode taylorienne : organisateur, médecin, ingénieur, avocat ou gouvernante. *Mon chez Moi*, dont la philosophe demeure néanmoins l'un des principaux auteurs, en est le meilleur témoin. Or étonnamment, parmi les auteurs associés à la revue, on ne trouve quasiment aucun architecte. Étonnamment, car le cadre d'application des réflexions des tayloristes domestiques est de toute évidence l'architecture – le bâti et l'espace qu'il contient –, leur objet d'analyse et d'expérimentation sans conteste l'habitat, spécialement ses zones dites de travail, telles la salle de bains, la buanderie et surtout la cuisine. L'enjeu ? Étendre à l'espace domestique les

¹¹ Incarné un temps par l'École de haut enseignement ménager (1930), l'enseignement espéré par Bernège prend toute sa mesure avec le projet non réalisé d'Institut des sciences domestiques qui ambitionne de former divers types de « professionnelles des sciences domestiques ». Paulette BERNÈGE, « Projet de création d'un Institut des Sciences domestiques », *L'Art Ménager*, juin 1937, p. 249-279, ici p. 279. Sur ce sujet, voir Jackie CLARKE, « L'organisation ménagère comme pédagogie. Paulette Bernège et la formation d'une nouvelle classe moyenne dans les années 1930 et 1940 », *Travail, genre et sociétés*, n° 13, avril 2005, p. 139-157.

¹² Édités par Dunod et *Mon chez Moi*.

¹³ « On espère néanmoins que les lecteurs n'appartenant pas à de telles industries se rendront aisément compte que les mêmes principes peuvent être appliqués avec des résultats identiques à toutes les activités humaines : à la conduite de nos foyers... ». Voir F. W. TAYLOR, *La direction scientifique des entreprises. Un retour aux sources du taylorisme*, Verviers, Gérard & Cie, 1967 [New York, 1911], p. 17. On peut renvoyer notamment à l'article de Patrick FRIDENSON, « Un tournant taylorien de la société française, 1904-1918 », *Annales ESC*, n° 42, 1987, p. 1031-1060.

¹⁴ Martine MARTIN, « La rationalisation du travail ménager en France dans l'entre-deux-guerres », *Culture Technique*, n° 3, 1980, p. 157-165, ici p. 158.

principes définis par Taylor, puis adaptés par ses disciples français dès la Première Guerre mondiale, ainsi que les méthodes d'analyse des mouvements du corps mis au point par le couple Gilbreth. Mais aussi, pour Bernège en particulier, aborder la question ménagère à la lumière des sciences et de la philosophie, celle de Descartes en particulier, pour mieux ancrer la méthode américaine dans une tradition française.

Dans ce contexte, il est alors légitime de se demander quelle place, quel rôle et plus largement quelle responsabilité l'économiste domestique, Bernège ici, donne à l'architecte au sein de cette constellation (organisateur, ingénieurs, savants, philosophes etc.), si elle-même nourrit des velléités de collaboration avec ce type de professionnel et, dans ce cas, quel genre d'association elle envisage.

Trois ans après la publication en langue française de *The New Housekeeping*¹⁵, *Mon chez Moi* se veut comme la revue de référence en matière de taylorisme domestique, adaptant les réflexions frederickiennes à la réalité de la maîtresse de maison française, bourgeoise active ou non, nantie de domestiques ou seule ménagère opérationnelle en sa demeure¹⁶. Les deux premiers fascicules exposent la méthode américaine et expliquent les bienfaits pour « Madame ». Mettant en exergue la figure tutélaire de Frederick, les premiers articles narrent l'expérience de cette dernière – « Il me semblait ne jamais avoir fini mon travail¹⁷ » –, tout en dévoilant les règles et principes généraux du taylorisme domestique, science nouvelle apte à affranchir la femme moderne « des entraves les plus pénibles dont elle se soit jamais plaint¹⁸ ».

Mais, dès le troisième fascicule, *Mon chez Moi* introduit l'architecture dans les débats avec un article éloquemment intitulé « Est-ce la faute des architectes ? »¹⁹. La revue de sciences domestiques pose alors la question pour le moins polémique, mais attendue, de l'éventuelle responsabilité du constructeur dans les défauts de la maison. Une question que la revue laisse

¹⁵ Des extraits avaient été publiés en France en 1915 sous le titre « La Tenue scientifique de la maison », par Henri LE CHATELIER dans la *Revue de Métallurgie*, vol. 12.

¹⁶ En général, Bernège s'adresse à une femme indéfinie, universelle : bourgeoise, paysanne ou ouvrière. Mais dans sa revue, la femme ciblée est clairement la bourgeoise citadine. Voir notamment Odile HENRY, « Femmes et taylorisme », *Agone*, n° 28, 2003, p. 119-134.

¹⁷ Christine Frederick, citée par Maurice PONTIÈRE, « En lisant Mrs Christine Frederick », *Mon chez Moi*, août 1923, p. 9-13, ici p. 9.

¹⁸ Christine FREDERICK, *Le Taylorisme chez soi. Pratique de la direction de la maison*, Paris, Dunod, 1920, p. VII. Règles et principes inlassablement répétés dans les numéros suivants de *Mon chez Moi*. En 1927, la revue prend un premier tournant. Abandonnant sa mission purement tayloriste, elle s'ouvre à d'autres sujets et propose des chroniques sur la mode ou la décoration. La création en 1927 des revues *L'Art ménager* et *L'Organisation ménagère* ont sans doute une incidence sur cette évolution.

¹⁹ Alfred AGACHE, « Est-ce la faute des architectes ? », *Mon chez Moi*, septembre 1923, p. 17-19.

pertinemment le soin de formuler à un architecte DPLG, et à laquelle celui-ci se fait fort de répondre.

Secrétaire général de la Société française des urbanistes mais surtout vice-président du Comité de perfectionnement de l'institut d'organisation Ménagère, Agache s'empare alors d'une problématique capitale de l'organisation scientifique du travail appliquée au monde non industriel. Ici, il se pose d'abord en architecte « organisateur » chargé d'orienter les simples architectes ignorants du savoir tayloriste, avant de s'imposer, plus globalement, en architecte domestique diffusant la bonne parole frederickienne, à l'image des nouvelles professionnelles et de certains tayloristes, tel Le Chatelier. En premier lieu, Agache conseille à ses confrères de s'intéresser aux « principes modernes d'organisation du travail », voire de demander l'avis des organisateurs pour penser le plan de leurs constructions. Il leur propose ainsi un ensemble de règles susceptibles de les guider dans leur entreprise. Mais, dans un deuxième temps et plus globalement, Agache se positionne davantage en conseiller de la ménagère qu'en donneur de leçons aux architectes. Si la nature de la revue justifie cette position, les limites dans lesquelles un architecte est généralement contraint d'œuvrer l'expliquent tout autant. Agache l'affirme, lorsqu'une règle tayloriste ne peut être appliquée par le constructeur, c'est à la ménagère de trouver la solution. Comme il est de coutume chez les défenseurs du taylorisme domestique, il en appelle alors au « bon sens » et à « l'ingéniosité », bref à l'intelligence de celle-ci. Si pour remédier aux insuffisances des habitations « incommodes et inconfortables », Agache engage la responsabilité des pouvoirs publics, des propriétaires, des locataires et des architectes, il défend néanmoins explicitement la cause de ces derniers, renvoyant l'État et les propriétaires à leurs manquements. Enfin, après avoir exposé les grands axes de la théorie tayloriste et donné des clés pour une habitation saine, Agache conclut sur une réflexion des plus intéressantes : l'éventuelle collaboration entre architecte et ménagère. Mieux, il n'hésite pas à évoquer la possibilité d'une inversion inédite et inattendue des rôles, la ménagère devenant conseillère de l'architecte.

La conclusion qui s'impose. Travaillons ensemble (...). Vous serez vite de mon avis. Bien plus, vous me suggèrerez à votre tour de nombreuses idées et nous travaillerons ensemble à résoudre les différents problèmes que nous venons d'aborder dans cet article²⁰.

Or, si la collaboration architecte-maîtresse de maison et l'éventuel renversement des rôles ne sont que suggérés et, de manière hautement théorique, évoqués par Agache, ils vont dès le milieu des années 1920 se muer en véritable programme bernégien, incarnant l'une des nombreuses facettes de son projet de professionnalisation du travail ménager et d'accession des femmes à un statut professionnel visible. En 1925, Bernège expose en effet sa théorie sur la création d'une nouvelle figure d'experte scientifique (car

²⁰ *Ibid.*

tayloriste) attachée à l'architecte, qu'elle choisit de nommer architecte ménagère.

Dans l'article intitulé « Architectes ménagères », Bernège dresse ainsi le portrait d'une profession(nelle) qui n'existe pas encore, « car il n'y a que des architectes tout court », mais qui permettrait pourtant aux femmes de laisser « libre cours à leur initiative, à leur audace, à leurs goûts de propagandistes...²¹ ». Une profession légitimement destinée à la femme, dès lors qu'elle sollicite autant ses aptitudes naturelles de femme d'intérieur²² que ses talents et capacités intellectuelles alors régulièrement mis en avant par Frederick et Bernège²³. Une profession inédite dont l'une des grandes forces est, de plus, d'exclure toute concurrence ou crainte masculines – double obstacle alors rencontré par la femme architecte²⁴. Pour autant, Bernège choisit sciemment de nommer cette nouvelle professionnelle « architecte », signifiant ainsi sa qualité de femme diplômée et son statut d'égalité avec l'« architecte tout court ». Sans donner davantage de précisions sur le statut juridique de cette nouvelle profession – libérale ou salariée ? –, Bernège justifie son avènement par les évidentes lacunes de l'« architecte tout court » qui « se contente de construire des maisons » sans se soucier « du travail que la femme aura à accomplir dans son intérieur ». Reprenant une critique formulée par Agache lui-même : « Tout est pour la façade, aucun effort pour les pièces de travail ». Bernège juge que la « faute » en revient donc clairement « aux architectes », quand bien même, en 1925, sa charge resterait-elle mesurée et son intention davantage orientée vers la mise en œuvre d'une collaboration pérenne. Peu disert sur le statut de cette profession, elle décrit en revanche avec force détails la mission qui incomberait à cette « architecte » d'un nouveau genre. « Architecte » idéalement et scientifiquement formée dans une école supérieure de sciences domestiques.

L'architecte ménagère : une professionnelle du taylorisme domestique

Comme pour nombre des principes et idées développés par les spécialistes européennes, Bernège se fonde sur l'expérience des pays pionniers en la matière – Suède et États-Unis – pour définir la nature de son architecte ménagère, le modèle étant Frederick elle-même, nouvelle *Household Efficiency*

²¹ Paulette BERNÈGE, « Architectes ménagères », *Mon chez Moi*, mai 1925, p. 61.

²² Au début du XX^e siècle, la femme d'intérieur se mue en ménagère. Voir Ursula PARAVICINI, « Les deux versants de l'intimité domestique. Rôle des femmes et incidences spatiales du XIX^e au XX^e siècle », *In Extenso*, mai 1986, p. 283-313.

²³ Pour elles, sous-employée, la femme est une travailleuse logique et dotée de grandes capacités intellectuelles. Bernège elle-même se fait photographe dans sa cuisine rationalisée entourée d'ouvrages qui n'ont rien de livres de recettes.

²⁴ Le rejet de la femme architecte et de l'ensemblère est notamment dû à l'esprit de corporation des architectes ou des ensembliers et à leur peur de la concurrence.

*Engineer*²⁵. Or, derrière cette professionnelle inédite, se cache évidemment la figure plus générique de la tayloriste domestique désireuse de révolutionner l'existence de la ménagère (et de sa famille) grâce à une nouvelle organisation de son temps, ses gestes et son espace.

Pour ce faire, l'économiste domestique édicte des règles de conduite directement inspirées des méthodes tayloristes industrielles : analyser, décomposer et corriger les gestes et mouvements, créer des emplois du temps rationnels, concevoir des fiches et classeurs organisés, diviser les tâches, grouper les instruments pour un travail en *ligne droite*, recourir à des rangements rationnels, meubles ajustables et outils adaptés, installer un éclairage efficace ou encore, lorsque c'est possible, acquérir des machines. L'experte sollicite les talents naturels et l'intelligence de la ménagère pour développer ses capacités d'analyse, d'organisation et d'anticipation, mais entraîne également son corps à opérer les gestes justes²⁶. Il s'agit de transformer chacune d'elle en travailleuse complète et autonome, à la fois chef d'atelier et exécutante efficiente (si elle n'a pas de domestique) de sa propre entreprise²⁷, dont les bénéficiaires sont autant personnels et familiaux que sociaux et économiques.

Pour cette nouvelle ménagère professionnelle – au sens ici de travailleuse qualifiée et compétente²⁸ –, la maison est alors abordée dans sa réalité d'espace professionnel où le confort et le bien-être comptent autant que le rendement. Une maison telle une usine ou un bureau dans laquelle l'habitant(e) doit pouvoir se déplacer et agir aussi aisément qu'un ouvrier ou un employé. La taylorisation du travail ménager, ou plutôt de la vie domestique au sens le plus large, comme celle du travail ouvrier, nécessite alors une analyse des comportements mais aussi des espaces, menant souvent, voire toujours, à la révision des premiers et à la transformation des seconds pour la création de pièces-types scientifiquement adaptées. Afin de rentabiliser les actions quotidiennes de la ménagère, lui éviter des efforts et une fatigue inutiles, toute perte de temps ou d'argent, les philosophes domestiques se font alors conceptrices d'espaces intérieurs, conseillant, d'une part, des améliorations idoines mineures (baisser la hauteur d'une étagère, ajouter des rayonnages ou des tablettes...), créant, d'autre part, de véritables modèles de pièces de travail, des types d'espaces taylorisés. Ces modèles, cuisine-type ou buanderie-type, sont alors diffusés grâce à des descriptions écrites circonstanciées, dimensions

²⁵ « Ingénieur du rendement ménager ». Dans *The New Housekeeping*, Frederick insiste sur la nécessaire « coopération » entre ménagère et ingénieur-conseil – ici l'époux –, mais n'emploie pas l'expression d'architecte ménagère. En revanche, dans *Household Engineering. Scientific Management in the Home* (1919), elle se présente désormais comme une *Household Efficiency Engineer*, rédigeant un chapitre entier sur la construction de la maison.

²⁶ La revue propose même des exercices de gymnastique ménagère.

²⁷ M. MARTIN, « La rationalisation du travail ménager... », *op. cit.*

²⁸ On le voit, le terme « professionnelle » prête à plusieurs interprétations et définitions qui, toutes, dessinent la nouvelle figure de la ménagère moderne.

et organisation comprises, mais aussi à des représentations en plans, souvent schématiques mais voulus scientifiques, sur lesquels sont figurés les murs, ouvertures, meubles ou appareils ainsi que les « notions virtuelles de mouvement, de circulation et de temps », à l'image des schémas inventés pour les usines tayloriennes²⁹. Inspirés de plans existants conçus par Frederick ou entièrement réalisés par la Ligue d'organisation ménagère³⁰, certains plans débordent même le cadre de l'espace étudié pour représenter les pièces attenantes (office, corridor, salle à manger...).

Ainsi, avec la réalisation de dessins d'architecture sommaires, la conception de maquettes ou la transformation exemplaire d'appartements existants³¹, la tayloriste domestique se fait architecte d'intérieur – vocable rarement usité en France dans les années 1920³² –, voire architecte dès lors qu'elle projette autant les plans de pièces de service que le modèle distributif d'une maison où doit s'opérer une circulation fluide et rationnelle (association cuisine-salle à manger ou chambre à coucher-salle de bains, suppression du corridor, orientation des pièces, emplacement des ouvertures, etc.), permise grâce aux instruments de travail tayloristes : chronomètre et podomètre.

Le rôle de l'architecte ménagère est donc, avant tout, d'étudier les plans des pièces de travail, de se mettre en rapport avec les architectes tout court dont elles sont le complément indispensable, pour représenter, au moment de la construction de la maison le point de vue féminin et ménager.

C'est encore à la ménagère de prévoir après la construction, l'installation des pièces et leur aménagement pour que tout soit commode, que le travail soit facile, sain et rapide.

L'espace domestique taylorisé idéal renvoie alors à un espace actif lumineux et aéré duquel sont bannis coins sombres, place perdue, « distances vampires³³ », hauteurs inaccessibles, moulures inutiles et meubles encombrants. Un espace au service de la ménagère pensé par et pour un corps féminin. Car,

²⁹ Olivier CINQUALBRE, « La mise en schéma de l'usine (1910-1930) », *Le Mouvement social*, n° 125, octobre-décembre 1983.

³⁰ Plans réalisés par la Ligue, en tout cas en ce qui concerne *Mon chez Moi*. Il serait intéressant de savoir quel architecte réalise ces plans.

³¹ La revue publie aussi des photographies et des dessins de pièces ou appartements existants. Bernège réalise une maquette de cuisine tayloriste, visible sur une photographie qui présente l'appartement de *Mon chez Moi*. Prenant exemple sur Frederick et sa cuisine d'Applecroft, elle publie le résultat de la transformation, sur des bases scientifiques, de cet appartement. Elle invite la lectrice à visiter cet appartement modernisé – non pas appartement parfait mais solution accessible à toutes. « Montrer qu'il est possible, même sans luxe, avec des moyens modestes, dans un local qui s'y prête mal, d'obtenir malgré tout une installation commode, personnelle et agréable ». Voir Paulette BERNÈGE, « Une visite à "Mon chez Moi" », *Mon chez Moi*, janvier 1928, p. 23-27, ici p. 23.

³² Guillaume Janneau est alors l'un des rares à l'employer.

³³ P. BERNÈGE, *Si les femmes...*, *op. cit.*, p. 11.

même si les promoteurs masculins de l'organisation domestique existent et si la famille dans son ensemble est ici considérée, l'architecte ménagère devient l'experte légitime de l'habitat, et le corps de l'habitante le référent, l'axe autour duquel l'espace s'organise³⁴.

En désignant la femme comme experte de l'espace domestique, les économistes, Bernège en particulier, semblent souscrire ici à une conception traditionnelle de la répartition sexuée des espaces et des tâches : à l'homme l'architecture (construction, extérieur, zone publique), à la femme l'architecture ménagère (intérieur, champ domestique, sphère privée)³⁵. Pourtant, l'attribution à une femme de l'organisation scientifique de la maison peut, à l'inverse, être analysée, comme un premier pas vers une inversion globale des rôles et des statuts. En effet, si l'architecte ménagère se soucie de l'ambiance et du décor de l'habitat, sa fonction ne peut être confondue avec celle de la décoratrice-ensemblière : à l'aménagement et à la décoration de la maison, elle substitue l'exploitation et l'organisation scientifique de l'espace, en véritable ingénieur domestique³⁶. Sa position auprès de l'architecte n'a donc rien à voir non plus avec celle de l'ensemblière, modifiant même par sa présence le statut de ce dernier, alors symboliquement relégué au rang d'architecte de façades. Architecte de l'habité, ou de l'habitabilité, l'architecte ménagère deviendrait ainsi l'authentique créatrice du logement au sens large (espaces collectifs et logements) dans sa dimension la plus essentielle. Un rôle pour le moins fondamental donc, qui excède largement la définition officielle donnée par la philosophe³⁷. Un rôle surtout sur mesure pour la femme moderne et bien sûr pour Bernège elle-même, première architecte ménagère de France.

Si l'éventualité d'une collaboration effective avec le seul « architecte tout court » à s'exprimer dans les pages de *Mon chez moi* et à défendre de manière précoce le principe d'une collaboration entre architecte et ménagère, semble devoir être écartée³⁸, il est ici nécessaire de s'interroger sur l'action concrète de Bernège à cet égard. Au-delà de ses appels par voie de presse, l'architecte ménagère de papier tente-t-elle un rapprochement avec un ou des architectes pour mener sa réforme scientifique de l'habitat ? Nos recherches menées depuis plusieurs années, et encore en cours, permettent de répondre de manière partiellement affirmative.

³⁴ Les hauteurs des plans de travail sont calculées en fonction de la taille moyenne de la femme, 1m60 selon Frederick et Bernège.

³⁵ Voir notamment Linda NOCHLIN, *Femmes, Art et Pouvoir*, Éd. Jacqueline Chambon, Avignon, 1993.

³⁶ On l'a dit, Frederick se définit comme une *Household Efficiency Engineer*.

³⁷ Qui peut avoir effrayé les architectes.

³⁸ Nous remercions vivement Madame Catherine Bruant d'avoir bien voulu confirmer cette information.

Le Corbusier et Paulette Bernège : aux sources d'une collaboration méconnue

Dans les pléthoriques archives de la Fondation Le Corbusier, subsistent en effet les traces à peine visibles d'une collaboration atypique et officieuse entre l'architecte des villas puristes et la philosophe se rêvant en architecte ménagère. Une collaboration, aux modalités mal définies et peu connues, qui sonne néanmoins comme une évidence³⁹.

Auteurs d'articles enflammés sur le « meuble-outil » et les méthodes professionnelles de classement, propagandistes de l'organisation scientifique du travail, défenseurs acharnés de l'ordre et du rangement, pourfendeurs d'un habitat « garde-meubles »⁴⁰ et promoteurs d'un ordre social, ces deux observateurs attentifs du monde moderne et de ses transformations sous toutes ses formes⁴¹, tracent au même moment un même sillon dans la terre aride du taylorisme appliqué à la vie quotidienne et « aux travaux de toutes natures⁴² ». Alors qu'il défend le principe d'une taylorisation de la construction dès les années 1910⁴³, au tournant de la décennie, Le Corbusier initie une réflexion profonde sur l'adaptation des principes d'organisation scientifique à l'habitat. Son apport théorique le plus significatif en ce domaine réside dans une série d'articles rédigés pour la revue *L'Esprit Nouveau*, puis dans l'ouvrage *L'Art décoratif d'aujourd'hui* où il dénonce avec véhémence les arts décoratifs et le décorateur, « l'ennemi, le parasite, le faux-frère⁴⁴ ». En juin 1921, *L'Esprit Nouveau* publie un bref *Manuel de l'habitation* destiné aux « mères de famille », dont le contenu semble directement sorti d'une revue d'organisation ménagère⁴⁵. Néanmoins, contrairement aux écrits pragmatiques des conseillères ménagères, ce « traité » domestique s'apparente plus à un manifeste théorique pour un habitat moderne bourgeois qu'à un manuel pratique accessible à toutes. Après l'énoncé d'impératifs souvent impossibles à respecter, où se mêlent leçon proprement taylorienne et leçon de moral ou de bon goût, l'architecte conclut sur cette ultime recommandation non moins irréaliste : « Louez des

³⁹ Nous ne pouvons en développer ici toutes les facettes et nuances. Pour une analyse approfondie voir ÉLISE KOERING, *Eileen Gray et Charlotte Perriand dans les années 1920 et la question de l'intérieur corbuséen. Essai d'analyse et de mise en perspective*, doctorat d'histoire de l'architecture, Université de Versailles-Saint-Quentin, 2010, et ID., « Le Corbusier et la construction d'un intérieur androgyne. Taylorisme domestique et mesure féminine dans l'intérieur corbuséen de la seconde moitié des années 1920 », *Histoire de l'art*, n° 76, 2015, p. 83-97. Voir également l'article du même auteur à paraître en 2017 dans *West 86th* (New York).

⁴⁰ LE CORBUSIER, « Des yeux qui ne voient pas... les avions », *L'Esprit Nouveau*, n° 9, juin 1921.

⁴¹ Le vêtement et son rôle social, par exemple.

⁴² H. LE CHATELIER, « La Tenue scientifique... », *op. cit.*, p. 74.

⁴³ Voir Mary MCLEOD, « "Architecture or revolution". Taylorism, Technocracy and Social Change », *Art Journal*, été 1983.

⁴⁴ LE CORBUSIER, *L'Art décoratif d'aujourd'hui*, Paris, Vincent & Fréal, 1925, p. 209.

⁴⁵ ID., « Des yeux qui ne voient pas... », *op. cit.*

appartements une fois plus petits que ceux auxquels vous êtes habitués. Songez à l'économie de vos gestes, de vos ordres et de vos pensées ». En dépit du caractère théorique de ces recommandations, la démarche corbuséenne fait directement écho à celle des spécialistes domestiques, notamment dans sa volonté première de « poser le problème », de s'emparer des problématiques fondamentales en profane. L'architecte fonde ainsi sa théorie « décorative » ou plutôt anti-décorative sur l'énonciation de vérités absolues, de « prémisses certaines » visant à restaurer le rapport originel et logique de l'homme à son habitat : « les chaises sont faites pour s'asseoir », « les fenêtres servent à éclairer un peu, beaucoup, pas du tout et à regarder au dehors », « une maison est faite pour être habitée », etc.⁴⁶ Les spécialistes n'opèrent pas différemment lorsqu'ils exposent la méthode tayloriste fondée, en premier lieu, sur l'analyse (du travail) : « Évidemment, vous êtes bien certaine, chère Madame, de ne rien ignorer des besognes qui vous accablent du matin au soir et pourtant il vous faut supposer que vous en ignorez tout⁴⁷ ». Les « lapalissades » ou truismes tayloristes constituent ainsi le socle d'une démarche analytique et réformatrice. Ainsi, le *Manuel de l'habitation* pourrait avoir en partie pour origine la lecture par Le Corbusier des écrits de Frederick⁴⁸, ainsi que des revues d'organisation du travail, tel *Mon Bureau*, dans laquelle Bernège écrit elle-même dès la fin de l'année 1921.

Dans sa pratique, si Le Corbusier témoigne très clairement d'une volonté de rationalisation de l'habitat par le plan, la suppression de meubles encombrants ou l'intégration de matériaux industriels, ses aménagements, surtout ceux de ses cuisines, demeurent en décalage avec les directives de son *Manuel* ou des tayloristes domestiques. Un décalage qui ne semble pas échapper à Bernège, auteur en juillet 1926 d'une lettre directement adressée à l'architecte.

Admiratrice objective de l'œuvre corbuséenne, comme en témoigne un article publié en 1922⁴⁹, Bernège, avec ce courrier, désigne clairement l'architecte comme le collaborateur légitime, voire le partenaire idéal, pour mener sa réforme – le reléguant, dans le même temps, au rang d'« architecte tout court », avec tout ce que ce qualificatif implique. Dès les premières lignes, la philosophe impose son travail et sa revue comme source d'inspiration et outil

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ M. PONTIÈRE, « En lisant... », *op. cit.*, p. 10.

⁴⁸ Étrangement, les archives corbuséennes ne nous informent guère sur la connaissance éventuelle par Le Corbusier des écrits de Frederick. Ses ouvrages sont absents de sa bibliothèque, partiellement conservée à la Fondation Le Corbusier (FLC).

⁴⁹ Bernège y loue la « noblesse et la tenue » de la ville corbuséenne dont elle regrette néanmoins « l'uniforme régularité, l'absence de verdure et la froideur ». Le Corbusier rectifiera cette analyse partiellement fautive dans un courrier adressé à la revue. Paulette BERNÈGE, « L'art vient à nous », *Mon Bureau*, décembre 1922, p. 913-914.

des architectes : « nous traitons en effet souvent de questions qui intéressent plus particulièrement l'architecte, puisque nous donnons des plans, ou des idées concernant l'aménagement intérieur des pièces de travail ménager... ». *Mon chez Moi* en revue d'architecture. Mais cette lettre est avant tout un exposé de son combat et une invitation explicite à la collaboration. Bernège y dévoile son grand projet – la collaboration ménagère-architecte –, avant d'évoquer, avec tact, les lacunes des architectes dans ce domaine pour justifier encore davantage la présence nécessaire de cette nouvelle figure féminine :

Permettez-nous ce petit reproche et qui d'ailleurs ne s'adresse peut-être pas à vous, mais il est très fréquent que l'architecte construit (sic) des maisons où les travaux ménagers sont compliqués du fait même de la disposition des pièces et de leur aménagement⁵⁰.

Si son reproche « ne s'adresse peut-être pas » à Le Corbusier, Bernège lui propose néanmoins ses services de « conseillère ménagère » ou d'« architecte ménagère » dont elle définit ainsi la mission : « s'occupe de l'emplacement des évier, fourneaux, placards, portes intérieures, etc. pour que le travail de la femme dans la maison soit aisé ». Elle ajoute : « Si vous vouliez bien vous intéresser à cette question, nous nous ferons un plaisir de vous aider dans ce sens ». De toute évidence, la proposition de Bernège d'apporter son expertise à l'atelier trouve paradoxalement sa raison d'être dans une reconnaissance des qualités d'architectes rationnels des cousins Jeanneret et dans leur évidente difficulté à produire un habitat tayloriste. Car, malgré les précautions prises pour formuler ce reproche, celui-ci pourrait effectivement s'adresser au défenseur de la « machine à habiter⁵¹ » dont certains clients relèvent alors les faiblesses en matière d'aménagement, des cuisines en particulier. Parmi eux, le maître d'ouvrage de la cité-jardin de Pessac, Henri Frugès, qui n'est autre que l'intermédiaire entre Bernège et l'atelier⁵².

Quelques mois après l'envoi de ce courrier, dont on ignore s'il est suivi d'une réponse, la directrice de *Mon chez Moi* fait parvenir, par l'entremise de Frugès, « quelques remarques » sur la cité-jardin de Pessac dont elle vient de visiter la maison modèle⁵³. De son propre chef ou encouragée par Le Corbusier – ce dont on est en droit de douter –, Bernège isole treize points relatifs à l'aménagement des maisons, de leur cuisine notamment, et à l'équipement de la cité-jardin. Ici, elle conseille des solutions et systèmes largement évoqués dans ses écrits et, pour certains, appliqués peu de temps auparavant par l'architecte

⁵⁰ P. Bernège à Le Corbusier, 19 juillet 1926, FLC T1(8)598.

⁵¹ Cet axiome traduit l'idée d'une maison aussi parfaite qu'une machine car conçue avec des règles et des outils scientifiques. LE CORBUSIER, « Des yeux qui ne voient pas... les paquebots », *L'Esprit Nouveau*, mai 1921.

⁵² On peut aussi citer Lotti Raaf (belle-sœur suédoise de Le Corbusier, très au fait des questions ménagères), René Guiette ou Antonin Planeix.

⁵³ Paulette BERNÈGE, « Quelques remarques sur nos maisons de Pessac. 6 octobre 1926 », FLC H1(20)80.

chez son client Guiette. Mais surtout, en professionnelle de l'espace habité, Bernège formule des critiques sévères sur certains partis ou manquements corbuséens ; critiques focalisées, de surcroît, sur des problématiques jugées fondamentales par l'architecte. Le zélateur du meuble-type et de l'immeuble-villas, se voit ainsi notamment reprocher ses lacunes en matière de services collectifs ou d'équipement de cuisine et, pire, son incapacité à concevoir un « mobilier taylorisé » où tout serait « calculé en vue de la plus grande commodité, du classement des objets, de l'utilisation au maximum de l'espace ». Une remise en cause en bonne et due forme du casier standard ainsi idéalement décrit par son auteur au même moment : « “À chaque outil sa place”, donc des meubles précis en leur dispositif, comme sont précis les meubles de bureaux. [...] Le contenu, c'est-à-dire les agencements intérieurs [...] minutieusement établis avec la plus stricte économie des dimensions⁵⁴ ». Une charge lourde qui vient souligner, outre l'inaptitude de Le Corbusier à collaborer avec l'industrie, le fossé cruel séparant sa théorie et sa pratique⁵⁵.

Mais au-delà des conseils ou des critiques formulés, ce qu'il est intéressant de retenir ici, c'est la position que Bernège s'octroie alors qu'elle opère cette tentative de rapprochement avec Le Corbusier : celle d'une experte en questions domestiques et équipements de cités ouvrières, collaboratrice toute désignée d'un architecte dit rationaliste. Avec son premier courrier, puis ses « quelques remarques », et enfin son article sur Pessac, élogieux sur l'ensemble mais silencieux sur la cuisine, Bernège pose ainsi les premiers jalons d'une collaboration effective entre « architecte tout court » et architecte ménagère⁵⁶.

Une collaboration qui, malgré ses efforts, ne prendra pas la tournure espérée par Bernège. Alors qu'il est finalement contraint, à l'issue de sa visite de l'exposition « Die Wohnung » à Stuttgart en 1927, de reconnaître ses limites en matière d'habitat rationnel et de cuisine tayloriste, l'architecte décide, contre toute attente, d'intégrer dans l'atelier une jeune décoratrice-ensemblière. Charlotte Perriand est notamment tenue de créer le mobilier en tubes d'acier resté à l'état de projet pour Stuttgart⁵⁷, mais surtout de penser avec ses associés

⁵⁴ LE CORBUSIER, *Almanach d'Architecture Moderne*, Paris, Crès, 1926, p. 111-112.

⁵⁵ Une fois encore, aucune réponse ou commentaire ne permet de connaître la réaction de Le Corbusier face aux réflexions bernégennes.

⁵⁶ Bernège publie un compte-rendu de sa visite où elle loue la rationalité du plan et la recherche de standard, ainsi que les casiers, sans toutefois aborder la question délicate de la cuisine. Article dépourvu de toute remarque critique, il trahit sans doute son admiration et peut-être la réalité d'un échange fructueux avec l'atelier après l'envoi de ses remarques. Paulette BERNÈGE, « La machine à habiter », *Mon Chez Moi*, novembre 1926, p. 239-243.

⁵⁷ Voir l'article de l'auteur dans les actes du colloque « Le Corbusier. L'art de se loger et de le dire » (INHA, Paris, 3-4 décembre 2015) [à paraître en 2016].

un nouveau type d'habitat moderne. Le rôle que lui assigne Le Corbusier est alors totalement conditionné par sa relation avec Bernège et sa découverte d'une nouvelle réalité professionnelle de femmes expertes de l'habitat – architectes, ensemblières, architectes ménagères, tayloristes domestiques françaises ou allemandes – qui œuvrent, pour la plupart, avec des architectes modernes, tels Margarete Lihotzky et Ernst May ou Erna Meyer et J. J. P. Oud⁵⁸. Dans l'atelier, Perriand endosse alors le rôle unique, inédit et syncrétique d'« ensemblière-architecte ménagère » chargée d'appliquer les prescriptions tayloristes d'une Meyer ou d'une Bernège⁵⁹. Dès lors, dans ce contexte de définition d'un nouvel intérieur-type taylorisé – notamment incarné par l'*Équipement intérieur d'une habitation*⁶⁰ –, Bernège, à défaut de pouvoir opérer en architecte ménagère, doit être considérée comme une inspiratrice voire l'une des plus proches conseillères de l'atelier, une experte de l'ombre. Ses écrits et sans doute ses conseils comptent⁶¹, mais surtout c'est elle que Le Corbusier sollicite lorsqu'il s'agit de communiquer et donc d'échanger sur le pendant domestique de sa réflexion constructive tayloriste, comme en atteste sa demande de participation au CIAM de 1929⁶². Bernège elle-même diffuse plus activement, dès 1926, l'œuvre de l'atelier dans des articles désormais laudatifs consacrés au casier métallique ou à la cuisine rationnelle, invitant même l'architecte à intervenir au IV^e Congrès de l'Organisation scientifique du travail en 1929. Et si son nom n'est cité dans aucun ouvrage ou réalisation corbuséenne, il apparaît en revanche plusieurs fois noté dans des documents de travail de l'atelier, notamment en lien avec les CIAM. De toute évidence, un jeu d'échanges et d'influences semble finalement déterminer la collaboration tant désirée par Bernège.

Néanmoins, de manière générale, celle-ci attend davantage pour son architecte ménagère et le fait savoir. Quatre ans après son appel, elle rédige ainsi

⁵⁸ En 1927, il accueille sa première « employée » architecte : Ingrid Wallberg. La même année, en Allemagne, il découvre le travail de Margarete Lihotzky et des économistes domestiques Erna Meyer ou Hilde Zimmermann. Quelques années plus tôt, il avait déjà pu observer des collaborations mixtes et juger de leur efficacité, notamment dans la *Haus am Horn* construite par le *Bauhaus* à Weimar.

⁵⁹ Les associés se fondent certainement sur les textes de Frederick et de Bernège mais également sur la *Ligne directrice pour l'aménagement de la cuisine* rédigée par Meyer pour les architectes de la *Weissenhofsiedlung*. Les cuisines de la *Haus am Horn*, de Francfort et de Stuttgart (Hans Scharoun, Ludwig Hilbersheimer...) constituent également des modèles.

⁶⁰ Exposé au Salon d'automne de 1929 à Paris.

⁶¹ L'absence de courriers après 1926 pourrait être l'indice d'échanges verbaux. D'ailleurs, Le Corbusier lui écrit : « J'espère donc avoir le plaisir de vous voir sous peu (par téléphone svp) » (Le Corbusier à p. Bernège, 12 mars 1929, FLC D2(2)24). En 1964, c'est elle qui lui écrit : « Voilà quarante ans que nous nous connaissons et qu'en esprit nous nous retrouvons en maints domaines d'avant-garde » (lettre à Le Corbusier, 19 août 1964, FLC I2(20)368).

⁶² « Le Congrès d'arch. Moderne, qui se tiendra à Frankfort, étudiera le Plan Minimum. Je vous ai indiqué comme susceptible de rédiger une communication sur l'organisation domestique (exploitation domestique) » (Le Corbusier à p. Bernège, 12 mars 1929, FLC D2(2)24).

un nouvel article qui, s'il souligne certains succès⁶³, ne peut dissimuler l'échec relatif de sa démarche. S'adressant cette fois aux architectes, Bernège durcit le ton et n'hésite plus à souligner leurs incapacités, pour mieux exalter le rôle de l'architecte ménagère auprès d'un constructeur qu'elle considère désormais comme un simple « auxiliaire »⁶⁴. Mais malgré cette nouvelle exhortation, Bernège ne parvient pas à imposer son architecte ménagère, faute notamment d'un enseignement adapté et d'un contexte aussi favorable qu'en Allemagne par exemple.

Ainsi, alors qu'il fonde lui-même ses recherches sur les écrits des spécialistes domestiques, l'architecte moderne finit par incarner la figure réformatrice historique de l'habitat moderne et de sa cuisine⁶⁵. Un constat d'une folle ironie dès lors que, on le voit désormais avec l'exemple corbuséen, la tayloriste domestique joue un rôle crucial dans ce domaine, quand bien même ne parviendrait-elle pas à revêtir le costume, sans doute encore trop large au goût des constructeurs, de l'architecte ménagère.

⁶³ « L'Association des bénéficiaires de la loi Loucheur a sollicité notre Ligue de l'Organisation ménagère (...). Plusieurs importantes sociétés nous ont également demandé des consultations pour la construction de nouveaux immeubles ; des particuliers nous ont enfin soumis leurs plans et demandé notre avis ». Voir Paulette BERNÈGE, « L'Installation Moderne des Cuisines. Pourquoi les Architectes doivent-ils demander leur avis aux ménagères ? », *La Construction moderne*, 5 mai 1929, p. 389-392, ici p. 389.

⁶⁴ « Quelle que soit leur compétence, (les architectes) ne sauraient être omniscients (...) “Le maximum de propreté et de confort avec le minimum d'effort et de temps” tel est l'idéal moderne de tous les travailleurs et de la ménagère en particulier : pour l'aider à y atteindre, l'architecte doit être son principal auxiliaire : sa science doit se baser sur l'expérience de la travailleuse ». *Ibid.*

⁶⁵ L'exemple de Marcel Gascoïn est révélateur. Spécialiste de la cuisine, il est fortement influencé par les écrits de Bernège dont il applique les principes, mais ne semble pas envisager une association avec elle ou d'autres spécialistes rencontrées au Salon des arts ménagers. « Elles m'ont été fort utiles, en ce sens qu'elles connaissent mieux que quiconque les besoins de la famille à ses différents stades et, par voie de conséquence, les problèmes qui se posaient en matière d'habitat » ; Marcel Gascoïn, cité par Guillemette DELAPORTE, *Marvel Gascoïn*, Paris, Norma, 2010, p. 86. Quant à la chronique « Architecture ménagère » de la revue *L'Organisation ménagère*, elle est tenue par des architectes tout court.

*ISABELLE WALDBERG, SCULPTEUR (1911-1990) : UNE
TRAJECTOIRE ÉMANCIPÉE*

Nikoleta TSAGKARI

Pour la femme, il n'y a qu'un modèle, le modèle défendu, l'homme. À ces joueuses, on défend les cartes. Leur hypocrisie est la pudeur, une hypocrisie imposée. Obligées à ne pas sortir de la fonction passive, elles obéissent à l'impulsion donnée par un moteur, l'homme. L'art est fait de liberté, et la femme est asservie ; l'art est fait de sincérité, et mentir est un art féminin¹.

Ainsi s'exprimait Jean Dolent, écrivain, critique d'art et collectionneur de la fin du XIX^e siècle dans son ouvrage consacré aux femmes artistes de son temps. Cette vision de la créativité féminine, partagée par nombre de contemporains de l'auteur, nous permet de mesurer l'évolution de la place des femmes dans le monde de l'art occidental et la trajectoire qu'elles auront effectuée, de façon individuelle ou collective, afin de surmonter les tabous et les préjugés et de gagner une liberté d'expression et de création comparable à celle de leurs confrères.

Quatre-vingt-onze ans plus tard, Robert Lebel² employait cet extrait du livre de Jean Dolent, afin de démontrer combien les mœurs avaient évolué et comment la femme s'intégrait dans le monde artistique des années 1960, notamment dans la sculpture. « Seul le soudain mûrissement de leur dissidence contre une muflerie et une répression séculaires semble avoir stimulé simultanément en Europe, en Amérique et jusqu'en Orient autant d'amazones vigoureuses et farouchement décidées qui virent dans la sculpture une citadelle

¹ Jean DOLENT, *Le livre d'art des Femmes : peinture, sculpture*, Paris, A. Lemerre, 1877, cité dans Robert LEBEL, « L'irruption des femmes dans la sculpture », *XX^e siècle*, n° 30, juin 1968, non paginé.

² Robert Lebel, essayiste, poète et critique d'art, proche du surréalisme et auteur de la première monographie sur Marcel Duchamp. Il consacrera de nombreux articles aux femmes artistes du XX^e siècle et notamment à Isabelle Waldberg.

à emporter d'assaut³ », notait-il avec enthousiasme. Parmi ces femmes aussi douées que convaincues de l'importance de leur art, il en demeure encore aujourd'hui quelques-unes dont l'œuvre reste peu explorée et la place dans le paysage artistique de leur époque, peu étudiée.

Isabelle Waldberg, sculpteur abstrait, née en 1911 en Suisse dans le canton de Zurich et décédée en 1990 à Paris, fait partie de ces artistes prolifiques dont le travail reste encore peu connu⁴. Isabelle Waldberg est un cas exceptionnel de femme artiste de son temps, qui effectua de longues études dans différents domaines. Elle a produit un travail écrit aussi riche que son œuvre plastique, étant en contact avec les grands courants et les personnalités importantes de son temps, sans jamais adhérer officiellement à un cercle artistique ou littéraire, faisant de son indépendance créative et intellectuelle une condition *sine qua non*.

Chez elle, ce ne sont pas tant les œuvres d'art que les expériences intellectuelles qui forment sa culture et animent son travail plastique. Son désir de tout saisir la mène à suivre plusieurs pistes de formation, démarrant par des cours de sculpture⁵ à Zurich, où elle fréquentait le cercle de l'avant-garde suisse. Lorsqu'elle s'installe à Paris en 1936⁶, sa participation à des ateliers de sculpture⁷, mais surtout, sa formation extra-artistique, qui l'a mise en contact avec différents courants intellectuels et avec des domaines comme l'ethnologie et la sociologie, vont laisser une forte empreinte sur son travail.

En 1936 elle fait la connaissance d'Alberto Giacometti qui l'invite à son atelier, où elle se retrouve stupéfaite devant son *Palais à quatre heures du matin*⁸, qui marquera sa conception de la sculpture et constituera son point de

³ R. LEBEL, « L'irruption des femmes... », *op. cit.*, non paginé.

⁴ Parmi les rares travaux sur Isabelle Waldberg, figure la monographie que son fils lui a consacrée : Michel WALDBERG, *Isabelle Waldberg*, Paris, La Différence, 1992. Un ouvrage universitaire porte sur les premiers travaux de l'artiste : Marie VOISIN, *Isabelle Waldberg*, mémoire de maîtrise sous la direction de Bruno Foucart, Université Paris IV, 1986. Enfin, Camille Morando évoque longuement le travail de l'artiste dans sa thèse de Doctorat : Camille MORANDO, *Peinture, dessin, sculpture et littérature autour du Collège de Sociologie pendant l'entre-deux-guerres*, thèse de doctorat sous la direction de Bruno Foucart, Université Paris IV, 2001.

⁵ Deux ans de cours auprès du sculpteur Hans Jacob Meyer lui ont offert une aptitude technique mais, aussi, une initiation aux arts extra-occidentaux, à travers la collection de têtes du Bénin et de masques africains de ce dernier. L'étude de ces objets formera son regard d'artiste et sera sans doute le point de départ de ses intérêts ethnologiques.

⁶ En 1936 Isabelle Waldberg s'installe à Paris grâce à une bourse d'étude que lui a offerte Hermann Haller, sculpteur suisse, qui découvre son travail lorsqu'elle obtient le Prix de la ville de Zurich, en 1934.

⁷ Isabelle Waldberg suit des cours de sculpture à l'Académie Ranson de Charles Malfray, ensuite à l'Académie de la Grande-Chaumière de Robert Wlérick et finalement à l'Académie Collarossi de Marcel Gimont.

⁸ *Palais à quatre heures du matin*, 1932, bois, verre, ficelle et corde, 63,5 x 71,8 x 40 cm, New York, Museum of Modern Art.

référence pour toute une période de sa production plastique⁹. Elle rencontre en 1938 son futur époux, Patrick Waldberg, écrivain, essayiste et critique d'art, qui, à son tour, la présente aux surréalistes et à de nombreuses personnalités des cercles intellectuels parisiens¹⁰.

Lorsque la guerre éclate, Isabelle Waldberg se retrouve parmi les victimes de l'Exode – début d'une série de déplacements pour l'artiste, qui réussira à gagner New York en 1942. Son arrivée aux États-Unis sera le point de départ de quatre ans de découvertes et d'accomplissements professionnels¹¹, dans une ville qui restait à l'abri des événements tragiques qui heurtaient l'Europe.

L'art d'Isabelle Waldberg traverse différentes périodes dans lesquelles se développent des préférences stylistiques et thématiques propres : des constructions aériennes en bois des années 1940 aux architectures verticales des années 1960-1970, en passant par des êtres hybrides mi-humains, mi-végétaux pendant les années 1950 et 1960. Une culture impressionnante et un parcours varié, combinés à une soif constante de découvrir et absorber « tout ce qui est grand dans le monde¹² » lui forgeront une personnalité stimulante et un regard de sculpteur perspicace, qui ira jusqu'à la démolition de toute règle et tout prérequis, pour fonder un univers singulier, qui n'aura de cesse d'évoquer les leçons de ses différentes expériences, tout en se renouvelant.

Isabelle Waldberg est une femme, et une épouse, assurément. Mais ce que nous nous proposons de faire, dans les pages qui vont suivre, est de déplier son parcours *d'abord en tant qu'experte*, se nourrissant avidement de l'expertise d'autrui – principalement des hommes il est vrai – pour peu à peu ciseler son expertise propre, qui sera tout à fait singulière. À travers les thématiques qui seront évoquées par la suite, il sera ainsi question d'étudier le parcours

⁹ Parmi ces œuvres inspirées du *Palais à quatre heures du matin* de Giacometti, Isabelle Waldberg créa son propre *Palais* en 1947, en bois, ficelle et métal, œuvre acquise par le Fonds National d'Art Contemporain à Paris. Par ailleurs, toute sa production de constructions aériennes à partir de tiges de hêtre pendant la Seconde Guerre mondiale portera également l'empreinte plastique et esthétique de cette œuvre majeure de Giacometti.

¹⁰ La rencontre de Patrick Waldberg fut fondamentale pour le parcours de l'artiste. En exemptant les rencontres importantes qu'elle réalisa grâce à lui, c'est avec lui qu'elle visita régulièrement le musée Guimet, le musée de l'Homme et le musée du Louvre pour étudier des œuvres de civilisations extra-occidentales, une passion commune à tous les deux. Leur relation, au-delà de tout lien affectif, demeurera d'abord celle de deux esprits inquiets qui partagent des questionnements intellectuels.

¹¹ Isabelle Waldberg confiait à Luce Hocin : « Puis-je le dire ? La durée de la guerre à New York a été pour moi une époque merveilleuse. Atelier somptueux. Facilité matérielle. Et l'on s'intéressait à tant de choses. La vraie guerre était loin. On vivait allègrement, en sécurité ». Propos de l'artiste recueillis par Luce HOCTIN, « Conversation dans l'atelier 8 : Isabelle Waldberg », *L'Œil*, n° 91-92, juillet-août 1962, p. 55.

¹² Nicole VATINEL, entretien avec Isabelle Waldberg, publié dans *Isabelle Waldberg, sculpteur* (catalogue d'exposition), Galerie de la Maison de la culture et des loisirs de Gauchy, février-mars 1988, p. 6.

exceptionnel d'une artiste du XX^e siècle, les valeurs et les principes qui ont animé son travail, les expériences qui ont formé sa culture et alimenté sa créativité, tout en mettant cette trajectoire en perspective avec le contexte de son temps mais aussi avec certains de ses collègues, hommes comme femmes, dont l'œuvre développe un dialogue fructueux avec celui d'Isabelle Waldberg. Et ce n'est qu'en conclusion que nous reviendrons plus spécifiquement sur la question du « féminin » dans son art et sur sa position, à ce sujet. Ainsi espérons-nous éviter tout *a priori* réducteur, quant à l'appréhension de ce que « devrait être » un parcours de femme, sculpteur en l'occurrence.

L'impact de l'ethnologie sur la sculpture

Pendant l'entre-deux-guerres, Isabelle Waldberg n'a cessé de se préoccuper de sa culture personnelle. Les cours d'ethnologie de Paul Rivet, de Marcel Mauss et d'Émile Durkheim à l'École Pratique des Hautes Études qu'elle suivra entre novembre 1938 et janvier 1939 laisseront leur marque dans l'esprit de la jeune artiste. Notamment, les cours de Marcel Mauss synthétisant ethnologie et sociologie¹³ l'amènent à la découverte de la pratique culturelle du « potlatch¹⁴ » propre à certaines civilisations amérindiennes, système de dons et contre-dons dans le cadre d'une cérémonie : une personne offre en cadeau un objet précieux à une autre, celle-ci devant répondre à cet acte par un même geste¹⁵. La notion du potlatch semble marquer la conscience d'Isabelle Waldberg, qui dès lors définira son travail comme un don précieux au sein d'une cérémonie dont le spectateur sera le destinataire.

Cet intérêt pour l'ethnologie, vivace pendant son séjour à New York, la conduira à suivre les cours sur les civilisations amérindiennes que Claude Lévi-Strauss donnait à l'Université Columbia. Pendant les séances de cours, elle s'initie à des personnages extraits de légendes des peuples étudiés, dont un qui attire son attention et lui offrira de nouvelles pistes de création. Cet intérêt est visible dans ses notes, où l'on peut lire :

Dans les tribus d'Amérique du Nord, dans la plupart de leurs mythes, contes rituels, un singulier personnage est présent : le glouton. Il est encore peu défini. Il intervient dans les cérémonies solennelles et graves, il agit à l'envers. C'est le clown, personnage comique par excellence. Le

¹³ Isabelle Waldberg suit les cours de Marcel Mauss concernant les sujets suivants : les jeux de balle, jeux et cosmologies, les variations saisonnières, l'année sociologique 1904-1905, les Eskimos et, enfin, les jeux de ficelles.

¹⁴ Voir Marcel MAUSS, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1923-1924), dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F. (collection « Quadrige »), 1973, p. 149-279. Georges BATAILLE fait aussi référence à la notion du potlatch et à l'ouvrage de Marcel Mauss dans *La Part maudite*, Paris, Éditions de Minuit, 1949, *passim*.

¹⁵ Ceci afin de dégager la souveraineté du partenaire, suggérée par cette offrande. L'objet n'est évalué par d'autres critères que par son importance pour la personne qui l'offre. Cette pratique constitue une longue tradition, qui varie selon les tribus et les ethnies.

but avoué de son rôle est de faire rire l'assistance au cours de cérémonies par des moyens variés : impudence alimentaire répugnante, obscénité, paroles et gestes scatologiques, troubles du langage (cris d'animaux, propos contraires), licence totale, rien n'est sacré pour lui [...] La démesure par excellence¹⁶.

Cette notion de démesure¹⁷ semble avoir un impact considérable sur sa réflexion sur l'art et sa conception de la sculpture : au moment même où la pondération et la retenue apparaissent couronner son œuvre, la démesure vient comme envahir et tourmenter ses travaux ; comme le souligne Michel Waldberg, « la démesure aura été l'une de ses tentations majeures, l'un des désirs extrêmes auxquels elle n'aura finalement cédé que dans le travail, l'imagination au travail¹⁸ ».

Entre sociologie et mysticisme : la leçon d'Acéphale

Les interrogations sociologiques de cette période ont aussi un rôle majeur dans la formation de la culture d'Isabelle Waldberg : sa rencontre avec Georges Bataille et ses disciples la mène à suivre fidèlement les séances du Collège de Sociologie, fondé par ce dernier avec Michel Leiris et Roger Caillois en 1937. Isabelle Waldberg devient aussi en 1938 membre actif de la société secrète ésotérique Acéphale, la seule femme y étant affiliée après la disparition de Colette Peignot, dite Laure, compagne de Georges Bataille. Acéphale, lieu d'expérimentations et de mise en œuvre d'idées développées au sein du Collège de Sociologie, se propose comme refuge, pour ces esprits inquiets qui, dans le climat d'insécurité et d'instabilité généralisées, cherchent une nouvelle définition de la société, de la spiritualité et de l'être humain. Cette période aura un fort impact sur l'esprit de la jeune artiste, qui quitte ses activités artistiques pendant ces années-là et se met à explorer les limites de l'expérience spirituelle.

Le Collège de Sociologie et la société Acéphale comptaient parmi leurs fidèles plusieurs artistes, tels qu'André Masson, Pablo Picasso, Jean-Michel Atlan, Taro Okamoto et donc Isabelle Waldberg. Ceux-ci intégreront dans leur travail artistique les questionnements qui se développent au sein du Collège de Sociologie et d'Acéphale et qui touchent tant à la sociologie, qu'à l'ethnologie et à la philosophie, toujours sous un prisme politique. Comme le note Camille Morando, ils « ne cessent de détruire et de reconstruire le monde, afin de ne rien refuser et de tout envisager¹⁹ ». Dans ce cadre sont actualisées les notions

¹⁶ Propos d'Isabelle Waldberg cités par M. WALDBERG, *Isabelle Waldberg, op. cit.*, p. 30.

¹⁷ La démesure telle qu'elle est ici définie ne présente pas de différences majeures avec la notion de transgression chez Georges Bataille – dépassement du monde profane et de ses interdits dans le cadre d'un rite qui implique une certaine licence, un accès au monde souverain et divin, tout en restant cependant limité à un temps et à un contexte donnés.

¹⁸ M. WALDBERG, *Isabelle Waldberg, op. cit.*, p. 30.

¹⁹ C. MORANDO, *Peinture, dessin, sculpture..., op. cit.*, p. 22.

du mythe, de l'érotisme, du sacrifice, de la métamorphose, du massacre, ainsi que des symboles et motifs tels que le Minotaure, le labyrinthe, la décapitation et, surtout, le personnage d'Acéphale²⁰, création visionnaire d'André Masson.

Dans ce cadre, Isabelle Waldberg développe une activité littéraire importante : elle traduit de l'allemand la *Volonté de puissance* et le *Gai savoir* de Friedrich Nietzsche, sur lesquels elle prépare des exposés, qu'elle prononce pendant les réunions d'Acéphale dans la forêt. Les adeptes de la société secrète trouvent dans la voie nietzschéenne la réponse à la menace du nazisme et l'inspiration pour construire une nouvelle religion sans dieu, qui désenchaînera l'homme de toute servitude et l'amènera à l'état souverain de liberté totale. Par ailleurs l'étude de Nietzsche aura certainement suscité chez eux l'intérêt pour le dieu Dionysos, symbole par excellence de la démesure et de la transgression, par le moyen de l'ivresse et de la sexualité.

Cette expérience fut fondamentale pour Isabelle Waldberg. Même si son travail ne porte pas toujours l'empreinte d'Acéphale, il n'en demeure pas moins que, dorénavant, l'objectif principal dans la quête artistique et intellectuelle de l'artiste se résume à une idée majeure, « l'expérience elle-même : voilà qui désormais retiendra seul l'attention, mobilisera toute l'énergie d'Isabelle Waldberg²¹ ». La passion pour le nouveau, l'audacieux, l'expérience pour l'expérience se traduiront aussi dans son travail, qui sera fructueux.

L'expérience surréaliste

Pendant son séjour à New York, Isabelle Waldberg s'approche du mouvement surréaliste qui s'y était reconstitué et développe une intense activité artistique, participant à de nombreux événements, expositions personnelles et en groupe²². Dans ce cadre, elle fait la rencontre d'André Breton, qui la poussera à expérimenter dans la sculpture, ainsi que celle de Robert Lebel qui

²⁰ Le dessin d'André Masson datant de 1936 représentait un corps masculin fortement musclé, aux bras et jambes étendus à leurs extrémités, tenant de la main gauche une épée dressée vers le haut et de la main droite un cœur arraché en feu. Ce personnage mythique, né de la vision que partagèrent les adeptes d'Acéphale, est dépourvu de tête car incarnant une société sans dieu, mais aussi dépourvu de sexe, ce dernier étant remplacé par un crâne brûlant au niveau du bas-ventre.

²¹ M. WALDBERG, *Isabelle Waldberg, op. cit.*, p. 28.

²² Entre 1942 et 1946, nombreuses seront les manifestations organisées par le groupe surréaliste à New York. Le soutien de Peggy Guggenheim, collectionneuse, galeriste et grande personnalité du monde artistique new-yorkais, leur vaudra une nouvelle visibilité et la reconnaissance de leur activité par l'avant-garde new-yorkaise. Parmi les plus importantes, figure l'exposition « First Papers of Surrealism », organisée en 1942 par André Breton et Marcel Duchamp. Quant à Isabelle Waldberg, outre une exposition personnelle tenue à la galerie Art of This Century de Peggy Guggenheim en décembre 1944, elle participera également à différentes expositions collectives du groupe. En parallèle, elle contribuera aux travaux préparatoires de la revue surréaliste *VVV* et elle publiera avec Robert Lebel le recueil poétique *Masque à Lame* (1943), qui comportera des illustrations du sculpteur et des poèmes de l'écrivain.

deviendra un ami précieux et critique rigoureux de son travail. C'est également en arrivant aux États-Unis qu'elle se lie d'amitié avec Marcel Duchamp qui lui offrira une perception singulière de l'art, qu'elle conservera tout au long de sa carrière²³. Ce sera d'ailleurs lui, admiratif de l'œuvre d'Isabelle Waldberg, qui formulera la célèbre phrase : « Isabelle sculpte, ausculte, s'occulte et exulte²⁴. »

La ville et son architecture verticale fascinent la jeune artiste, tout comme l'art des civilisations amérindiennes, passion qu'elle partageait avec les surréalistes. Comme ces derniers, elle développe une importante collection d'objets eskimos et hopis²⁵ et multiplie les visites dans les musées ethnographiques américains. Ces années joueront un rôle capital dans la production sculpturale de l'artiste, qui déploiera dorénavant un art complètement personnel, donnant naissance aux premiers exemples d'abstraction dans son travail. Ainsi s'inaugure la période des constructions en tiges de hêtre, fruit de ses découvertes ethnologiques et de son goût pour les objets des peuples amérindiens, une période « d'équilibre précaire et de dérisoire, liée, bien sûr, à cette époque incertaine, à l'architecture new-yorkaise, mais aussi, surtout, liée à la découverte, par l'ethnologie, de l'art éphémère des Eskimos, qui brûlaient leurs masques après les cérémonies, ou des Indiens Navajos et leurs peintures de sable²⁶ ». L'objectif devient l'expérimentation, comme ses nouveaux amis l'y incitent²⁷. Ses constructions en témoignent : composées de tiges de bois fragiles, articulées dans le vide, leur structure réside

²³ Sur sa relation avec Marcel Duchamp, Michel Waldberg note : « Si ses relations avec Breton se sont espacées après la guerre, elle est toujours restée l'amie de Duchamp, qui lui cédera son atelier du 11 rue Larrey et lui accordera un soutien jamais démenti ». M. WALDBERG, *Isabelle Waldberg, op. cit.*, p. 10.

²⁴ MARCEL DUCHAMP, *Duchamp du signe*, écrits réunis et présentés par Michel Sanouillet, Paris, Flammarion, 1994, p. 251.

²⁵ Dans sa lettre à Patrick Waldberg du 9 septembre 1944, Isabelle Waldberg écrit : « Lévi-Strauss est venu me rendre visite à son retour du Colorado. Il a beaucoup admiré mes objets, particulièrement les derniers masques hopis dont je vous ai parlé. Selon lui, ils valent beaucoup plus cher que je ne les ai payés, il n'en existe pas de semblables en France. Il a même dit qu'il espérait les voir un jour au Musée de l'Homme. Vous voyez qu'en plus de vos titres de gloire personnelle, nous pourrions rentrer en France la tête haute. Pourvu que ce soit bientôt. » Dans Patrick WALDBERG et Isabelle WALDBERG, *Un amour acéphale, correspondance 1940-1949*, édition établie et présentée par Michel Waldberg, Paris, La Différence, 1992, p. 270-271.

²⁶ Elisabeth VEDRENNE, « Isabelle Waldberg », *L'Œil*, n° 345, avril 1984, p. 72.

²⁷ Dans sa lettre du 3 février 1943, Isabelle Waldberg raconte à Patrick : « Robert [Lebel] s'intéresse beaucoup à ce que je fais. Breton apprécie certaines choses qui sont abstraites. Robert me pousse à faire des choses plus osées et me conseille de laisser un peu plus de place au jeu du hasard. » Dans une lettre du 27 juillet 1943, elle revient sur le sujet : « Je travaille avec des baguettes de bois et de la ficelle ; c'est encore tout récent, mais j'ai évolué beaucoup et c'est très bien d'après Matta et Robert [Lebel], les deux seuls qui aient vu mon travail. Robert est mon conseiller intime, très critique, m'incitant à travailler, à abandonner toute vieilloterie (*sic*) et le déjà vu et infiniment répété ; il me met en garde contre le danger de répéter ce que j'ai réussi une fois, me demande du nouveau, de l'osé et plutôt le rater que de vouloir conserver le bien », dans P. et I. WALDBERG, *Un amour acéphale...*, *op. cit.*, p. 41-42 et p. 67.

en une méthode, inventée par Isabelle Waldberg, qui consiste à faire bouillir les tiges et à les coller. Ces sculptures témoignent d'une volonté de transcrire dans la matière des interrogations existentielles, en rassemblant des formes géométriques complexes, légères et instables et en privilégiant l'espace aéré au détriment du plein.

Contrairement à beaucoup d'artistes femmes qui ont gravité autour du cercle des surréalistes exilés à New York, Isabelle Waldberg n'adhérera jamais officiellement au groupe. Elle développera son travail plastique indépendamment de celui des surréalistes, ce qui provoquera de vives réactions parmi eux. Dans une lettre de l'artiste datant de 1943, adressée à Patrick Waldberg, elle évoque les étapes de préparation du quatrième numéro de la revue surréaliste *VVV*, publiée à New York pendant la Seconde Guerre mondiale²⁸. Isabelle Waldberg ne signera aucun article dans cette publication mais une photo d'elle à côté d'une de ses œuvres y apparaîtra, en tant qu'illustration des textes des contributeurs au numéro. C'est avec un certain esprit de sarcasme qu'elle commente ce fait à son mari :

Maintenant les dernières nouvelles de *VVV* : les épreuves sont là, corrigées. Ma photo placée entre votre lettre et celle de Robert, réduite en proportion, selon la volonté de Max Ernst, mon premier ennemi qui n'aime pas ce que je fais, le trouvant trop abstrait. Moi-même assez contente d'être entourée de la « crème » et la « haute aristocratie ». Finalement je ne suis pas artiste de carrière et j'aime mieux servir d'illustration à des hommes que j'aime (!) que d'avoir une page à moi toute seule où je risque fort de m'embêter²⁹.

Isabelle Waldberg reviendra à plusieurs reprises sur la position de Max Ernst vis-à-vis de son travail, qu'il juge, comme elle le note dans une lettre, comme « une nouvelle manifestation d'abstractionnisme "dangereux"³⁰ ». En revanche, elle aura tout le soutien d'André Breton, qui l'incitera à persévérer sur la voie de ses constructions si singulières et lui exprimera son admiration pour ce travail qu'il souhaitera inclure dans les différentes manifestations organisées par le groupe surréaliste exilé à New York³¹.

²⁸ Cette revue a connu trois numéros, publiés entre 1942 et 1944, dont un double, en 1943. Elle a été dirigée par André Breton, Max Ernst, Marcel Duchamp et David Hare et fut le fruit de la collaboration de nombreux membres du cercle surréaliste new-yorkais. L'éventail des contributions, tant en anglais qu'en français, était large, allant de poèmes et lettres manuscrites aux photographies et collages, en passant par des cartes postales et autres illustrations.

²⁹ Lettre d'Isabelle Waldberg datée du 29 décembre 1943 publiée dans P. et I. WALDBERG, *Un amour acéphale...*, *op. cit.*, p. 137.

³⁰ Lettre d'Isabelle Waldberg datée du 16 janvier 1944, *ibid.*, p. 147.

³¹ Il est intéressant de citer, à ce propos, un extrait d'une lettre de l'artiste adressée à son mari, datée du 17 mars 1944, dans laquelle elle lui raconte, à propos de son exposition personnelle à la galerie de Peggy Guggenheim : « André [Breton] que j'ai vu hier longuement était très gentil et m'a fait des plus grands compliments et sur mes objets et sur l'exposition qu'il qualifie de merveilleuse. [...] j'ai reçu une demande d'autographe d'un admirateur inconnu, mais je n'ai pas

Or, toutes les femmes artistes du groupe surréaliste n'ont pas bénéficié d'un soutien pareil. Whitney Chadwick l'exprime très pertinemment, lorsqu'elle écrit :

Quand on lit les textes, les revues ou les mémoires surréalistes, il est parfois difficile de comprendre pourquoi il est si peu fait allusion à des femmes réelles, alors que les discussions sur l'amour occupent une place centrale dans cette littérature. Certes, on a avancé que dans le surréalisme le rôle de la femme en tant que muse l'a emporté sur son rôle d'artiste, mais cette opinion semble être démentie si l'on songe que bien des femmes ont continué leur carrière artistique après avoir quitté le mouvement [...] que nous en sachions plus sur Kiki de Montparnasse et Nadja que sur Lee Miller et Valentine Hugo, qui leur ont pourtant succédé dans l'affection de Man Ray et Breton, montre bien que les surréalistes étaient plus disposés à parler de femmes étrangères à leur cercle que de celles qui en faisaient partie³².

L'expérience du surréalisme n'empêchera pas Isabelle Waldberg de développer un travail innovant, détaché des influences plastiques et thématiques propres à ce mouvement. Toutefois, le souvenir surréaliste animera bel et bien certains de ses travaux un peu plus tardifs, notamment dans la représentation de l'intimité féminine par le biais de métaphores naturelles ou encore par la création d'objets surprenants et ambigus. Ainsi développe-t-elle un art « irréaliste », comme elle le nomme, riche mélange de diverses influences, notions et concepts passés au filtre d'une interprétation personnelle.

Sa vision de la nature et de la féminité renvoie à l'œuvre de certaines de ses consœurs. À titre d'exemple, Maria Martins, sculpteur brésilien en contact avec le groupe surréaliste exilé à New York, présente un travail en bronze peuplé de formes organiques inspirées par la nature et par des légendes de l'Amérique du Sud, traversé par un caractère onirique, qui privilégie également l'effrayant, l'érotique et le lyrique³³. Du côté de la peinture, le travail de Georgia O'Keeffe développe aussi de multiples métaphores reliant nature et féminité. On pense notamment à son tableau *Black Hills and Cedar* de 1941³⁴, paysage paisible dont l'organisation picturale renvoie à l'intimité féminine.

répondu, car j'ai peur que ce soit une blague de Max Ernst qui n'aime pas mes objets ». Lettre publiée, *ibid.*, p. 177.

³² Whitney CHADWICK, *Les Femmes dans le mouvement surréaliste*, Paris, Thames & Hudson, 2002, p. 7. Sur la place des femmes au sein du surréalisme, voir aussi : ID., *Mirror Images: Women, Surrealism, and Self-Representation*, Cambridge, MIT Press, 1998. Enfin, l'auteure étudie les parcours créateurs au sein de couples d'artistes dans l'ouvrage co-écrit avec Isabelle de COUTRIVRON, *Significant Others: Creativity & Intimate Partnership*, Londres, Thames & Hudson, 2005.

³³ C'est le cas notamment de son *Impossible III*, œuvre majeure dans sa production sculpturale, qui présente deux êtres hybrides, hommes-plantes carnivores, suggérant un désir intense mais impossible, partagés entre le péril et la sensualité.

³⁴ Georgia O'Keeffe, *Black Hills with Cedar*, 1941, huile sur toile, 40,6 x 76,2 cm, Washington D.C., Hirshhorn Museum and Sculpture Garden.

Dans la catégorie des objets ambigus, on trouve l'étonnant *Luminaire* de 1946 – sculpture en plâtre exécutée dès les premiers mois du retour d'Isabelle Waldberg en Europe – qui évoque les contours d'un appareil sexuel féminin engendré par deux formes rondes et comme accueilli dans une sorte de falaise [fig. 1]. Relevante de la figuration pure et cependant puissamment réaliste, rendue plus ambiguë encore par son titre humoristique, cette sculpture, en tant qu'objet de rêve, révèle rétrospectivement l'influence du surréalisme sur l'artiste, au moment même où ses constructions affirmaient un caractère fortement abstrait. Elle témoigne en outre, par son goût du jeu sur les motifs symboliquement ambivalents, d'une affinité avec un Marcel Duchamp, dont les propres objets érotiques des années 1950³⁵ ne sont pas sans lien avec ce *Luminaire*.

Mais la notion d'offrande, présente aussi dans cette œuvre, nous ramène à Alberto Giacometti, auprès duquel Isabelle Waldberg avait fait son apprentissage et dont la perception de la sculpture l'a singulièrement marquée. Ainsi pourrait-on retracer une sorte de dialogue et de complémentarité avec l'*Objet désagréable*³⁶, datant de 1931, dont elle connaissait sans doute l'existence. D'une part, on y retrouve, comme chez elle, l'isolement de la partie intime et son maquillage en objet quelconque, et d'autre part, la forte empreinte de l'ethnologie dans la création de ces « objets », à l'image d'outils de culte au sein de sociétés primitives. Par ailleurs, la parenté d'esprit avec Giacometti se manifeste également dans cette quête de liberté créatrice, où l'œuvre se met au service du rêve comme l'envisageaient les surréalistes, mais avant toute autre chose, au service d'une expression personnelle, d'un esprit de révolte sans demi-mesures, qui coûtera à Giacometti son exclusion du groupe surréaliste en 1935.

Au lendemain de la guerre

La fin de la guerre signifie pour la plupart des exilés européens un retour à la terre natale, qui ne va pas sans heurts, notamment dans le Paris d'après-guerre ravagé par la pauvreté, le désordre et l'instabilité. Isabelle Waldberg, de retour en France en 1946, se met, non sans difficultés³⁷, à préparer son nouveau

³⁵ On pense à ses sculptures de petit format *Coin de chasteté* de 1954, *Feuille de vigne femelle* de 1950 et *Objet-dard* de 1951, aujourd'hui visibles au Musée national d'art moderne de Paris.

³⁶ *Objet désagréable*, 1931, plâtre original, 10,4 x 49,3 x 15 cm, Paris, Musée national d'art moderne-Centre Georges Pompidou.

³⁷ Dans une de ses lettres rédigées après son retour à Paris, datée du 3 décembre 1945, elle écrira à Patrick Waldberg : « À part cela je crois pouvoir me débrouiller avec ce que j'ai [...] Du salami par-ci, par-là, quelques œufs au marché noir, du beurre, cela ira. Si je peux obtenir un peu de bois pour mes cheminées, je ne gèlerai pas complètement. Car pendant la première semaine j'ai eu très froid. J'ai tremblé sans arrêt, impossible de me réchauffer au lit même. Il faut absolument une bouillotte en plus. Michel [leur fils] a besoin de la mienne et si je veux la lui

logement et atelier mais aussi à reprendre contact avec des amis et des activités qu'elle avait laissés derrière elle en partant pour les États-Unis. C'est ainsi qu'elle se lance dans l'aventure de la revue *Da Costa*³⁸ dont elle fut la fondatrice avec Robert Lebel et à laquelle participèrent nombre d'intellectuels avec des contributions diverses. Les réunions à l'occasion de la préparation de cette revue révèlent une volonté d'intégrer dans un seul effort toutes les interrogations qui préoccupaient les esprits inquiets de cette période, mais aussi tous les aspects de la critique sociale que suscitaient les événements politiques du moment³⁹.

En parallèle, des modifications significatives sont à noter dans sa production artistique. Isabelle Waldberg tourne la page des années américaines et revient à une matière qui lui est chère : le plâtre, « un retour à la fragilité, à la malléabilité que la fonte en bronze pérennise⁴⁰ ». Ce sera dorénavant son matériau de choix : « Elle ne se sert ni du bois ni de la pierre parce qu'elle aime partir du vide⁴¹. » Cette mutation ne s'effectue pas seulement au niveau du matériau : les thèmes traités subissent aussi des changements, en dialogue avec l'énergie grave mais génératrice de l'après-guerre. Les sculptures achevées pendant cette période, complètement détachées de la figuration, sont les annonciateurs du passage de la sculpture aérienne au matériau dur, tout en subissant des transfigurations intérieures qui leur confèrent un aspect sensuel très palpable. *L'Ancienne*⁴² de 1948 et *L'Entameur*⁴³ de 1950 forment le couple fondateur de cette lignée sculpturale que l'artiste créera : figures d'une vision fugitive, elles sont en pleine métamorphose, se font charnelles et sensuelles. Ces deux œuvres révèlent la volonté, dans la période d'après-guerre, de fonder une nouvelle mythologie personnelle, peuplée par des êtres-hybrides en pleine mutation, établissant un nouvel ordre des choses.

Or une réflexion similaire peut être constatée chez quelques autres artistes. On pense notamment aux créatures modulées par les mains de Germaine Richier, l'incontestable initiatrice, selon Robert Lebel, du

enlever pendant qu'il dort il se réveille aussitôt malgré sa fatigue ». Dans P. et I. WALDBERG, *Un amour acéphale...*, *op. cit.*, p. 413.

³⁸ Cette revue, dont le titre complet était *Da Costa : le memento universel*, a connu trois numéros entre 1946 et 1949 et fut publiée par les éditions Jean Aubier. Le principe du *Da Costa* était l'anonymat de ses éditeurs et l'esprit collectif réunissant de grandes personnalités dans les mêmes numéros. Le but était de recueillir des textes de tout caractère, d'un ton libre et abstrait. Le titre de la revue, conçu par Patrick Waldberg, avait été choisi comme une sorte de critique de la bourgeoisie parisienne.

³⁹ Dans ce cadre, participèrent avec des contributions plusieurs anciens membres d'Acéphale et du cercle des surréalistes. La chronique des préparations est racontée dans la communication épistolaire entre Isabelle et Patrick Waldberg.

⁴⁰ J. M., « Isabelle Waldberg : du bois au bronze », *Pariscopie*, n° 829, 11-17 avril 1984, p. 135.

⁴¹ L. HOCTIN, « Conversation dans l'atelier... », *op. cit.*, p. 56.

⁴² *L'Ancienne*, c. 1948, bronze, 70 x 35 x 27 cm, localisation inconnue.

⁴³ *L'Entameur*, c. 1950, bronze, 142 x 23 x 25 cm, localisation inconnue.

surgissement des femmes sculpteurs⁴⁴. Son *Orage*⁴⁵ et son *Ouragané*⁴⁶, à la fin des années 1940, moduleront eux aussi un couple fondateur, « incarnant les forces d'une nature cataclysmique⁴⁷ ». Les personnages de Germaine Richier s'éloignent dans un registre plastique et stylistique des êtres d'Isabelle Waldberg, mais ils s'en rapprochent par le besoin qui anime le geste créateur dans cette période d'après-guerre, « à un moment où la place de l'homme fait l'objet d'une remise en question et où l'on pense à survivre plus qu'à vivre⁴⁸ ».

Au-delà de Germaine Richier et d'Isabelle Waldberg, la période de l'après-guerre voit surgir toute une nouvelle génération de femmes qui entendent mettre l'accent sur leur production artistique en soi, et non sur un quelconque classement lié au sexe. Comme le notent Catherine Gonnard et Elisabeth Lebovici :

Il semble, quasiment dans tous les cas, que les fractures de l'Occupation et de la Libération aient renforcé un investissement artistique faisant fi de toute connotation sexuée : le totalitarisme n'avait-il pas soumis l'art au service de l'ordre, de la nation ou de la « race » ? De plus en plus d'artistes femmes (et non femmes artistes) semblent s'affirmer comme artistes « tout court », hors de toute spécificité féminine, d'épouse ou de mère [...] les femmes artistes comme les hommes artistes s'adressent à tout le monde avec la conviction qu'une œuvre doit, pour reprendre les termes de la philosophe Françoise Collin, faire « sens humain »⁴⁹.

Dans cette quête de « sens humain » s'inscrit désormais le travail d'Isabelle Waldberg, qui confiera à Robert Lebel : « Comment pouvais-je continuer à sculpter tranquillement des portraits de commande sans savoir tout ce qui préoccupe un esprit⁵⁰ ? » Ainsi, après une période d'« œuvres-passages », s'ouvre à partir de la fin des années 1950 un nouveau chapitre. Isabelle Waldberg s'intéresse passionnément à tous les domaines auxquels s'exerce l'esprit humain et sa création sculpturale en est la preuve, située au carrefour entre la littérature, l'histoire et la philosophie, les religions extra-occidentales ou encore les influences architecturales.

⁴⁴ R. LEBEL, « L'irruption des femmes... », *op. cit.*, non paginé.

⁴⁵ *L'Orage*, 1947-1948, bronze, 80 x 200 x 52 cm, Paris, Musée national d'art moderne-Centre Georges Pompidou.

⁴⁶ *L'Ouragané*, 1948-1949, bronze, 67 x 179 x 50 cm, Paris, Musée national d'art moderne-Centre Georges Pompidou.

⁴⁷ Valérie DA COSTA, *Germaine Richier, un art entre deux mondes*, Paris, Norma, 2006, p. 73.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁹ Catherine GONNARD et Elisabeth LEBOVICI, *Femmes artistes, artistes femmes. Paris, de 1880 à nos jours*, Paris, Hazan, 2007, p. 239-240. Phrase entre guillemets tirée de : Françoise COLLIN, « Le langage des femmes », dans *Les Cahiers du Griff*, Paris, Complexes, 1992, p. 14.

⁵⁰ Robert LEBEL, *Isabelle Waldberg : à l'entrée ou à la sortie de son palais de la mémoire*, Paris, Le point d'être, 1971, p. 90.

L’empreinte de l’architecture sur la sculpture

« “Mon monument, mon endroit de choix” : bâtisse simple sur le toit duquel je suis moi-même allongée, les yeux grand ouverts à regarder la clarté du jour ; car il doit faire grand jour ou nuit illuminée pour absorber à l’infini toutes les lumières disponibles pendant les temps illimités⁵¹ ».

Cette phrase extraite des notes personnelles d’Isabelle Waldberg illustre bien sa vision de la sculpture : une architecture merveilleuse, lieu d’éblouissement et de bonheur, là où la magie de la création s’opère. L’enthousiasme de ses mots laisse apercevoir la fascination que l’architecture exerce sur son imaginaire, lorsqu’elle admet : « J’adore l’architecture, ça me fait dresser les cheveux sur la tête de plaisir, vraiment. Paris le long des quais n’est-il pas magnifique ? New York est extraordinaire aussi⁵². » L’architecture et ses merveilles la mènent à voir dans cette activité la possibilité de matérialiser des idées nouvelles. Cette vision la pousse à imaginer la sculpture comme une architecture de l’ordre du rêve. Ceci a été renforcé par l’expérience fondamentale que fut pour elle la contemplation du *Palais à quatre heures du matin* de Giacometti, œuvre théâtrale, fragile et aérienne, qui formera la vision architecturale de la sculpture chez Isabelle Waldberg. L’artiste voit par ailleurs dans l’architecture, quand celle-ci est réussie, une incarnation de la sculpture : « Certaines architectures contemporaines comme le pavillon Philips de l’Exposition Internationale de Bruxelles, ou l’église de Ronchamp, sont des sculptures par elles-mêmes. Des symboles pour d’autres choses⁵³ ».

La série d’architectures qu’Isabelle Waldberg crée dans les années 1960 et 1970⁵⁴ est constitué de « monuments » imposants, par leur verticalité, leur complexité de composition, mais aussi énigmatiques, avec des détails plastiques témoignant de préoccupations charnelles. L’intime se retrouve ainsi intégré dans des constructions ouvertes, bâtisses suggérant des formes organiques, « architectures de sensations, accumulations de rythmes, pétries avec une sensualité souvent chargée d’érotisme⁵⁵ ». L’érotisme trouve ainsi sa place dans cette grammaire plastique, et transforme les architectures en totems de sensualité⁵⁶.

⁵¹ Isabelle WALDBERG, « Faire une sculpture », dans M. WALDBERG, *Isabelle Waldberg, op. cit.*, p. 47.

⁵² N. VATINEL, entretien avec Isabelle Waldberg, publié dans *Isabelle Waldberg, sculpteur, op. cit.*, p. 8.

⁵³ Propos de l’artiste, recueillis par L. HOCTIN, « Conversation dans l’atelier... », *op. cit.*, p. 59.

⁵⁴ Son goût pour l’architecture lui inspirera plusieurs motifs et thèmes pour ses travaux. Ainsi trouvera-t-on sa série des *Palais*, le *Seuil*, le *Toit*, la *Maison*, l’*Habitation ouverte* entre autres.

⁵⁵ J. M., « Isabelle Waldberg : du bois au bronze », *op. cit.*, p. 135.

⁵⁶ Pour une étude sur la présence de l’érotisme dans le travail de l’artiste, on se permet de citer l’étude universitaire de Nikoleta TSAGKARI, *L’érotisme dans l’œuvre sculpté d’Isabelle Waldberg*, mémoire de master 2 sous la direction de Valérie Da Costa, Université de Strasbourg, 2013.

Dans ce cadre fut sculptée *La ruine*⁵⁷, structure sévère et verticale, présentant sous sa forme architecturale un corps féminin dénudé et totalement dévasté. *La druse* [fig. 2], sculptée deux ans plus tard, semble reformuler les interrogations sur la polarité architecture-érotisme et s'impose comme figure solide et altière. Le titre de cette sculpture renvoie à l'imaginaire de la société Acéphale, qui accordait aux éléments minéraux et naturels une puissance magique et purificatoire, moyen de retour à l'état primaire de l'homme. Comme souvent chez Isabelle Waldberg, différentes expériences fusionnent dans la création et invitent à de nombreuses lectures. Ainsi *La druse* s'articule en structure hiératique et surhumaine, dénuée de tout ornement à part sa propre sexualité. Le personnage est composé de deux parties successives, dont la partie inférieure comporte trois extrémités qui offrent au personnage sa stabilité et qui sont mises au second plan par l'évocation d'un appareil sexuel féminin saillant. La partie supérieure de l'œuvre accueille tout le reste de la figure : dans un cadre géométrique, elle réunit un ensemble d'excroissances sous l'abri protecteur de ce qui pourrait être une métaphore de l'esprit éveillé de cette divinité inventée.

Ce dialogue fécond entre sculpture et architecture se retrouve dans le travail d'Alberto Giacometti⁵⁸, mais aussi chez nombre d'artistes femmes de la génération d'Isabelle Waldberg. Parmi celles-ci, Louise Bourgeois présente un travail inspiré de l'architecture, notamment new-yorkaise, traduit dans ses gravures des gratte-ciels⁵⁹ qui évoquent la solitude de figures humaines, métamorphosées en bâtiments et constructions géométriques. Ses *femmes-maisons*⁶⁰, fruits de la critique sociale que la féministe exerce à travers son œuvre, font penser aux architectures sexuées d'Isabelle Waldberg, qui métamorphosent la femme en construction, piégée dans la matière et condamnée à l'immobilité.

De plus, les architectures d'Isabelle Waldberg présentent une certaine affinité avec les architectures noires de Louise Nevelson, qui réalise des

⁵⁷ *La ruine*, 1965, bronze, 95 x 60 x 50 cm, localisation inconnue.

⁵⁸ Les rapports entre sculpture et architecture intéressent le travail d'Alberto Giacometti, qui a évidemment ouvert cette voie bien avant. Ses architectures sont représentées par des « cages », qui lui permettent d'esquisser un espace onirique, parallèle et, simultanément, opposé au nôtre. Ainsi en témoignent son *Palais à quatre heures du matin*, sa *Boule suspendue*, le *Nez* et autres. Sa vision est aussi hantée par la question de l'espace de l'œuvre et de la création d'un espace parallèle et idéal qui accueillera la sculpture et qui la gardera découpée et protégée du monde extérieur.

⁵⁹ Il s'agit d'un ouvrage de Louise Bourgeois comportant onze gravures avec textes sous le titre *He disappeared into Complete Silence*, publié pour la première fois en 1947 par les éditions Gemor Press à New York. La dernière édition, de 2005, a été publiée par Harlan & Weaver à New York et offerte par l'artiste au Museum of Modern Art de New York.

⁶⁰ Le thème de la « femme-maison », élément fondamental de l'art de Louise Bourgeois, a donné naissance à de nombreuses œuvres : de ses premiers dessins et peintures des années 1940, où le corps féminin est piégé dans une architecture domestique qui cache sa tête et expose son corps nu, jusqu'à ses sculptures en marbre blanc des années 1980 et 1990, où le sujet prend un caractère plus grave et dramatique. Ce thème de la « femme-maison » prolonge ses « cellules », espaces domestiques chargés de mélancolie et d'obscurité.

assemblages d'objets trouvés, notamment du mobilier, selon des dessins préétablis, qu'elle colle et peint en noir. Ses architectures, malgré la distance technique et thématique – car Louise Nevelson y voit des temples et des autels plutôt que des êtres légendaires et sensuels – qui la séparent des bâtisses d'Isabelle Waldberg, semblent dialoguer et se compléter, dans leur caractère totemique et grandiose, mais aussi dans le commentaire tranchant qu'elles véhiculent sur la condition féminine. Robert Lebel décortique de façon exemplaire le sens de ce travail, lorsqu'il écrit : « Impitoyablement mis en pièces, les lits, les armoires, les horloges, les tables, les chaises se sont retrouvés réunis arbitrairement en des amalgames de bois déchiqueté qui font à la ruine des ménages. Jamais la révolte contre la condition féminine ne s'est exprimée avec une violence plus directe⁶¹. »

Quête de nouveauté et anticonformisme

À partir des années 1960 une nouvelle esthétique est introduite dans l'art d'Isabelle Waldberg : les formes se retrouvent pleinement épanouies dans l'espace, ainsi les thèmes traités quittent leur caractère ésotérique. Toujours dans une quête d'expérimentation, des compositions atypiques apparaissent dans le travail du sculpteur : une gravure, des œuvres polychromes en liège ou encore en bronze doré. Animée par la même volonté de comprendre le monde et ses merveilles, Isabelle Waldberg se met également à étudier le bouddhisme zen, dans une recherche de transcription du spirituel dans la matière.

« La sculpture a sa nécessité interne. Je voudrais qu'elle soit d'une densité absolue, du cœur jusqu'à la surface⁶² », aurait-elle confié à Nicole Vatinel. Les sculptures d'Isabelle Waldberg, quel que soit leur matériau, leur sujet ou leur articulation formelle, évoquent un besoin d'expression, fruits d'une nécessité qui n'aurait pu rester muette. Néanmoins, ce n'est pas pour autant que l'artiste aurait recours à des solutions faciles. Isabelle Waldberg refuse de suivre des règles esthétisantes et des modèles préétablis. Elisabeth Vedrenne note à ce propos : « Quant à la violence, à l'agression, elle est rigoureusement obligatoire, au sens strict du terme, pour ne pas céder à l'esthétisme. Quel courage dans cette "grossièreté", dans cette "brutalité" ! Une sculpture peut être laide, mais elle ne doit jamais être jolie. » Et l'artiste de poursuivre : « On m'a souvent demandé pourquoi je ne faisais pas plus joli. D'abord, je ne sais pas obéir. Ensuite, je ne sais pas ce qu'est le joli. Serait-ce quelque chose de plaisant, de bien rond, de poli, qui brille ? Joli, peut-être, mais pour qui⁶³ ? » Refus de la beauté ou des normes de beauté, Isabelle Waldberg vise à communiquer au

⁶¹ R. LEBEL, « L'irruption des femmes... », *op. cit.*, non paginé.

⁶² N. VATINEL, entretien avec Isabelle Waldberg, publié dans *Isabelle Waldberg, sculpteur, op. cit.*, p. 12.

⁶³ E. VEDRENNE, « Isabelle Waldberg », *op. cit.*, p. 72.

spectateur son propre univers esthétique. Comme elle le remarque, « il vaut mieux risquer une sculpture abracadabrante, une chose ratée, qu'avoir des choses trop bien faites, et seulement faites. On n'est pas là pour plaire aux autres⁶⁴ ». Ainsi, lorsqu'on lui dit d'une sculpture qu'elle est terrible, elle répond en souriant : « Vous me flattez⁶⁵. »

L'œuvre d'art comme don

« Se soustraire, se dérober, mais simultanément s'ouvrir et s'offrir : ça doit être là, chez elle, une fort ancienne obsession⁶⁶ ». Cette phrase de Michel Waldberg esquisse en quelques mots ce qui fut une carrière entière : une trajectoire marquée par une inquiétude constante, celle de se protéger dans des constructions hermétiques, et plus tard celle de briser les murs et de rompre avec l'introspection. Elisabeth Vedrenne l'exprime pertinemment, lorsqu'elle observe que « dans ses dernières œuvres, pénétrer l'essence de l'être humain semble devenir de plus en plus urgent⁶⁷ ». Une urgence d'exprimer la vérité humaine, d'extraire son essence et d'inviter le spectateur à un potlatch, notion qui trouve son apogée avec ses derniers travaux des années 1980.

Une série d'autoportraits, réalisée entre le milieu des années 1970 et les années 1980, couronne les dernières années de sa production artistique. Cette série devient l'occasion de réunir sous le même thème de l'autoportrait une grande gamme de choix plastiques et stylistiques, regroupant trois travaux de petit format, qui ne semblent pourtant pas suivre la même logique. Dans ces œuvres, l'artiste célèbre sa féminité par le biais de différents traitements et agencements de la matière. Productions atypiques, de par leur caractère ouvert, l'extériorisation du sujet et la déclaration évidente des intentions et des propos de l'artiste, elles doivent aussi quelque chose à la tradition surréaliste de la vision fragmentée du corps féminin. Or Isabelle Waldberg voit dans la représentation de l'intimité un résumé de la psyché, de l'essence de l'être humain. Ainsi emprunte-t-elle au surréalisme un motif déjà établi, qu'elle traite non sans un certain sarcasme, mais en le préservant de tout ridicule ou de toute moquerie, cependant.

Dans ce même registre, on retrouve l'autoportrait purement surréaliste d'Alina Szapocznikow datant des années 1960⁶⁸, qui partage avec ceux d'Isabelle Waldberg un humour aigu et une conception du corps obéissant à l'économie de la représentation. L'autoportrait de la première conserve un caractère figuratif, pour mieux le briser en morceaux et le disperser dans la

⁶⁴ L. HOCTIN, « Conversation dans l'atelier... », *op. cit.*, p. 58.

⁶⁵ E. VEDRENNE, « Isabelle Waldberg », *op. cit.*, p. 73.

⁶⁶ M. WALDBERG, *Isabelle Waldberg*, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁷ E. VEDRENNE, « Isabelle Waldberg », *op. cit.*, p. 72.

⁶⁸ *Autoportrait*, 1966, bronze, dimensions inconnues, Paris, collection particulière.

matière. Ainsi contemple-t-on un travail troublant, où des moulages de la partie inférieure du visage et du pied de l'artiste sont mis en scène dans une structure qui renvoie à un corps d'oiseau nocturne aux ailes ouverts. Cette création est avant tout un clin d'œil à la notion d'autoportrait et complète, sur ce plan, la signification qu'Isabelle Waldberg peut accorder à ses propres autoportraits, dans lesquels s'opère également une fragmentation du corps humain.

Ainsi, chez Isabelle Waldberg, un autoportrait ne signifie pas une représentation du visage, tant qu'on le conçoit par la vision. Pour elle, corps, visage, psyché deviennent un, et là où l'on voit des éléments charnels, on devine l'esprit qui les traverse. Dans la série d'autoportraits en question, le sujet est exposé, mis en évidence, posé sur des socles avec une sûreté du geste, ces sculptures devenant ainsi offrandes par excellence. L'artiste aurait dit à propos de cette perception de la sculpture : « On fait les choses comme si c'était un don du ciel. Une liberté qui vous fait respirer. On fait les choses comme sans y penser⁶⁹. »

Cette idée qu'elle eut toujours de son travail, cette générosité dans le geste qu'elle plaça au cœur de sa démarche, est certainement la raison pour laquelle elle a été aussi populaire en tant que chef d'atelier à l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris, où elle enseigna à partir de 1975, avec l'appui de son ami sculpteur Étienne-Martin. Isabelle Waldberg sera la première femme chef d'atelier de sculpture dans un établissement qui n'a ouvert ses portes aux femmes que lentement et progressivement⁷⁰. Mais, au-delà de l'enseignement, l'artiste fut aussi interlocuteur précieux de ses élèves. Les mots d'Hélène Gauthier témoignent de l'impact que la personnalité d'Isabelle Waldberg eut sur eux :

Isabelle disait que celui qui aime est celui qui vit. Sa vie était une expérimentation permanente. Elle faisait de la recherche. [...] Elle jouait avec les formes comme avec les mots, avec acuité, beaucoup de réflexion. Elle disait que les artistes n'étaient pas très fêtés ; aussi nous le faisons, contents de parler de sculptures, si heureux de l'avoir rencontrée et de pouvoir lui dire combien sa sculpture nous importait. Combien sa vision nous a ouvert une porte⁷¹.

⁶⁹ L. HOCTIN, « Conversation dans l'atelier... », *op. cit.*, p. 76.

⁷⁰ Comme le remarque Anne Rivière, « il faudra attendre 1896 pour que la bibliothèque et les cours magistraux de perspective, d'anatomie et d'histoire de l'art soient accessibles aux femmes artistes [...], 1897 pour qu'elles puissent se présenter aux examens d'entrée et suivre des cours de peinture et de sculpture (dans des salles séparées des hommes et seulement de huit heures à dix heures chaque matin), 1900 [...] pour voir la création d'ateliers réservés aux femmes identiques à ceux des hommes [...] et enfin 1903 pour qu'elles puissent concourir pour le prix de Rome ». Anne RIVIÈRE, « Sculpteur et femme avant le XX^e siècle », dans *Sculpture'Elles*, catalogue d'exposition, Boulogne-Billancourt, Musée des années 30, 12 mai-2 octobre 2011, p. 28.

⁷¹ Témoignage publié dans *Isabelle Waldberg, mémoire(s) : sculptures*, catalogue d'exposition, Musée des beaux-arts, Chartres, 16 octobre 1999-3 janvier 2000, p. 110.

Dominique Le Buhan, quant à lui, résumait parfaitement tout le charme suggéré tant par la procédure que par le résultat final du travail d'Isabelle Waldberg, lorsqu'il écrivait :

Je l'ai vue longtemps au travail et devant l'évidence de son œuvre achevée ; je l'ai connue prompte à déceler en un poème la parole la plus vivante, et dans une œuvre d'art ce qu'elle comporte d'intemporel. Ses propres sculptures évoquent sans grandiloquence ; elles sont belles sans luxuriance – de proportions justes. [...] C'est qu'elle avait intelligence et sagesse, avec cet esprit de révolte, que l'on dit juvénile pour mieux tenir à l'écart, dont elle ne se départit jamais. Je regretterais son absence, si elle nous avait vraiment quittés⁷².

Isabelle Waldberg aura laissé derrière elle une carrière artistique exceptionnelle et un œuvre singulier de grande richesse. Lauréate du Prix de la ville de Zurich en 1934, du Prix Copley en 1959, du Prix Suisse en 1960 et du Prix Bourdelle en 1961, elle réalisera sa première exposition personnelle à New York en 1944, à l'initiative de Peggy Guggenheim et aura une présence assidue au Salon de la jeune sculpture et au Salon de mai, au sein duquel elle deviendra membre du comité directeur à partir de 1971. Nombreuses sont les expositions auxquelles elle participe, surtout les personnelles, dont les plus importantes sont les grandes rétrospectives en 1981 au musée des beaux-arts de Berne⁷³, en 1984 à la galerie Artcurial⁷⁴ ou, plus récemment, au musée des beaux-arts de Chartres en 1999⁷⁵. Son travail n'est malheureusement pas visible dans des institutions muséales, mais on trouve aujourd'hui certains bronzes accueillis dans des galeries parisiennes, comme celle de Philippe Gravier qui lui a consacré trois expositions personnelles, en 1998, en 2000 et en 2004⁷⁶.

Conclusion : art de femme, art féminin ?

La production sculpturale d'Isabelle Waldberg, exceptionnelle notamment par la diversité des sources auxquelles elle aura su puiser pour mieux les combiner, les réinventer, l'est aussi par la constante préoccupation qui s'y révèle pour la question du spirituel⁷⁷. Comme l'artiste l'explique : « Il y a

⁷² Dominique LE BUHAN, « Isabellæ Poësis », *ibid.*, p. 28.

⁷³ Il s'agit de l'exposition intitulée « Isabelle Waldberg : Skulpturen 1943-1980 », tenue au Kunstmuseum de Berne du 27 juin au 30 août 1981.

⁷⁴ « Isabelle Waldberg : sculptures, New-York 1943-Paris 1983 », Artcurial, Paris, mars-avril 1984.

⁷⁵ « Isabelle Waldberg, mémoire(s) : sculptures », Musée des beaux-arts, Chartres, octobre 1999-janvier 2000.

⁷⁶ Il s'agit des expositions « Isabelle Waldberg », en 1998, « Isabelle Waldberg, Portraits », en 2000, et « Isabelle Waldberg, sentinelles, vigies, gardiens des seuils », en 2004.

⁷⁷ De son œuvre, aussi riche qu'encore peu exploré, nous n'avons bien sûr évoqué dans cet article qu'une petite partie. Il faudrait encore mentionner ici, notamment : son *Delescluze descend vers le Château d'Eau*, directement inspiré des *États Généraux* d'André Breton, hommage à la révolte

la question de l'humain qui est toujours première : je veux dire du spirituel. Or la sculpture n'est affaire d'abord ni de technique, ni de matière, mais avant tout d'esprit et de pensée⁷⁸. » C'est cette importance qu'elle accorde au spirituel dans le travail plastique qui fera d'Isabelle Waldberg un esprit en éveil permanent, en quête de nouveauté. Tout comme ses grands maîtres, Giacometti et Duchamp, elle rejeta toute espèce de classification de son travail, toute adhésion officielle à des courants artistiques, toutes restrictions d'Écoles, se forgeant ainsi une identité sans nulle étiquette, élaborant un art traversé par une volonté de liberté et un désir de création non négociables.

Or, dans cet esprit d'anticonformisme, ce n'est pas seulement les doctrines artistiques qu'Isabelle Waldberg rejeta, mais aussi les enjeux liés à la différence des sexes dans le métier d'artiste. Comme elle l'explique :

Bien sûr qu'il y en a [des différences que la société impose, sur les femmes artistes] mais je ne veux pas les connaître. Je refuse d'entrer dans leurs histoires. Je ne fais pas de féminisme et ça ne m'intéresse nullement d'entendre des propos du genre : « on voit que c'est fait par une femme » ou « on dirait que c'est fait par un homme⁷⁹ ».

Roger Borderie, co-fondateur et rédacteur en chef de la revue *Obliques*, dans sa préface pour un numéro de la revue consacré aux femmes dans le mouvement surréaliste, exprime cette même idée avec clarté, lorsqu'il note :

Quant à nous, nous pensons que la créativité n'a pas de sexe – ou mieux : qu'elle a le double sexe – et que le fait d'engendrer des formes et des styles qui renouvellent sans fin cette magie de l'intelligence jamais acquise du monde, et qu'on peut aussi appeler l'art, est l'affaire de tous. Chacun jette dans l'aventure les moyens qui lui sont propres. La féminité, à ce titre, ne constitue ni une grâce particulière ni une limite en soi. Elle est une composante. Certaines femmes en sont à peu près

et au désir de liberté ; sa série de *Palais*, une thématique très répandue dans son œuvre, dialoguant, tout comme sa *Babylone* et sa *Carthage*, avec les *Confessions* de saint Augustin, ouvrage qui lui a offert toute une gamme de sujets spirituels à matérialiser dans sa sculpture ; de même pour la poésie de Victor Hugo, qui donna, quant à elle, naissance à sa sculpture *La bouche d'ombre*, tandis qu'Isabelle Waldberg s'efforça de transcrire sa lecture du *Barbare* d'Arthur Rimbaud dans une sculpture éponyme. Comme inspirateur du geste artistique, on trouve en outre Baudelaire, dont le poème intitulé *Étranger* laissera dans la conscience du sculpteur une vision fugitive de la beauté, perceptible dans ses *Nuages et montagne*. Parmi ces influences intellectuelles dont l'artiste s'est nourrie, il ne faudrait pas omettre les hommages littéraires des surréalistes, Robert Desnos par exemple, au Marquis de Sade. Quant aux compositions colorées, de la fin des années 1960, où Isabelle Waldberg introduit le liège et plâtre, elles renvoient à des scènes théâtrales, offrant une réflexion qu'on peut qualifier d'existentialiste, avec leurs personnages isolés, posés sur des socles, intitulés *Hommes seuls*, qui témoignent d'autres questionnements encore que ceux qu'on a pu évoquer ici. Et bien sûr ses portraits, abstraits et figuratifs, demeurent un chapitre capital de sa création, qui lui aussi relève d'une profonde quête de spirituel.

⁷⁸ E. VEDRENNE, « Isabelle Waldberg », *op. cit.*, p. 72.

⁷⁹ N. VATINEL, entretien avec Isabelle Waldberg, publié dans *Isabelle Waldberg, sculpteur, op. cit.*, p. 12.

démunies ; elle s'épanouit chez certains hommes. Très simplement, nous pourrions dire que si la féminité est spécifique, la créativité ne saurait être spécifiquement féminine ni masculine. Le fait même de constater qu'à l'évidence telle œuvre ne saurait avoir été produite que par une femme, ne permettrait pas de tirer des conclusions catégoriques sur les pouvoirs créateurs comparés des deux sexes⁸⁰.

Dans un contexte qui nous est encore plus contemporain, Camille Morineau, conservateur en chef des collections contemporaines du Musée national d'art moderne et commissaire de l'accrochage thématique *Elles@centrepompidou*, en 2009-2011, première grande manifestation en France consacrée aux œuvres des artistes femmes conservées dans les collections d'une institution publique, reformulait encore la même idée, avec force autant qu'avec finesse : « L'art des artistes femmes était, est et sera l'égal de celui des hommes, avec les variantes que l'expérience du genre et de ses travestissements peut apporter à chaque œuvre, à un moment ou à un autre⁸¹. » Or cette phrase en guise d'avertissement, qui rejoint parfaitement le commentaire de Roger Borderie datant des années 1970, ne témoigne-t-elle pas justement de la persistance, encore aujourd'hui, de certaines idées reçues sur la présence des femmes dans le monde de l'art ?

Prenant quant à elle ses distances vis-à-vis de toute dichotomisation entre art féminin et art masculin, Isabelle Waldberg fut catégorique sur sa conception de la sculpture, qui ne connaît, pour elle, ni engagements ni idéologies particulières. Une seule lutte fut constante dans sa démarche, celle de l'art en tant que moyen de matérialisation de l'esprit humain, universel et intemporel. Et dans cette quête, comme on a pu le voir, elle sut être intransigeante.

⁸⁰ Roger BORDERIE, préface dans *Obliques*, n° 14-15 (« La Femme Surréaliste »), 1977, p. 2.

⁸¹ Camille MORINEAU et Giulia LAMONI, *Artistes femmes : de 1905 à nos jours* (publié à l'occasion de l'accrochage thématique *Elles@centrepompidou*), Paris, Éditions du Centre Pompidou, 2010, p. 9.



Fig. 1 : *Luminaire*, 1946, plâtre, 38 x 25 x 21cm, localisation inconnue. © Michel Waldberg



Fig. 2 : *La druse*, c. 1967, bronze, 190 x 60 x 65cm, Zurich, collection particulière. © Michel Waldberg

MARISA MERZ : UNE FEMME DANS L'ARTE POVERA

Valérie DA COSTA¹

« Je ne suis intéressée ni par le pouvoir ni par la carrière. Seuls le monde et moi m'intéressent. Je peux faire peu, très peu. » (Marisa Merz, 1968²)

À l'instar de Niki de Saint Phalle (1930-2002), seule artiste du groupe des nouveaux réalistes, Marisa Merz (née en 1931), qui a reçu le Lion d'or pour son œuvre à la Biennale de Venise en 2013, est la seule femme à avoir participé à l'aventure italienne de l'Arte Povera. L'historien et critique d'art Germano Celant (né en 1940) créa la notion d'« Arte Povera » en 1967 à l'occasion de l'exposition collective « Arte Povera-Im Spazio » qu'il organisait à la galerie La Bertesca à Gênes³ réunissant un groupe de jeunes artistes (Alighiero Boetti, Luciano Fabro, Jannis Kounellis, Giulio Paolini, Pino Pascali, Emilio Prini) actifs à Turin, Milan et Rome et ayant la particularité d'avoir choisi de travailler avec des matériaux (terre, eau, charbon, feuilles de papier journal...) dépourvus de tout caractère technologique et partageant dans la diversité de leurs réalisations l'idée de dialogue entre les notions de concept et de matière. Cette réflexion avait déjà été préalablement engagée par le galeriste Fabio Sargentini en organisant dans sa galerie L'Attico (Rome), quelques mois auparavant en juin 1967, l'exposition « Fuoco, Immagine, Acqua, Terra » dans laquelle l'historien de l'art Maurizio Calvesi s'attache, dans le texte du catalogue, à mettre en avant les notions de matériaux élémentaires et de structures primaires selon l'idée de reconstruire artificiellement la nature.

Un texte, au titre offensif et ayant valeur de manifeste : *Arte Povera : Appunti per una guerriglia* (*Arte Povera : Notes pour une guérilla*), publié par Germano Celant quelques mois plus tard dans la revue *Flash Art*⁴, vint affirmer par le

¹ Tous les textes en italien cités dans l'article ont été traduits par l'auteur.

² Marisa MERZ, « Come una dichiarazione », *Bit*, vol. II, n° 1, mars-avril 1968, p. 29.

³ Du 27 septembre au 20 octobre 1967.

⁴ Germano CELANT, « Arte Povera : Appunti per una guerriglia », *Flash Art*, n° 5, novembre-décembre 1967, p. 3.

choix du mot « guérilla » cette nouvelle tendance artistique qui refusait toute référence technologique et que le critique envisageait comme moyen d'existence face à la domination de l'art américain (le Pop Art et le Minimal Art notamment) et la supériorité de certains de ces protagonistes⁵. Plusieurs expositions qui eurent lieu en 1968 à Bologne, Trieste et Amalfi⁶ lui permirent ainsi d'ouvrir sa réflexion et d'élargir le groupe en associant de nouveaux artistes parmi lesquels Giovanni Anselmo, Piero Gilardi, Mario Merz, Gianni Piacentino, Michelangelo Pistoletto et Gilberto Zorio.

Marisa Merz ne fait partie ni des premiers noms ni des toutes premières expositions à Gênes, Bologne ou Trieste⁷. Sa présence est indirecte, hors du « groupe ». Elle est surtout considérée par les artistes povéristes et par Celant lui-même comme la femme de Mario Merz (1925-2003) avant qu'il ne décide de l'intégrer pour la première fois à l'exposition d'Amalfi (« Arte Povera + Azioni povere ») en octobre 1968.

L'histoire est bien connue des sources de l'Arte Povera décrites par Germano Celant comme base de sa réflexion :

Rien ne se passe sur l'écran, un homme dort pendant douze heures. Rien ne se passe sur la toile, si ce n'est la toile ou le cadre, la mer est faite d'eau bleue, une glace fond et les cerises émettent un bruit sourd en tombant, le feu est fait d'une flamme de gaz, un drame est fait de gestes et de mouvements mimétiques, un sol est un morceau de carrelage à cirer régulièrement, un tas est fait de tubes en Eternit posés les uns sur les autres, la pièce est faite et résonne de quatre angles. Voici la description d'un film de Warhol, d'une toile ou d'un tableau de Paolini, d'une sculpture de Pascali, d'un film d'Andersen, d'une fleur de feu de Kounellis, d'un texte théâtral de Grotowski ou de Ricci, d'un environnement spatial de Fabro, d'une sculpture de Boetti, d'un « périmètre d'air » de Prini.

Que se passe-t-il ? La banalité entre dans le champ de l'art. L'insignifiant commence à exister voire à s'imposer. La présence physique, le comportement, dans le fait d'être et d'exister, deviennent art⁸.

⁵ « L'art européen ne m'intéresse en rien ; je pense qu'il est fini », affirme Frank Stella dans « Questions to Stella and Judd : Interview by Bruce Glaser », dans *Minimal Art : A Critical Anthology*, New York, E. p. Dutton, 1968, p. 154.

⁶ Sur la généalogie de l'Arte Povera, voir Germano CELANT, *Arte Povera storia e storie*, Electa, Milan, 2011 [1985].

⁷ « Arte Povera », galerie De Foscherari, Bologne, 24 février-15 mars 1968 ; « Arte Povera », Centro Arte Viva, Trieste, 23 mars-11 avril 1968 ; « Arte Povera + Azioni povere », Arsenali dell'Antica Repubblica, Amalfi, 4-6 octobre 1968.

⁸ Germano CELANT, *Arte Povera – Im Spazio*, Gênes, Edizioni Masnata-Trentalance, 1967. Repris dans ID., *Arte Povera storia... , op. cit.*, p. 30.

Germano Celant reprend du metteur en scène polonais Jerzy Grotowski (1933-1999), dont les théories sur le théâtre sont avec celles du Living Theatre animé par Julian Beck (1925-1985) et Judith Malina (1926-2015) largement diffusées en cette fin des années 1960, la notion de « théâtre pauvre » qui présente un théâtre dépouillé de tout ce qui fait habituellement le théâtre (décor, costume, maquillage, musique...) au profit d'une valorisation du corps de l'acteur et de sa relation avec le spectateur. Ce que d'une autre manière ces jeunes artistes proposent de faire, et ce que Celant voit, dans la simplicité formelle de leurs réalisations qui engage de manière inévitable le corps, support d'une forme de théâtralité qui caractérisera nombre d'œuvres d'art pauvre.

Amalfi : octobre 1968

À Amalfi, en octobre 1968, lors de l'exposition « Arte Povera + Azioni povere », dont l'idée revient au jeune collectionneur et mécène Marcello Rumma⁹ qui transforme pendant trois jours, du 4 au 6 octobre, les anciens arsenaux et cette petite ville balnéaire de la côte amalfitaine en un laboratoire artistique où le concept d'exposition est largement étiré, Marisa Merz intervient en marge de la présentation des œuvres des autres artistes italiens (Giovanni Anselmo, Alighiero Boetti, Jannis Kounellis, Mario Merz, Pino Pascali, Michelangelo Pistoletto, Gilberto Zorio...) exposées dans le bâtiment de l'arsenal.

Elle choisit la plage où elle montre plusieurs de ses récentes réalisations créées pour l'occasion : une paire de petites chaussures tricotées en fil de nylon (*Scarpette/Petites chaussures*), trois lettres formant le mot BEA (*BEA*), diminutif du prénom de sa fille Beatrice, et un cercle (*O sulla terra/O sur la terre*). Faites dans le même matériau et selon la même technique, posées à même le sable, elles sont vouées à disparaître, emportées et détruites par le flot des vagues, mais immortalisées par les célèbres photographies de Claudio Abate, témoin précieux de cette scène artistique italienne des années 1960-1970. Non loin de là, Marisa Merz a déposé sur la plage de grandes couvertures (*Coperte*) qu'elle a roulées et nouées avec du fil de cuivre et que l'artiste Mario Merz (1925-2003), son mari, porte sur son dos, jouant avec ces éléments dans une démarche qui est moins performative que dans une simple coïncidence avec la vie, action déjà expérimentée sur la plage d'Ostie, non loin de Rome, l'année précédente.

La temporalité et la fragilité de l'œuvre caractérisent ce travail montré en retrait du groupe comme si Marisa Merz jouait avec cet écart volontaire, cette mise à distance du collectif qu'elle ne va cesser par la suite de revendiquer. Un retrait qui signifie aussi un éloignement de la sphère de production de l'art et du marché de l'art dans laquelle ses réalisations, trop fragiles et éphémères, ne peuvent s'inscrire et que l'artiste refuse.

⁹ C'est Marcello Rumma qui confie à Germano Celant la sélection des artistes.

Elle est la seule femme de l'exposition, présence singulière dans un projet essentiellement masculin où la place de la femme artiste semble plutôt se situer du côté de l'invisible et de la disparition que du pérenne et de l'objet.

Face aux nombreuses œuvres stables, soient non évolutives, parmi lesquelles celles de Pino Pascali (*Vedova blu*, 1968), récemment disparu en septembre 1968, Michelangelo Pistoletto (*Mappamondo*, 1966-68 ; *Candele*, 1967), Alighiero Boetti (*Lampada annuale*, 1966 ; *Tavolo e quattro sedie*, 1967), Gianni Piacentino (*Specchiera*, 1967), Gilberto Zorio (*Il fuoco è passato*, 1968 ; *Spugna fluorescente*, 1968), exposées dans les anciens arsenaux, « Arte Povera + azioni povere » ouvre l'exposition à une conception moins « muséale » et plus expérimentale où plusieurs gestes et actions s'inscrivent dans une temporalité immédiate quasiment imperceptible telles les poignées de mains échangées par l'artiste anglais Richard Long avec les passants de la ville ou la corde blanche de dix mètres de long plongée dans l'eau de l'artiste néerlandais Jan Dibbets, faisant de l'Arte Povera non plus une seule aventure italienne, mais désormais européenne.

C'est dans ce registre des *azioni povere* (actions pauvres) que peuvent se lire les réalisations de Marisa Merz fuyant les espaces circonscrits au profit de lieux moins attendus (la plage) pour montrer ses œuvres qu'en définitive peu de personnes auront vues et dont la photographie est le seul témoignage de ce bref temps d'exposition conditionné par leur imminente disparition. Car ce qui compte pour Marisa Merz, c'est la modification de l'œuvre par la nature et par le temps, son changement continu voire sa disparition ; un état d'instabilité qu'elle partage notamment avec Pino Pascali¹⁰ (1935-1968) qui, dans sa courte vie, avait conscience que les matériaux employés (eau, terre, laine d'acier, tissu...) dans ses sculptures engageaient une éphémérité de l'œuvre, *un temps de l'œuvre* impliquant la possibilité de pouvoir la refaire dans une perspective artistique plus allographique qu'autographique¹¹.

Créer en retrait

Les premières réalisations de Marisa Merz datent de 1965. Ce sont des sculptures suspendues faites de minces feuilles d'aluminium cousues entre elles formant des structures tubulaires ou en spirales, légères, que l'artiste suspend dans sa maison et qui, placées dans son lieu de vie, transforment l'espace privé et entremêlent vie et art. Comme Kurt Schwitters avec son *Merzbau* envahissant progressivement sa maison de Hanovre entre 1923 et 1933 ou, plus tard, les

¹⁰ Voir Valérie DA COSTA, *Pino Pascali : retour à la Méditerranée*, Dijon, Les presses du réel, 2015.

¹¹ Selon les concepts définis par le philosophe américain Nelson GOODMAN dans son livre *Langages de l'art*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1990 [New York, 1968], puis développés par Gérard GENETTE dans *L'Œuvre de l'art (Immanence et transcendance)*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.

artistes Fluxus tels George Maciunas ou Robert Filliou, Marisa Merz n'a jamais cherché à séparer ce qui relevait de sa vie et de son travail artistique, mêlant indissociablement les deux comme si la vie trouvait son prolongement dans l'art et l'art poursuivait la vie.

Non, il n'y a jamais eu de séparation entre mon travail et ma vie (...) Lorsque Bea était petite, je restais avec elle à la maison. À ce moment-là, je faisais des travaux avec des feuilles d'aluminium. Je taillais et je cousais ces choses (elles se plient toutes seules, tu sais, il n'y a pas besoin de forcer, elles ont leurs propres possibilités et limites). Il y avait un rythme dans tout cela et *du temps, beaucoup de temps*. Donc, il y avait Beatrice, petite. Elle me demandait des choses, je me levais et je les faisais. Tout sur le même plan, Bea et les choses que je cousais, j'avais la même disponibilité pour tout. Mais cela devenait un peu mécanique. Alors, je me suis arrêtée. Assise dans ce fauteuil. Deux années assise. Je me levais seulement pour Bea. Je ne faisais plus d'œuvres,

explique-t-elle quelques années plus tard, en 1975, à Anne Marie Boetti dans un entretien qui croise son travail avec celui de Carla Accardi, et de Iole de Freitas, deux autres figures de la scène artistique italienne du début des années 1970¹².

Travaillant chez elle, dans les espaces de vie (cuisine, chambre...), elle réalise une œuvre qui trouve sa place dans l'intime comme *Altalena per Bea* (*Balancoire pour Bea*, 1968), étrange structure géométrique triangulaire, et, dans une deuxième version, rectangulaire, inclinée, qualifiée de balançoire pour sa fille Beatrice, qu'elle suspend dans la chambre à coucher de la maison familiale ; cette maison familiale qui était pour Piero Gilardi (né en 1942), ami et artiste actif parmi ce groupe turinois, « "sa" maison. Certes, les œuvres de Mario (Merz) y figuraient en bonne place, mais la maison était une projection de Marisa¹³. »

Elle prend en compte et détourne ce qui appartient traditionnellement au registre culturel féminin en se réappropriant certains gestes comme celui de coudre ou de tricoter qui deviennent dans sa main des gestes qui construisent sa sculpture.

Certains de ses travaux, auxquels elle donne le titre générique de *Senza titolo* (*Sans titre*), faits, non sans difficulté, en fil de cuivre tricoté laissent apparaître les grandes tiges métalliques qui ont servi à leur réalisation comme s'il n'était pas question d'ôter le processus de création de ces œuvres à la fois

¹² Anne Marie BOETTI, « Lo specchio ardente », *DATA*, n° 18, septembre-octobre 1975, p. 50-55. Anne Marie Boetti a été l'épouse de l'artiste Alighiero Boetti, autre protagoniste de l'Arte Povera. Elle s'est fortement engagée dans le féminisme et dans la défense du travail des artistes femmes en Italie au début des années 1970 en écrivant notamment dans la revue d'art *Data* fondée par le critique d'art Tommaso Trini en septembre 1971.

¹³ Piero GILARDI, « Pour Marisa Merz », dans *Marisa Merz* (catalogue d'exposition), Centre Pompidou, Paris, 1994, p. 201-204.

formellement aériennes et fragiles et paradoxalement d'une matérialité authentique.

L'heure est à une sculpture faite de matériaux mous, tombants et à l'aspect chaotique qui caractérise notamment le langage postminimaliste. Ces préoccupations processuelles trouvent un écho avec certains travaux d'artistes américains contemporains comme Richard Serra qui détourne les propriétés du plomb en le déchirant comme un morceau de tissu (*Tearing Lead from 1:00 to 1:47*, 1968) ou Eva Hesse avec ses sculptures en corde suspendue (*Untitled (Rope Piece)*, 1970) jouant sur le caractère évolutif de l'œuvre, préoccupation également commune à certains artistes de l'Arte Povera : Pino Pascali, Jannis Kounellis, Giovanni Anselmo, Giuseppe Penone et Marisa Merz.

C'est à ce titre que Marisa Merz adopte des matériaux « pauvres » car immédiatement accessibles et peu coûteux, et, a fortiori, instables : aluminium, fil de nylon, fil de cuivre, cire, sel pour lesquels Tommaso Trini parle d'« une économie de survivance » (*economia di sopravvivenza*)¹⁴.

Il semble évident de dire qu'elle détourne chacun de ces matériaux qu'elle fait entrer dans le champ de sa création comme le font, au même moment, Pino Pascali avec l'eau et la terre et Jannis Kounellis avec le coton et le feu pour renouveler profondément le langage de l'art et brouiller les pistes de ce qui se nomme communément « peinture » et « sculpture », et faire ainsi des œuvres qui empruntent et croisent les deux espaces en s'exposant du sol au mur.

Ainsi, Marisa Merz envisage-t-elle à un lieu une œuvre spécifique comme pour sa première exposition personnelle à la galerie Sperone (Turin) en juin 1967 où elle réalise ces immenses cocons et formes tubulaires faits en feuilles d'aluminium cousues (*Sculture viventi*) dont l'aspect organique saturent la galerie du sol au plafond. Elle en a déjà expérimenté la forme dans sa maison, à une échelle plus réduite, mais la spécificité des matériaux qu'elle emploie, leur fragilité, leur éphémérité, leur capacité à ne pas être une forme fixe, lui offre la possibilité de refaire l'œuvre et de l'adapter au lieu qui l'accueille, ce qu'elle fera à plusieurs occasions avec sa *Scultura vivente* aussi nommée *Living Sculpture* au cours des années 1980-1990¹⁵.

Bien que respecté par le groupe turinois, son travail pose cependant certaines limites quant au choix des matériaux notamment, mais peut-être aussi à cause de cette part intime qu'il révèle. Piero Gilardi se souvient que :

(...) Qu'est-ce qui, dans ce travail, rebutait le groupe se retrouvant à dîner dans cette maison ? Ce que nous n'aimions pas, c'était ce matériau qu'elle utilisait, la fine feuille d'aluminium plastifiée. L'aspect "cheap" de

¹⁴ Tommaso TRINI, « Marisa Merz », *DATA*, n° 16-17, juillet-août 1975, p. 49-53.

¹⁵ Notamment lors des expositions « The Knot: Arte Povera at P.S.1 », P.S.1, New York, 1985 et « Marisa Merz », Centre Pompidou, Paris, 1994.

ce matériau, brillant, nous dérangeait. Nous cherchions au contraire la pureté de certaines matières portant en elles une vérité intrinsèque. (...) De prime abord, elle était toujours appréciée ; il était agréable pour tout le monde d'entrer dans la maison de Marisa, d'être entouré de ses sculptures. Tous éprouvaient de l'admiration pour cette installation de l'espace ambiant. Mais à ce moment-là, l'installation d'une ambiance¹⁶ n'était pas vraiment le pivot de la recherche du groupe de Turin ; celui-ci au contraire creusait l'objet pour dégager de l'intérieur un nouveau type de signification, une énergie primaire. Nous avions derrière nous les espaces de Pascali, donc le groupe de Turin appréciait, d'une manière implicite, ceux créés par Marisa, mais nous n'avions pas saisi l'élément féminin, la spécificité récurrente qu'incluait sa véritable démarche. Après les espaces de Pascali, nos intérêts s'étaient déplacés sur un aspect plus conceptuel – voir les *Oggetti in meno* (*Objets en moins*) de Pistoletto – ou bien sur la matière et sur l'énergie¹⁷.

L'œuvre comme exposition

Très apprécié par les artistes de Turin avec lesquels il expose au Deposito d'arte presente (Turin), lieu d'expositions et de réunions des artistes de l'Arte Povera, financé par des collectionneurs et dont l'existence dura entre décembre 1967 et juin 1969, Pino Pascali, actif à Rome, est l'un des rares artistes du groupe à réfléchir à la notion d'installation dans sa pratique artistique et à celle de la mise en espace d'objets qu'il partage avec Marisa Merz.

Chacune de ses expositions est pensée comme un véritable environnement invitant le visiteur à faire une autre expérience de l'œuvre qui dépasse celle du simple face à face avec l'objet que l'on peut rencontrer dans les travaux de Mario Merz, Giovanni Anselmo ou Michelangelo Pistoletto. Généralement envisagées en deux temps (« Nuove sculture », galerie L'Attico, Rome, 1966 ; « Bachi da setola ed altri lavori in corso », galerie L'Attico, Rome, 1968), tant l'artiste est proluxe, ses expositions proposent une conception environnementale de l'œuvre qui n'a cependant rien de spectaculaire et qu'il faut lier à son attachement pour la dimension scénographique d'un espace :

(...) Ces œuvres avant d'être des œuvres étaient surtout des environnements, des mondes dans lesquels Pascali bougeait et habitait. Il était le premier habitant à donner vie à ces environnements. Je me suis tout de suite rendu compte de sa puissante qualité à construire un espace. Dans l'exposition que je lui consacrais à L'Attico en novembre 1966, je compris que ces animaux blancs, faits d'une toile tendue sur une

¹⁶ Il faut plutôt entendre le mot « environnement ». Le mot italien « ambiente » signifiant en français « environnement » ; il semble ici avoir été mal traduit.

¹⁷ Piero GILARDI, *op. cit.*, p. 203-204.

armature en bois, n'étaient pas vraiment isolables et séparables, mais faisaient partie d'un bloc de travail¹⁸.

Proche de Pino Pascali dont elle affectionne le travail¹⁹, Marisa Merz partage avec lui cette conception de l'œuvre comme exposition et cet attachement aux matériaux non transformés. Bien que d'essence plus ténue, ses réalisations viennent habiter l'espace où elles sont exposées. C'est ainsi que Marisa Merz expose avec sa *Scultura vivente* en aluminium, la chaise sur laquelle elle s'est assise pour réaliser les éléments de la dite sculpture. Indissociable de la réalisation finie, la chaise, qui sera au fil des expositions une chaise d'enfant, est le lieu de l'expression et de la manifestation de l'œuvre, sorte de refuge et d'espace intime déplacé dans l'exposition.

Au Deposito d'arte presente (Turin) en 1967, elle conçoit une installation faite de plusieurs éléments : des couvertures enroulées et entourées de fil de cuivre (*Senza titolo*), un grillage métallique en forme de cylindre sur lequel elle a accroché des morceaux de laine (*Senza titolo*), qui ressemblent étrangement à des postiches, et des bols remplis de sel (*Senza titolo*). Tous ces éléments font références au corps ; ils l'évoquent indirectement ou bien expriment la capacité à se saisir d'un objet.

Ce caractère anthropomorphique est au cœur des œuvres des artistes de l'Arte Povera. Il apparaît, entre autres, dans *In cubo* (1966) de Luciano Fabro, un cube en tissu fait aux mensurations de l'artiste, dans *32mq di mare circa* (1967) de Pino Pascali, une étendue d'eau teintée dans une gradation de bleus qui évoque les couleurs de la mer Méditerranée et dont les dimensions (32m²) correspondent à l'âge de l'artiste (32 ans) au moment où il conçoit l'œuvre. Ou encore chez Mario Merz dans son *Igloo de Giap* (1968) dont les sachets de terre contiennent la masse de terre saisie par la main de l'artiste.

Marisa Merz n'est pas exclue de cette réflexion. Son travail y entre pleinement. Les anneaux de sel, les fils de cuivre qui courent dans une salle ainsi que ses *Scarpette*, qu'elle refera et montrera dans différentes expositions et qui sont réalisées à la mesure de son pied, sont tous faits en fonction de ses mensurations et de ses possibilités physiques. Elle jouera même de sa présence corporelle dans la seconde exposition personnelle à L'Attico en 1975 (« Ad occhi chiusi gli occhi sono straordinariamente aperti ») où elle occupe, vit dans l'espace de la galerie, allant jusqu'à ressentir cet espace en réalisant une sorte de « performance » où elle appuie ses deux jambes sous l'une des fenêtres de la galerie, les pieds placés dans des chaussures en fil de cuivre, clouées sur la paroi

¹⁸ Fabio SARGENTINI, dans *Pino Pascali dieci anni dopo. Atti del Convegno a cura dell'Associazione Amici dell'Arte*, Castello Svevo, Bari 1979. Cité par Anna D'ELIA, « Pino Pascali una crisi linguistica », dans *Pino Pascali* (catalogue d'exposition), Bari, Laterza, 1983, p. 23.

¹⁹ On la voit notamment sur la photographie du vernissage de l'exposition, « Bachi da setola ed altri lavori in corso », Galleria L'Attico, Rome, 1968. Photographie reproduite dans V. DA COSTA, *Pino Pascali...*, *op. cit.*, p. 250-251.

du mur et orientées en fonction de la lune entraperçue par la fenêtre. Tandis qu'elle a placé dans le reste de l'espace différentes réalisations : trames et objets en fil de cuivre, tables, tête en bois.

Ces installations sont d'une esthétique excessivement elliptique qui refuse le spectaculaire. Elles se laissent découvrir au détour d'un mur, quasiment imperceptibles comme les fins carrés de fil de cuivre tissés et placés sur le mur selon la forme croissante de la suite de Fibonacci²⁰, progression numérique évoluant à l'infini, qu'elle partage avec Mario Merz qui lui l'exprime sous la forme de l'igloo ou d'une suite de chiffres en néon.

Marisa Merz, elle, réalise des signes et non des objets dont la présence est aussi énigmatique et resserrée que ses propos sont succincts et singuliers.

Ainsi, son utilisation des matériaux primaires, est-il un moyen d'évoquer l'espace de la nature qu'elle ne reproduit pas, contrairement à son ami Pascali, mais qui accompagne son travail et auquel elle se réfère indirectement n'hésitant pas à dire de manière métonymique : « *La scodella di sale, questo sì, è tutto il mare. Tutto il mare !* » (« Le bol de sel, ça oui, c'est toute la mer. Toute la mer ! »)²¹.

Une artiste en marge de l'histoire de l'art

Marisa Merz est, avec Pino Pascali, la grande absente de la première monographie que Germano Celant consacre en 1969 à l'Arte Povera²², livre fait de témoignages d'artistes, qui associe aux artistes italiens d'autres personnalités, américaines et européennes, comme Hans Haacke, Denis Oppenheim, Richard Long affirmant un désir d'internationalisation de pratiques artistiques communes. Il faut attendre les années 1970 et 1980 pour assister à une présentation plus systématique de son travail et ce sous la plume de plusieurs critiques d'art féminines (Mirella Bandini, Marisa Volpi Orlandini, Anne Marie Boetti, Lea Vergine), exception faite de Tommaso Trini, le premier à parler d'elle en 1967 dans les revues *Domus* et *Flash Art*²³. L'histoire de l'art de ces années s'écrit essentiellement au masculin. À titre d'exemple, la célèbre histoire de l'art d'Ernst Gombrich parue en 1950²⁴ ne compte aucune femme artiste !

²⁰ Suite de nombres entiers, du nom de Leonardo Fibonacci mathématicien du XIII^e siècle originaire de Pise, dans laquelle chaque terme est la somme des deux termes qui le précèdent. Elle commence généralement par 0 et 1 (parfois 1 et 1) et ses premiers termes sont : 0, 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, etc.

²¹ Anne Marie BOETTI, « Lo specchio ardente », *op. cit.*, p. 51.

²² Germano CELANT, *Arte Povera*, Milan, Mazzotta, 1969.

²³ Tommaso TRINI, « Marisa Merz : una mostra alla Galleria Sperone », *Domus*, n° 454, septembre 1967, p. 52 ; ID., « Marisa Merz », *Flash Art*, n° 5, novembre-décembre 1967.

²⁴ Ernst GOMBRICH, *The Story of Art*, Londres, Phaidon, 1950.

Vingt ans plus tard, l'historienne de l'art américaine Linda Nochlin publie en 1971 dans la revue *Art News* un article au retentissement déterminant : *Why Have There Been No Great Women Artists?*²⁵ (*Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grands artistes femmes ?*). Dans ce texte, écrit en pleine naissance du mouvement de libération des femmes et à une période où se mettent en place les prémices d'une réflexion sur la place des femmes dans l'art, la critique note que l'absence de femmes artistes a été jusque-là liée à un manque de considération de leurs moyens de production et de diffusion. Confrontées à cette mise à distance volontaire, recluses dans une forme de marginalité, Linda Nochlin analyse cette position singulière pour comprendre comment le dépasser.

C'est dans cette situation d'écart et de marginalité que se trouve Marisa Merz, dont l'œuvre n'est pas comprise de ses amis artistes et critiques. Oubliée aussi, en ce début des années 1970, des historiennes de l'art et critiques d'art féministes, de Lucy Lippard dans sa précieuse anthologie d'actions, de déclarations d'artistes, de textes et d'expositions ayant eu lieu sur la scène européenne et américaine entre 1966 et 1971²⁶. Et de Carla Lonzi dans son fameux *Autoritratto*²⁷ qui croise, sous la forme d'une grande conversation, les entretiens avec quelques-unes des personnalités de l'art italien des années 1960 (Carla Accardi, Pietro Consagra, Luciano Fabro, Lucio Fontana, Jannis Kounellis, Pino Pascali, Mimmo Rotella...) avant qu'elle ne s'engage en 1970 dans le féminisme italien.

Il faut attendre les années 1980 pour que Marisa Merz soit incluse dans les expositions et publications que Germano Celant consacre à l'Arte Povera²⁸, rattrapage du critique dans cette période qu'il conçoit comme l'historicisation du mouvement et qui voit naître, dans le travail de l'artiste, aux côtés des œuvres en fil de cuivre ou en cire, des têtes de femme dessinées au crayon ou sculptées en argile, moyen de conjuguer une diversité de pratiques et de formes dans un attachement constant aux matériaux que son œuvre n'a cessé de manifester jusqu'à aujourd'hui. Absente des collections françaises alors que le Centre Pompidou lui consacre une exposition rétrospective en 1994, et que le Musée national d'Art moderne achète, entre le début des années 1980 et

²⁵ Linda NOCHLIN, « Why Have There Been No Great Women Artists ? », *Art News*, vol. 69, janvier 1971 ; trad. française : EAD., *Femmes, art, pouvoir et autres essais*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1993, p. 201-244.

²⁶ Lucy LIPPARD, *Six Years: The Dematerialization of the Art Object from 1966 to 1972* [1973], Berkeley, University of California Press, 1997.

²⁷ Carla LONZI, *Autoritratto*, Bari, De Donato Editore, 1969, rééd. Milan, et al. Edizioni, 2010 (*Autoportrait*, Zurich, JRP|Ringier, 2012 pour la traduction française).

²⁸ Germano CELANT, *Arte Povera. Storie e protagonisti*, Milan, Mazzotta, 1985 ; ID., *The Knot : Arte Povera at P.S.1*, Turin, Allemandi, 1985 ; ID. et Ida GIANELLI, *Del Arte Povera a 1985*, Madrid, Palacio de cristal, 1985.

jusqu'aux années 1990, de nombreuses œuvres des artistes de l'Arte Povera²⁹, son travail n'a cependant jamais cessé d'être régulièrement montré dans le cadre d'expositions personnelles³⁰ et collectives affirmant un intérêt non démenti, mais dont la place dans une histoire de l'art des femmes artistes aux XX^e et XXI^e siècles reste cependant encore à définir car encore trop souvent occultée par l'œuvre de son mari Mario Merz³¹.

²⁹ On citera, entre autres, à titre d'exemples : Mario Merz, *Igloo de Giap*, 1968 (achat en 1982) ; Giovanni Anselmo, *Senza titolo (Struttura che mangia)*, 1968 (achat en 1985) ; Michelangelo Pistoletto, *Metro cubo di infinito*, 1965-66 (achat en 1990) ; Pino Pascali, *Le Penne di Esopo*, 1968 (achat en 1991).

³⁰ Parmi lesquelles : « Marisa Merz », Kunstmuseum, Winterthur, 1995 ; « Marisa Merz », Galleria d'Arte Moderna, Bologne, 1998 ; « Marisa Merz », Centre international d'art et du paysage, Vassivière, 2010 ; « Marisa Merz », Fondazione Merz, Turin-Serpentine Gallery, Londres, 2012.

³¹ Voir la récente exposition « Marisa e Mario Merz. Sto in quella curva di quella montagna che vedo riflessa in questo lago di vetro. », MACRO, Rome, 18 février-12 juin 2016.



Marisa Merz dans son œuvre *Scultura vivente* en 1966
à la galerie Gian Enzo Sperone, Turin. ©DR



Marisa Merz, *O sulla terra*, plage d'Amalfi, 1968
© Claudio Abate

II.

AUTOUR D'UNE SOURCE

UNE ENQUÊTE DANS L'INDE INDÉPENDANTE

UNE ENQUÊTE DANS L'INDE INDÉPENDANTE
MAGDA TROCMÉ, UNE PACIFISTE PARMIS LES DISCIPLES DE GANDHI
EN 1949-1950

Nicolas BOURGUINAT

En octobre 1949, deux ans après l'indépendance du pays, Magda Trocmé se rendait en Inde pour le compte du Mouvement International de la Réconciliation (MIR), branche française de l'International Fellowship of Reconciliation (IFOR), un mouvement pacifiste d'inspiration protestante très développé dans le monde anglophone. Elle demeura plus de trois mois sur place, ne rentrant en Europe qu'en février 1950. Elle rédigea régulièrement un journal relatant son séjour, dont un petit nombre d'extraits parurent à l'époque dans le bulletin du MIR, les *Cahiers de la Réconciliation*¹. Le document que nous publions ici est le texte intégral et inédit de ce journal par lettres qu'elle rédigea pour sa famille demeurée en France², dans lequel se confrontent les tâches d'observation et d'analyse et les impressions personnelles qu'elle tira de ce lointain voyage. Magda Trocmé se rendait en effet sur place comme déléguée

¹ Magda TROCMÉ, « Notes de voyage dans l'Inde et au Pakistan », *Cahiers de la Réconciliation*, février 1950, n° 2, p. 8-15. Débarrassées des allusions les plus personnelles adressées à ses enfants, ces notes sont restées dans l'ensemble très fidèles à leur rédaction initiale, à quelques variantes stylistiques près. Elles figurent avec quelques coupes dans Pierre BOISMORAND, *Magda et André Trocmé, figures de résistances*, Paris, Le Cerf, 2007, p. 217-224. Le montage se compose des sections suivantes : « Le mausolée de Gandhi », « Le lieu de la mort de Gandhi », « Foules indiennes », « Misère des réfugiés », « Le pèlerinage d'Hardwar », « Le temple de Kāhli, à Calcutta », « Dans le Pakistan oriental », « Dans les villages ». Ce dernier extrait s'interrompt brutalement à l'évocation du chanteur tzigane (cf. *infra*, p. 235). Une suite était-elle prévue ? Il ne semble pas. En tout cas, les numéros suivants des *Cahiers de la Réconciliation* de la décennie 1950 n'en comportent aucune.

² Comme tous les papiers des époux Trocmé, ils figurent dans la Peace Collection du Swarthmore College (en Pennsylvanie, aux États-Unis), que nous remercions pour son aimable autorisation. J'adresse également à titre personnel l'expression de ma vive reconnaissance à Nelly Hewett, la fille de Magda. Avec Frédéric Rognon (professeur à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg), que je remercie pour sa relecture du présent texte, je prépare une édition des « Souvenirs autobiographiques » de Magda Trocmé couvrant son enfance et sa jeunesse qui paraîtra fin 2016 (collection « Écrits de femmes », Presses Universitaires de Strasbourg).

de son organisation à un grand congrès international, l'Assemblée mondiale de la paix, encore dénommée Rencontre pacifiste mondiale (World Pacifist Meeting, en anglais). L'Inde apparaissait alors comme un pays neuf, libéré de ses chaînes coloniales, qui allait compter dans la nouvelle vision des relations internationales que le monde appelait de ses vœux, non seulement dans la perspective de reconstruction (bien naturelle après les désastres du second conflit mondial), mais aussi dans l'attente d'une alternative à la guerre froide dont les logiques étaient en train de triompher. Projeté pour 1948 et prévoyant une rencontre avec le Mahatma et une visite de son ashram, le congrès avait été retardé d'un an, à cause de l'assassinat de Gandhi intervenu en janvier 1948. C'est pour cette double nature à la fois privée et professionnelle de la relation de voyage que nous avons retenu le texte de Magda Trocmé pour ce numéro « Femmes expertes, savantes, artistes ».

Magda Trocmé en 1949

Magda Trocmé (1901-1996) est née Magda Grilli di Cortona, dans une famille établie à Florence. Sa mère, Nelly Wissotzky, était morte de la fièvre puerpérale peu de temps après sa naissance : elle descendait elle-même d'une lignée assez cosmopolite, remontant à l'un des protagonistes du complot décembriste de 1825, Alessandro Poggio³. Oscar Grilli, le père de Magda, était jusqu'en 1919 colonel du génie dans l'armée royale italienne, et il exerça ensuite comme ingénieur-conseil. Il appartenait à la petite noblesse toscane, d'où le fait que Magda ait passé l'essentiel de son enfance et de son adolescence à Florence, dans des conditions matérielles aisées. Oscar Grilli se remaria cependant en 1910, et la jeunesse de Magda se ressentit de ses relations pénibles avec sa belle-mère, qui la traitait en intruse. Un de ses points d'ancrage fut donc sa famille russe de Florence, autour de sa grand-mère maternelle, qui tenait une pension fréquentée par des voyageurs ou des exilés originaires de l'Empire des tsars. Elle fut éduquée d'abord comme externe chez les diaconesses, puis comme pensionnaire au couvent des Mantellate.

Après sa *maturità*, Magda Trocmé poursuivit un cursus à l'Université (et réussit les examens du diplôme d'enseignement du *Magistero*), tout en s'impliquant dans des œuvres sociales au service des déshérités des bas quartiers

³ Celui-ci épousa sur le tard une institutrice russe, Larissa Smirnov, qui lui donna trois filles, dont la grand-mère de Magda, Varija Poggio. Mais la liaison de Poggio avec l'épouse d'un autre conspirateur envoyé comme lui en Sibérie, Marija Volkonskij, avait également donné naissance à deux enfants, Elena (Nelly) et Mikhaïl (Misha) : l'époux légitime, le prince Sergueï Volkonskij, assumait leur paternité et leur transmettait son nom et son titre. Dispersées après l'amnistie de 1856 accordée aux décembristes par Alexandre II, le successeur de Nicolas I^{er}, les deux familles Poggio et Volkonskij restèrent néanmoins très proches. Voir la biographie de Christine M. SUTHERLAND, *La princesse de Sibérie. Histoire de Maria Volkonskij*, Paris, Perrin, 1985 [New York, 1984] ainsi que les recherches de Franco VENTURI, *Il moto decabrista e i fratelli Poggio*, Turin, Einaudi, 1956. Poggio était lui-même le fils d'un Piémontais expatrié en Russie au milieu du XVIII^e siècle.

de Florence. C'est d'ailleurs à la suite d'une bourse d'études auprès de la New York School for Social Work, destinée à la familiariser avec les méthodes des travailleurs sociaux new-yorkais (issus de cette mouvance que Jane Addams et la *progressive era* avaient léguée à l'Amérique des années 1920) que Magda fit la connaissance d'André Trocmé. Lui-même originaire d'une famille d'industriels protestants de Saint-Quentin, il venait d'achever ses études de théologie à Paris (avec une thèse sur Alexandre Vinet). Il se trouvait à New York en 1925 au titre de boursier de l'Union Theological Seminary et il travaillait en parallèle à temps partiel comme précepteur de deux jeunes héritiers de la famille Rockefeller. Le revenu permettait de compléter sa bourse très modique. Sur le plan religieux, aux dires mêmes de son époux, Magda Trocmé avait sa « religion à elle » et avait fait une sorte de synthèse très personnelle des nombreuses influences qu'elle avait subies dans sa jeunesse : protestantisme vaudois par son père, orthodoxie russe marquée par l'empreinte de Tolstoï du côté de sa grand-mère, avec un bref passage par un catholicisme dont elle récusa très vite le caractère « vertical » et autoritaire. Toute sa spiritualité était mêlée d'un sens des responsabilités sociales et de la solidarité vis-à-vis des filles-mères, des pauvres, des enfants trouvés, qu'elle avait appris dans ses jeunes années à Florence.

Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que l'on redécouvre, en France, la vie et l'œuvre des époux Trocmé. Comme l'indique le fait qu'ils ont été honorés tous les deux du titre de « Justes parmi les Nations » (André en 1971 juste avant sa mort et Magda en 1984), c'est d'abord eu égard à leur rôle pendant la seconde guerre mondiale, à la lisière des Cévennes protestantes, qu'ils ont acquis une certaine renommée. Celle-ci s'affirma aux États-Unis et en Israël d'abord, et seulement ensuite en France. Bien des institutions ont contribué à leurs côtés au sauvetage de plusieurs centaines d'enfants juifs dans les villages du plateau du Vivarais-Lignon : ainsi la Cimade, l'Organisation de secours aux enfants, la Société Religieuse des Amis (ainsi que se dénomment eux-mêmes les quakers), le Secours suisse aux enfants, pour ne citer qu'elles, et également bien des particuliers, célèbres ou, plus souvent, anonymes. André et Magda Trocmé ont toujours défendu l'idée que ce sauvetage était une œuvre collective à laquelle avaient concouru des gens ordinaires. Dans le « Journal d'une Chambonnaise aux Indes », au cours de l'entretien qu'elle a avec le gouverneur Rajagopalachari, après sa visite du mausolée dédié à Gandhi⁴, la manière dont Magda Trocmé résume son engagement et celui de son mari face au nazisme souligne très bien ce qui a été de manière continue la courageuse position du couple. De même que le mérite de la résistance manifestée par les villages du Chambon-sur-Lignon et des environs face aux persécutions antijuives ne revenait pas individuellement aux époux Trocmé, de même, juge-t-elle, la condamnation de Pétain en 1945 ne pouvait être comprise comme celle d'un homme seul : elle frappait toute la France compromise avec

⁴ Cf. *infra*, « Le lieu de la mort de Gandhi », p. 191.

l'occupant. La même idée d'une faute collective se retrouvait on le sait chez le pasteur Niemöller vis-à-vis des Allemands⁵. Il va sans dire que les Trocmé condamnèrent sans réserve les sordides règlements de comptes qui marquèrent les premiers mois de la Libération de la France, en particulier dans le Midi – le plateau du Vivarais-Lignon en fut d'ailleurs épargné, à l'opposé de l'Ardèche voisine⁶.

L'International Fellowship of Reconciliation était née comme un mouvement pacifiste anglo-saxon pendant la Grande Guerre⁷, mais elle possédait une branche française, le MIR (Mouvement International pour la Réconciliation). Il semble que les convictions pacifistes et non-violentes d'André Trocmé se soient affirmées très tôt, au point qu'il était mal vu, au début de sa carrière de pasteur, par les autorités protestantes françaises. C'est ce qui explique qu'il accepta en 1934 une place d'intérimaire, dans une paroisse perdue du département de la Haute-Loire, dont le pasteur titulaire, Roger Casalis, voulait partir. La nomination de Trocmé comme pasteur venait en effet d'être bloquée dans la banlieue sud de Paris (Montrouge-Malakoff) et de nouveau à Thonon-les-Bains du fait de l'opposition de la commission exécutive de l'Église Réformée de Paris, malgré un vote unanime en sa faveur dans ces deux paroisses. Très jeune, André Trocmé avait été frappé par l'occupation allemande de la France du Nord, qu'il avait vécue personnellement à Saint-Quentin entre 1914 et 1918⁸. Il se scandalisa aussi des violences coloniales dont il fut le témoin pendant son service militaire au Maroc, en 1921-1923. Aussi le retrouva-t-on dès 1923 parmi les membres fondateurs du MIR, avec d'autres étudiants de la Faculté de théologie protestante de Paris où il faisait ses études

⁵ Voir Martin NIEMÖLLER, *De la culpabilité allemande*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1946.

⁶ P. BOISMORAND, *André et Magda Trocmé...*, *op. cit.*, p. 190-191.

⁷ Elle tire son origine d'un serment de renonciation à la guerre prêté ensemble par un quaker anglais (Henry Hodgkin) et un luthérien allemand (Friedrich Siegmund-Schultze) le 1^{er} août 1914. L'audience du mouvement se développa à partir d'une conférence donnée à Cambridge l'année suivante, et il se donna un cadre international (l'IFOR) à la rencontre de Bithoven, aux Pays-Bas, en 1919. La Fellowship rassemblait des chrétiens convaincus et militants, et se déclinait aussi selon les Églises (Baptist ou Methodist Fellowship of Reconciliation). En France, cependant, son audience restait beaucoup plus modeste.

⁸ Sa famille dut loger des officiers allemands, et Trocmé se lia à l'un d'entre eux, de convictions pacifistes. Parallèlement, il fréquenta le cercle local de l'Union chrétienne des jeunes gens (UCJG), la principale organisation de jeunesse protestante d'alors (la branche française du YMCA anglo-saxon). Par ailleurs, à l'occasion du premier ministère d'André Trocmé, en milieu populaire dans le département du Nord à partir de 1926 (à Sous-le-Bois, dans l'agglomération de Maubeuge, et à Sin-le-Noble), sa femme et lui purent apprécier de près l'importance des traces que la guerre avait laissées dans les petites villes industrielles qui avaient subi occupation et destructions.

(parmi lesquels figure le pasteur Henri Roser, l'un des compagnons du voyage en Inde de Magda⁹).

Dans leur paroisse de la Haute-Loire, après leur installation en 1934, les Trocmé multiplièrent les initiatives et les engagements auprès de la population locale. C'est ainsi qu'en même temps qu'elle élevait leurs quatre enfants, Magda prit part à la création d'un cadre pédagogique nouveau, l'École Nouvelle Cévenole (devenue ensuite le Collège Cévenol), dans lequel son mari et le pasteur Édouard Theis voulaient voir « un établissement secondaire affranchi de l'enseignement nationaliste de l'histoire, où des jeunes de tous les pays seraient formés en vue de la paix et dans l'esprit de l'évangile¹⁰ ». Se souvenant notamment de l'établissement de Torre Pellice, le fief des Vaudois italiens, où elle avait séjourné pour sa santé au début des années 1920, Magda Trocmé fut pour beaucoup dans l'inspiration de cette structure, dont la renommée était déjà internationale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (ainsi qu'en témoignent les nombreuses questions que lui adressent ses interlocuteurs indiens). C'est aussi cette initiative qui lia le couple aux divers courants du protestantisme nord-américain. Ils entrèrent en contact dès 1945 avec Tom Johnson, un pacifiste presbytérien dont André fit la connaissance dans un train en se rendant comme lui à une conférence de l'IFOR à San Francisco, et qu'il invita à venir au Chambon comme professeur d'anglais (Johnson lui-même se rendit d'ailleurs au World Pacifist Meeting). De même, par l'intermédiaire d'un couple de mécènes (Carl et Florence Sangree) dont par la suite le soutien au Collège serait indéfectible, qui étaient eux-mêmes congrégationalistes, les Trocmé nouèrent contact avec des membres éminents de la Société des Amis. Magda exerça elle-même à l'École Nouvelle Cévenole comme professeur d'italien, carrière qu'elle poursuivit d'ailleurs plus tard à l'école d'interprétariat de l'Université de Genève.

Lorsqu'ils quittèrent finalement le Chambon-sur-Lignon, en 1950, les époux Trocmé se fixèrent à Versailles pour y ouvrir une « Maison de la Réconciliation » (dite également « le Moulin de la paix »), centre de conférences et de rencontres internationales destiné à fournir un forum aux mouvements pacifistes que la guerre avait affaiblis ou disloqués. Cet organe servait de point d'attache aux activités de propagande du MIR pour l'Europe, pour lequel les époux Trocmé travaillèrent plus de dix ans avec un salaire pour deux, et au

⁹ Une autre figure du combat pour la reconnaissance de l'objection de conscience que les autorités protestantes françaises avaient privée de son droit d'être pasteur de paroisse. On ne lui en attribua une qu'après la Seconde Guerre mondiale. Par ailleurs, notons que Henri Roser témoigna lui aussi sur le congrès de 1949, dans le même numéro des *Cahiers de la Réconciliation* (février 1950, n° 2) que Magda, avec deux articles : « À propos de la rencontre pacifiste mondiale » (p. 2-5) et « Gandhisme » (p. 5-7).

¹⁰ Note dictée en 1970, citée par p. BOISMORAND, *Magda et André Trocmé...*, *op. cit.*, p. 101. Sur cette époque de la vie du couple Trocmé, voir parmi d'autres travaux Pierre BOLLE (dir.), *Le plateau Vivarais-Lignon. Accueil et résistance, 1939-1944*, Le Chambon-sur-Lignon, Société d'histoire de la montagne, 1992.

service duquel ils voyagèrent abondamment dans le monde entier pour faire la publicité de leur cause. Avant même 1950, ils s'étaient engagés dans cette direction. André se rendit aux États-Unis trois mois durant fin 1945 et début 1946, puis en Allemagne au printemps 1947, où il multiplia les entretiens et conférences. En 1948, il fit partie de la délégation de l'Union des Fédéralistes Européens, multinationale et œcuménique (avec par exemple l'abbé Pierre), qui alla rencontrer le pape Pie XII. Magda Trocmé de même alla établir des contacts avec des pacifistes italiens (décembre 1946-janvier 1947), et se dépensa sans compter pour faire fonctionner la Maison de la Réconciliation, traduisant et diffusant des brochures, programmant des conférences, partant elle-même en tournée.

La Fellowship of Reconciliation et la mission en Inde

Le séjour de Magda dont témoigne le document qui suit s'effectue dans un cadre bien précis : l'organisation en Inde d'un congrès pacifiste mondial, à l'initiative d'un quaker anglais, Horace Alexander, relayée par le poète indien Rabindranath Tagore¹¹. L'assassinat de Gandhi, en janvier 1948, avait conduit à reporter la conférence de plus d'un an et demi (Magda fait d'ailleurs allusion à l'exécution du tueur et d'un complice, qui eut lieu à la fin de 1949). L'idée principale était de mettre en contact les principaux animateurs de mouvements pacifistes et non-violents de l'Occident, tout juste émergé du chaos de la Seconde Guerre, avec les héritiers du gandhisme (au plan spirituel comme au plan politique, ce qui incluait donc aussi l'équipe de nouveaux dirigeants de l'Inde indépendante). Chaque pays devait déléguer quelques représentants et pour la France, Magda côtoyait le pasteur Henri Roser, Guy Marchand et Jérôme Sauerwein. Au total une soixantaine de personnes firent retraite, puis furent éclatées en petits groupes et envoyées à la découverte de différentes portions du pays, avant et au lendemain de la conférence proprement dite, qui dura trois jours¹².

Horace Alexander était une figure du pacifisme quaker (et également un ornithologiste célèbre). Adversaire de la Première Guerre mondiale, et reconnu par son gouvernement comme objecteur de conscience dès 1916, il s'était trouvé amené à représenter les quakers auprès de Gandhi en 1928. Devenu un des Anglais les plus intimement liés au Mahatma, il favorisa la conférence de Londres de décembre 1931 et créa ensuite le comité India Conciliation Group. Comme Magda Trocmé, il avait consacré une grande partie de son existence à

¹¹ Voir sur ce point P. BOISMORAND, *Magda et André Trocmé...*, *op. cit.*, p. 216-217, et Jake HODDER, « Conferencing the International at the World Pacifist Meeting, 1949 », *Political Geography*, n° 49, 2015, p. 40-50.

¹² *The Task of Peace Making. Reports of the World Pacifist Meeting, 1949. Shantiniketan and Sevagram*, Londres, Friends Peace Committee, 1950, 24 p. (mais une version beaucoup plus détaillée parut sous le même titre en Inde : Calcutta, Vishva-Bharati Publishing Department, 1951, xix-181 p.)

l'enseignement, notamment dans des collèges quaker comme celui de Birmingham. Même itinéraire ou presque pour une autre figure du pacifisme nord-américain évoquée dans le texte, qui accompagne Magda Trocmé dans plusieurs de ses pérégrinations vers l'Inde du Nord et le Pakistan : Mildred Fahrni. Fille de pasteur, cette Canadienne était arrivée à Londres avec une bourse d'études au moment de la conférence de 1931. Attachée dès lors au gandhisme, elle devait faire le lien par la suite entre l'engagement non-violent et le combat pour l'égalité raciale aux États-Unis. Elle participa de très près, en effet, aux opérations de Martin Luther King contre la discrimination raciale, par exemple le boycott de la compagnie d'autobus de Montgomery (Alabama) en 1955, et lui demeura attachée plusieurs années durant¹³.

Entre les deux dates, elle s'était signalée comme une adversaire résolue de la guerre (et notamment de l'implication du Canada, son pays d'origine, dans le conflit), et avait multiplié les conférences et les initiatives. En 1948 elle devint secrétaire de la branche canadienne de la FOR. Elle avait aussi fait ses premiers pas dans les organisations chrétiennes de jeunesse et de travail social, exactement comme Magda Trocmé. Elle avait donc pareillement bénéficié de l'héritage de Jane Addams (1860-1935), l'une des grandes figures de la National Urban League de l'ère progressiste. On peut rappeler qu'Addams elle-même avait appartenu à la FOR et avait épousé la cause du pacifisme à la fin de sa vie militante.

L'entourage de Magda Trocmé pendant le World Pacifist Meeting de 1949 n'est cependant pas composé que de représentants de la Société Religieuse des Amis. La FOR s'était appuyée à ses débuts sur bien d'autres obédiences, comme les Églises méthodistes, congrégationalistes, les disciples du Christ... bref les courants les plus impliqués dans le Social Gospel de Walter Rauschenbusch. Il y avait aussi au congrès nombre de militants européens dont le parcours était lié aux Églises protestantes et dont l'horizon apparaît très international. Plusieurs personnages évoqués dans le journal de Magda sont ainsi des pacifistes anglais, souvent depuis longtemps engagés dans la défense des intérêts de l'Inde, et parfois expatriés sur place. En Grande-Bretagne, la branche nationale de la FOR était relativement faible, et plutôt marginale dans le combat pacifiste de l'entre-deux-guerres, dominé par une organisation laïque, le mouvement No More War (successeur du reste de la No Conscription Fellowship active pendant la guerre de 1914-1918, et très radical politiquement). Affaibli après 1935 car privé du renfort du mouvement syndical et socialiste, désormais sensibilisé à la dégradation de la conjoncture internationale provoquée par la montée des fascismes, il devait fusionner en 1937 avec la

¹³ Magda Trocmé voyagea elle-même aux États-Unis en 1954-1955 dans le cadre d'un très intense programme de conférences organisé par l'IFOR pour lui lever des fonds. Elle relaya dans la presse protestante les succès obtenus par le pasteur King (voir ainsi *Cité Nouvelle*, 21 mars et 4 avril 1957). Elle rencontra également Rosa Parks, à côté de laquelle elle devait être honorée plus tard d'un Ph. D. *honoris causa* décerné par le Haverford College.

Peace Pledge Union, une structure dirigée par le prédicateur radiophonique Dick Shepard, qui avait patronné des rallyes, des sit-ins, des prestations de serment de masse. Pendant la guerre, la PPU s'employa surtout à aider les objecteurs de conscience. Elle avait encore 100 000 membres en 1945 (soit 20% de moins qu'en 1939, ce qui est une baisse modique) et John Middleton Murry dirigeait avec ardeur son journal, *Peace News*, à côté de Vera Brittain, véritable conscience morale du pacifisme britannique, qui donna d'ailleurs une préface aux actes du congrès de 1949.

Une place doit être aussi faite aux Nord-Américains, assez nombreux sur place, dont les obédiences religieuses sont aussi diverses que le protestantisme anglo-saxon est pluriel, et qui ont souvent nourri leurs engagements non-violents d'une inspiration réconciliant la tradition libertaire proprement américaine prise chez Thoreau et Whitman avec une imprégnation gandhienne plus ou moins forte. La non-violence gandhienne avait d'abord une portée morale (viser l'amélioration de soi, dans la tradition indienne), mais lorsqu'elle dépassait le cadre purement indien et se mêlait d'influences occidentales, on voyait fréquemment s'y introduire une volonté de canaliser l'impulsion des masses jusqu'à une forme d'ascétisme et de martyre, par le biais de la désobéissance civique¹⁴. Aux États-Unis, chez les pacifistes, tout comme en Europe, le message gandhien fut surtout reçu comme la prophétie d'un nouvel âge, comme un message religieux davantage que politique. Aussi retint-il davantage l'attention des penseurs chrétiens que celle de l'extrême gauche, même s'il lui était possible de s'articuler aux doctrines libertaires de la désobéissance civique issues de la pensée de Henry David Thoreau et de l'anarchisme américain. C'est surtout John Haynes Holmes, un disciple d'A. J. Muste travaillant comme lui dans le cadre de la FOR et tout comme lui pasteur protestant (unitarien), qui importa le gandhisme dans sa prédication, dès le lendemain de 1918 (alors qu'il ne rencontra vraiment Gandhi qu'en 1930). Mais du point de vue politique, le « passeur » du gandhisme vers les États-Unis fut Richard Gregg, dont le *Power of Nonviolence* eut une influence capitale dans les années de la Grande Dépression : Gregg, qui est présent au congrès de 1949 et que Magda qualifie de « presque vieux » avait observé *in-situ* la marche du sel de 1930¹⁵.

¹⁴ Et non pas « civile », bien sûr, comme une traduction hâtive du titre de Thoreau, *Civil Disobedience*, a eu tendance à l'acclimater en langue française. Il y a cependant débat sur ce point au sein des mouvements non-violents français : voir Jean-Marie MULLER, *Le dictionnaire de la non-violence*, Paris-Gordes, Le Relié, 2005.

¹⁵ Sur ces courants, voir Scott H. BENNETT, *Radical Pacifism. The War Resisters League and Gandhian Nonviolence, 1915-1963*, Syracuse (NY), Syracuse University Press, 2003. En même temps, il faut souligner le rôle propre de Shridarani, nationaliste indien et disciple de Gandhi parti en exil en 1934, qui avait trouvé asile à New York et poursuivi des études à Columbia. Il interpella et bouscula les pacifistes américains, en pointant leur absence de programme d'action concret et leur capacité à se payer de mots. À partir de 1942, il se rapprocha du Committee on Racial Equality (CORE) de James Farmer et travailla aussi avec A. J. Muste.

Les méthodes de la non-violence semblaient devoir demeurer, aux États-Unis, l'affaire d'activistes et d'originaux issus de la bourgeoisie cultivée, mais ne paraissaient guère être en mesure d'entraîner les masses. Cependant le gandhisme avait aussi essaimé dans le renouveau culturel de Harlem entre les deux guerres ; le quartier avait son ashram, créé en 1940 par Jay Holmes Smith, un missionnaire méthodiste revenu d'Inde converti aux doctrines gandhiennes, après un séjour de dix ans. Et entre 1941 et 1943, certains leaders du mouvement noir nord-américain plaidaient déjà pour que ces méthodes soient mises en œuvre afin de faire avancer la cause de l'égalité des races. Opposé sur ce point à William E. DuBois, qui restait sceptique, James Farmer adressa même un mémo à Muste pour le presser de mettre la FOR au service de cette cause. Le syndicaliste Philipp Randolph l'incorpora à son March on Washington Movement, destiné à persuader Roosevelt qu'il y avait urgence à légiférer dans le domaine du travail, du moins pour toutes les branches œuvrant pour la défense nationale, en faveur de l'égalité des travailleurs de couleur. Holmes Smith, quant à lui, développa une doctrine qu'il dénomma *kristagraba*, comme une sorte de synthèse entre la *satyagraha* de Gandhi et le christianisme, subordonnant la résistance individuelle à l'implication dans l'action collective, donc donnant un tour bien plus contestataire au mouvement¹⁶.

Par ailleurs, aux États-Unis, il existait depuis longtemps une alternative non religieuse à la FOR, la War Resisters League, fondée par Jessie Wallace Hagan pendant la Grande Guerre et développée dans les années 1920. D'abord confidentielle, elle avait progressé dans les années 1930 et atteint en 1942, à son maximum d'audience, des effectifs de 900 membres actifs et de 19 000 affiliés (ayant signé sa déclaration). La ligue s'appuyait sur la même base sociologique de moyenne bourgeoisie (enseignants, étudiants, *clergymen*, femmes au foyer) que la FOR, du reste. Peut-être était-elle plus désireuse de cesser de faire rimer non-violence et passivité, donc d'ouvrir son répertoire d'actions à d'autres méthodes et d'autres terrains afin de peser sur le calendrier des réformes économiques et sociales dont l'Amérique de la Grande Dépression avait besoin. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les deux organisations travaillèrent avec les courants non-violents « historiques » du protestantisme (les anabaptistes et les quakers, surtout) à faciliter la reconnaissance des objecteurs de conscience. Elles prirent contact avec Roosevelt dès le début de 1940 pour obtenir que soit aménagé un statut de non-combattant dans les unités de l'armée et, pour les réfractaires les plus intransigeants, qu'on mette en place un service civil, avec des tâches d'intérêt général : ce furent les « camps » du Civilian Public Service, lancés en février 1941. Après refus du président de monter un programme d'aides publiques spécifiques, les Églises acceptèrent de financer elles-mêmes les

¹⁶ Pour tout ce passage, je m'appuie notamment sur Richard G. FOX, « Passage from India. How Westerners Rewrote Gandhi's Message », *Humanities*, n° 19, 1998 (repris dans ID. et Orin STARN (dir.), *From Resistance to Revolution. Cultural Politics and Social Protest*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 1997, p. 65-82).

camps, en général dans des régions forestières (le premier ouvrit en mai 1941)¹⁷. Tout était donc en place avant même l'attaque japonaise de Pearl Harbor et l'entrée des États-Unis dans le conflit. Mais nombre de pacifistes engagés allaient déclencher des incidents au sein du CPS, grèves et protestations diverses contre le régime « militaire » que les objecteurs subissaient – l'une des plus importantes mobilisations eut lieu au camp de Glendora, Californie, en 1946. Plusieurs dizaines de contestataires finirent emprisonnés, et s'essayèrent à faire avancer les règles carcérales en vigueur (correspondance, visite, confinement, ségrégation raciale) en multipliant refus d'obéissance et grèves de la faim – ainsi Igal Roodenko, délégué américain de la WRL présent au World Pacifist Meeting. En Europe, un tel système de « chantiers » accueillant les objecteurs s'était également développé avant 1939, quoique plus lentement – dès 1920 à Verdun, à l'initiative de l'ingénieur suisse Pierre Cérésolle ; les réseaux de ce Service Civil International cherchaient depuis peu à adresser des volontaires vers l'Afrique et l'Asie. Magda Trocmé évoque d'ailleurs plusieurs fois cet enjeu du « service civil », un des succès à mettre à l'actif des pacifistes auquel l'Inde indépendante pouvait donner une résonance nouvelle puisqu'elle voyait se multiplier les projets bénévoles dévolus à l'intérêt collectif et au solutionnement des difficultés du pays. Le récit de Magda, par sa fraîcheur et son caractère direct, rend donc compte à la fois de la grande variété des courants pacifistes et simultanément de la communauté d'esprit qui les réunissait lors de leur face à face avec un nouvel État qui avait gagné sa liberté par la non-violence et la désobéissance civique.

Le sous-continent indien au lendemain de l'indépendance, un kaléidoscope

La précipitation dans laquelle les Britanniques, avec le dernier vice-roi, lord Mountbatten, avaient réglé la question de l'indépendance a été souvent déplorée, bien que la grande majorité des autres puissances coloniales n'aient pas fait mieux lorsqu'il leur a fallu évacuer leur ancien pré carré¹⁸... L'ex-Empire des Indes était une véritable mosaïque travaillée par des divisions

¹⁷ Face au conflit, les quakers étaient loin d'être unanimement pacifistes, au contraire. En Amérique, 75% des adeptes en âge de servir allèrent à l'armée, plus ou moins. Certains pôles du protestantisme quaker étaient même très nettement hostiles à l'objection de conscience (notamment les fondamentalistes du Midwest et de Californie). Voir sur ce point les commentaires de Jeanne Henriette LOUIS, *L'engrenage de la violence. La guerre psychologique aux États-Unis pendant la deuxième guerre mondiale*, Paris, Payot, 1987.

¹⁸ Rappelons que l'*India Independence Act* fut proposé au vote des Communes par Attlee dès 1945, et que Mountbatten plaida pour que le calendrier soit accéléré afin qu'il entre en vigueur le 1^{er} août 1947 : Mountbatten resta sur place jusqu'en juin 1948 comme gouverneur général de l'Inde (considérée désormais comme un Dominion) et laissa ensuite la place à un national, Rajagopalachari. Le premier président de la République de l'Inde, Prasad, prit ses fonctions en janvier 1950 (Magda Trocmé annonce son élection quasi assurée).

fondées sur les ethnies, les langues, les castes, les sectes, les obédiences confessionnelles. Le président de la Constituante, Rajendra Prasad, en donne à Magda Trocmé un saisissant raccourci : « La séparation du Pakistan, l'immensité du pays (un vrai continent), la multiplicité des langues, l'analphabétisme (3% d'Indiens savaient lire il y a cinq ans, 15% aujourd'hui), la multiplicité des religions, l'afflux de six à sept millions de réfugiés venus du Pakistan ; autant de problèmes presque insolubles, posés aux Constituants. » Au moment où les militants pacifistes arrivèrent en Inde, fin 1949, seul le problème des États princiers paraissait réglé : grâce aux pressions conjointes de Lord Mountbatten et de Vallabhbhai Patel, près de 600 souverains avaient signé pour l'intégration (*Instruments of Accession to India*) pour le 15 août 1947, et même si l'harmonisation administrative n'était pas achevée, le maintien de l'Indian Civil Service permettait de donner à l'ensemble du sous-continent un semblant de cohésion.

Il est manifeste que le fonctionnement de la mission des délégués pacifistes faisait volontairement une place à une forme de tourisme, de voyage d'enquête (ainsi qu'en témoignent les développements sur le Taj Mahal d'un côté et ceux sur les camps de réfugiés de l'autre) tout en jouant la carte de l'immersion des délégués dans la société hôte. Bien des éléments des notes de Magda Trocmé relèvent donc moins de l'histoire politique de cette confrontation entre les pacifistes occidentaux et l'Orient que de l'histoire du voyage aux Indes. Il existe sur ce dernier point une très abondante historiographie¹⁹, dont une partie est notamment consacrée au regard des femmes sur l'Inde placée sous la domination britannique. Le plus souvent, après avoir tenté d'établir l'existence d'une vue séparée, discrètement alternative à l'image de l'Inde répandue par l'abondante production des guides, *travelogues* et récits masculins, ces travaux ont d'ailleurs conclu que s'il se glissait peut-être dans certains interstices, le point de vue des femmes voyageant dans l'Inde coloniale n'opérait pas de rupture nette avec le classique « regard impérial », pour reprendre l'expression de Mary Louise Pratt²⁰.

Dans le témoignage de Magda Trocmé, bien des choses relèvent des *topoi* du voyage en Inde tel qu'il existait depuis le milieu du XVIII^e siècle, et surtout

¹⁹ Un aperçu en est donné par exemple par Kate TELTSCHER, « India/Calcutta : city of palaces and dreadful night », in Peter HULME et Tim YOUNGS (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 191-206. La diversité de cette littérature apparaît bien dans Hari Krishen KAUL, *Travels in South Asia. A Selected and Annotated Bibliography of Guide-Books and Travel-Books on South Asia*, New Delhi, Arnold-Heinemann, 1979, et John F. RIDDICK, *Glimpses of India. An Annotated Bibliography of Published Personal Writings by Englishmen, 1583-1947*, New York, Greenwood Press, 1989.

²⁰ Voir la conclusion d'une étude comme celle d'Indira GHOSE, *The Power of the Female Gaze. Women Travellers in Colonial India*, Delhi-New York, Oxford University Press, 1998, p. 158-165. Voir également plusieurs articles du recueil de Nupur CHAUDURI et Margaret STROBEL (dir.), *Western Women and Imperialism. Complicity and Resistance*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1992.

depuis qu'au siècle suivant, la révolte de 1857 avait ramené l'Inde anglaise à l'attention de l'opinion occidentale. On se souvient peut-être que le capitaine Nemo, le héros de *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, est par sa naissance un prince indien, dont la famille a été victime de l'arbitraire du colonisateur. L'empreinte de l'Inde sur l'imaginaire de Jules Verne est manifeste d'ailleurs dès le *Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours*, qui consacre un long épisode à la traversée du sous-continent, et qui fait d'ailleurs épouser à Phileas Fogg au terme de son périple la jeune veuve indienne qu'il avait sauvée du sacrifice. La tradition descriptive de l'Inde par la littérature de voyage était cependant surtout le fait des Britanniques, parmi lesquels les missionnaires et les officiers occupèrent toujours la première place (bien qu'on dispose aussi de mémoires de colons, d'entrepreneurs, ou de fonctionnaires). La contribution des voyageurs non-Britanniques est nettement plus modeste, celle des écrivains de fiction non-anglophones aussi, et c'est plus vraisemblablement le roman populaire et la littérature enfantine qui ont le plus contribué, pour les pays du continent européen (et *a fortiori* pour un pays comme l'Italie, où Magda Trocmé avait grandi), à acclimater une certaine idée reçue de l'Inde et de ses mystères. Son récit n'évite donc pas les passages obligés et morceaux de bravoure : les animaux sacrés, les promenades à dos d'éléphant auxquelles bien entendu elle ne déroge pas, les castes et leur système de distinction, les idoles et les cérémonies (mariages, crémations, etc...). De la même manière, il aborde bien entendu des choses relevant de l'anecdote distrayante et de la rupture de ton, comme le séjour des Indes en offrait tellement au visiteur occidental, même le plus dépourvu de préjugés : ainsi la mention de cet hôte policier qui les réveille pour leur faire goûter du lait de buffle, ou l'hôpital où Mirabehn s'occupe des vaches devenues trop vieilles, soulageant ainsi les paysans auxquelles elles ne rapportent plus rien et qui ne peuvent les conserver.

Quant à la religion hindouiste, Magda Trocmé et les militants de la Réconciliation la voient naturellement avec bienveillance et tolérance, mais sans se dissimuler les conséquences qui sont les siennes sur l'édifice social du pays et sur les valeurs des habitants. On se rappelle sans doute que l'anglicanisme, au temps de la colonisation britannique, avait été fort déconcerté par les croyances locales et s'était montré hostile à toute étude sérieuse des textes védiques susceptible de leur reconnaître une dignité égale à celle de la religion chrétienne. Ce sont souvent des pasteurs méthodistes ou presbytériens comme l'Écossais John Stevenson qui furent à l'origine des premières collectes de manuscrits (qui devaient entrer dans les collections de l'East India Company et du British Museum) ou des premiers travaux sanskritistes appelés à fournir la base scientifique pour le déchiffrement des écritures et des hymnes védiques²¹. À

²¹ Voir à ce sujet l'article de Guillaume DUCŒUR, « Max Müller (1823-1900), de l'édition textuelle du Rig Veda à l'histoire comparée des religions », *Source(s). Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, n° 2, 2013, p. 81-104 et celui de Philip CONSTABLE, « Scottish missionaries, "protestant

propos du phénomène de la sainteté, Magda Trocmé se montre sans concession : « Il s'agit d'une croyance superstitieuse qui veut que l'on offre une partie de l'argent que l'on a mal gagné à une œuvre sainte pour libérer sa conscience. Cependant, à côté de vous, des familles entières croupissent dans la misère. » Mais ailleurs, elle montre davantage de souplesse, pressentant que cette fascination de la population de l'Inde pour les personnages habités ou élus par la divinité (elle donne l'exemple des visites muettes que certains admirateurs rendent à Mirabehn ou rendaient autrefois à Gandhi lui-même) est un ressort essentiel des mentalités collectives.

Elle demeure dans un mélange de respect et de circonspection en ce qui concerne l'islam. Dès lors qu'elle se trouve au Pakistan oriental (qui deviendra plus tard le Bangladesh), elle ne manque pas de noter la réclusion et la sujétion d'une grande partie des femmes, sans dissimuler qu'elles paraissent y consentir sans sacrifice. Elle observe aussi, comme l'avait fait bien longtemps auparavant lady Montagu à Constantinople, que la claustration est aussi l'une des conditions de l'accession à une sociabilité proprement féminine²². La situation faite aux femmes, dans la mesure même où elle lui apparaît extrêmement contrastée selon les régions et selon l'échelle sociale, lui donne beaucoup de matière à réflexion. Des organisations nationales existaient avant la seconde guerre mondiale (la plus connue étant la All-India Women's Conference), mais trop bourgeoises et urbaines sans doute pour représenter réellement « la » femme indienne, et probablement trop laïques pour retenir l'attention des femmes musulmanes. Celles-ci avaient en retour rapidement suscité leurs propres structures : la bégum Shah Nawaz, originaire du Punjab, s'occupa ainsi de créer une All-India Moslem Women's League afin de stimuler la conscience politique des femmes musulmanes, malgré les réticences de Jinnah et les quelques tensions que cela provoqua vis-à-vis de ses anciennes complices de la AIWC²³. Six millions de femmes ayant un certain niveau de fortune et d'éducation étaient néanmoins appelées à voter, en 1937, aux termes du *Government of India Act* de 1935, et plusieurs d'entre elles purent candidater sur des sièges réservés aux législatures régionales, par exemple Radhabai Subbarayan à Madras. Gandhi et les leaders du Parti du Congrès voyaient favorablement leur implication dans la construction de la nation nouvelle²⁴, et

hinduism" and the Scottish sense of Empire in nineteenth- and early twentieth-century India », *Scottish Historical Review*, vol. 86, n° 222, octobre 2007, p. 278-313.

²² On peut consulter les extraits présentés dans l'anthologie d'Indira GHOSE (éd.), *Memsabibs Abroad. Writings by Women Travellers in Nineteenth-Century India*, Delhi-New York, Oxford University Press, 1998.

²³ Geraldine FORBES, *Women in Modern India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 196, et Shahida LATEEF, *Muslim Women in India. Political and Private Realities, 1890-1980s*, Londres, Zed Books, 1990, p. 91.

²⁴ Voir par exemple les opinions recueillies par Camille DREVET, *Gandhi et les femmes de de l'Inde*, Paris, Denoël, 1959 et celles exprimées par Nehru lui-même : Jawaharlal NEHRU, *Ma vie et mes prisons*, Paris, Denoël, 1952.

même s'ils n'étaient pas toujours pressés de leur faire une place dans les structures politiques, il y avait au lendemain de l'indépendance un pourcentage de femmes parlementaires ou ministres tout à fait à la hauteur des normes occidentales de l'époque, de l'ordre de 2 à 5% (seules les démocraties scandinaves dépassaient alors les 30%). Plusieurs personnalités très en vue obtinrent des postes ministériels ou diplomatiques d'envergure : parmi elles Vijayalakshmi Pandit, la propre sœur de Nehru, qui fut placée à la tête du ministère de la Santé et du Gouvernement Local de l'Uttar Pradesh (elle devint déléguée de l'Inde aux Nations Unies en 1947, ambassadrice à Washington puis en 1949 à Moscou). Dans l'Inde nouvelle, la plupart des organisations féministes de l'ère coloniale avaient donc désormais droit de cité. Ainsi qu'en témoigne Magda Trocmé, elles purent aisément développer leurs programmes d'aide sociale (dispensaires, centres de soins, logements d'urgence, cours pour adultes, bibliothèques), et accessoirement engendrer leur propre bureaucratie. Ces femmes avec lesquelles Magda Trocmé est appelée à dialoguer, appartenant elles-mêmes à la haute société, se montrent raisonnablement optimistes et satisfaites des réformes effectuées. Quelques semaines après le séjour des congressistes, la constitution de 1950 devait reconnaître l'égalité des droits. L'*Hindu Code* devait normaliser le droit du mariage et le droit patrimonial entre 1950 et 1955.

Seules les militantes communistes comme Vibhla Farooqui protestaient alors nettement contre ce minimalisme des objectifs et contre cette proximité vis-à-vis de l'appareil d'État qui marquaient les féministes indiennes. Elles avaient parfois donné à leur programme un tour très radical, à la faveur des luttes anti-anglaises menées pendant la guerre (beaucoup de militantes avaient en effet adhéré au communisme en prison). Leur National Federation of Indian Women appelait en tout cas à dépasser la simple bienfaisance pour promouvoir une véritable égalité. Certaines disciples de Gandhi appelaient elles aussi à une poursuite des réformes destinée à atteindre à une véritable transformation des structures économiques et sociales du pays, désormais débarrassé des Anglais : parmi elles, Krishnabai Nimbkar, autrefois jetée en prison pour les manifestations qu'elle avait orchestrées à Madras pendant le mouvement de désobéissance civique de 1930-1932.

L'approche de cette matière par Magda Trocmé est marquée par le souci de la recevoir dans sa diversité et sa complexité, sans jugement de valeur. De manière manifeste, l'activiste de la paix est respectueuse des différences, et il est très rare que dans ses notes elle se déclare heurtée ou en rupture avec quoi que ce soit... Bien qu'elle se rende sur place en représentante d'un certain nombre d'initiatives et de traditions militantes de l'Occident, elle ne se présente pas à ses hôtes en donneuse de leçons. Il apparaît également très bien que ses conférences et causeries radiophoniques ne sont jamais pour elle l'occasion de se faire valoir. Elle ne se départit pas de la modestie et de la discrétion d'une observatrice neutre, qui est sur place pour apprendre au moins autant que pour enseigner. Cette perspective suffit à différencier fortement son point de vue et son positionnement de ceux de visiteuses britanniques de l'ère coloniale. Les

mieux intentionnées d'entre elles ne s'étaient jamais tout à fait départies d'une appréciation normative des bizarreries de la société indienne, des croyances religieuses, et de la situation faite aux femmes²⁵. Ainsi, Mary Carpenter (1807-1877) peut apparaître archétypique d'une empathie qui ne se défait pas entièrement d'une position de supériorité, tant sa problématique tourne autour du contrôle social et du relèvement d'une femme indigène fondamentalement « dégradée ». De confession unitarienne, celle qui fut une ardente militante de l'éducation des femmes et de la réforme des prisons avait beaucoup insisté dans son *Six Months in India* (2 vol., Longman, 1868) sur la nécessité de former des institutrices et de scolariser les filles, ainsi que sur les inégalités entre femmes des hautes et des basses castes. Même dans un certain sens les Anglaises expatriées influencées par la philosophie indienne ou par le gandhisme avaient pris position pour un *aggiornamento* des mœurs familiales du Raj. C'est tout à fait clair pour Annie Besant, installée à Calcutta dès le début des années 1900 et qui devait y vivre jusqu'en 1933, au cœur d'une curieuse alchimie de la théosophie et des philosophies indiennes. Besant œuvra pour faire modifier la législation sur le mariage et l'héritage en faveur des femmes (retard jusqu'à 15 ans de la possibilité de se marier pour les filles, droits des veuves sur leur patrimoine)²⁶ et pour pousser le pouvoir britannique à accorder aux Indiens un *Home Rule*. C'est également avéré dans cas de Beatrice Webb, évoquée *supra* par l'article de Marie Desaunay²⁷. Sans doute est-ce beaucoup moins évident pour Mirabeen, fidèle assistante de Gandhi qui est évoquée par Magda, réellement immergée dans la société hôte et désireuse de la faire évoluer selon ses propres règles, non selon

²⁵ Voir I. GHOSE, *The Power of the Female Gaze...*, *op. cit.*, p. 120-136, ainsi qu'Antoinette BURTON, « The white woman's burden: British feminists and the "Indian woman" », dans M. STROBEL et N. CHAUDHURI (dir.), *Western Women and Imperialism...*, *op. cit.*, p. 136-157. On peut se référer aussi à Margaret STROBEL, *European Women and the Second British Empire*, Bloomington et Londres, Indiana University Press, 1991, et à l'article très pertinent de Janaki NAIR, « Uncovering the Zenana. Visions of Indian womanhood in English women's writings, 1813-1940 », *Journal of Women's History*, vol. 2, n° 1, 1990, p. 8-34.

²⁶ Dans la première partie de sa vie, Annie Besant (1857-1933) avait milité pour la cause néomalthusienne, celle donc de la liberté sexuelle. Une fois installée en Inde, elle noua elle-même une liaison avec un autochtone beaucoup plus jeune qu'elle (les contacts entre Blancs et Indiens faisaient partie des grands tabous de l'entreprise coloniale britannique, bien entendu). Mais à travers ses attaques contre les mariages précoces, elle empruntait le même chemin que d'autres Victoriennes, méfiantes envers la sexualité de la femme indienne. Cf. Nancy L. PAXTON, « Complicity and resistance in the writings of Flora Annie Steel and Annie Besant », dans M. STROBEL et N. CHAUDHURI (dir.), *Western Women and Imperialism...*, *op. cit.*, p. 158-176. Elle avait également travaillé comme journaliste à publiciser les conflits du travail dans les *sweated trades* fortement féminisés et à encourager la syndicalisation des femmes. À son sujet, voir Anne TAYLOR, *Annie Besant, a Biography*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

²⁷ Beatrice WEBB et Sidney WEBB, *Indian Diary*, éd. de Nijara GOPAL JAYAL, Oxford, Oxford University Press, 1987. Le couple avait séjourné longuement sur place en 1911-1912. Ils furent directement impliqués dans les affaires de l'Inde lorsque Sidney entra comme Colonial Secretary dans le gouvernement du travailliste Ramsay Macdonald en 1929-1931. Par ailleurs c'est le neveu de Beatrice, Stafford Cripps, qui fut en mission sur place en 1942 et tenta de préparer la décolonisation.

des logiques surimposées. L'approche que privilégie la déléguée du Mouvement International de la Réconciliation est en tout cas indiscutablement celle d'une ouverture à l'altérité, si radicale et déconcertante soit elle. Sa démarche intellectuelle n'est pas tant ici celle de l'enquêtrice sociale que celle d'une femme témoignant pour la réconciliation et la fraternité. Ainsi qu'elle l'écrit,

il faut se mouvoir dans d'autres civilisations pour pouvoir ouvrir les yeux sur les erreurs de notre civilisation à nous, [nous qui] (...) vivons d'une façon trop superficielle, (...) [nous dont] le christianisme a été magnifique mais [dont] la chrétienté s'est trompée.

Sans doute, les contrastes sociaux de l'Inde suscitent chez Magda Trocmé une certaine amertume, alors même qu'elle n'a qu'un aperçu indirect de l'exceptionnelle concentration des richesses qui est la réalité de l'Inde tout juste sortie du joug anglais. Elle va jusqu'à soutenir que les capitalistes du pays se sont servis du gandhisme pour se débarrasser du colonisateur britannique, ce qui est certainement excessif. La vérité est que les milieux d'affaires indiens avaient contribué à relancer une importante activité industrielle dans le pays à compter des années 1910-1920, et qu'aux sources du nationalisme et de la doctrine du parti du Congrès, il y avait la prise de conscience que la domination britannique avait ruiné les anciennes branches d'activités, pourtant florissantes, notamment celles du textile. Mais les forces vives du Parti du Congrès ne reposaient pas pour autant seulement sur les milieux d'affaires. Par ailleurs, compte tenu de ses convictions, la perception des choses dont témoigne Magda (qui se ressent bien sûr aussi de la présentation qui lui en est faite par ses interlocuteurs) met spécialement en valeur la dimension utopique et égalitaire des premiers gouvernements de l'Inde indépendante. À l'encontre de Patel, numéro deux du gouvernement derrière Nehru et tenant d'une ligne plus conservatrice, le pays allait mettre en place une politique économique fondée sur la planification et l'intervention de l'État, quoique respectueuse des règles du capitalisme libéral. L'objectif premier était de doter l'Inde nouvelle de l'industrie lourde qui lui faisait défaut, et le régime était prêt à faciliter les ambitions des grands groupes, qui existaient déjà dans le textile, le ciment ou les biens de consommation courante tels que Tata et Mittal – ce qui motive sans doute les remarques de Magda sur le capitalisme indien : il était bien une réalité, en 1950, avec une exceptionnelle concentration des capitaux et des leviers du pouvoir entre les mains de quelques dizaines de familles seulement²⁸.

Magda Trocmé apparaît, comme le reste des participants du World Pacifist Meeting de 1949, tous hôtes occidentaux du nouveau régime indien, heurtée par l'exclusion et la misère qui sont le lot des plus basses couches sociales. Elle va bien sûr avec ses compagnons de mission à la rencontre des « intouchables », depuis longtemps déjà objets d'un « travail social » de la part des missions chrétiennes présentes sur place, spécialement dans les grandes

²⁸ Max-Jean ZINS, *Histoire politique de l'Inde indépendante*, Paris, PUF, 1992, p. 110-111.

villes²⁹. Gandhi épousa leur cause, avec l'aide du Dr Ambedkar, les surnommant les *Harijan*. Le système des castes faisait partie alors des cadres en apparence les plus incompatibles avec les valeurs démocratiques de l'Inde nouvelle. Près d'un huitième de la population indienne, quelques 400 castes étaient considérées comme intouchables, c'est-à-dire impures et pour ce motif infréquentables, voire invisibles. Les articles 15 et 17 de la constitution indienne de 1950 devaient déclarer illégal le statut d'intouchable, sans avoir pour autant d'effet très net. De la même manière, son parcours à travers l'Inde et le Pakistan lui fait rendre compte de nombreux projets destinés à réduire les inégalités, et notamment celles qui sévissaient dans le monde rural. C'est peu dire que les propositions fleurissaient, en Inde, au lendemain de l'indépendance, pour porter remède à la situation désespérante des journaliers et métayers. Nehru avait ses vues sur la réforme agraire à réaliser, tout en gardant un œil sur l'autosuffisance alimentaire du pays qui restait l'objectif politiquement le plus symbolique, étant donné le cruel souvenir qu'avait laissé la famine de 1943 au Bengale³⁰. Certains disciples de Gandhi comme Vinoba Bhave tentaient de persuader les propriétaires terriens de livrer une partie de leurs terres (1/6^e) aux paysans pauvres et aux sans-terre, dans le cadre de missions foncières, qui encourageaient aussi, dans un deuxième temps, à consolider la communauté rurale³¹.

Bien évidemment, il y a chez Magda Trocmé comme sans doute chez les autres délégués pacifistes la tentation de décrire un pays en marche, que la décolonisation conduit à prendre enfin son destin en mains, en ne comptant que sur ses propres forces (comme l'ont fait nombre d'observateurs venus de l'Europe ou de l'Amérique vis-à-vis des nouveaux États du « milieu de siècle » : Dos Passos pour le Brésil, Beauvoir pour la Chine...). Une certaine dose d'angélisme règne aussi dans la vision qu'elle et les autres acteurs de cette conférence internationale semblent avoir du communisme mondial d'alors. Il était communément admis alors que le mouvement de l'Histoire, en Asie, avait les couleurs du marxisme-léninisme, et certains observateurs voyaient Nehru et les élites dirigeantes de l'Inde indépendante comme des Kerenski dont la révolution bourgeoise serait bientôt emportée par les masses.

²⁹ Voir surtout Mary Ann LIND, *The Compassionate Memsahib. Welfare Activities of British Women in India, 1900-1947*, New York, The Greenwood Press, 1988.

³⁰ Sur ce point, voir Frédéric LANDY, *Un milliard à nourrir. Grain, territoire et politiques en Inde*, Paris, Belin, 2006.

³¹ Vinoba Bhave devait lancer un peu plus tard, en 1957, une Peace Army sous le nom de Shanti Sena : un corps de volontaires de la paix, disciplinés et motivés, prêts à se porter partout où menaçaient de se déclencher des violences inter ou intra-communautaires, qui fonctionna surtout pour propager des initiatives de bienfaisance et des projets de développement rural. Voir Peter BROCK, *Twentieth-Century Pacifism*, New York, Van Nostrand Reinhold, 1970, p. 216-220. On peut consulter aussi le livre de LANZA DEL VASTO, *Vinobâ ou le Nouveau pèlerinage*, Paris, Denoël, 1954 (rééd. Gallimard-Folio, 1982). Lanza del Vasto s'était rendu en Inde auprès de Gandhi dès 1936 et il visita de nouveau le pays en 1954.

Le communisme menaçait-il sérieusement de gagner la partie en Inde, comme Magda semble le sous-entendre plusieurs fois ? Après tout, des formations communistes l'avaient emporté sur des partis nationalistes, ainsi qu'en témoignait l'exil tout récent de Chiang Kai-shek et de ses derniers fidèles à Taiwan. Mais les choses ne semblaient pas être si avancées. D'abord parce que le Parti, malgré de substantiels progrès, n'avait pas emporté la victoire dans les campagnes. Créé en 1925, rapidement présent dans le mouvement syndical et aussi parmi les paysans, il s'était trouvé décapité par les dizaines d'arrestations provoquées en 1929 par l'affaire du complot de Meerut. Sa progression n'avait repris qu'à la fin des années 1930 et à la faveur de la guerre dans laquelle la Grande-Bretagne avait, sans discussion possible, entraîné l'Inde. Deux révoltes rurales avaient frappé l'opinion au sortir de la guerre dans lesquelles ils se trouvaient impliqués. En 1946-1947, le mouvement Tebhaga dans le nord du Bengale (dont l'objectif étant de faire concéder aux métayers les 2/3 de la récolte) avait uni musulmans et hindous, mais succombé rapidement face à la répression policière et aux désordres généralisés consécutifs à la séparation entre l'Inde et le Pakistan. Et aussi dans le mouvement Telengana, dans l'Hyderabad (l'Andhra Pradesh actuel), à partir de juillet 1946, préparé par des conseils villageois pendant toute la durée du conflit mondial, qui rallia près de 3000 communautés rurales à des mots d'ordre favorables aux sans-terres (distribution de terres en jachère, garanties sur les baux, salaires minimum pour les ouvriers agricoles). La guérilla fit perdre aux autorités le contrôle de la région au début de 1948, jusqu'à ce qu'on lui oppose une réponse militaire à compter de juillet de la même année, et elle s'étiola peu à peu, sans être cependant tout à fait éteinte au début de 1950. Ensuite, du fait des ambiguïtés stratégiques des communistes indiens. Opposés à la stratégie de la non-violence de Gandhi mais revendiquant comme lui l'indépendance immédiate du pays, ils avaient changé leur fusil d'épaule pendant la Seconde Guerre mondiale, en s'opposant au mouvement *Quit India*, sur instruction de Moscou, afin d'appuyer l'effort de guerre de la Grande-Bretagne contre le Japon (dont les troupes envahirent une partie de l'Assam, au maximum de l'avancée nipponne). Avec l'indépendance, les communistes indiens semblaient se résigner à emprunter une voix légaliste : n'étaient-ils pas la principale force d'opposition aux élections générales de 1952 et 1957, parmi plusieurs petites formations qui se disputaient les voix qui n'allaient pas au Parti du Congrès, toujours situé autour de 45% des suffrages, et qui raflait le plus gros des sièges grâce au système majoritaire à un tour repris des Britanniques. En tout cas, ils prenaient part aux processus parlementaires et constitutionnels, soutenaient la politique extérieure de Nehru, et allaient jusqu'à défendre l'idée d'une transition pacifique au socialisme³².

Par ailleurs, on peut estimer (avec le recul, évidemment) que Magda Trocmé ne mesurait pas tout à fait l'âpreté de la rivalité et disons-même de la

³² Au point qu'en 1964, il y eut scission, les marxistes purs partant fonder le Communist Party of India (Marxist).

haine opposant l'Inde et le Pakistan au lendemain de la partition. La formation des deux États semble pourtant avoir été vue comme la moins pire des solutions par la plus grande partie des dirigeants de l'Inde nouvelle (seul Gandhi y resta jusqu'au bout opposé, parce qu'il tenait pour « immoral » le fait de refuser *a priori* la coexistence confessionnelle). La cohérence et la stabilité du pays devaient en être renforcées. Mais c'était compter sans les terribles affrontements que susciteraient les régions disputées et sans les transferts de population qui en résulteraient³³. Là aussi, les visiteurs occidentaux de 1949-1950 ne devinaient sans doute pas l'ampleur des massacres qui avaient eu lieu, et leurs interlocuteurs tendaient à exagérer les exactions de l'autre camp pour mieux minimiser les leurs... Plus de 500 000 victimes avaient sans doute perdu la vie pendant la « guerre civile » de 1947, près de 10 millions de personnes avaient été déplacées, le plus souvent dans des conditions dramatiques (dont 4,5 millions d'hindous et de sikhs et 6 millions de musulmans). Magda Trocmé décrit la misère des camps de réfugiés, qui ont souvent abandonné tout derrière eux et n'ont guère de perspectives d'être employés dans les grandes villes qui les accueillent. Elle insiste particulièrement sur le sort des femmes et des enfants kidnappés par les tenants de l'autre religion, dont la restitution prit plusieurs années. Sur le Cachemire, son appréciation apparaît favorable aux vues des Indiens, même si elle ne dissimule pas le fait que la région constitue un véritable casse-tête (de peuplement surtout musulman, elle était sous l'autorité de princes hindous dans l'Inde coloniale, et c'est l'héritier de cette dynastie qui avait appelé à la guerre).

Le rêve d'un nouvel ordre mondial

Par certains aspects, la visite de Magda Trocmé et de ses compagnons d'engagement donne à l'Inde indépendante une valeur emblématique dans la reconstruction d'un ordre international encore à venir. Il faut d'abord rappeler que la guerre est distante de plus quatre années pendant lesquelles les événements sont allés bon train, l'aggravation du conflit Est-Ouest, les débuts de la décolonisation, et l'accès de l'Union soviétique au rang de puissance nucléaire. Cela s'est aussi traduit par l'éclatement du pacifisme, entre d'une part un mouvement revendiquant son indépendance mais instrumentalisé de fait par le communisme international, et d'autre part un mouvement issu des organisations d'avant 1939 et en partie rénové, proche des Églises protestantes ou bien du non-alignement (War Resisters International, International Fellowship of Reconciliation, Women International League for Peace and Freedom) – les deux ne se rejoignant que dans le même rejet de la *realpolitik* de la guerre froide. Le mouvement communiste international en faveur de la paix a

³³ La question a alimenté depuis une très abondante littérature, parmi laquelle émerge, entre autres, l'ouvrage de Ian TALBOT et Gunharpal SINGH, *The Partition of India*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

souvent été étudié : avec la guerre de Corée, il allait atteindre en 1949-1950 le maximum de son développement. Un Conseil Mondial de la Paix venait d'être établi après la réunion à Wroclaw (Pologne), en août 1948, d'un Congrès Mondial des Intellectuels pour la Paix. La première session de ce Conseil s'était tenue en avril 1949 à Paris et à Prague, car certains des participants s'étaient vus privés de visas et empêchés de se rendre en France³⁴. La grande offensive du mouvement international de filiation communiste en faveur de la paix culmina avec l'appel de Stockholm (qui recueillit des millions de signatures à travers le monde au cours du premier semestre 1950, y compris en Amérique). Le texte suscitait la défiance de la FOR, de la WRL et de toutes les autres organisations pacifistes anglo-saxonnes. Dans le contexte d'alors, avec les débuts du maccarthysme et la vigilance de la commission parlementaire des activités anti-américaines (HUAAC), personne aux États-Unis ne voulait passer pour « *soft* » vis-à-vis du communisme. Magda Trocmé ne montre d'ailleurs au fil des échanges qu'elle noue pendant le congrès de 1949-1950 aucune illusion vis-à-vis de ce mouvement. Très sensible dans les réflexions qu'elle livre à ses enfants est ce sentiment fort répandu à la fin de la Seconde Guerre d'un épuisement de la « Vieille Europe », victime des forces destructrices qu'elle avait elle-même déchaînées. Son séjour se déroule au terme d'une année 1949 qui a conduit à la victoire du communisme en Chine et qui a vu les Hollandais forcés de laisser leurs colonies d'Extrême-Orient évoluer vers la liberté³⁵.

Les différents mouvements pacifistes non-communistes, au lendemain de la défaite de l'Axe, se trouvaient réunis par leur refus des représailles envers les vaincus (c'est pourquoi André Trocmé se rendit en Allemagne à plusieurs reprises après-guerre) et par un refus non moins absolu des logiques de la guerre froide : défiance mutuelle entre les deux blocs, mondialisation de leur affrontement par le biais de la « doctrine Truman », course aux armements et bientôt chantage atomique. Réduits au silence par le choc des armes pendant la durée du conflit, ils trouvèrent une nouvelle vigueur et aussi une nouvelle audience. Ainsi en fut-il par exemple de Richard Gregg³⁶. Si des affinités ne devaient pas tarder à se manifester entre les pacifistes et le non-alignement, c'est parce que les premiers défendaient bec et ongles l'idée d'un nouvel ordre mondial : malgré ce que l'expression a de galvaudé aujourd'hui, elle impliquait

³⁴ De 1949 à 1951, le siège du Conseil mondial de la paix fut fixé à Paris, de 1951 à 1954 à Prague, puis jusqu'en 1957 à Vienne. Il trouva finalement un asile définitif à Helsinki.

³⁵ Par ailleurs, 1949 est l'année du lancement par Truman du programme conduisant à la bombe H, qui mobilisa contre lui plusieurs scientifiques comme Fermi et Oppenheimer et qui scandalisa les pacifistes. Dès 1948, avec la réélection de Truman et l'échec politique des deux formations, le Progressive Party ressuscité par Wallace et le Socialist Party de Norman Thomas, qui pouvaient incarner une alternative à l'engagement états-unien dans la guerre froide, la politique extérieure des États-Unis semblait tourner le dos à la paix...

³⁶ Parmi les textes à consulter, citons ainsi Joseph K. KOSEK, « Richard Gregg, Mohandas Gandhi and the strategy of non-violence », *The Journal of American History*, vol. 91, n° 4, 2005, p. 1318-1348.

alors une référence à une forme de « gouvernement mondial », s'affranchissant des frontières qui dressaient artificiellement les nations les unes contre les autres.

La critique de l'inefficacité de l'ONU, dans les conversations tenues peu après l'arrivée de la délégation du MIR dont fait partie Magda, renvoie aux difficultés des règlements de l'après-guerre tels que la partition de l'Inde ou celle de la Palestine faisant suite à la résolution n° 181 (II) du 29 novembre 1947 et à la guerre israélo-arabe de 1948. Comme les militants de la War Resisters League, les quakers n'y allaient pas par quatre chemins pour clamer leur défiance : selon un document interne de la FOR à propos de la conférence de San Francisco, le droit de veto des grandes puissances au conseil de sécurité n'est rien d'autre que « leur demande d'être affranchies des contrôles qu'elles prétendent convaincre les autres nations d'accepter » : l'ONU se révélera « probablement un camouflage pour la continuation des politiques impérialistes et l'exercice de l'arbitraire de la part des trois Grands pour la domination de la planète³⁷ ». Dans le conflit du Cachemire, alors même qu'elle avait été saisie par Nehru sur les conseils de Mountbatten (le 31 décembre 1947), l'organisation avait gravement déçu les Indiens, en se refusant à condamner le Pakistan pour agression (et subordonnant la tenue d'un référendum à l'évacuation par les deux parties de leurs troupes, qui bien entendu n'eut pas lieu³⁸).

Pour les pacifistes les plus radicaux comme ceux de la War Resisters League, l'ONU n'était rien d'autre que l'alliance des pays victorieux, et de surcroît une amicale de puissances impérialistes. C'est pourquoi on se reconnaissait dans le World Citizens Movement de Garry Davis, l'homme qui, arrivé en France en mai 1948, avait renoncé publiquement à son passeport américain et avait trouvé refuge au siège de l'ONU parisien où il s'était déclaré « citoyen du monde » à la mi-septembre (dont il est question à plusieurs reprises dans le texte de Magda). C'est Robert Sarrazac, ancien résistant, qui termina le discours de Davis, stoppé par la police alors qu'il s'était invité à une assemblée générale de l'ONU au palais de Chaillot en novembre 1948. Il reçut des visites de toutes parts et suscita l'intérêt de grandes figures d'intellectuels comme Albert Camus. Igal Roodenko, le délégué de la WRL au congrès indien de 1949-1950, aménagea son itinéraire de façon à pouvoir s'arrêter à Paris et conférer

³⁷ Cité par Lawrence S. WITTNER, *Rebels against War. The American Peace Movement, 1941-1960*, New York, Columbia University Press, 1969, p. 138.

³⁸ Voir Michel POUSSE, *L'Inde et le monde contemporain. Histoire des relations internationales de 1947 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 90-92, ainsi que Surjit MANSINGH, *Historical Dictionary of India*, Lanham (MD), The Scarecrow Press, rééd. 2006 [1996], ou Frédéric LANDY (dir.), *Dictionnaire de l'Inde contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2010. Par ailleurs, il faut rappeler que l'Inde avait voté contre la partition de la Palestine en novembre 1947 et dénoncé comme scandaleuses les « pressions » des milieux sionistes visant à « acheter » le vote favorable du pays, selon les propres termes de Nehru.

avec lui³⁹. Davis plaida aussi pour que la France reconnaisse l'objection de conscience et défendit devant la prison du Cherche-Midi le cas d'un certain Jean Moreau : il fut plus ou moins expulsé pour ce motif et obligé de revenir aux États-Unis en janvier 1950. Cette idée d'une citoyenneté mondiale était alors appuyée par nombre d'organisations, les unes mettant plutôt l'accent sur le rôle et l'initiative des nations en faveur d'un rapprochement (les fédéralistes comme ceux du World Movement for World Federal Government, dont la section américaine s'appelait l'United World Federalist, avec des militants de la WRL comme Tracy Mygatt ou Frances Whitterspoon), les autres davantage sur celui des individus : le World Citizen Registry de Davis recueillit entre janvier 1949 et 1950 un demi-million de signatures favorables à l'élection d'une Constituante mondiale... Des communes (plus de 400 en Europe de l'Ouest pour l'essentiel au début de 1951) s'étaient identifiées, affiliées, et déclarées « territoire mondial », celle de Cahors par exemple, où les surréalistes étaient implantés depuis qu'André Breton avait découvert les charmes de la vallée du Lot⁴⁰.

Mais c'est pour le même motif que les gens de la Réconciliation et des autres groupes pacifistes anglo-saxons et européens intéressaient les Indiens. Alors à la recherche d'une nouvelle voie, alternative à l'affrontement des deux grandes puissances. La conférence de Bandoung tenue en Indonésie en 1955 devait être la traduction de cette ascension diplomatique de l'Inde et de cette aspiration des anciens pays colonisés à incarner un autre mode de développement et de gouvernement des hommes. Elle eut d'ailleurs un exceptionnel retentissement, qu'on ne mesure plus réellement aujourd'hui, et permit à Nehru de s'imposer comme un très grand leader de stature internationale, avec le mouvement des non-alignés.

L'impulsion donnée aux réflexions des congressistes (dont témoigne ici le récit de Magda Trocmé) par quelqu'un comme Nehru et par le président de la Constituante indienne, puis chef de l'État, Prasad, indique qu'on était alors au seuil d'une rupture entre l'Inde et l'Occident. Dans le World Pacifist Meeting de 1949, le poids des délégués tels que Russell Brayshaw en mesure de témoigner du blocage et de l'évolution de la situation politique en Afrique du Sud (avec la victoire des plus nationalistes, derrière Malan, aux élections de mai 1948) était tout à fait considérable. Par l'intermédiaire des missionnaires quakers qui y étaient implantés, des informations sur l'apartheid atteignaient les opinions publiques occidentales, sans forcément perturber beaucoup les gouvernements, ni même l'ONU, qui venait pourtant d'adopter la Déclaration universelle des

³⁹ Voir S. H. BENNETT, *Radical Pacifism...*, *op. cit.*, p. 185. Juif new-yorkais et objecteur de conscience très actif pendant la guerre, Roodenko s'arrangea aussi pour visiter sur la route du retour Israël et la Palestine.

⁴⁰ Sur le regard des pacifistes français vis-à-vis des organisations internationales, voir pour l'entre-deux-guerres la thèse de Jean-Michel GUIEU, *Le rameau et le glaive. Les militants français pour la Société des Nations*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

droits de l'homme. L'interdiction des mariages mixtes décidée en 1949 allait être suivie par la stricte séparation de la démographie et de l'habitat en groupes raciaux (*Population Registration Act* et *Group Areas Bill* de 1950) – et aussi par l'interdiction totale du parti communiste. Les quakers, qui tentaient depuis longtemps de favoriser le dialogue inter-racial s'y opposèrent vivement, comme beaucoup d'autres obédiences. Ils s'intéressaient aussi à la protection des tribus les plus maltraitées ou menacées. Un pasteur comme Michael Scott, présent en Inde en 1949-1950, avait défendu courageusement auprès de Londres et de l'ONU la cause d'un peuple du Sud-Ouest africain, les Hereros⁴¹. Les héritiers et disciples de Gandhi, à commencer par son second fils, Manilal, que Magda rencontre au congrès de 1949, y défendaient les droits des métis d'origine indienne, issus des migrations de travail et de la diaspora commerçante, et de toutes les populations de couleur⁴². Il est également établi que des contacts suivis existaient entre les pacifistes, ceux de la War Resisters League en particulier, et les leaders du nationalisme africain, ainsi dans le cas d'un militant comme Bill Sutherland qui travaillait sur le Ghana⁴³.

Bref, la poursuite de la décolonisation sur le continent noir faisait sans aucun doute partie des non-dits du World Pacifist Meeting. Les relations entre Johannesburg et Dehli à l'intérieur du Commonwealth étaient d'emblée très tièdes, pour ne pas dire hostiles. En 1950, dans les mois qui suivirent le congrès pacifiste, les tensions allaient s'accumuler entre l'Inde de Nehru et la Grande-Bretagne d'Attlee au sujet de la ligne suivie vis-à-vis du régime afrikaner. Mais aussi sur des enjeux internationaux plus généraux, sur lesquels l'Inde allait affirmer la complète autonomie de sa politique extérieure : dénonçant vivement la guerre de Corée, le régime de Nehru se refusa à entrer dans un système de pacte destiné à « contenir » la Chine en Asie du Sud-Est tel que le South East Asia Treaty Organization, (l'OTASE en français), pendant de l'OTAN pour le

⁴¹ Brayshaw était alors en charge du Friends Committee on Slavery and Protection of Native Races. Il était venu une première fois sur le terrain en 1938, accompagné par Thomas Jones, président de la Fisk University de Nashville, l'une des premières grandes universités noires des États-Unis. Voir sur ces sujets Betty K. TONSING, *The Quakers in South Africa, a Social Witness*, Lewiston (NY), The Edwin Mellen Press, 2002, p. 131-134 et p. 139-142.

⁴² Avec Albert Lutuli, (1898-1967), président de l'African National Congress, Manilal Gandhi (1892-1956) devait être mêlé en 1952 à une *Defiance Campaign*, qui consistait à violer délibérément les interdictions « *white only* » en vigueur en Afrique du Sud (interdictions de s'asseoir, d'entrer dans les magasins, d'accéder à tel quartier, etc.). Le gouvernement Malan accusa la campagne d'être sous influence communiste et après des émeutes à Natal et au Cap, il procéda à plus de 8000 arrestations.

⁴³ Le rallye Paris-Moscou à vélo organisé par les Peacemakers en 1951 permit de faire se rencontrer nombre d'activistes des deux continents. Voir ici S. H. BENNETT, *Radical Pacifism...*, *op. cit.*, p. 126.

continent asiatique, qui fut consacré par la signature du traité de Manille, en 1954⁴⁴.

Si l'on se replace du côté des Occidentaux, que ce soit la Vieille Europe ou le Nouveau Monde, la première partie des années 1950 allait cependant être difficile. Peu après le retour en France de Magda Trocmé, c'était le début de la guerre de Corée, en juin 1950. Dans une brochure publiée un peu plus tard dans l'année à New York, *The Meaning of Korea*, la FOR rappela que « dénommer cela une tâche de maintien de l'ordre ne changeait rien à la réalité des faits à savoir que deux armées s'affrontaient, bombardaient et prenaient pour cible des populations civiles⁴⁵ ». Mais la marge de manœuvre des militants de la paix, qu'ils fussent chrétiens ou libertaires, devenait malheureusement très étroite. Même les fédéralistes avaient tendance à voir l'affaire comme une opération de police internationale, et aux États-Unis même Henry Wallace et Norman Thomas, les candidats malheureux de l'extrême gauche à la présidentielle de 1948, jugeaient la guerre justifiée. Les pacifistes radicaux ne trouvaient plus comme compagnons de route que des communistes et quelques isolationnistes acharnés. Ils ne baissèrent pas la garde, mais l'évolution dramatique de la guerre en Corée, pendant l'offensive chinoise de l'été 1950, devait avoir raison de leur audience pour plusieurs années. Aussi le regard de Magda Trocmé sur le World Pacifist Meeting de 1949-1950 reste-t-il aujourd'hui comme un précieux témoignage d'une brève période de l'après-guerre où une certaine espérance était encore de mise.

⁴⁴ Alors que le Pakistan, à l'opposé, s'y rallia. De même, le Pakistan entra dans le Central Treaty Organization (dit aussi « pacte de Bagdad ») cette même année 1955, avec la Turquie, l'Irak et l'Iran : le pays était donc engagé très étroitement dans l'alliance militaire américano-britannique. Sur ce revirement de la politique internationale de l'Inde, qui annonce Bandoung, voir la synthèse de M. POUSSE, *L'Inde et le monde contemporain...*, *op. cit.*, ainsi que le livre de Judith Margaret BROWN, *Modern India. The Origins of an Asian Democracy*, Delhi et Oxford, Oxford University Press, 1985.

⁴⁵ Cité par L. S. WITTNER, *Rebels against War...*, *op. cit.*, p. 208.



De gauche à droite : René Bovard (délégué suisse) ; Indira Gandhi ;
Chakravarti Rajagopalachari (dernier gouverneur général des Indes) ;
Magda Trocmé (22 novembre 1949).

GL 72

CAHIERS DE LA RÉCONCILIATION

BULLETIN MENSUEL D'INFORMATION DU GROUPE FRANÇAIS
DU MOUVEMENT INTERNATIONAL DE LA RÉCONCILIATION

A PROPOS DE LA RENCONTRE PACIFISTE MONDIALE,
H. ROSER.

GANDHISME, H. R.

NOTES DE VOYAGE DANS L'INDE ET AU PAKISTAN,
MAGDA TROCMÉ.

LIVRES ET REVUES : *Vivre sa vérité.*

PARIS
FÉVRIER MCML 1950
N° 2

La couverture du numéro des *Cahiers de la Réconciliation* de février 1950, où parut l'article de Madga Trocmé sur son voyage aux Indes.

NOTES DE VOYAGE DANS L'INDE & AU PAKISTAN

LE MAUSOLEE DE GANDHI.

A 5 heures du soir, hier vendredi 18 novembre, nous sommes allés à l'endroit où Gandhi fut inhumé. Gandhi est mort un vendredi. Tous les vendredis à 5 heures, les gens se réunissent là, sans prêtre, pour chanter des prières et un hymne que Gandhi aimait. Les prières ont pour but de demander que Gandhi s'il se réincarnera, puisse, dans sa nouvelle réincarnation, jouir d'une belle vie.

Le lieu de l'incarnation est un grand espace plat où l'on est entrain de construire un mausolée. On a creusé un puits et on a posé sur ses bords un ras de sol, des escaliers montant jusqu'à une plateforme où se trouve une dalle rectangulaire qui marque l'emplacement de l'incarnation. On laisse ses souliers au bas des escaliers, on monte vers l'enclos où se trouve la dalle. Elle est couverte de feuilles et de fleurs formant des dessins. A un certain endroit le visiteur peut brûler de l'encens ou déposer des fleurs. Nous avions apporté une gerbe. Quelqu'un avait apporté un étoupeau de coton filé à la main; c'était un symbole de la vie.

A droite de l'enclos, se trouve un espace assez grand avec un tapis, là, assis par terre, les jambes croisées, des gens se sont réunis pour la prière du vendredi, riches et pauvres, hommes et femmes, enfants de tous âges. Pendant que nous étions avec eux au milieu de la foule, est arrivé l'un des fils de Gandhi : Devadas, avec sa femme. Nous lui avons été présentés. Le soir nous devions le retrouver à Madras. On nous a dit que le 19 novembre, à Madras, se tiendra une conférence. Gandhi lui-même continuera le travail de son père en Afrique du Sud jusqu'à notre conférence.

Pendant les prières chantées à mi-voix le soleil se couchait dans une gloire d'or. Nous étions entre la nouvelle et la vieille Delhi. Au loin on voyait des cheminées d'usine, plus près des bicoques de réfugiés, c'était grandiose; on sentait flotter l'esprit de Gandhi; une femme accroupie par terre, un bébé sur ses genoux, lui massait la tête. On entendait des gens qui chantaient des hymnes. On entendit ce chant sur le bateau : Gandhi le faisait chanter toujours. Ensuite tout le monde s'est levé calmement. Les voitures et autos se sont approchées pour les gens fatigués.

LE LIEU DE LA MORT DE GANDHI.

Ce matin nous avons été visiter Birla-Honse, la maison où Gandhi a été assassiné. C'est la maison magnifique d'un ami riche, très riche. On avait persuadé Gandhi de quitter le quartier des parias par mesure de prudence. Birla-Honse possède un grand jardin, une pelouse dans un grand parc. On y a fait un grand jardin. Gandhi avait l'habitude de se tenir dans le portique, assis sur une table, pour la prière du soir. Un soir une bombe éclata sur la pelouse. Gandhi ordonna aux gens de ne pas bouger et continua la prière. On décida de fouiller les gens à l'avenir pour les désarmer, mais Gandhi

s'y opposa. Quelques jours après à 5 h. 17, sur la pelouse il fut assassiné d'un coup de revolver par un fanatique.

Il dit : « Oh ! Hérou » et ses mots sont gravés sur une petite plaque de marbre au-dessus de sa tombe. Autour de la pierre, on a creusé un puits... les gens emportent de la terre. Nous avons vu le jardinier qui a saisi l'assassin, il travaillait dans un carré de légumes et est venu jusqu'à nous. Gokhâl, l'assassin et son complice. Apté ont été pendus l'autre jour 15 novembre. Qu'aurait dit Gandhi ? Tout le monde sait ce que Gandhi aurait dit, mais il n'a pas été le jour de dire.

FOULES INDIENNES.

Nous avons été visiter une école destinée à la préparation des sages-femmes à un travail de santé sociale, école placée dans un quartier de la ville. On y vend de tout : des tissus, des joncs, des fruits, des noixes, des noix de tous genres, de l'encens et des images sacrées. Des barbiers rasant les gens dans la rue, d'autres leur coupent les ongles des pieds, tous ces misérables vendent, achètent et se font servir par un plus misérable qu'eux. Les coolies (porteurs) mettent d'énormes fardeaux sur leur tête. Nous avons acheté des fruits sur une table extraordinaire des ruelles avec des marchands. Tous les jours on vend des ruelles de ruelles avec des marchands partout; échoppes débordant sur la rue, fruits, ritures, sucettes de tout au monde, et les ruelles remplies de gens aux vêtements barbelés : femmes voilées, femmes en « sari », femmes en culottes étroites, femmes portant des pots d'eau sur le dos dans des seaux de buffle, enfants se faulant partout, marchands ambulants, aveugles (il y en a beaucoup aux Indes), mendicants criant et lissant, montrant leurs dents, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains, les pieds touchant vos souliers. Des mendicants vous pourrissent partout, dans les rues, dans les rues, dans les temples. Les vaches se promènent au milieu de tout cela.

MISERE DES REFUGIÉS.

Nous parvîmes à un terrain vague, souillé de dépôts d'ordures. Il était couvert de débris, de gourbis en terre battue, de bicoques de branches, d'abris construits avec n'importe quels débris. Les réfugiés du Pakistan, chassés par les Mahomédans, grouillent dans cet espace. Les femmes portent des enfants à cheval sur leur hanche, une jambe sur le ventre, une autre sur le dos. Les hommes charrient sur leur tête des sacs de riz, des sacs de farine, des sacs de sucre, sous un soleil éblouissant; la vraie misère humaine, pétrée dans la souffrance, mais qui la supporte et qui l'oublie : la vie sera meilleure dans la vie autre incarnation. Ailleurs, 12.000 réfugiés sont parqués dans la poussière : des tentes, des rangées de petites maisons basses composées d'une pièce minuscule par famille, de grandes surfaces qu'une toiture seule couvre, fermées par des chiffons déchirés; une misère par terre où une jeune femme se lamentait horriblement sans pouvoir s'expliquer ce qu'elle a. Et partout des enfants, des enfants de tout âge, habillés de n'importe quelles nippes, se groupant, criant, saluant, arrivant en grappes autour de l'auto.

*PARMI LES DISCIPLES DE GANDHI : JOURNAL D'UNE PACIFISTE
AUX INDES¹ (OCTOBRE 1949-FÉVRIER 1950)*

Magda TROCMÉ (édition annotée)

Circulaires n° 1 à 4

Départ de Liverpool

Au départ du bateau, beaucoup d'Indiens attendaient sur le quai, surtout des Sikhs dont les cheveux longs jamais coupés sont cachés dans des turbans multicolores. L'un d'eux était ivre et jetait de l'argent par terre ; un autre le ramassait. Devant ce bateau qui partait vers le soleil, ils criaient tous, eux qui restaient dans cette ville noire². L'un d'eux s'écriait de temps en temps : « Azad ! Azad ! » Liberté ! Liberté ! (Le nom de notre bateau était Jal'Azad : Liberté sur l'eau). Et puis nous sommes partis, et le chrysanthème jaune que le pauvre Sikh ivre avait à la boutonnière de son costume bleu ciel est tombé dans l'eau noire du port. Pas d' « Azad » ni pour l'homme ni pour la fleur ; et pour nous qui partions ?

Vers cinq heures nous avons quitté le quai... Jusqu'à neuf heures nous avons attendu la marée au milieu de la rivière, regardant la brume et la ville noire qui s'illuminait peu à peu. Elle appartenait déjà au passé puisque la passerelle et les cordages ne nous reliaient plus à la terre.

¹ André and Magda Trocmé Papers, Swarthmore College Peace Collection. Le titre original qu'avait choisi Magda était « Journal d'une Chambonnaise aux Indes ».

² L'immigration indienne en métropole est non négligeable depuis les années 1930. Elle s'est amplifiée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, tout comme d'ailleurs celle en provenance des Caraïbes (West Indies). Les Indiens et Pakistanais présents sur le sol britannique occupent surtout des emplois peu qualifiés dans le secteur industriel mais aussi dans le secteur tertiaire (personnel hospitalier, postiers, etc.). Dès 1962, la législation fut durcie pour décourager ces transferts de population (*Commonwealth Immigrants Act*).

En route

Le capitaine a mis un petit salon à la disposition de notre délégation. Nous nous sommes entretenus de beaucoup de choses et ce matin-là, j'ai parlé du Collège Cévenol.

Le délégué allemand Kraschnutzky est très allemand. Il a fait neuf ans de prison en Espagne et a l'habitude de faire des kilomètres dans un temps limité. Il marche d'une façon énergique et consciencieuse (*tüchtig und gründlich*) de haut en bas et de droite à gauche, avec le pas régulier d'un officier prussien, car il fut jadis marin avant d'être pacifiste. Reginald Reynolds est très anglais, très quaker, très ami de Gandhi, très écrivain, un peu illuminé. Il n'a pas d'enfant et par conséquence (sic), parle beaucoup d'éducation. Il ferme parfois les yeux en parlant ; il s'assied souvent par terre à l'indienne, et ses jambes sortent, longues, pâles et maigres, de son « short », et son long cou rose se dégage du col d'une chemise verte. Ses cheveux sont couleur paille. L'Américain Richard Gregg³, auteur du livre *La puissance de la non-violence* (*The power of non-violence*) est presque vieux. Il est bon enfant. Il a vécu quatre ans aux Indes et beaucoup avec Gandhi. Il a renoncé au professorat et s'est fait paysan par idéalisme. Maud et Russel Brayshaw sont anglais, quaker, riches, bien élevés. Tout leur a réussi, y compris l'éducation de leurs quatre fils, tous pacifistes, tous en place. Lucy Kingston, irlandaise, proteste parce qu'on l'a inscrite comme anglaise sur la liste des passagers. Elle est grande, maigre, et dit des choses pleines d'esprit d'un air sérieux. Elle est sortie de l'Église officielle et est devenue quaker pendant la Première Guerre mondiale après la prédication militariste d'un pasteur sur « L'Offensive de Printemps ». Magda Yoors Peters est belge, catholique, toutes voiles dehors : c'est la femme conférencière. Elle parle beaucoup d'une école internationale qu'un comité est en train de fonder⁴. Le pasteur hollandais J. J. Buskes travaille à Amsterdam parmi les ouvriers libres-penseurs et communistes. Il connaît la situation continentale et dit des choses justes. Nous avons défendu ensemble Niemöller⁵, attaqué par Kraschnutzky et d'autres, à la réunion publique sur le pont. Le soir, la discussion a repris par petits groupes à l'avant du bateau, sous des étoiles magnifiques, au clair de lune. Vers l'arrière, le bateau se dessinait sur le ciel ; vers l'avant, nous fendions l'eau régulièrement,

³ L'ouvrage date de 1934. Gregg s'était rendu en Inde dès 1920. C'était le deuxième titre que ce philosophe américain consacrait à la pensée de Gandhi. Sa réflexion sur la non-violence et sur la « simplicité volontaire » comme règle de vie permettant d'assurer l'harmonie entre les hommes fit de lui un pionnier de ce qu'on appelle aux États-Unis la *social philosophy*. Il est considéré comme l'un des tout premiers inspirateurs de Martin Luther King et du mouvement des droits civiques.

⁴ Magda Peters, épouse du peintre Eugen Yoors, incarnait le pacifisme catholique au sein de l'IFOR. Elle s'était signalée comme les époux Trocmé par l'aide fournie en Belgique pendant la guerre pour cacher des juifs, des réfractaires et des objecteurs de conscience.

⁵ Martin Niemöller est l'une des plus importantes figures du protestantisme allemand de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre. Opposant au nazisme au sein de l'Église confessante, il apparaissait après 1945 comme une très grande autorité morale. Jusqu'à sa mort en 1964, il se mit au service du pacifisme, en particulier dans le domaine du désarmement nucléaire.

tranquillement, vers l'est. Diderich Lund, ingénieur norvégien, parle peu. Il est sympathique, il vient toujours en aide à tout le monde. Il a deux yeux bleus et des cheveux d'étaupe. Aage Yrgenson est danois, il a vécu en Russie, sait le russe et porte un petit béret. Il a traduit Tolstoï. Sven Ryberg, suédois, a la peau blanche mais les cheveux et la barbe touffus, très noirs. Il est candide. Il créait des dessins animés pour les écoles mais a résolu d'abandonner ce travail pour devenir horticulteur car on réclamait de plus en plus de lui des films destinés à la préparation militaire des enfants. Le Suisse, René Bovard, vient de me faire lire le dernier article pour le dernier numéro de *La Suisse contemporaine*. Cette revue, qu'il dirige depuis neuf ans, doit cesser de paraître faute d'argent⁶. Les Suisses sont trop contents d'eux-mêmes ; les problèmes soulevés par la revue ne les intéressent pas. Mildred Fahrni, secrétaire de la Réconciliation au Canada, est très gentille, intelligente, ouverte, serviable et courageuse⁷. Quand elle a une idée, elle l'exprime et ne la lâche pas. Henri Roser, un pasteur français, est membre de la Réconciliation (Fellowship of Reconciliation). Il a fait de la prison comme objecteur de conscience. Il rejoindra notre groupe plus tard⁸.

Dehli

Me voici dans la capitale de l'Hindoustan, au palais du Parlement. On est en train de voter la constitution des Indes. Le 26 novembre, elle sera sur pied. Le 26 janvier, elle entrera en vigueur et la république sera officiellement proclamée⁹.

Nous sortons du Cabinet du Ministre de l'Information et de la Radio, Mr R. R. Dywakar¹⁰. Il a passé neuf ans en prison comme gandhiste. Jusqu'en

⁶ Basée à Lausanne, *Suisse contemporaine* parut en effet de 1941 à 1949 et cessa sa publication. C'était une revue politiquement très avancée pour la Suisse d'alors. Elle défendit courageusement une ligne de résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. René Bovard (1901-1983) avait travaillé en 1945 au service d'information du Comité International de la Croix-Rouge mais il se fit surtout connaître comme journaliste et intellectuel dans l'immédiat après-guerre par son opposition au service militaire (d'après sa notice signée Doris JAKUBEC dans le *Dictionnaire historique de la Suisse* [en ligne : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F16029.php>]).

⁷ Voir *supra*, p. 163, les éclaircissements donnés dans la présentation, ainsi que Mary Post ABBOTT et alii (dir.), *Historical Dictionary of the Friends (Quakers)*, Lanham (MD), The Scarecrow press, 2003.

⁸ Le pasteur Henri Roser (1899-1981) était membre fondateur du MIR, comme André Trocmé, et il présida plus tard l'organisation. Objecteur de conscience depuis l'époque de l'occupation de la Ruhr, en 1923, il avait été emprisonné pour insoumission en 1939. Il voyagea inlassablement après-guerre en faveur de la cause de la paix dans les pays de l'Est ou du Sud.

⁹ Les grands enjeux de la discussion constitutionnelle avaient été le sort qu'il convenait de faire aux états princiers (cf. aussi *infra*, p. 189, le développement sur les « problèmes de la réorganisation de l'Inde »), et la préservation ou non de l'appartenance au Commonwealth : dans les deux cas, la forme républicaine de l'Inde indépendante semblait peu compatible, mais des compromis furent trouvés, notamment sur le second point.

¹⁰ *La langue indienne étant si compliquée pour nous, il se peut qu'il y ait quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres* (note de Magda Trocmé, ci-après en italiques).

1930, les prisonniers n'étant autorisés que deux livres à la fois, de philosophie ou de religion. Après 1930, ils purent avoir presque tous les livres qu'ils voulaient et écrire à volonté : « Si je n'avais pas été en prison, nous dit Mr Dywakar, et cela avait été aussi le cas de Nehru, je n'aurais eu le temps ni de réfléchir ni d'écrire. La méditation en prison a instruit plusieurs membres du Parlement. » Le jeune gandhiste qui nous pilote a ajouté en souriant : « Les Occidentaux ont reçu leur instruction dans les universités, les Hindous dans les prisons¹¹. »

Nous nous sommes entretenus avec Mr Dywakar sur l'impuissance actuelle de l'O.N.U. « Pour que l'O.N.U. jouisse d'une autorité suffisante », déclara-t-il, « il faudrait que les représentants des différents pays aient une notion intérieure claire du bien et du mal et qu'ils aient une puissance morale assez grande pour faire accepter leurs décisions. Même si nous avons une notion claire du bien et du mal, nous ne pouvons faire accepter nos jugements si la force morale nous manque. Voilà la cause de la faiblesse de l'O.N.U. Pour remplacer cette force morale inexistante, il faudrait mettre à la disposition de l'O.N.U. une force de police internationale et demander aux États membres de refuser toute coopération avec le pays coupable ou belligérant. Cela suffirait à rendre la guerre impossible. Certes, ce n'est pas là de la non-violence pure, mais une forme de violence moins destructive que la guerre. »

Lutte contre l'alcoolisme

Avec M. Bovard et M^{lle} Fahrni, nous sommes allés ensuite rendre visite à M^{lle} Mascarene, Ministre de la Santé et de l'Énergie Électrique pour l'État de Travancore. Elle nous a parlé longuement de sa lutte contre l'alcoolisme :

« On espère », dit-elle, « qu'au premier avril, toute l'Inde sera un pays sec. Pour le moment la prohibition n'est appliquée que partiellement ou totalement que dans quelques États. La transformation est extraordinaire. Les femmes disent qu'elles sont tellement plus heureuses ; elles ne courent plus les rues à la recherche de leurs maris, surtout les jours de paye. L'argent rentre intégralement dans le budget familial, la vie est tout autre. Le gros problème pour l'État, c'est de compenser la perte subie sur les licences accordées aux débitants et sur l'alcool même. Pour remédier à ce déficit, l'État a dû imposer chaque objet de consommation, sauf les produits alimentaires et les vêtements ordinaires en coton. Il a aussi imposé lourdement le revenu. »

¹¹ Phénomène souvent vérifié dans la dynamique des mouvements d'opposition, et spécialement accentué dans le cas de l'Inde. La répression britannique a été particulièrement étendue aux cadres de tout rang du mouvement nationaliste pendant les années du second conflit mondial (où la préservation de l'Inde était un enjeu stratégique fondamental pour lutter contre l'Axe en Asie), afin d'étouffer l'audience du mouvement Quit India, orchestré par Gandhi. C'est naturellement l'effet inverse qui a été atteint.

Je lui ai demandé pourquoi la prohibition semble réussir aux Indes alors qu'elle a échoué aux États-Unis : « Parce que le terrain n'était pas préparé aux États-Unis », répondit-elle, « tandis que Gandhi a ouvert la voie aux Indes. D'ailleurs la religion de notre pays condamne l'alcoolisme, ce qui n'est pas le cas dans les pays chrétiens. »

Problème de réorganisation de l'Inde

Nous avons aussi pu nous entretenir avec le Président et le vice-Président de l'Assemblée Constituante : Mr Rajendra Prasad¹² et Mr H. C. Mukerjee. Mr Rajendra Prasad est Président de notre conférence de Shantiniketan et de Sevagram : « Assemblée Mondiale pour la Paix » (World Peace Meeting). Il sera très probablement élu Président de la République en janvier. Mr Dywakar, Ministre de l'Information et de la Radio est Président du Groupe Pacifiste de Delhi. C'est lui qui organise notre séjour dans la capitale. Nous aurons donc l'occasion de les revoir à nos réunions.

« La préparation de la Constitution », nous dit le Président, « a représenté une tâche énorme : la séparation du Pakistan, l'immensité du pays (un vrai continent), la multiplicité des langues, l'analphabétisme (3% d'Indiens savaient lire il y a cinq ans, 15% aujourd'hui), la multiplicité des religions, l'afflux de six à sept millions de réfugiés venus du Pakistan ; autant de problèmes presque insolubles, posés aux Constituants. »

« Une autre situation extrêmement complexe nous avait été léguée par les Anglais. Ceux-ci ne gouvernaient pas tout le pays : 1/3 du territoire était resté sous l'autorité des Maharajas avec qui les Anglais avaient signé des traités, tous différents les uns des autres. Ces princes percevaient l'impôt et dépensaient une bonne part de ce revenu sans contrôle. Le gouvernement de l'Inde a dû négocier directement avec chacun d'eux et amener à accepter une « liste civile » bien inférieure à celle à laquelle ils étaient habitués. Leurs enfants hériteront de ce privilège. Tous ont accepté sauf un, celui de Heiderabad. On espère qu'il finira par se laisser convaincre. »

L'Inde restera-t-elle non-violente ?

Nous avons été enfin reçus par le Ministre de la Santé de toute l'Inde, une femme, une princesse : Rajkumari Amrit Kaur¹³. Elle est chrétienne,

¹² Prasad (1884-1963) était enseignant et avocat. Il avait participé à la lutte pour l'indépendance depuis les années 1920 et fait plusieurs fois de la prison. Il fut ministre de l'Agriculture en 1946. À la présidence de l'Inde, il s'imposa en se plaçant au-dessus des luttes de partis et obtint sa réélection en 1957.

¹³ Les premiers gouvernements indiens comptaient des femmes. R. Amrit Kaur, comme le précise Magda, était de famille princière et d'éducation européenne, puisque convertie au

protestante. Comme les autres ministres, elle nous a confessé que le gouvernement de l'Inde s'éloigne des principes de Gandhi : « Ce n'est pas », nous dit-elle, « parce que les principes de Gandhi sont mauvais ou inapplicables, mais parce que nous ne l'avons pas assez écouté et parce qu'il n'y a personne parmi nous qui puisse prendre la direction d'un gouvernement non-violent. Si Gandhi avait été là, nous nous serions tous sentis protégés et dirigés par lui. »

Ce qui m'a frappée, c'est la grande sincérité des politiciens indiens. Loin d'essayer de s'excuser et de revêtir de vertus imaginaires la Constitution qu'ils élaborent, ils confessent ouvertement leurs échecs et expriment leur espoir en l'avenir.

Ils portent tous les habits en coton et le bonnet blanc tissé à la main lancés par Gandhi. Je rapporte quelques bonnets pour les miens.

Le mausolée de Gandhi

À cinq heures du soir, hier vendredi 18 novembre, nous sommes allés à l'endroit où Gandhi a été incinéré. Gandhi est mort un vendredi. Tous les vendredis à cinq heures, les gens se réunissent là, sans prêtre, pour chanter des prières et un hymne que Gandhi aimait. Les prières ont pour but de demander que Gandhi, s'il se réincarnerait, puisse jouir d'une belle vie dans sa nouvelle réincarnation.

Le lieu de l'incinération est un grand espace plat où l'on est en train de construire un grand monument très simple : des pièces d'eau au ras du sol, des escaliers montant jusqu'à une plate-forme où se trouve une dalle rectangulaire qui marque l'emplacement de l'incinération. On laisse ses souliers au bas des escaliers, on monte vers l'enclos où se trouve la dalle. Elle est couverte de feuilles et de fleurs formant des dessins. À un certain endroit, le visiteur peut brûler de l'encens ou déposer des fleurs. Nous avons apporté une gerbe. Quelqu'un avait apporté un écheveau de coton filé à la main, coton symbolique de l'indépendance indienne.

À droite de l'enceinte se trouve un espace assez grand avec un tapis. Là, assis par terre, les jambes croisées, des gens se sont réunis pour la prière du vendredi, riches et pauvres, hommes et femmes, enfants de tous âges. Pendant que nous étions avec eux au milieu de la foule, un des fils de Gandhi est arrivé : Devadas, avec sa femme. Nous lui avons été présentés. Le soir nous devons le retrouver à souper. Devadas dirige le journal *The Hindoustan Times*. Son frère

protestantisme, un choix relativement peu fréquent parmi les élites indiennes. Voir sur ce sujet l'introduction, *supra*, p. 169-170.

Munilal qui continue le travail de son père en Afrique du Sud viendra à notre conférence¹⁴.

Pendant les prières chantées à mi-voix, le soleil se couchait dans une gloire d'or. Nous étions entre la nouvelle et la vieille Delhi. Au loin on voyait des cheminées d'usine près des bicoques de réfugiés ; c'était grandiose ; on sentait flotter l'esprit de Gandhi ; une femme accroupie par terre, son bébé sur les genoux, massait la tête de l'enfant au rythme des prières. À la fin, pendant le dernier chant Sita Ram, tout le monde tapait des mains en cadence ; nous avions déjà entendu ce chant sur le bateau : Gandhi le faisait toujours chanter. Ensuite tout le monde s'est levé calmement ; des voitures et des autos se sont approchées pour prendre les gens fatigués.

Le lieu de la mort de Gandhi

Ce matin nous avons été visiter Birla-House, la maison où Gandhi a été assassiné. C'est la maison magnifique d'un ami riche, très riche. On avait persuadé Gandhi de quitter le quartier des parias par mesure de prudence. Birla-House possède un grand jardin, une pelouse dans un enclos avec un portique sur l'un des côtés.

Gandhi avait l'habitude de se tenir sous le portique, assis sur une table pour la prière du soir. Un soir une bombe éclata sur la pelouse. Gandhi ordonna aux gens de ne pas bouger et continua la prière. À l'avenir, on décida de fouiller les gens pour les désarmer, mais Gandhi s'y opposa. Quelques jours après, à cinq heures 17, sur la pelouse, il fut assassiné par un fanatique d'un coup de revolver. Il dit : « Oh ! Rama » (Oh ! Dieu) et ses mots gravés sur une petite pierre carrée que les visiteurs couvrent de pétales de fleurs. Autour de la pierre, on a creusé un peu... les gens emportent de la terre. Nous avons vu le jardinier qui a saisi l'assassin ; il travaillait dans un carré de légumes et est venu jusqu'à nous. Godsè, l'assassin, et son complice Aptè ont été pendus l'autre jour, 15 novembre. Qu'aurait dit Gandhi ? Tout le monde sait ce que Gandhi aurait dit, mais il n'était pas là pour le dire. Dès notre arrivée aux Indes, Richard Gregg a été à Delhi en avion. Il a parlé au Gouverneur Général de notre part. Le Gouverneur a compris notre point de vue, mais la loi a été appliquée quand même. Cette exécution des assassins de Gandhi ne serait-elle pas l'occasion d'un nouveau point de départ ? Ne faudrait-il pas demander à tous les gouvernements de supprimer la peine capitale ?

J'ai cueilli une petite branche de jasmin en fleurs dans le jardin, entre la chambre de Gandhi et l'endroit de sa mort. Il y a toujours des fleurs aux arbres ici. Quelques arbres perdent leurs feuilles un mois par an.

¹⁴ Manilal Gandhi (1892-1956), dont le combat politique se situa surtout en Afrique du Sud, où il mourut, et Devdas Gandhi (1900-1957), qui travailla avec son père en Inde et fit plusieurs séjours en prison avant de devenir un journaliste célèbre.

L'après-midi, avant notre départ, nous avons été reçus par le Gouverneur Général, Rajagopalachari¹⁵, dans le palais magnifique qui servait aux Anglais. Le Gouverneur indien, ami de Gandhi, a donné une grande partie du palais pour en faire un musée national et des annexes pour les réfugiés. Le jardin est splendide et les gardes ont conservé l'uniforme rouge avec le turban blanc et rouge. Au thé, j'étais assise à côté du Gouverneur. Les journalistes ont pris des photos, mais comment les avoir en partant tout de suite après ? J'essaierai d'écrire à Delhi¹⁶. Le Gouverneur n'est pas pacifiste et nous a posé des colles. Heureusement que j'ai pu répondre aux deux questions : – « Que faisait votre mari pendant la guerre ? » « Que pensez-vous de la condamnation de Pétain ? » – « Mon mari a travaillé contre le gouvernement de Pétain, il a prêché en disant que ce n'était pas la condamnation d'un homme, mais bien la condamnation de l'attitude de toute la nation. » Cette réponse lui a... cloué le bec ! Le Gouverneur Général va rester en place jusqu'au 26 janvier et quand la nouvelle constitution entrera en vigueur, il cédera sa place au nouveau Président. Qui sera le Président ? Probablement le Président de la constituante dont je vous ai envoyé la photo [voir *supra*, p. 181], photo sur laquelle je prenais des notes à côté de lui : Rajendra Prasad. Les trois hommes les plus aimés aux Indes sont : 1) Rajendra Prasad, Président de la constituante ; 2) Nehru, Ministre ; 3) Patel, Ministre de l'intérieur (Home minister, comme ils disent si « gracieusement »). Et en voilà assez pour Dehli.

Foules indiennes

Nous avons été visiter une école destinée à la préparation des sages-femmes à un travail de santé sociale, école placée dans un faubourg ouvrier, un vrai faubourg oriental ; des rues bordées de boutiques hétéroclites où l'on vend de tout : des tissus, des jouets, des fruits, des noisettes, des noix de tous genres, de l'encens et des images sacrées. Des barbiers rasent les gens dans la rue, d'autres leur coupent les ongles des pieds ; tous ces misérables vendent, achètent et se font servir par un autre plus misérable qu'eux. Les coolies (porteurs) mettent d'énormes fardeaux sur leur tête. Nous avons acheté des fruits sur une place extraordinaire où se tenait un marché continu. Tout autour de la place rayonnaient des ruelles avec des marchands partout : échoppes débordant sur la rue, fruits, fritures, sucreries, de tout ; et les ruelles étaient remplies de gens aux vêtements bariolés : femmes voilées, femmes en « sari », femmes en culottes étroites, femmes portant des pots d'eau sur le dos

¹⁵ Surnommé Rajaji, il porta en fait ce titre pendant la période précédant l'indépendance où Mountbatten céda sa place de gouverneur général à un « national ». Le titre de gouverneur général allait disparaître après la proclamation de la République, en 1950. Rajaji (1878-1972) fut parmi les leaders indépendantistes l'un des plus intimes avec Gandhi. Il s'opposa vivement à Nehru pour sa politique économique, et finit par animer une formation dissidente du Parti du Congrès.

¹⁶ *Le Gouverneur lui-même m'a envoyé plus tard une magnifique photo.*

dans des peaux de buffle, enfants se faufilant partout, marchands ambulants, aveugles (il y en a beaucoup aux Indes), mendiants criant et insistant, montrant leurs yeux, leur ventre ou leur bouche et se prosternant jusqu'à terre en touchant vos souliers. Des mendiants vous poursuivent partout : dans les gares, dans les rues, dans les temples. Les vaches se promènent au milieu de tout cela.

Misère des réfugiés

Nous parvînmes à un terrain vague, souillé de dépôts d'ordures. Il était couvert de tentes, de gourbis en terre battue, de bicoques de branchages, d'abris construits avec n'importe quels débris. Les réfugiés du Pakistan, chassés par les Mahométans, grouillent dans cet espace. Les femmes portent des enfants à cheval sur leur hanche, une jambe sur le ventre, une autre dans le dos. Les hommes charrient des choses aux formes bizarres. Tout cela va et vient, pleure, rit, crie sous un soleil éclatant : la vraie misère humaine, pétrie dans la souffrance mais qui la supporte et qui l'oublie, car la vie sera meilleure dans une autre incarnation. Ailleurs, 12 000 réfugiés sont parqués dans la poussière : des tentes, des rangées de petites maisons basses composées d'une pièce minuscule par famille, de grandes surfaces qu'une seule toiture recouvre, aux parois de chiffons déchirés : une espèce de « maternité » en briques, avec des grabats (les autres dorment par terre où une jeune femme se lamente horriblement sans pouvoir m'expliquer ce qu'elle a). Et partout des enfants, des enfants de tous âges, habillés de n'importe quelles nippes, se groupant, criant, saluant, arrivant en grappes autour de l'auto.

Dans un autre camp, un disciple de Gandhi occupe quelques femmes à carder et filer du coton et quelques hommes à travailler le bois. Un professeur est payé pour donner des cours, sans rien : ni livres, ni cahiers, ni banc, ni tables ; les enfants ne peuvent pas aller aux vraies écoles car elles ne sont pas gratuites. Au contraire on a dû augmenter l'écolage !

Pendant un an, le gouvernement a distribué de la nourriture gratuitement aux réfugiés ; c'était de la nourriture crue. Chacun faisait sa cuisine sur de petits fourneaux de terre ou entre deux pierres. Les réfugiés ont désappris le travail. Privés du secours de l'État, ils doivent se débrouiller aujourd'hui. Mais comment ? Entourées de leurs marmots, les femmes font la cuisine, lavent le linge ou, le plus souvent, restent accroupies dans un coin, subissant leur destinée. Elles sont enveloppées de loques, mais elles portent des bracelets aux poignets et aux pieds, des colliers au cou, des bijoux au nez et aux oreilles et même accrochés au pavillon de l'oreille. Les trous étant assez irrégulièrement percés, le bord de l'oreille est décoré avec la plus grande fantaisie.

Il y a 460 000 réfugiés dans la province de Dehli et ils s'installent partout : en ville, à la campagne, dans les villages, souvent sous un simple toit de feuilles pour les abriter.

Les parias

Nous sommes allés dans le quartier des « balayeurs », des parias. Ce sont eux qui assurent tous les travaux inférieurs et qui nettoient les cabinets ; il n'y a pas d'égouts en Inde et personne n'accepterait de faire ce que, seuls, les intouchables font. Gandhi était allé habiter parmi eux.

Nous avons vu sa chambre. On lui avait bâti une maison propre, avec une cour. Tout autour se pressent les innombrables bicoques de ces pauvres gens ; les femmes intouchables ne portent pas de « sari » à Delhi, mais des jupes de toutes couleurs et des bijoux en quantité. Je leur ai vu des bagues aux orteils et aux chevilles, des bracelets à sonnettes. Elles ont des bijoux même sur le front. Nous avons été entourés par des enfants qui parlaient avec leurs grands yeux et leurs mains. Au nom de Gandhi, ils ont gesticulé encore davantage et nous ont chanté le chant aimé de Gandhi qu'ils ont appris de lui (Sita Ram).

Agra 20/11/49 (la Canadienne, la Suisse, et moi)

Me voici assise devant l'une des sept merveilles du monde : le Taj-Mahal, érigé par l'empereur Mahométan Shahjaban pour sa femme Mumtaz-Mahal. La construction a duré de 1631 à 1648, occupant vingt-mille hommes ! Comment vous le décrire ? Lisez un livre d'art, car je préfère ne pas répéter des pages déjà écrites par des littérateurs plus capables que moi. C'est une gloire en marbre blanc sur le ciel bleu. Je n'ai jamais rien imaginé de semblable : des coupoles, des dentelles de marbre. Par devant, un jardin magnifique. Par derrière, le fleuve Jumna dont les eaux reflètent cette merveille. Nous avons passé tout l'après-midi au Taj. Le bâtiment central est un tombeau en forme de mosquée blanche, de style oriental. Trois Italiens sont venus travailler à la décoration intérieure. Il y a des ressemblances avec San Miniato de Florence : j'ai pensé à la chaire de San Miniato et à la balustrade en marbre qui sépare le chœur de la nef de l'église. Pour avoir la vue, nous sommes montés sur un autre bâtiment de pierres rouges. Le Taj est un bijou contenu dans un écrin de bâtiments rouges. De là, nous avons assisté au coucher du soleil. Les oiseaux, de merveilleuses petites perruches vertes, criaient comme effarouchées par la nuit qui arrivait ; les Musulmans priaient, la fumée des habitations du village était dense et flottait très bas. Notre guide, du toit où nous étions, se prosternait le front à terre, face au soleil.

Le lendemain matin à cinq heures, le muezzin, en invoquant Allah, annonça que c'était l'heure de la prière et les mêmes oiseaux se mirent à chanter un hymne de joie au matin. La population musulmane est la plus nombreuse dans cette région. On voit les femmes voilées circulant à pied, ou cachées par des rideaux dans des voitures.

Hôtes de la police

La nuit tombée, nous avons demandé l'autorisation d'étendre notre literie dans le jardin du Taj. Aux Indes, chacun voyage avec un grand rouleau contenant un mince matelas genre courtépointe. Mais hélas, depuis quelques mois le Taj ferme la nuit, de peur des communistes (?) qui pourraient l'endommager. On nous a conseillé de retourner en ville pour aller à l'hôtel, mais nous avons insisté pour coucher économiquement dehors, comme beaucoup de gens ici. Un vendeur de camelote nous a offert une chambre chez lui, mais il fallait demander la permission à la police. Pour aller à la police, nous avons circulé dans de petites rues et traversé une place minuscule. Je ne voyais que les trous noirs des échoppes, à hauteur d'une table, et les gens accroupis dedans étaient éclairés par une lanterne ou une autre lumière. Dans cette obscurité brillaient des yeux, des yeux noirs sur un fond blanc éclatant, des yeux qui nous regardaient avidement.

Au poste de police régnait la même obscurité. Surprise des policiers ; coucher dehors, par terre ? Des étrangers ? On nous a fait du thé ; j'ai demandé en riant à loger en prison, mais la cellule des hommes venait d'être occupée par des joueurs et des buveurs. L'un des policiers nous a accompagnés pour juger si le local qu'un petit garçon nous offrait était convenable.

« C'est la première fois », me dit-il, « que je vois des étrangers comme cela. Je croyais qu'ils avaient tous beaucoup d'argent. » En cours de route, il se ravisa soudain, chargea sur une « tonga » (voiture légère à deux roues) les bagages que nous avions laissés chez le marchand de camelote et il nous amena chez lui !

Nous étions donc dans une véritable maison indienne : une cour entourée de chambres sur trois côtés, le quatrième côté étant fermé par la haute muraille d'enceinte du jardin du Taj. La femme du policier nous reçut. Elle avait dix-sept ans, mariée depuis deux ans : longue réception et chuchotements, courtes absences ; puis, dans la nuit, on apporta trois lits indiens, un cadre tendu de ficelles en guise de sommier. On les installa côte à côte dans une pièce vide. Monsieur Bovard près de la porte, puis moi, puis Mildred Fahrni ! Plus tard, quand nous étions déjà couchés, le policier est venu nous demander de ne pas dormir. Quelques minutes plus tard, il arrivait avec quatre petits pots en terre contenant du lait de buffle. Je me trouvais sur un drôle de lit en bois et en ficelle, avec une drôle de literie de « Thomas Cook et Cie », un directeur de revue suisse à ma gauche, une Canadienne à ma droite, un policier indien m'offrant du lait de buffle dans une chambre tout contre les remparts d'un tombeau musulman, sous le ciel étoilé de l'Inde ! Le lendemain matin à cinq heures, à l'appel du muezzin, nous courûmes jusqu'au Taj pour voir le lever du soleil, puis nous revînmes chez le policier pour le bain. Ici, la salle de bain consiste en une pièce ou un coin de pièce, avec ou sans robinet ; le sol est légèrement incliné. Par terre on dispose deux seaux, l'un avec de l'eau chaude, l'autre avec de l'eau froide. On se mouille, on se savonne entièrement et on se rince comme on peut, en puisant l'eau chaude ou froide avec un cruchon de

cuivre. Les Indiens seraient scandalisés si on prenait son petit déjeuner avant le bain ; les prières ne peuvent se dire qu'après le bain. Quand je sortis, j'aperçus, donnant sur la cour, une toute petite cuisine ayant sur le sol deux fourneaux de terre. Accroupie par terre dans son sari bleu, la femme du policier faisait cuire de la semoule avec des épices. Elle se faisait apporter le nécessaire par une servante qui confectionnait des bâtonnets de farine de riz.

Une école et un temple

Le village du Taj est misérable. Nous y avons vu une école et un temple minuscule. J'ai dépisté l'école grâce au « chahut » extraordinaire qui venait des locaux ouverts. Nous sommes entrés : il y avait dans des salles et sous un portique non fermé des gosses assis par terre : des petits tas de hardes colorées écrivant par terre. Les plus fortunés se servaient d'une caissette en guise de pupitre. L'un d'eux m'a donné deux dessins. Il n'y avait aucun mobilier ; quelques ardoises. Les murs étaient tapissés de dessins faits sur des papiers chiffonnés. J'ai vu un dessin représentant Napoléon I^{er} ! Le temple était une espèce de niche avec des idoles, dans un petit coin minuscule en haut d'un escalier. Sur le côté de l'escalier était étendue la literie du prêtre qui vivait accroupi là, recevant des fidèles l'aumône de quelques « annas ».

L'Inde peut s'élever aux plus hautes conceptions spirituelles et s'abaisser au plus grossier paganisme. Mais sachons nous regarder nous-mêmes. Les gens d'ici jugent sévèrement nos églises catholiques : certains chrétiens ne prétendent-ils pas seulement enfermer les idoles mais encore Dieu lui-même dans leurs églises ?

Hôte d'un millionnaire

Le soir, nous sommes de nouveau arrivés à Delhi. À la gare, notre ami Thomas nous attendait avec un taxi mis continuellement à notre disposition pendant notre séjour à Delhi. Le fils de Gandhi nous a offert une auto, mais nous en avons déjà une jour et nuit. Un journaliste nous attendait, et celui-là était plus insistant que tous les autres : il est monté en auto avec nous et nous a suivies, Mildred et moi, dans notre chambre. Comme nous n'avions que cinq minutes avant le dîner, nous avons dû nous coiffer devant lui en répondant à ses questions, et changer de robe dans la salle de bain à côté.

Nous logeons chez un industriel qui est propriétaire d'une usine de coton : Sir Shri Ran. Quelle énorme fortune ! Son immense jardin est en partie cultivé en légumes dans le but d'augmenter la production de l'Inde. Il possède des serviteurs et des autos en quantité. Il tient chaque jour table ouverte dans sa grande et magnifique maison. Les gens vont et viennent, même au milieu ou à la fin du repas. À côté de sa demeure personnelle, Mr Shri Ran met à la disposition de ses invités une autre maison avec une cour carrée immense, une salle de bain et un cabinet privé. Ce monsieur n'est pas pacifiste du tout mais nous traite royalement. Il a envoyé cent roupies au Comité d'Accueil qui

organise nos voyages. Il est âgé, sec. Il se lève à cinq heures du matin, va se promener avec ses amis, discute avec eux, rentre et se fait masser. À huit heures et demie, il prend son petit déjeuner, puis il travaille toute la journée.

L'hôpital des vaches (25/11/1949)

J'écris devant « ma maisonnette » sous un auvent de chaume. Le Gange chante doucement. Le soleil se lève derrière les contreforts de l'Himalaya : une brume légère ajoute du rêve au paysage. Le Gange est bleu : il y a des fleurs et des oiseaux. Avant le lever et après le coucher du soleil, on allume un feu de camp. Depuis avant-hier, je suis en effet l'hôte de l'ashram dirigé par une Anglaise, Miss Slade (alias Mira Behn) qui a été pendant vingt-deux ans disciple de Gandhi¹⁷. Ashram signifie « lieu sacré », Mira est le nom d'une sainte Hindoue ; Behn veut dire « sœur ». Ici on l'appelle Behnji, comme on disait : Gandhiji. Ji est un terme de respect. Mildred et moi occupons une maisonnette en terre battue, comportant une chambre en bas (notre chambre), une autre chambrette vide, la salle de bain indienne et au premier étage, une chambre-terrace couverte de chaume. Un auvent de chaume entoure la maison sur trois côtés. Pour tout mobilier, il y a : sous l'auvent deux fauteuils en jonc, et à l'intérieur deux sommiers en corde et deux petits placards en bois. Avant sa mort, Gandhi avait déjà envoyé Mira Behn dans cette région pour s'occuper des vaches. L'ashram se compose de quelques maisonnettes en terre comme la nôtre. Il y a un puits et une cuisine centrale. On mange à l'indienne, assis par terre sur une natte. La nourriture est servie dans des feuilles fraîches ou sèches, ou de grands plats en cuivre, les sauces dans de petits bols en cuivre. La main droite seule est employée pour se servir et manger. Il n'y a jamais de viande. On vous offre d'abord une galette cuite sur la cendre. Elle est souple comme une crêpe et sert de pain. Chacun en déchire un morceau et s'en sert pour saisir et manger les légumes. Avant les fruits, il faut à nouveau se laver les mains. On se déchausse pour entrer dans les maisons et surtout dans les temples et les cuisines.

L'œuvre de Mira Behn consiste à recevoir les vaches qui donnent peu ou pas de lait. Celles qui donnent un peu de lait sont soignées moyennant une

¹⁷ Surnommée Mirabehn par le Mahatma lui-même (en référence à la servante dévouée de Krishna, Meera Bai), elle était née Madeleine Slade, en 1892, dans la vieille aristocratie (son père était contre-amiral). Venue au gandhisme par l'intermédiaire de Romain Rolland, elle était arrivée en Inde en 1925 et avait participé à tous les épisodes de la lutte nationaliste. Elle plaida la cause de l'indépendance auprès des élites politiques britanniques, et prit part à la conférence de Londres en 1931. Son dévouement lui valut d'être emprisonnée, en 1932-1933 (dans le cadre de la répression du mouvement de Non-Coopération), et avec Gandhi lui-même à Pule entre 1942 et 1944. Après l'indépendance, elle lança en effet des fermes expérimentales dans différents ashrams, avec le soutien gouvernemental. Elle ne devait rentrer en Europe qu'en 1959. Elle s'installa à Vienne où elle mourut en 1962. Il s'agit probablement ici de l'ashram Pashulok, proche de Rishikesh, dans le Nord de l'Inde, au débouché de l'Himalaya.

pension minimale. Des croisements scientifiques sont opérés, puis la vache est rendue au propriétaire. Les vieilles vaches, celles qui n'ont plus de lait, sont accueillies gratuitement et parquées dans un camp où elles attendent tranquillement la mort. Cela décharge les pauvres gens qui ne peuvent pas les nourrir et qui ne peuvent pas non plus les tuer. La vache est en effet un animal sacré, vénéré comme une mère car elle donne le lait aux hommes. Les fleuves aussi sont vénérés car ils donnent la fécondité à la terre. Le Gange, dit-on, descend directement du ciel.

Nous avons été voir les vaches et les essais agricoles qui doivent donner à l'ashram son indépendance financière. Pour le moment, c'est l'État qui le subventionne. Savez-vous comment cette visite s'est effectuée : à dos d'éléphant ! L'éléphant s'appelle Ram Piary (aimé de Dieu). Nous étions quatre, perchés là-haut dans une espèce de caisse. Le soleil se couchait, c'était splendide. Vous me voyez sur le dos d'un éléphant, au pied de l'Himalaya, au bord du Gange ! Le long de la route, nous avons rencontré un sadhou, « un saint » hindou revêtu d'une robe jaune orange et portant sa cruche d'eau ; et un peu plus loin, un fakir musulman revêtu de peaux de léopard sur la tête et la poitrine, avec des fétiches pendant par-dessus ! Du haut de l'éléphant, je voyais ces « saints » dans la poussière, pieds nus, poursuivant leur route en silence. Notre éléphant était très intelligent ; il s'arrêtait quand on le disait, s'agenouillait pour nous laisser monter ou descendre, ramassait ce qui tombait de notre tourelle. Il cassait des branches quand on le lui demandait et portait la branche cassée là où on le lui ordonnait.

Rikhikesh [Rishikesh], la ville des « Saints »

Hier, second jour à l'ashram, nous sommes allés en auto le long du Gange, au-delà de Rikhikesh. Au bord du fleuve, on portait à l'incinération un mort ficelé dans des tissus blancs. Au pied de l'Himalaya se trouvent deux ashrams, des temples en quantité et les maisonnettes des « Kutias » où résident les saints, ermites à robe orange. Les uns sont complètement habillés, d'autres presque nus, portant juste un cache-sexe. Les uns sont rasés, d'autres ont de longues barbes. Certains laissent tomber sur leurs épaules de longs cheveux de sauvage, d'autres les relèvent en chignon. Quelques-uns ont les cheveux et le corps couverts de cendre. Plusieurs d'entre eux ont des signes sur le front, en blanc, en noir, en jaune, en rouge, ceci selon leur dévotion particulière. Même les laïques portent certains de ces signes. Il y a à Rikhikesh une institution qui nourrit quinze-cents de ces saints, mais hélas, peu d'entre eux sont vraiment saints. La majorité est composée de paresseux qui vivent sans rien faire. Les fonds sont donnés par certains riches et pas toujours pour des motifs profondément religieux. Il s'agit d'une croyance superstitieuse qui veut que l'on offre une partie de l'argent que l'on a mal gagné à une œuvre sainte pour libérer

sa conscience. Cependant, à côté de vous, des familles entières croupissent dans la misère¹⁸.

Dans une de ces Kutias, Mildred et moi avons parlé à un Saint. Nous étions assises à côté de lui sur son lit de planches (chose usuelle ici). Nos amis qui nous guidaient étaient assis par terre. Deux cruches, un vêtement de rechange, quelques livres composaient toute la propriété du sage. Shri Hari Naraya Basu nous raconta qu'il était autrefois fonctionnaire du Gouvernement. Mais à trente-neuf ans, il vit en Sadhou. Il n'a pas accepté la robe orange car il ne croit pas aux choses extérieures. Il cherche la paix et dit qu'on ne peut la donner sans l'avoir trouvée. Il nous a lu des passages de l'Imitation de Jésus-Christ et du Frère Laurent qui recommandent la vie retirée et contemplative. Je crains que ces hommes, qui recherchent les hauteurs spirituelles, oublient trop souvent l'humanité qui souffre.

Imaginez le Gange bleu, les premières collines de l'Himalaya, des saints circulant lentement, des gens faisant leurs ablutions dans le fleuve, des singes sautant et grimaçant de tous côtés. L'un d'eux a sauté sur notre table au moment de notre repas ; nous avons dû demander à un gamin de surveiller notre pique-nique avec un bâton. Il y a aussi des espèces d'écureuils gris, à petite queue. En été, les éléphants sauvages descendent des montagnes ; il y a des tigres et des serpents dans la région, mais ils n'attaquent pas les hommes si on les laisse tranquilles.

Que de choses curieuses sur la terre ! Que de désirs de s'élever, de monter vers Dieu ! Je vous parlerai de tout cela. Ce sont des choses délicates à expliquer car la nature humaine est si compliquée, et varie de jour en jour.

Un drôle de Sadhou

Nous avons vu hier un ashram très connu : « La Yoga Vedanta Forest University » à Anandakuter Rishikish-Himalayas. Le saint fondateur est vivant, gros et gras, et s'appelle Shri Swanu Sawathanauda. Quand il rit, tout son ventre tremble. Il nous attendait et nous a couverts de littérature. Je vais essayer d'expédier les livres qui me chargent trop. Il nous a reçus dans une salle où des secrétaires, ses disciples, travaillent gratuitement à sa revue *La Vie Divine (The Divine Life)* et à l'impression de ses livres. La porte était ouverte. Des mendiants et des pèlerins nous regardaient tandis qu'on nous servait du thé, des fruits et des biscuits. Un disciple de Sadhou nous filmait et nous photographiait sur toutes les coutures. Un gramophone nous chantait des chants ou nous débitait

¹⁸ Rishikesh, que Magda Trocmé orthographie à tort « RikHishesh » est en effet un grand centre d'études védiques et de méditation, où sont traditionnellement implantés de nombreux temples. La description de l'ashram où l'on développe l'étude du yoga sous la direction d'un « saint » local est en droite ligne de cette spécialisation du district, qui fut très visité dans les années 1960 et 1970 par des Occidentaux (jusqu'aux Beatles). Le Gange y débouche de sa vallée himalayenne, dans un paysage grandiose.

des sermons de notre hôte. Celui-ci, entre temps, nous dédiait des livres à toute vitesse. De la pièce voisine arrivait la voix d'un conférencier parlant des livres sacrés. Les singes dansaient et couraient sur la terrasse ; ils se pendaient aux arbres en convoitant notre nourriture. Le Gange, lui, coulait paisible et majestueux.

Nous avons visité l'institution, curieux mélange de choses antiques et modernes. D'une part la fabrication et la vente de disques, de livres imprimés, de photos, de films qui sont développés sur place. D'autre part, nous avons assisté aux « asen », c'est-à-dire aux exercices ascétiques par lesquels un jeune sadhou s'efforce d'atteindre la communion avec la divinité. Ces mouvements consistent en contorsions extraordinaires du corps. Le corps de ceux qui pratiquent ce « Yoga » est souple comme du caoutchouc, mais le gros saint, leur chef, ne s'est pas livré à de tels exercices, lui. Dans une espèce de temple, les membres de l'ashram se relayent un à un, d'heure en heure. Chacun, assis par terre les jambes croisées devant des images, répète continuellement différents noms de dieux : « Rama-Krishna, Bouddha-Jésus »...

L'image de Jésus et un sacré-cœur catholique sont placés avec les autres idoles. Par ailleurs, dans le musée où se trouvent rassemblés des ouvrages décrivant tous les moyens pour arriver à Dieu, on trouve aussi l'image de Saint François et celle de... Saint Antoine !

Dans le temple, les idoles m'ont effrayée. On m'a offert des quartiers de mandarine, de l'eau du Gange accompagnée de je ne sais quelle herbe et de quelle bénédiction, et l'on m'a mis de la poudre sur le front. Le Sadhou photographe continuait à filmer et à photographier.

Gandhi n'était pas parfait

La personnalité de Gandhi est souvent discutée aux Indes. Ce qui n'est pas discuté, c'est sa non-violence. Gandhi était cent pour cent non-violent, mais il a peut-être accepté trop facilement l'aide du capitalisme indien qu'il croyait meilleur que le capitalisme anglais. Cela explique l'influence considérable que les capitalistes exercent sur le gouvernement actuel, et sa tendance un peu fasciste. Au fond, le capitalisme indien est venu en aide à Gandhi pour se débarrasser des Anglais. Ils se sont servis de sa non-violence comme d'une technique pour aboutir à leurs fins, mais ils ne l'ont pas adoptée comme philosophie. De même, chez nous, les communistes accepteront d'encourager les objecteurs de conscience et Garry Davis parce que cela peut les aider aujourd'hui à parvenir à leurs fins, mais ils n'accepteront pas la non-violence comme un programme pour l'avenir.

Les vrais disciples de Gandhi, les vrais non-violents n'ont jamais été très nombreux aux Indes. Cela me confirme dans l'idée que les masses ne sont pas encore très mûres pour la non-violence. La non-violence me semble être une prise de position individuelle, religieuse et prophétique, destinée non pas à obtenir des résultats immédiats et visibles mais à préparer le terrain pour

l'avenir. Notre travail doit tendre à faire accepter par nos gouvernements cette prise de position prophétique, c'est-à-dire à obtenir d'eux l'acceptation de l'objection de conscience. Nous ne devons pas nous laisser décourager simplement parce que Gandhi n'a pas été un homme complet, parce que le problème social lui a parfois échappé et parce que, tout en abolissant les castes, il n'a peut-être pas assez pris le parti du peuple contre le capitalisme. Si Gandhi avait été un saint, un dieu, aucun d'entre nous, ou très peu, ne pourrait prétendre à le suivre. Mais Gandhi nous a donné le meilleur des exemples : il a poussé au plus haut point la fidélité à une idée, à une vocation, celle de la non-violence. Il est mort pour cette idée. Il appartiendra à un autre de s'élever pour travailler à sa réalisation. Malgré l'imperfection de Gandhi, sa divinisation va vite : on le voit déjà figurer dans les temples à côté des idoles et des images pieuses. Hier, j'ai vu un calendrier représentant Gandhi au premier plan, le crucifix au second, et Bouddha au troisième, comme en transparence les uns sur les autres.

*

Circulaires n° 5 et 6

27 novembre 1949, à Bénarès.

J'ai donc quitté l'ashram de Mira Ben et le haut Gange avant-hier soir, mais avant de partir, je suis descendue au Gange et malgré l'eau glacée, je me suis baignée à l'indoue en versant sur moi l'eau sacrée à l'aide d'un petit pot en cuivre. Il n'y avait que des vaches qui me regardaient. L'eau du Gange ne s'altère jamais. On peut la garder toute sa vie¹⁹ et elle sert pour tous les grands événements, jusqu'à la mort. On met une goutte de cette eau sur les lèvres des mourants. Après Hardwar, ou plus bas, après Allahabad, le Gange, contaminé par ses affluents, n'a plus d'eau pure.

À Hardwar nous avons pris le train. Mais avant de quitter les amis de l'ashram qui nous avaient conduites en auto, nous sommes allées à l'endroit sacré. Mes aïeux ! Des escaliers en marbre descendant dans l'eau reliés à la terre par des constructions, des temples autour de l'eau, de tout petits édifices comme des chapelles ou comme des grottes, des gens buvant l'eau salée, d'autres y mettant des coupes de feuilles pleines de fleurs avec un lumignon allumé, partant sur l'eau comme de petits bateaux ! Des saints ou des prêtres sur des espèces d'estrades en bois, l'un à côté de l'autre, quelques-uns d'entre eux lisant des livres sacrés à des gens assis par terre. Des mendiants en quantité ! Des enfants vendant des boulettes de farine, genre manne du désert,

¹⁹ *disent les Hindous.*

pour les poissons ! Cet endroit est le plus sacré des Indes et la pêche y est défendue. Les poissons y sont énormes et gavés. Sous le pont, il y en a tant qu'ils ne bougent plus et restent l'un à côté de l'autre, énormes, repus, bêtes, sacrés de la tête à la queue. Nous étions déchaussés car ce sont des lieux très saints. Des élèves d'écoles de religion ou de sanscrit se tenaient assis en rang d'oignons le long du quai, regardant l'eau. Les prêtres sonnaient des cloches. Pauvres prêtres inéduqués et misérables quêtant les « annas » des fidèles ! Un richard distribuait des plateaux de nourriture à une foule de pauvres hères accroupis par terre en rond. Je regardais de tous mes yeux. Il faudra que j'aille à Lourdes pour voir cela aussi ! Le lieu saint donne directement sur le marché, un enchevêtrement de petites rues étroites, misérables, avec des splendeurs étalées sous mes yeux étonnés ! Mais qu'y faire ? Pas d'argent ! Des vaches se promènent partout là-dedans, regardant tranquillement et marchant au hasard. Avant de partir nous avons vu un saint, venu de Ceylan. Irai-je ? Il nous a remplacés, Mildred et moi, à l'ashram de Mira Ben. Nous n'avons parlé à Mira Ben que deux fois – elle avait la malaria – et on ne pouvait la voir que sur rendez-vous, étendue devant sa hutte dans des draps et des couvertures couleur « saint », jaune-orange. Gandhi n'a jamais utilisé cette couleur et les saints qui venaient à lui s'habillaient en blanc. Mira Ben reçoit des visites. Les gens viennent de loin pour la voir et il y en a qui viennent sans lui parler. « Darshun » est le mot qui veut dire « contempler quelqu'un en silence ». La sainteté se transmet sans paroles. Parfois, dans les campagnes, sans haut-parleur, les foules venaient voir Gandhi. Il s'asseyait pendant une heure sur une table, puis il partait et les gens s'en allaient satisfaits. La dame chez qui nous sommes ici à Bénarès, Dr. Thungamma, chirurgien ayant étudié ici et en Angleterre, a été deux fois en prison pour Gandhi sans presque le connaître personnellement. Souvent elle allait à Delhi pour le voir, pour assister à ses prières, sans lui parler. Elle dit qu'il était trop occupé, et d'autres le disent aussi, et cela aurait été cruel de le déranger. Ses secrétaires d'ailleurs veillaient sur lui.

Après une nuit en train (nuits très confortables toujours), Mildred et moi sommes arrivées à Lucknow. Des amis étaient venus nous voir : il y a là des membres de la Réconciliation, mais impossible d'y rester car notre train partait pour Allahabad ! Peu après, nous nous sommes aperçus que nous avions quatre heures d'arrêt dans un petit patelin, à Partabgarh, et que nous aurions pu rester six heures à Lucknow ! Tableau ! Dans le petit patelin, rien à faire, rien à voir ! J'ai demandé s'il y avait une mission chrétienne : oui, il y en avait une ! Nous voilà accompagnées par un jeune employé du chemin de fer qui a passé tout le temps avec nous, grimant sur une « ekka ». (Je continue le 28²⁰.) Les « ekka »

²⁰ Une mention qui montre que le journal de Magda Trocmé est repris et mis au propre pendant les étapes ou les moments creux de son périple indo-pakistanaï, mais qu'il n'est pas exactement tenu au fil de l'eau.

sont ces voituresses à deux roues qu'on dirait faites pour une personne mais on y monte à quatre ! Au fond, cela consiste en une planche carrée, surmontée de quatre bâtons avec un petit dôme en tissu. Les Indiens s'y accroupissent mais moi j'ai laissé pendre les jambes sur le côté.

Nous sommes arrivées ainsi à la mission Saint-Joseph. Ne voilà-t-il pas que devant la porte, je vois l'uniforme d'une sœur « canossiana²¹ » ! Je pose deux ou trois questions : oui, elle est italienne, c'est même la supérieure ! Cinq sœurs italiennes et trois indiennes ! Pensez quelles exclamations elles ont poussé et moi aussi ! Depuis 22 ans pour l'une et pour une autre 12 ans, j'étais la première femme italienne qu'elles voyaient. Elles avaient vu seulement des prisonniers de guerre italiens ! Elles m'ont demandé si j'étais catholique, j'ai dit que non. J'ai parlé des Mantellate²², de notre séjour à Careggi, et la supérieure m'a dit que sa grande amie était la missionnaire protestante qui nous a été présentée et nous a amenées chez elle. Mr et M^{me} Ericson, les missionnaires suédois, nous ont offert du thé, des gâteaux, invitant aussi les deux sœurs, le prêtre catholique et notre guide indien. Nous avons trois thés en vue, chez les catholiques, chez les protestants et chez l'ami indien ! Nous n'avons pu accepter que le thé protestant...

Le soir, vers huit heures, arrivées à la gare du faubourg d'Allahabad, on ouvre notre portière et on nous fait descendre en hâte, car il y a une « fonction²³ » de prévue ! Je change de robe à la salle d'attente et je me trouve à l'Université de filles. Les filles me mettent une couronne de fleurs fraîches autour du cou – signe de bienvenue – et nous voilà installées avec les étudiantes dans la salle à manger. On avait invité avec nous quelques personnages importants et deux délégués chinois ! Naturellement, nous avons dû faire un « speech » et le lendemain matin, le journal parlait de ce grand évènement ! Je vous l'apporterai. Je ne peux pas détacher l'article et vous l'envoyer comme les autres, car le journal parle de la constitution qui a passé le 26, de ministres que je connais, et je garde donc le journal entier. J'ai dormi sans Mildred chez un banquier, et cinq énergumènes armés gardaient la maison et la banque !

À sept heures du matin, nous sommes partis en auto pour l'endroit qui s'appelle « Surghum » (conjonction). Il s'agit de l'endroit où le Jumna se jette dans le Gange, lieu très sacré où on a jeté les os de Gandhi (les cendres sont éparpillées ailleurs). Grand espace sablonneux qui se remplit d'eau au moment

²¹ Il s'agit d'une congrégation italienne fondée au tout début du XIX^e siècle par Maddalena di Canossa, et surtout développée à l'origine en Vénétie et Lombardie avant de s'exporter dans le monde. On parle aussi des « Figlie della Carità ». Proches de nos propres « filles de la charité » (*i.e.* nos sœurs de Saint Vincent de Paul), elles se vouaient surtout au secours aux malades et aux enfants abandonnés, ainsi qu'à l'instruction élémentaire.

²² *sœurs du convent où j'ai fait mes études secondaires à Florence.*

²³ « fonction » = réception officielle.

des pluies. Au loin, au-delà du sable, l'union des deux fleuves sacrés et quantité de petites baraques où se tiennent des prêtres avec des registres. Chaque Hindou est censé se rendre dans ce lieu et écrire son nom au bas du cahier dans lequel les ancêtres ont écrit le leur. Chaque prêtre, sur sa cahute, a un bâton avec un signe au bout, et c'est ce signe que chaque famille doit se rappeler pour retrouver les noms de ses ancêtres. Il y a ainsi de vrais arbres généalogiques ! J'ai écrit mon nom et les enfants le trouveront peut-être, et j'espère qu'André viendra ici aussi. En janvier et février, avant la mousson, l'espace sablonneux va être rempli de cahutes car beaucoup d'Hindous viennent passer un mois au lieu sacré ; ils laissent leur travail ! Parfois il y a des millions de gens qui se baignent en une journée, et tous les jours des foules arrivent à Allahabad et à Bénarès ! Le banquier, mon hôte, (sauf rares exceptions), se lève à cinq heures, va se baigner dans le Gange et revient au travail, marchant trois « miles » en tout, aller et retour.

Bénarès. Encore le 27 novembre 1949

À midi et demi nous étions à Bénarès. Dans la campagne, dans les gares, nous avons vu des femmes parfois misérables chargées de bijoux, et des chameaux en quantité. Ici à la gare, une foule immense plus qu'ailleurs, et plus qu'ailleurs des gens installés par terre, dormant, mangeant, attendant je ne sais quoi, leur literie autour d'eux et leur vaisselle en cuivre aussi ! Tout à coup paraît un défilé compact de gens au type esquimau : longs cheveux huileux avec des quantités de petites tresses, visages plats, jaunes, foncés, presque rougeâtres, vêtements en laine, mocassins en cuir. Ce sont des Tibétains qui vont au temple de Bouddha près de Bénarès. Au milieu de la foule et des trains, une vache se promène.

Notre hôtesse la chirurgienne a une drôle de famille et une drôle de maison ! Nous voyons de tout et l'humanité est si intéressante ! L'après-midi, visite de l'« Université » en « rickshaw²⁴ ». Nous n'avons vu qu'un bâtiment, car c'est un terrain de quatorze « miles²⁵ » carrés ! C'est la plus grande université du monde au point de vue terrain, après celle de Washington ! Nos hôtes sont très lents et on perd beaucoup de temps. Le soleil s'est couché pendant que nous étions à l'université et la soirée sera vite passée ! La lune se levait (un faible quartier) quand nous avons pris une barque sur le Gange. Mais on ne voyait presque rien. C'était mystérieux et impressionnant. Les temples se pressaient sur une rive. On les devinait se dessinant en noir sur un ciel moins noir. L'autre rive était dans la brume. Des clochettes sonnaient. C'était l'heure de la prière et on entendait des chants et des cris. Quelques échafaudages de bois brûlaient ou

²⁴ Une « rickshaw », c'est une bicyclette tirant une petite voiture à deux places, comme nous en avions en France pendant la guerre. Cela a remplacé les petites voitures tirées par un homme. Celles-ci existent encore pour les endroits escarpés, pour les cérémonies et les malades – et à Calcutta il y en a en quantité.

²⁵ Le « mile » anglais mesure 1,609 km.

s'éteignaient doucement sur la rive, aux lieux consacrés aux incinérations. On brûle une quantité de morts ici, car on y amène les corps même de loin. Il y a des cars spéciaux pour cela, et les corps des gens riches viennent même en avion ! Récemment, un corps est venu du Sud de l'Inde. Les cendres de Gandhi ont été jetées ici dans le Gange ainsi que dans beaucoup d'autres endroits, même dans l'océan au large de l'Afrique du Sud où il avait tant travaillé. Les gens ordinaires jettent les cendres de leurs défunts en bloc, sans les éparpiller partout comme celles de Gandhi ; mais en général ils les amènent dans un lieu sacré et si possible le long du Gange. Si la famille est pauvre et habite loin, on garde les cendres et on attend. À la première occasion du voyage de quelqu'un, on le charge des cendres de plusieurs personnes ! Ce n'est pas plus curieux que nos voyages effectués par des corps morts, parfois depuis des années, pour les enterrer dans un cimetière spécial.

Notre barque a abouti sous le grand Temple. Des escaliers conduisant au cœur de la ville étaient encombrés de mendiants, de pèlerins, de vendeurs, d'échafaudages de prêtres ; des ruelles extraordinaires, bordées de boutiques, d'échoppes et de petits temples de la dimension d'une échoppe, devenaient de plus en plus étroites et tortueuses. Finalement on ne pouvait y tenir qu'à deux et malgré cela, les vaches et les veaux circulaient librement ! Que de marchands de fleurs, de bouquets serrés, serrés, de guirlandes, le tout garni de fils brillants comme pour les arbres de Noël. Enfin l'entrée du Temple genre coupe-gorge, entrée précédée par des quantités de mendiants et de prêtres à la recherche des quelques « annas ». Seuls les Hindous peuvent entrer dans ce Temple. Nous sommes montées sur des balcons en face, c'est-à-dire à deux mètres du Temple ! En enjambant des gens en train de lire des livres sacrés, nous en avons vu l'intérieur par une petite fenêtre et admiré la coupole ronde et la coupole allongée recouvertes d'or : quatre cents pounds²⁶ d'or pur, et cela ne se voit de nulle part car c'est enserré dans un amas de maisons et de constructions innommables ! Une vache, dans le temple, se promenait devant les idoles...

28 novembre 1949. Ce matin, nouvelle course dans les ruelles, nouvelle promenade en barque pendant que les fidèles en foule se baignent, lavent leur linge dans l'eau sacrée et boivent cette eau, même dans les endroits les plus sales, eau trouble couverte d'écume et de détritits ! Des hommes et des femmes, de l'eau jusqu'à la taille, les mains jointes, prient au milieu de la foire générale, l'air recueilli et transporté. Les Indiens peuvent se recueillir et s'isoler n'importe où, au milieu du plus grand charivari.

Nous sommes remontées dans la vieille ville où nous avons vu un charmeur de serpents ; puis nous sommes allées hors de la ville à l'université de sanskrit la plus renommée des Indes. Nous avons vu la bibliothèque avec

²⁶ = 453 grammes.

60 000 volumes manuscrits de sanskrit, drôles de petits paquets, chacun enveloppé dans de la toile rouge, lié et étiqueté. On nous a ouvert l'exemplaire le plus vieux datant d'il y a 700 ans. Ce sont des feuilles de papier faites avec du coton, écrites des deux côtés, mises l'une sur l'autre ; au-dessus et au-dessous du petit tas, il y a des tablettes de bois, souvent peintes. Nous avons aussi visité les bâtiments de classes. Il y a quelques classes comme les nôtres, mais on trouve surtout de grandes pièces au sol recouvert d'un grand tapis, des souliers à la porte et quelques étudiants, jeunes ou d'âge mûr, assis à côté d'un maître, discutant avec lui. J'ai vu aussi une immense salle avec de nombreux tapis, et sur chaque tapis, un maître assis, les jambes croisées, parlant à un seul ou à quelques disciples attentifs. Le professeur d'astronomie avait à côté de lui une boule en métal à claire-voie, avec des méridiens et des signes bizarres. On aurait dit une fresque comme celle de la cathédrale du Puy-en-Velay, représentant la grammaire, la logique, la théologie et je ne sais quoi d'autre de mystérieux et d'ancien. Quatre cents étudiants hommes travaillent dans cet endroit et on sent la pensée, la religion et la philosophie de l'Inde concentrée dans ces bâtiments, sur ces vieux tapis, sous d'énormes éventails. Ici, dans les maisons modernes, il y a des ventilateurs électriques, mais dans les maisons anciennes il y a des espèces de barres en bois garnies de petits « jupons » genre petits rideaux, suspendues d'un côté à l'autre de la pièce ; un « coolie » tire une ficelle qui fait osciller tout doucement toutes ces barres pour faire circuler l'air. Dans les grandes pièces, il y a plusieurs de ces « ventilateurs » manuels.

Toujours en auto nous sommes allés à Sarnath, à quelques miles de Bénarès, voir le musée, le temple bouddhiste et les ruines de l'ancien couvent où Bouddha a prêché pour la première fois devant les cinq ermites. En face du temple, Birla, le richissime ami de Gandhi, a construit une hostellerie pour bouddhistes et dans une petite cellule, nous avons vu la poétesse hindoue Biraj Ribi, convertie au bouddhisme ; elle nous a chanté ses vers, les derniers. Elle les a écrits en contemplant les oiseaux qui portent des brindilles sur la pointe du temple de Bouddha ; elle, la poétesse, apporte au Lord Bouddha la fleur qui sort de sa bouche : le chant et la poésie. C'est à peu près le sujet d'une de ses chansons. Elle veut venir à la réunion publique qui aura lieu à Calcutta le 8...

Tous les journaux parlent de notre conférence et les journaux locaux parlent du passage des délégués ; tous ceux qui sont instruits sont au courant.

Dans la rue, nous avons vu plusieurs morts. La seule différence avec les vivants qui eux dorment partout, couverts de hardes de la tête aux pieds, en pleine rue et en plein soleil, c'est que les morts sont ficelés sur leurs brancards et que parfois il y a des fleurs. Au milieu d'un marché il y en avait un par terre, et sur la rive du Gange il y en avait un autre, un collier de fleurs autour du cou ! Parfois les morts ont la figure découverte.

Le soir à sept heures, à la gare au départ pour Calcutta, nous avons trouvé Gladys Owen qui allait à Shantiniketan ; elle habite ici depuis des années. Elle a un jardin d'enfants à Lucknow. À Lucknow ainsi qu'à Calcutta, il y a une école Martinière, comme celle de Lyon. Il n'y en a que trois dans le monde.

C'est elle, Gladys, qui était déjà venue à la gare de Lucknow. Nous lui avons dit que nous aurions pu passer six heures avec elle et elle le savait : elle n'avait rien dit par délicatesse, pour ne pas changer nos projets qui étaient basés sur un faux renseignement ! Gladys était à Sandwich en Angleterre, quand nous y étions, André et moi en 1928. Elle a encore en sa possession une photo de Nelly bébé avec un petit Anglais ! Personnellement, je suis en continuelle réaction contre cette politesse, cette non-violence poussée à l'idiotie qu'on trouve souvent chez les Quakers et les Anglo-Saxons ! Mildred Fahrni est une personne comme ça et a failli me faire rater la ville sacrée d'Hardwar, pour ne pas « déranger les gens de l'ashram » qui voulaient pourtant nous y conduire en auto ! Elle a proposé de prendre le train et de ne pas aller à Hardwar ; les gens ont cru naturellement que Hardwar ne nous intéressait pas, car eux aussi, les Hindous, n'insistent pas et laissent faire. Heureusement que j'ai pris mon courage à deux mains et que j'ai mis les choses au clair, bien que Mildred ne m'ait pas approuvée. Un des Hindous, un socialiste, a dit que cette façon de faire est hypocrite et je suis d'accord ; mais d'autre part, je comprends que trop de franchise choque parfois les gens. Moi-même, je vois un tas de mensonges dus à trop de politesse...

Dès notre arrivée à Calcutta au centre Quaker, nous avons eu le temps d'avaloir un peu de nourriture, de prendre le courrier (les cinq chères lettres de la maison) et de repartir pour Shantiniketan, l'ashram, l'école et l'université du poète Tagore. Nous avions un énorme wagon spécial pour un tas de délégués de toutes les races et de toutes les religions, aux costumes variés et aux langues extraordinaires. J'étais assise à côté d'Henri Roser mais je n'ai parlé à personne. J'ai lu vos lettres ! Merci. Je vous parlerai de Shantiniketan dans ma prochaine lettre ; je veux envoyer celle-ci et en deux mots, vous finir Delhi et vous parler de Bombay, pour être à peu près à la page.

À Dehli, pour finir, nous avons visité un temple modernissime, construit par le fameux Birla, temple pour tous les Indiens, pour le fédéralisme de toutes leurs religions. C'est une chose extraordinaire ! le style est hindou-baroque-moderne : une énorme construction, des galeries, des terrasses, des chapelles pour tous les cultes – les Chrétiens y seraient reçus s'ils voulaient – des terrains de jeux, de sport, des cascades d'eau, des grottes, des éléphants en pierre grandeur naturelle avec des clochettes, des belvédères, des prés pour les pique-niques, des banquettes pour dormir, d'autres pour s'asseoir, un gymnase, un dispensaire, une hôtellerie gratuite, cuisine payante, cuisine gratuite, tout ce que vous voulez. Les riches et les pauvres, les hautes castes et les intouchables circulent là-dedans librement et y sont heureux. Les parias y viennent de leurs taudis, les sans maison y trouvent un abri. C'est merveilleux. J'ai pensé à notre miteux Belleville !

Bombay : Arrivée le 11 novembre, le matin tôt : vue splendide avec le lever du soleil sur la baie et des montagnes genre Japon. La « All India Gate », genre d'arc de triomphe construit pour le couronnement de Georges V venu aux Indes avec sa femme, se voyait de loin. Sur le quai, Jean Trocmé²⁷ en blanc, et des tas de femmes en « saris » colorés avec des bouquets et des colliers de fleurs pour leurs amis et parents. J'ai eu un beau bouquet qu'une camarade de table m'a passé. Pour nous, pas de fleurs mais des journalistes, des photographes et des caméras pour les actualités. Inutile de vous décrire la ville qui m'a enthousiasmée mais qui avait maintenant moins de saveur pour moi, car Bombay est une ville internationale et j'avais déjà pénétré dans le cœur de l'Inde.

Notre centre était la loge théosophique dont la grande dame est Sophie Wadia, une Française mariée à un Parsi (religion de Zoroastre) converti à la théosophie. Elle l'a rencontré en Amérique. Grande maison orientale, richesse, intellectualisme.

Le 11, jour de notre arrivée, nous avons été à la police ; puis nous avons pris le thé dans le bureau de Mr Radjati, millionnaire (exportations-importations). Dans son bureau, les comptables sont accroupis dans des espèces de grands parcs genre énormes lits entourés de barrières ; tous les registres sont étalés autour d'eux sur des matelas ! Mes hôtes, la famille du Dr. Jodh, sont des gens charmants. Maison indienne donnant directement sur la mer et les rochers, balançoire dans le salon c'est-à-dire un siège plat en bois qui se balance au bout de quatre câbles. Nourriture indienne, végétarienne, dans de grands plats en métal. En général, on mange de la main droite, assis par terre sans couvert ; on boit de la main gauche ; mais chez les Jodh on est à table. La grand-mère mange par terre, car elle est orthodoxe et ne veut pas partager notre repas. Il y a une chambre pour les idoles. Le matin, la grand-mère ou la mère lavent les idoles à l'huile et au lait, changent les fleurs, font jeter l'huile et le lait dans la mer, prient en agitant une sonnette pour attirer l'attention de Dieu. Avant le repas, une portion est mise de côté pour la vache sacrée.

Un matin, j'ai vu le marâcher étalant fruits et légumes dans le couloir. Une autre fois, le marchand de « saris » étalait des tissus magnifiques sur le tapis dans l'entrée. Un autre jour, sur le même tapis, le professeur de musique, tout en brûlant de l'encens, donnait une leçon de musique aux deux enfants. Le garçon tapait sur des tambourins et la fillette grattait une espèce de guitare. La musique ici est en mineur, et tous ces petits instruments ont beaucoup d'allure. Les gens se balancent et s'agitent en jouant et en chantant. À Delhi chez mes hôtes, nous avons entendu les meilleurs musiciens de l'Inde qui se regardaient en jouant, souriaient, riaient et avaient l'air de vivre à un autre niveau, sur une autre planète.

²⁷ Neveu d'André – fils de Maurice et Marguerite Trocmé, attaché commercial à l'Ambassade de France.

Le soir du 11, dîner somptueux avec mes hôtes dans un club très élégant.

Le 12, Horace Alexander, un Quaker résidant aux Indes, président du comité qui nous avait invités²⁸, nous a demandé à chacun un petit « speech » dans le magnifique salon des Wadia, face à la mer. Puis nous avons pris le thé chez le gouverneur de Bombay, Rani Maharaj Ringh. Il y avait aussi l'ambassadeur de Tchécoslovaquie qui avait voyagé avec nous, le Dr. Kratschvil. La maison du gouverneur est sur une péninsule. Splendeurs de bâtiments, d'uniformes et de jardins, et à côté, la misère. Même dans le jardin, de pauvres hères arrachaient l'herbe ! Ce sont des bâtiments anglais, mais le gouvernement actuel a repris les locaux du gouvernement précédent. Ensuite boissons glacées chez le premier ministre de Bombay, Mr Wher, qui a discuté sur le problème de la condamnation de l'assassin de Gandhi.

Le soir, visite dans les « slums²⁹ », dans le quartier des « sweepers³⁰ » (parias). Quelle misère ! Huit, neuf, dix personnes dans une petite chambre infecte, et la moitié de la famille couchant par terre dehors, sans compter tous ceux qui, sans maison du tout, vivent dehors, font leur cuisine, naissent et meurent dans la rue.

Le 13, promenade et pique-nique en bateau, dans une île de la baie, pour visiter les « Elephantia Caves », temples de grottes creusées dans le rocher avec des bas-reliefs religieux splendides, massacrés en partie par les Portugais. – Que l'intolérance religieuse et nationale est terrible ! – Comment vous décrire cette promenade dans un paysage de rêve, au milieu d'une foule d'Indiens (c'était dimanche) ? Que de couleur et de vie ! Le jour de repos n'est pas le dimanche partout. Par exemple à Shantiniketan, c'est le mercredi ; ailleurs, le vendredi.

Pour le thé, j'étais invitée avec d'autres chez une femme socialiste écrivain, Mrs Kasala Bevi. Chez elle, j'ai rencontré beaucoup de femmes de la « All India Women's Conference » (ligue féminine). C'est extraordinaire ce que les femmes arrivent à faire dans ce pays : contraste entre la femme modernissime et la femme esclave de son mari.

Le 13 au soir, nous sommes allés voir chez des amis des films sur Gandhi et son activité, surtout la « marche au sel ». Deux jours avant, nous avions entendu sa voix sur un disque.

Le 14, visite de plusieurs institutions « parsi », religion de Zoroastre, élevée, éclairée mais fermée. On ne peut devenir « parsi » : il faut naître parsi. Ce sont des gens riches, intelligents, qui s'entraident comme les Juifs chez nous.

J'ai demandé à aller à la « Tour de silence », instruite par mes amis du bateau. Les Mahométans et les Bouddhistes enterrent leurs morts, tandis que

²⁸ Sur Horace Alexander, voir *supra*, p. 162-163.

²⁹ *taudis*.

³⁰ *balayeurs de rues*.

les Hindous les incinèrent et les Parsis les exposent au soleil et aux oiseaux. Dans un grand jardin silencieux et magnifique s'élèvent des tours. À Bombay, le jardin domine la ville. Personne, sauf les « porteurs », ne peut entrer dans les tours qui sont des espèces d'amphithéâtres avec des creux de la longueur d'une personne. Les creux, genre tombeaux ouverts, sont en cercles concentriques. Trois cercles : l'extérieur pour les hommes, celui du milieu pour les femmes et le plus bas pour les enfants. Des rigoles conduisent le sang et les restes dans un puits central qui communique par dessous avec quatre caniveaux qui arrivent à quatre espèces de petits puits à égale distance, donc en carré. Le liquide arrive aux petits puits où il est filtré par de la terre, du charbon de bois et d'autres produits et se perd ensuite dans la terre, purifié. Les vautours connaissent les heures des services funèbres (environ trois par jour pour Bombay) et viennent et vont comme des oiseaux migrateurs, avec un certain rythme. Les corps sont enveloppés dans du tissu blanc et les porteurs sont en blanc. Après chaque « exposition », les linges blancs des morts et des porteurs sont jetés dans la jungle. Les parsis ne brûlent rien de souillé car le feu est sacré ; ils ne mettent rien de souillé dans la terre, car la terre nous nourrit. En quelques heures, paraît-il, le corps est détruit et les os, au soleil, tombent en poussière en deux mois.

Un délégué suédois et moi avons déjeuné, avec notre hôtesse, M^{me} Jodh, au « Taj Mahal » (nom du monument d'Agra), un magnifique hôtel « air conditionné » avec orchestre et tout ce qu'il a de mieux. Sur les murs, des peintures extravagantes, dont la tour Eiffel et un cabaret de Paris !

L'après-midi, nous avons une invitation pour assister, assis sur l'estrade, au discours de Nehru prononcé le jour de son anniversaire. Il rentrait d'Europe. Quelle foule ! Un demi-million de personnes sur la grande place du Shivaji Park. Des enfants sur les arbres, des gens sur les toits et un enthousiasme fou. Nehru a rendu un grand hommage à Gandhi.

Le soir, souper avec Jean Trocmé chez les Jodh. Puis nous, les délégués, étions invités chez le gouverneur pour l'anniversaire de Nehru, pour voir un film sur le Cachemire, et puis pour assister à la présentation d'un cadeau offert par la « All India Women's Conference » ; il a reçu 22 000 roupies pour les soldats du Cachemire et un énorme gâteau de fleurs avec 60 bougies. Après cela, Ballet « By 1951 », magnifique chose, mais je ne comprenais pas le speaker. Reconstitution de la famine, du marché noir, des progrès, etc., et finalement l'abondance en 1951 !

Le 15. J'ai vu une école pour « sweepers » (parias), une institution hindoue pour filles mères, enfants et jeunes filles en danger etc. Quel dévouement ! Les enfants dansent avec des grelots – l'art n'est pas négligé ; la direction organise des mariages pour ces jeunes filles, et elle a un tas de demandes, plus de demandes en mariage que de jeunes filles à donner !

À midi j'ai déjeuné avec Jean dans son hôtel. J'ai pu le présenter à des Hindous et j'ai suggéré qu'on invite sa femme dès son arrivée, pour lui ouvrir la porte de certains milieux réellement indiens, d'autant plus que Bombay n'est

pas l'Inde ! Le Pen Club a organisé un grand meeting le soir, et j'ai parlé devant deux cents personnes ainsi que l'Allemand, le Suisse, la Belge et un Américain, R. Gregg. Tous les délégués ont été invités à dîner chez mes hôtes et nous sommes allés voir les jardins suspendus, la nuit, au-dessus de la ville. Belle vue sur la baie.

Le 16 matin, Mildred et moi sommes allées voir l'institution catholique de « Sainte-Catherine », hors de la ville. Même dévouement. Les yeux clairs de la supérieure allemande rayonnaient d'amour. Elle aussi organise des mariages. Il y a des enfants de tous les âges et une maternité sous un abri de chaume, de bois et de terre ! Nous sommes aussi allées voir M^{me} Balasabrahamyan, l'Hindoue de notre cabine sur le Jal'Azad, qui avait réuni des amies pour nous voir.

Je suis dans un dortoir de filles. J'ai été tirée du lit par un type de la radio qui m'a demandé deux « speeches ». Il va les enregistrer demain soir, un pour l'Inde (douze minutes) et un pour l'Europe (sept minutes).

J'ai fini le roman *Coolies* sur le bateau et à Calcutta ; à l'anniversaire de Nehru, chez le gouverneur, j'ai fait la connaissance de l'auteur Mulk Raj Anand. Sa fille est en France ; il voudrait la mettre au « Collège Cévenol », mais elle est trop petite. Il a des idées avancées et il est mal vu³¹.

East Pakistan

Chittagang, le 12 décembre 1949.

Il y a eu un mois hier que je suis arrivée aux Indes et que d'expériences déjà accumulées ! Me voici non loin de la Chine, près de la province Assam et tout près de « Burma » (Birmanie).

Je suis arrivée ici ce matin. Le voyage en avion a duré une heure et quart, mais avec les voyages en car, en auto, les douanes, les passeports, etc., je suis partie de chez les Kars à six heures et je suis arrivée ici à l'hôpital à midi. Je suis avec Mildred Fahrni chez deux demoiselles Quakers anglaises qui travaillent à l'hôpital musulman. L'une d'elles n'est pas demoiselle mais veuve. Gandhi l'a connue aux Indes mariée ; la sachant en Angleterre veuve et sans enfants, sachant qu'elle regrettait les Indes, il lui a envoyé l'argent pour le voyage et l'a mise au travail ; elle continue toujours. Elle a même fait des études de sage-femme pour pouvoir mieux aider. Savez-vous pourquoi Gandhi s'est intéressé à

³¹ Mulk Raj Anand (1905-2004) est en effet considéré comme un des maîtres de la littérature indienne moderne. Il avait déjà en 1950 une grande notoriété dans son pays et en Europe, où il avait fréquenté les écrivains du groupe de Bloomsbury et bien connu Picasso. En fait, il n'était rentré définitivement en Inde qu'en 1946, après vingt ans de va-et-vient démarrés pour ses études supérieures à University College (Londres) et à Cambridge. Il était effectivement considéré en 1950 comme un compagnon de route du communisme, d'où le fait que Magda le dise « mal vu ». *Coolies* est son deuxième roman et date de 1936.

elle ? Lors d'un séjour de repos à Sevagram, elle avait demandé à aider ; Gandhi lui avait dit de nettoyer les cabinets, ce qu'elle a fait vaillamment ! (C'était le travail des intouchables) !

Beaucoup de gens, venus aux Indes pour d'autres raisons, se sont enthousiasmés et ont consacré leur vie à la cause du pays.

Mira Ben, de l'ashram où j'ai été dans le Nord à dos d'éléphant, était une riche Anglaise ; après avoir lu la vie de Gandhi par Romain Rolland, elle est allée à Villeneuve pour parler de Gandhi avec lui, et puis elle a acheté un billet pour les Indes. Juste avant de partir, elle a revendu son billet, pensant devoir se préparer à ce voyage : pendant un an, elle a étudié la langue, le tissage, le filage, et puis elle est partie ; depuis trente-deux ans, elle est au travail.

Mr Keithahn, un missionnaire américain, membre de notre conférence, a renoncé à faire des prosélytes peu après son arrivée aux Indes. Il a décidé de vivre son christianisme et de s'intégrer dans la vie d'ici. Il porte des chemises et des shorts dont il a filé le coton et il travaille dur. Pendant les séances, il file à la main ainsi que Margery Sykes, une Anglaise qui vient d'écrire la vie de C. F. Andrews³² et qui est ici depuis très longtemps.

Shantiniketan

Première semaine de décembre et première partie officielle du congrès

Il faudrait des heures et des heures pour tout vous écrire ! Une grande plaine dans le Bengale, des couchers de soleil splendides, des levers de soleil lumineux, des palmiers et des cocotiers, quelques grands arbres, des routes sablonneuses, des villages perdus dans les bois de palmiers, une lune énorme, irréaliste. Un grand arbre sous lequel Tagore le saint, père du poète, rêva à une école au milieu de la plaine désertique ; autour de cet arbre, des bâtiments variés en pierre, en terre, de toutes les formes et de toutes les dimensions qui se multiplient selon les besoins de cette école extraordinaire. Malgré les Anglais, l'instruction y a toujours été donnée en « bengali », la langue de la région. Garçons et filles sont instruits ensemble et il y a deux sections très importantes : l'une pour la musique, le chant et la danse, et l'autre pour la peinture et la sculpture. Nous avons assisté à un ballet de toute beauté inventé sur un drame de Tagore. Tout ce qui est poésie est respecté. À chaque pleine lune, les chanteurs et les musiciens circulent le soir dans le « campus » de l'école, chantant des chants de Tagore et des chants poétiques et religieux.

³² Charles Freer Andrews (1871-1940) : un missionnaire anglican arrivé en Inde en 1904, qui devint l'ami de Gandhi et partagea nombre de ses combats en Afrique du Sud et en Inde, s'investissant particulièrement pour encourager la syndicalisation des travailleurs indigènes. Proche du Social Gospel, il s'éloigna de Gandhi pendant la Première Guerre mondiale, en se refusant à approuver le recrutement de soldats dans l'Empire, mais participa avec lui à la conférence de Londres en 1931. Il mourut à Calcutta. C'est l'un des pacifistes les plus connus du XX^e siècle dans le monde anglophone.

Parfois cela se fait le matin, et pendant notre semaine de conférence, tous les matins à cinq heures, il y avait des chants tout autour des bâtiments et autour du campement, car les délégués hommes couchaient sous des tentes ; le bureau, la cuisine et la salle à manger étaient sous de grandes tentes ouvertes de tous les côtés.

Les réunions avaient lieu dans le grand salon de Tagore (le fils du poète vit sur place). Les cultes de l'école se font le matin à sept heures et quart en plein air. Des chants, une courte lecture des écritures et encore des chants. C'est facultatif. Les élèves arrivent et se mettent en groupes devant la bibliothèque. Pendant les promenades chantées, les élèves arrivent en cours de route et se joignent au groupe, et d'autres qui ne chantent même pas débouchent de plusieurs bâtiments à mesure que le cortège avance, musiciens en tête.

(Je continue le 15, en bateau, sur un grand fleuve du Pakistan de l'Est.)

À Shantiniketan je couchais dans un dortoir de filles, chambrettes à deux lits en bois, comme des tables. Trois fenêtres et pas de vitres, mais des volets. Pour douze personnes, salle de bain à l'indienne. Pas d'eau courante. Les filles montaient nous voir chaque fois que nous étions dans notre chambre, même si nous étions en déshabillé ! Plusieurs, ainsi que des garçons, étaient volontaires pour nous aider : renseignements, guides, service à table, aide pour les bagages, sans se soucier des divisions de castes abolies par Tagore et Gandhi.

À côté de cette école, trois autres écoles pour la « basic education³³ », telles que l'agriculture et tous les métiers, surtout le filage et le tissage à la main. Il y a aussi une école pour former des maîtres pour ce genre d'éducation et ce sont eux qui faisaient le nettoyage des latrines du camp, travail qui n'est fait ordinairement que par les « sweepers » (les intouchables).

Le premier jour de la conférence, grande réception des délégués, avec le ministre de la santé, M^{me} Rajkumari Amrit Kaur que j'avais vue à Delhi ; le gouverneur du Bengale Dr. Kaitche, Horace Alexander (chairman du congrès), et un tas d'autres gens. Des télégrammes en quantité sont arrivés, entre autres celui de Nehru annonçant son arrivée pour la deuxième partie de la conférence à Sevagram, celui de Pearl Buck, la romancière, et beaucoup d'autres. Dr. Rajendra Prasad, le chef de la Constituante³⁴, qui devait être notre président et dont vous avez la photo prise avec moi, a dû s'excuser à cause d'un grave accès d'asthme. Il viendra à Sevagram.

Sous les arbres de l'école, une énorme tente de couleurs variées, tente recevant les autorités et les speakers installés sur une estrade, au milieu des vapeurs d'encens et du parfum des fleurs. Chaque speaker a reçu un collier de fleurs, et à notre arrivée sous les arbres, nous avons reçu le signe de révérence d'une élève qui nous a appliqué sur le front avec une fleur un peu de poudre de

³³ *Études élémentaires de base.*

³⁴ *Plus tard élu premier président de la République de l'Inde.*

bois de santal. Sous cette même tente, sur ce même siège se sont assis maintes fois Tagore et Gandhi, et Henri Roser le jour de l'inauguration de la maisonnette C. F. Andrews (maison d'études chrétiennes), et puis moi le dernier jour, quand j'ai parlé de l'Inde comme je l'imaginai et de l'Inde comme je l'ai découverte. J'étais très émue et j'ai lu mon « speech », ce qui était parfaitement idiot : je l'ai beaucoup regretté. J'ai parlé la première. Si j'avais parlé après un ou deux speakers, je me serais rendu compte que ce n'était pas si terrible et que je pouvais très bien parler librement. C'est dommage ! Par contre à la radio, mes deux « speeches » ont tellement plu aux enregistreurs (un speech pour l'Europe et un pour l'Inde) que plus tard, on m'en a demandé un troisième pour le radiodiffuser à Calcutta le 30 janvier, deuxième anniversaire de la mort de Gandhi. J'ai parlé sur Gandhi lui-même. À Shantiniketan, le chef de la radio venu avec ses appareils de Calcutta, m'a dit : « Au lieu d'être pacifiste française, vous devriez être écrivain anglais ! », et quand je lui ai raconté l'hospitalité du policier d'Agra, il m'a dit : « Mais vous, vous aurez toujours des amis partout ! » J'étais très flattée !

Ici aux Indes, les ministres ne peuvent voyager sans escorte militaire. Mais arrivé à Shantiniketan, le ministre de la santé a de suite renvoyé son escorte. En effet, cela faisait drôle, en arrivant dans l'allée conduisant à la maison de Tagore pour la première conférence, de voir des hommes armés ! La question s'est posée pour Nehru : plusieurs délégués ont déclaré qu'ils s'abstiendraient des réunions à Sevagram si Nehru venait avec des hommes armés. Certains amis de Gandhi ont aussi refusé de rester à Sevagram si les gardes armés entraient dans l'ashram. Les journalistes se sont emparés de la chose et cela a fait un grand méli-mélo ; finalement Nehru a écrit ou télégraphié qu'il laisserait son escorte en dehors du territoire de l'ashram. C'était courageux, car la presse ayant parlé de la chose, il aurait pu être en danger.

Le fils de Tagore a parlé à l'inauguration du congrès et à l'inauguration de la maison « C. F. Andrews ». Madame Tagore a invité toutes les dames déléguées à un thé magnifique dans ses jardins. La nièce du poète a fait amitié avec moi et m'a donné l'hymne national écrit par son oncle, avec la musique transcrite à l'européenne pour Nelly. J'ai vu les différentes maisons habitées par Tagore, par Gandhi, et l'école en général. Les classes se font en plein air, directement sur l'herbe ; les élèves sont assis en rond sur des nattes ou sur de petits murs en ciment disposés en cercle, avec un endroit surélevé pour le maître. Chaque classe a un tableau noir portatif. Pendant les grandes pluies, ce sont les vacances et les premiers jours de pluie, toute l'école se balade, un genre de pique-nique sous des trombes d'eau et ils aiment beaucoup cela.

Le temple est une espèce de serre surélevée, en vitres de couleur. Le mercredi matin (leur dimanche à Shantiniketan) il y a le culte. Chants, musique, passages des livres sacrés, sans idoles. Culte genre réformé. Notre culte était le soir à cinq heures et quart. Les élèves y venaient aussi. Les souliers restaient au bas des marches et tout le monde était assis par terre sur le marbre froid ! Le chœur des élèves chantait et les musiciens jouaient leurs instruments inconnus

de nous. Chaque jour c'était le culte d'une religion différente. Voici les religions représentées (en anglais) : Bahais, Buddhists, Christians, Confucians, Hindus, Jains, Jews, Sikhs, Moslems and Theosophists.

Les délégués représentaient cinq continents et trente-quatre nations :

63 en dehors des Indes.

24 des Indes et 3 du Pakistan (72 hommes et 18 femmes³⁵).

La langue officielle était l'anglais, l'âge de 24 à 75 ans.

Voici les professions (en anglais) : Minister of Religion, Members of Religious Orders, Social Workers, Educators, Physicists, Astronomers, Teachers, Professors and Heads of Universities, Anthropologists, Psychologists, Linguists, Archeologists ; Statesmen, Farmers and Housewives ; Artists, Authors, Journalists, Poets and Publishers ; Lawyers, Business Executives and Accountants. Qu'en pensez-vous ?

Je ne peux pas vous raconter toutes les séances, car il y en avait pour plusieurs heures par jour. J'ai envoyé les bulletins imprimés à André. Nous avons surtout étudié les méthodes de Gandhi et à la fin de la semaine, nous avons commencé en groupes les travaux qui continueront à Sevagram. André manquait beaucoup. Il aurait pu mettre au clair les choses embrouillées, ayant l'esprit clair et sachant plusieurs langues³⁶ ; je regrette tellement son absence. Mais d'autre part, le voilà embauché pour quatre conférences aux États-Unis au printemps 1951. Ici tout le monde le connaît et me parle de lui. Je ne suis pas Magda Trocmé Grilli, mais la femme d'André Trocmé³⁷.

Un matin je me suis levée très tôt à Shantiniketan et j'ai émoustillé quelques délégués dont Roser et Marchand (ce dernier arrivé en avion à la place de Garry Davis³⁸), et nous sommes partis avec Mr Bose, professeur à l'université de Calcutta, pour voir un village. Mr Bose a rassemblé une espèce d'anthologie des œuvres de Gandhi et j'espère la rapporter en cadeau à André.

³⁵ D'après les renseignements obtenus à la bibliothèque de Swarthmore (Peace Collection), il y a eu 68 délégués internationaux et 53 Indiens.

³⁶ Magda elle-même parlait parfaitement le français, l'italien et l'anglais et se débrouillait en allemand... Mais il est vrai qu'elle refusa toujours avec constance de se considérer comme une intellectuelle : elle se voyait elle-même dans l'action et l'engagement, non dans la pensée abstraite.

³⁷ Formulation qui mérite évidemment qu'on s'y arrête : comme dans le reste des notes (destinées à ses enfants, mais en partie reprises, presque sans changement, dans le bulletin *Cahiers de la Réconciliation*), Magda se montre excessivement modeste et ne revendique aucun « statut » ni aucune compétence particulière. Elle ne se laisse nullement impressionner par les attentions qu'on lui montre et ni persuader par l'intérêt dont elle est l'objet (dont témoignent par exemple ses causeries à la radio) qu'elle est elle-même une personnalité importante. C'est à son insu, en quelque sorte, qu'elle est constituée en « experte » par l'expérience de cette délégation au World Pacifist Meeting, où ses interlocuteurs la valorisent pour elle-même – et non comme un simple truchement de son époux, ainsi qu'elle paraît ici l'affirmer.

³⁸ *Le citoyen du monde*.

Nous sommes allés à travers la plaine sablonneuse vers une forêt de palmiers ; le soleil s'est levé à l'horizon et à l'opposé, il y avait encore la lune lumineuse. Nous avons visité ce petit village de huttes en terre, plein de poésie. Nous avons visité l'intérieur d'une maison et ses dépendances ; nous avons vu ramasser dans de petits pots la sève sucrée du palmier, coulant d'une incision faite au tronc, puis nous avons bu le liquide frais et sucré ; nous l'avons vu bouillir en plein air pour en faire du sucre. Dans ce pays brûlé par le soleil, pays sec, les noix de coco et le tronc de certains palmiers donnent une boisson abondante, et les fruits en général si juteux.

Un jour à Shantiniketan, j'ai parlé à une vingtaine de filles de l'école et elles m'ont mis un collier de fleurs autour du cou. Une autre fois j'ai dîné avec elles. Garçons et filles mangent dans deux salles contiguës. Il y a deux cuisines, une végétarienne et l'autre pas. Personne ne surveille le repas. La cloche sonne, les élèves vont manger, font le service eux-mêmes, commencent à mesure qu'ils arrivent et partent à mesure qu'ils finissent et personne ne les ennuie. Ils sont très libres et heureux, et le tempérament des Indiens est doux et calme.

Les poésies du poète sont chantées, ses drames sont représentés ou dansés. Au milieu du jardin il y a une espèce de tabernacle avec un beau dessin de la tête de Tagore ; sous l'arbre où son père, le saint, a conçu l'école future, il y a un monument simple et sobre. Dans la maison du poète il y a un musée qui le concerne, son prix Nobel, ses cadeaux, ses écrits, ses photos, les lettres que Gandhi et d'autres lui ont écrites. Le poète revit dans son école et on l'appelle « le poète » ou « le maître ».

Je pourrais parler longuement de Shantiniketan, « société de paix », « maison de paix » ; Santi = paix. Un professeur d'art m'a donné deux reproductions d'eaux fortes : la tête de Gandhi et la tête de Tagore. J'ai connu la veuve d'un professeur : lui était hindou, elle hongroise, et elle ne voulait pas rentrer en Europe. J'ai passé une soirée avec elle et avec le délégué « sadhu » de Rama Krishna, missionnaire aux États-Unis. Une autre fois, j'ai pris le thé chez elle et elle m'a habillée en « sari » pour aller au ballet.

J'ai été chez le directeur du collège, un scientifique qui a suivi le conseil de Tagore et a épousé une ancienne élève peintre ! Que de poésie dans leur maison ! Tagore y a écrit et y a peint ; le fils de la dame peint aussi, et le mari scientifique admire ! Elle m'a aussi donné un souvenir. Pas de contrainte, les élèves vont et viennent et ne sont pas liés par les programmes et les examens comme chez nous. L'école agit à sa guise et elle est renommée parce qu'imaginée et fondée par Tagore, le saint, et lancée par Tagore fils, le poète. Le fils actuel est plutôt quelconque.

À Shantiniketan, chacun peut construire sa maison. Il y en a une ronde, en terre battue, qui a comme pilier central un palmier !

Calcutta

Le huit décembre, nous sommes partis pour Calcutta en grande troupe, et à la gare se trouvait Mr Kars. Il ressemble en plus petit et en plus gros à son fils, professeur à l'école Cévenole. La mère est petite et très différente³⁹. Ils ont un très bel appartement près des Quakers et ils m'ont donné une immense chambre à coucher avec salle de bain européenne. Ils ont été charmants et elle, la mère, m'a fait penser à la « Mamette » de Daudet, recevant l'ami de Maurice ! Faites lire cette histoire à son fils en France ! Ils m'ont donné une nourriture européenne mirobolante et je me suis aperçu que j'avais besoin de viande. On en mange rarement ici, et j'ai aussi mangé du « Apfelstrudel » viennois que Mr Kars fils aime tellement. Quand je suis sortie, M^{me} Kars a pendu mes habits dans l'armoire et j'ai trouvé mes épaulettes cousues et mes robes repassées ! Naturellement dès mon arrivée, le téléphone s'est mis à sonner et leur vie a été bouleversée. Les invitations sont arrivées en masse, les autos sont venues me chercher et je leur ai même amené à déjeuner un Quaker anglais et M^{me} Herbert, une Suissesse mariée à Mr Herbert, un Hindouiste français ! M^{me} Herbert a été tout le temps avec moi à Calcutta.

Nous sommes arrivés le neuf et l'après-midi, nous avons eu un thé solennel dans le jardin des Quakers, organisé par le comité exécutif de notre congrès ; puis un meeting dans le jardin de la Nizam's House (le jardin d'un ex-Rockefeller) où quelques délégués ont parlé à une foule d'invités. Nous étions sous un dais de tissus multicolores. Une rangée d'éclaireurs faisaient la haie à notre passage, et les éclaireuses en « sari » bleu ont donné à chacun une bouteille de limonade (soda) avec une paille ainsi que des noix et noisettes, etc. Nous étions tous très drôles, suçant notre biberon ! M^{me} Herbert est arrivée à cette réunion et depuis lors elle m'a suivie. Le soir je l'ai amenée à un grand dîner « jaïniste » (secte religieuse). Les « jaïnistes » voulaient nous expliquer leur religion. J'avais déjà eu leur visite à Delhi. Grand banquet dans le « Calcutta Club », mais pas grand-chose à manger. Il y avait une soupe et puis un plat avec un tas de « choses bizarres et intéressantes », mais j'ai cru que c'était des hors-d'œuvres et étant servie une des premières, j'ai pris un seul petit « truc » bizarre. Le plat n'est pas revenu et les autres ont pris toutes les choses bizarres à la fois ! Après dîner, on m'a reconduite en auto. Mr Kars m'avait dit de lui téléphoner si personne ne me ramenait, car ici les femmes ne circulent pas seules le soir et il serait venu me chercher ! (moi qui m'en vais seule à travers l'Amérique, l'Europe et l'Asie !!!)

Avant le dîner, j'ai vu où habitait M^{me} Herbert, une espèce d'ashram de femmes où elle est pensionnaire, femmes qui se consacrent à Rama Krishna.

³⁹ Gustav et Milla Kars étaient des juifs viennois qui avaient quitté l'Autriche en 1938 après l'Anschluss et s'étaient rencontrés en Inde. Ils devaient rentrer en France peu de temps après. Je n'ai pas pu déterminer dans quelles conditions le fils d'un premier mariage de Kars avait enseigné à l'École Nouvelle Cévenole.

Elles ont une sorte de chapelle avec une alcôve-autel. Le soir elles mettent leur literie par terre dans la pièce qui sert de dortoir. Sur l'autel il y a quatre photos encadrées : une de Rama Krishna, une de sa femme, une de son premier disciple Vivekananda et une autre de je ne sais plus qui. Autour des cadres, un fichu enveloppe chaque photo, attaché comme sur une personne car c'est l'hiver. À côté de l'autel, des petits lits où le soir on fait coucher les photos. Le matin, on les lève et on les remet en place ; les images de Dieu et de ses incarnations vivent avec les Hindous et partagent leur vie.

Le samedi matin 10, j'ai été chez les Quakers et là, j'ai décidé d'aller le lundi dans le Pakistan de l'Est pour étudier la situation de ce nouvel État. Horace Alexander m'a proposé d'y aller en avion pour gagner du temps et de renoncer à Orissa, car le problème musulman ne peut pas être compris en quelques jours. J'ai accepté et j'ai passé la matinée à obtenir les papiers de la police et le visa d'aller et retour. Au bureau musulman, on m'a fait faire une espèce de conférence sur la France, le pacifisme etc. J'ai eu les visas très vite et très amicalement. Pour d'autres gens, cela peut prendre trois jours, mais comme déléguée française, cela a marché comme sur des roulettes.

L'après-midi il y avait un énorme meeting public dans le parc du Nizam Palace. Il y avait une grande tente-estrade pour nous, deux tentes avec chaises pour les invités, et le gros public était assis par terre, les jambes croisées. Il y avait une grande foule et... quatorze délégués ont parlé !! Les Indiens peuvent subir des meetings qui durent éternellement. Mais après la présentation des délégués par Horace Alexander et après je ne sais combien de « speeches », un gardien en uniforme m'a fait passer un mot de Roser⁴⁰ qui était à l'autre bout de la tente. Il me disait en avoir assez et m'annonçait que son hôte lui avait prêté une auto et un chauffeur et que si je voulais, je n'avais qu'à me lever et partir ! Je me suis levée juste au moment où Mr Seyne, père d'un camarade de Westtown⁴¹ de Jacquot, traduisait Marchand qui donnait le message de Garry Davis, et j'avais à peine quitté mon siège pour filer à l'anglaise quand ces mots ont retenti à mes oreilles : « Garry Davis aidé par le pasteur Roser ici présent et par le pasteur Trocmé dont la femme est ici présente »... !! Notre départ, évidemment, avait été mal calculé !!! Dans le public, j'ai ramassé M^{me} Herbert et M^{me} Kars et nous voilà empilées dans l'auto de Roser, y compris son camarade de logement, le pasteur Buskes de Hollande⁴² ! M^{me} Kars était sur mes genoux et M^{me} Herbert nous a conduits au grand temple hindou de la déesse Kahli. En route, nous avons vu une longue file calme de manifestants communistes. Les chefs communistes sont en prison sans jugement...

⁴⁰ *Le pasteur Henri Roser, un autre délégué français.*

⁴¹ *École secondaire quaker près de Philadelphie où Jacquot a passé un an.*

⁴² Jan Buskes (1899-1980), pasteur et théologien hollandais, était connu pour son engagement antimilitariste et anticolonialiste. Il prêchait à la radio et à la télévision.

La misère de ce peuple, comme celle du peuple chinois, est une proie facile pour le communisme, proie facile mais justifiée !

Le temple de Kahli est un monde ! Grande enceinte qui enferme un tas de petits magasins ; vente de fleurs, de guirlandes surtout, nourriture pour les prêtres et les fidèles, sucreries, encens, fritures, fruits. Une population grouillante, un grand espace couvert pour les pèlerins qui sont nourris gratuitement trois jours et où les fidèles passent une partie de la nuit en prière ou en attente, près de la déesse. Les Indiens attendent toujours. Ils attendent la nuit, puis ils attendent le jour. Ils attendent le repas ou la faim, et ils attendent toujours la mort qui est une libération, espérant une réincarnation meilleure. Ils attendent accroupis par terre en petits paquets, ou assis les jambes croisées, ou les genoux pliés et le derrière à deux cm du sol, position de repos (!), ou perchés sur une table, un lit, une marche d'escalier, ou même sur un espace surélevé minime, comme des pigeons sur une gouttière. Parfois ils sont à demi-nus, parfois enveloppés dans des châles de toutes les couleurs sans aucun rapport avec la température. Parfois ils regardent devant eux ; d'autre fois ils fument et souvent ils fument une pipe compliquée genre alambic dont la fumée passe dans un réservoir d'eau. Ils ne sont jamais pressés. Il y en a qui dorment par terre, n'importe où, même au milieu d'une place. Les gens et les autos, les chevaux et les vaches errantes les contournent. Ils dorment la tête couverte, recroquevillés ou étendus de tout leur long comme des momies. Parfois ils n'ont que des haillons pour se couvrir et ils dorment du sommeil du juste. Les gares sont pleines de dormeurs. Il faut les enjamber !

La déesse Kahli est dans un petit bâtiment. On défile devant elle. Son plancher est à la hauteur des épaules des fidèles. Elle est représentée comme une énorme boule noire dont la partie supérieure seulement, le front, dépasse le plancher ; sur ce front il y a trois yeux énormes dont le deuxième est vertical entre les deux autres. Les gens circulent, entrent et sortent, vivent avec la déesse. Non loin de là, l'endroit des sacrifices. Cinquante boucs par jour et quelques taureaux par an sont tués et nourrissent les pauvres et les lépreux. Mille repas par jour sont servis gratuitement. À dix heures du matin, on sacrifie les bêtes (les femelles sont sacrées, que faire des mâles ?) et à cinq heures de l'après-midi on allume le feu sacré. À six heures et demie du soir, les gens frottent encore leurs doigts ou leurs fronts contre l'endroit du sacrifice pour en ramasser le sang. Toujours dans l'enceinte du temple, il y a un arbre bas, espèce de gros buisson aux nombreuses branches. À ces branches, des pierres sont attachées par des cheveux. Les pierres sont prises dans le Gange tout proche. On y descend par des marches au bout d'une ruelle genre bazar, finissant par un portique-sanctuaire où l'on offre de la nourriture, et l'on s'y baigne. Le prêtre prélève un peu de nourriture sur chaque assiette offerte et le reste est rapporté à la maison – nourriture sacrée et bénie. La femme qui veut un enfant ramasse une pierre et arrache quelques cheveux à sa longue chevelure pour suspendre la pierre à l'arbre. Quand l'enfant a huit mois, elle revient à l'arbre et y apporte ses dons et ses prières et se prosterne très bas, le front sur une pierre.

M^{me} Herbert, aidée d'un prêtre, nous a expliqué tout cela. Après deux ans de travail ici, elle vient de finir son livre et fournit à son mari en Suisse des documents et des renseignements pour ses livres et ses conférences sur l'Inde. Le soir à neuf heures et demie, les Kars se sont couchés. Moi j'ai encore reçu jusqu'à minuit deux membres de la Réconciliation, un Américain et un Indien.

Le lendemain, le dimanche onze à sept heures du matin, départ dans l'auto de Roser : le même groupe tassé dans la « bagnole », et M^{me} Kars, très intéressée, assise sur mes genoux. M^{me} Kars habite Calcutta depuis douze ans mais connaît très peu la ville et l'Inde en général, et pas plus les mœurs ni les religions. J'ai beaucoup de chance. En quelques semaines, j'ai vu, entendu et compris plus de choses que d'autres n'ont vues, entendues ou comprises au cours de longues années. Le fait de circuler beaucoup, d'entrer dans un tas de milieux, d'avoir assez de « bagou » et d'intérêt pour poser des questions et pour susciter les réponses m'ouvre un tas de portes généralement fermées⁴³. Je ne peux pas tout vous écrire, mais je vous raconterai.

(En ce moment, je vous écris en bateau sur un immense fleuve, et ce soir après vingt heures de voyage splendide, je vais arriver à Dacca, capitale de l'East Pakistan. La vraie capitale, Karachi, est dans le West Pakistan ; mais retournons à nos moutons.)

À cinq « miles » de Calcutta se trouvent le temple et le couvent de Rama Krishna, le long du Gange. M^{me} Herbert y a habité et avec son aide et avec celle du supérieur, un moine en vêtements rouges. Nous avons tout visité et nous sommes allés plus loin, de l'autre côté du Gange, au lieu même où Rama Krishna a vécu. Les Européens ne peuvent entrer ni dans le grand temple, ni dans les douze petits temples de Sciva, mais nous avons vu un « worship⁴⁴ » dans un petit temple annexe, les gestes extraordinaires d'un prêtre manipulant eau, fleurs, encens, nourriture, etc. etc. Spectacle d'un autre monde, d'une autre civilisation incompréhensible, rebutante et attrayante en même temps.

Ensuite M^{me} Kars nous a laissés en ville, et nous sommes allés à une initiation Parsi. M^{me} Herbert n'avait jamais vu cela. Roser était invité et tremblait d'amener d'autres gens non-invités, mais les hôtes, enchantés, nous ont installés aux premières places et ont demandé au Parsi, grand-père de l'enfant, d'expliquer en anglais toute la cérémonie. Un grand jardin, une énorme tente bariolée, des fleurs, de l'encens, des musiciens qui ont même joué la *Veuve Joyeuse* ! Sur l'estrade, plusieurs prêtres, le feu sacré de Zoroastre, la grand-mère et la mère de l'enfant initié, un garçon de huit ans environ. La cérémonie compliquée s'est déroulée sous les yeux des amis et parents qui, assis à de

⁴³ Ici, Magda suggère quelque chose qui renvoie à sa position d'observatrice et de déléguée du congrès pacifiste, mais aussi à sa personnalité de femme déterminée et active. La séparation des deux sociétés à laquelle elle fait allusion n'était rompue, au temps du colonisateur britannique, que par un petit nombre de témoins sans préjugés.

⁴⁴ *service*.

petites tables devant l'estrade comme à un café-concert, dégustaient des noix et des noisettes, et après la cérémonie, un tas de bonnes choses. J'ai dû partir au moment des glaces pour aller à un déjeuner où huit dames étaient invitées. L'enfant Parsi, enveloppé dans un châle avant la cérémonie, a reçu la chemise sacrée et la ficelle entourant sa taille ; cette ficelle ne le quittera que dans la « tour du silence », quand les vautours dévoreront sa chair.

Mariage hindou

Le déjeuner avalé en vitesse, je me suis précipitée chez les Quakers, puis au bureau d'aviation pour le billet, puis à un mariage où seul Roser était invité. Il était très embêté que je veuille y aller et y amener M^{me} Herbert ! Il devait nous attendre à la poste, mais nous avons eu du retard ; nous sommes arrivées devant un grand jardin où une foule immense circulait. Comme toujours, il y avait un énorme dais sous lequel se trouvait un autre dais de toute beauté, recouvrant un feu sacré, des fleurs, de l'encens, des prêtres et le mari « en grand tralala » installé sur un petit canapé à deux places. Les mariages hindous durent plusieurs jours et nous arrivions au point culminant ! À l'entrée j'ai expliqué mon affaire, et au mot « déléguée », on nous a fait entrer ; Roser était soulagé ! Les Hindous sont très hospitaliers et aiment qu'on s'intéresse à leurs coutumes. Mes amis, quel mariage ! C'étaient des « marvari », une secte hindoue orthodoxe, des gens très riches et pas toujours très honnêtes (commerçants et industriels). Les « saris » étaient splendides et j'ai vu des diamants extraordinaires et un luxe que nous ne connaissons pas ! Les époux ont été finalement rassemblés sous le même dais ; la jeune femme n'ayant que 15 ans arrivait l'air embarrassé, la tête basse, accompagnée d'autres jeunes femmes. Les époux ont subi de longs rites compliqués, marchant autour du feu sept fois, mangeant, etc. Les pauvres s'étaient à peine vus avant le mariage !

Après cela j'étais invitée chez des gens qui avaient organisé des films, des danses et de la musique pour quelques délégués. Ces gens avaient envoyé une auto chez les Kars, mais je n'y étais pas. Roser n'étant pas invité, nous n'avions pas d'auto ! Toujours avec M^{me} Herbert, nous avons demandé des renseignements mais personne ne connaissait l'adresse ! Finalement, un policier sur un grand boulevard nous a dit de monter dans un autobus où nous étions les seules blanches (les Européens ne s'en servent pas). Personne ne savait l'anglais ! Nous sommes descendues au hasard à un arrêt et un monsieur en auto particulière s'est arrêté pile devant moi, me demandant s'il pouvait m'aider en m'offrant sa voiture. Comme nous étions deux, j'ai accepté et je lui ai dit qui j'étais. À mon grand étonnement, il m'a répondu qu'il le savait et qu'il m'avait reconnue, m'ayant vue au grand meeting public. Il passait dans la rue quand je demandais des renseignements à l'agent de police et il s'était arrêté pour m'aider, mais j'avais grimpé dans l'autobus si vite qu'il n'avait rien pu faire d'autre que de suivre l'autobus, sûr que j'aurais besoin de son aide à l'arrêt !! Qu'en pensez-vous ? Il nous a conduites devant la porte de mes hôtes. M^{me} Herbert ne sait aucune langue indienne. Je ne sais pas pourquoi elle dit que

la connaissance d'une langue établirait une barrière entre elle et les gens ! Elle sait un tas de choses mais plutôt des choses livresques et en dehors du milieu où elle évolue, elle a l'air de peu connaître les gens et les choses. Elle connaît parfaitement et idéalise beaucoup un côté de l'Inde. Naturellement, je ne connaîtrai moi-même jamais le contenu de tous les livres sacrés, ni les symboles ni toute cette spiritualité extraordinaire ; mais en quelques semaines j'ai été lancée dans l'Inde et secouée comme dans un panier à salade, me frottant à un tas de milieux et accumulant un tas d'expériences.

Dans la maison en question, j'ai vu des danses très intéressantes et puis j'ai dû filer. On m'a reconduite en auto et j'ai vite dîné avec les Kars, car déjà avant mon arrivée, ils avaient acheté un billet pour aller au concert. Les bons concerts de musique de l'Ouest sont rares à Calcutta. La pianiste était juive autrichienne et le violoniste indien. Très bon concert. Les Kars aiment beaucoup la musique et leur fils a écrit un livre sur le sujet. Il faudra le lui demander, et s'il recommence ses soirées musicales, il faudrait que Jacquot et Daniel y aillent.

Nous sommes rentrés tard et jusqu'à deux heures du matin, j'ai écrit et fait mes bagages. Le matin je me suis levée à cinq heures. À six heures l'auto des Quakers est venue me chercher, et avec Margaret Johns, une des Quakers de Chittagang (une veuve amie de Gandhi), j'ai été au bureau des avions pour prendre l'autobus de l'aéroport. L'employé chef au bureau d'aviation avait entendu ma causerie à la radio et a commencé une grande conversation et a fait venir du thé. Le thé était brûlant, il me faisait parler et l'autobus allait partir ! Il m'a aidée à porter les bagages et j'étais en route vers l'aéroport ! Peu après, nous étions lancées dans le ciel d'Asie dans un soleil levant et éblouissant. L'avion avait vingt et un passagers. J'ai survolé le delta du Gange, un enchevêtrement d'une quantité de fleuves avec des îlots de terre cultivée et de minuscules villages installés au milieu des eaux : une vie tout à fait aquatique. Tout s'y fait en bateau. Le soleil brillait dans le ciel, sur l'eau, sur les vitres des fenêtres de l'avion. On nous servait du thé, du café, des sandwiches, des biscuits, des citronnades. Sur le petit papier des réclamations, j'ai fait des compliments et une heure et quart après, j'étais au Pakistan, le « Pays des purs », le pays des Musulmans qui a provoqué de tels massacres et qui est encore un point dangereux sur le globe car la question du Cachemire n'est certainement pas encore réglée. Je vous parlerai du Pakistan dans ma prochaine lettre car ma dernière circulaire est partie le douze et nous sommes le vingt décembre. Bon Noël, mes chers tous. Où sera cette lettre le 25 décembre ? Où sera chacun de nous, éparpillés comme nous le sommes en Amérique, en Europe et en Asie ?

Maintenant je vous écris de Dacca, capitale de l'« East Pakistan⁴⁵ ». Demain matin je vais prendre l'avion pour Calcutta et j'espère avoir un gros courrier. Encore une heure de voyage dans le ciel. Je pense à mon voyage de noce et au vol Venise-Trieste ! Du Pakistan à Calcutta, les communications sont si longues et si mauvaises ! Il faut voyager en train et en bateau ; l'avion n'est donc pas plus cher et on fait en une heure le voyage de deux jours.

À Chittagang j'ai habité à l'hôpital, à la maternité et j'ai tout visité. L'East Pakistan, séparé de l'Inde, s'est trouvé dans de très grandes difficultés, car comme Paris, Calcutta avait attiré à elle tout ce qu'il y avait de mieux et avait tout centralisé.

Une autre grande difficulté pour tout, et pour les hôpitaux en particulier, c'est que 50% des femmes musulmanes sont encore en « burkha », bien plus que les Arabes. Elles ont une mantille qui leur couvre toute la tête et descend jusqu'à la taille. Sur la tête, le tissu est plissé en couronne et retombe avec des plis. Pour les yeux il y a deux trous pour les pauvres, plus petits que ceux de la Misericordia à Florence, ou un petit rectangle de tulle épais pour les plus élégantes. Parfois la mantille est faite de façon qu'un petit « tablier » puisse se soulever et se rabattre sur la figure ! Les femmes, donc, ont peur de l'hôpital, peur des docteurs hommes et les docteurs hommes sont envahissants et prétentieux, même là où il y a un docteur femme, comme à la maternité de Chittagang. Ils veulent s'occuper des femmes et amener les étudiants voir les cas intéressants, même si les femmes ont payé une somme supplémentaire pour être soignées seulement par des femmes ! Le conflit est terrible et va être résolu en hauts lieux. La maternité n'a donc presque que des cas compliqués, car les femmes préfèrent rester chez elles. J'ai vu des fillettes mariées à quatorze ans, malades, opérées ! Les pauvres ! Dernièrement, un mari avait amené sa femme âgée de dix ou douze ans pour la faire opérer car elle n'avait pas d'enfants ! La petite n'était pas encore mûre pour en avoir. On l'a donc renvoyée chez ses parents. Que de misère, que de détresses ! Mais j'en suis à l'hôpital et je vous raconterai tout cela la prochaine fois.

Je vous écris dans une petite cuisine indienne, assise par terre. Je me suis levée avant l'aube aux chants musulmans criés aux quatre vents, pour annoncer le lever du soleil. Je vous aime tous et je pense à vous. Je voudrais tellement vous avoir avec moi et partager avec vous toutes ces impressions. C'est André surtout qui devrait être ici ! Aujourd'hui j'ai rendez-vous avec un poète bengali folkloriste pour le mettre en relation avec Nelly. Écrivez, je suis privée de nouvelles.

⁴⁵ Peu de leaders pariaient alors sur la viabilité du Pakistan, scindé en deux entités territoriales très éloignées l'une de l'autre. Le Pakistan oriental devait faire sécession en 1971 pour devenir le Bangladesh.

Circulaire n° 7

21 décembre 1949

Mes chéris. Ma circulaire 6 est partie hier et j'ai un moment à l'aéroport de Dacca, avant de quitter l'East Pakistan, pour vous écrire un mot. Que de choses à vous dire ! Je regrette d'être toujours en retard et d'écrire toujours après coup, quand les événements sont moins vivants dans mon esprit ! Mais je suis tellement prise que je n'ai pas le temps de respirer !

Hier soir à minuit dix, un poète folkloriste me ramenait chez moi ; j'ai peu et mal dormi dans une grande maison où il n'y avait que deux Musulmans à part moi, et à sept heures du matin, un missionnaire musulman était à la porte pour aller prendre le petit déjeuner chez un professeur ami de Tagore ! Au bureau de l'aéroport, il y avait, pour m'accompagner, un membre du « Friends Unit » avec mes bagages, le poète, et un employé des chemins de fer !

Donc, retournons à nos moutons, c'est-à-dire à l'hôpital de Chittagang.

Sauf les opérés et les grands malades, tous sont accroupis sur leurs lits, exactement comme ils le sont dans la rue, sur les murs, sur les talus et partout. (Ce matin, j'en ai vu un, perché sur un coin de mur, où nous aurions eu juste la place de mettre un géranium !) Les Hindous sont partis en masse au moment de la séparation du Pakistan et comme ils étaient les plus cultivés, les problèmes sociaux sont grands. Problèmes médicaux, administratifs, scolaires, etc., sans compter que les Anglais sont partis au même moment. Malgré cela, les gens d'ici font de grands efforts et des progrès énormes.

Je continue le 22, à Calcutta, chez les Kars.

La salle d'opération est à l'entrée de l'hôpital et n'importe qui y entre de plain-pied pendant les opérations, même les animaux ! Il n'y a qu'un rideau qui masque la porte qui donne sur une espèce de cour d'entrée. On est en train de bâtir une autre salle d'opération au premier étage. L'infirmière en chef est arrivée à bannir les vaches de l'hôpital car elles y circulaient librement, mais impossible d'éviter les plus petits animaux. Moi-même, j'ai vu une chèvre circuler dans un dortoir et des quantités de corbeaux. Le climat exige portes et fenêtres ouvertes ; d'ailleurs il y a beaucoup de malades sous les portiques de la cour, et même sous ceux de la façade car la place manque. Les journées sont chaudes, mais maintenant, en hiver, les nuits sont froides ; cependant on ne peut pas caser tout le monde à l'intérieur. L'eau courante est installée, mais elle manque le plus souvent et il faut remplir des réservoirs. J'ai vu un enfant blessé à la tête par une auto. Personne ne l'a réclamé, on ne sait pas qui c'est et il a perdu un peu la tête après l'accident. Il a encore la tête bandée, il est vêtu de haillons et de temps en temps, il se sauve on ne sait où pour revenir à l'hôpital

quelques jours après. Qu'en faire quand sa tête sera extérieurement guérie ? On ne l'enferme pas et on le laisse libre. Il y a des maisons pour anormaux aux Indes, très peu d'ailleurs, mais presque pas de maisons de fous.

Je suis arrivée à Chittagang vers une heure de l'après-midi, et tout de suite après, deux Anglaises, Miss Margaret Bradley et Mrs Margaret Jones ont téléphoné à la femme du District Magistrate, Mrs G. Dehlavi qui est française ! Celle-ci devait partir avec sa famille le lendemain, et donnait un grand thé au « Club » en l'honneur de la femme du ministre de l'éducation et du commerce, venue avec son mari à Chittagang. (Mrs Begum Fazlur Rahaman, venue de Karachi, la capitale du West Pakistan.) Malgré cela, la dame française d'Amiens est venue nous prendre en auto. Le thé était offert par la « All India Women's Association », division de la « All India Women's Conference⁴⁶ », et j'étais là en robe de coton, mes tresses en bataille, au milieu de magnifiques « saris » en soie de toutes les couleurs ! Toutes ces dames étaient musulmanes et la femme du ministre était d'humeur massacrant parce que son mari, dont la visite n'était pas appréciée en ville, avait dû ravalier le discours préparé. Cela m'a permis de mesurer le caractère de quelques-unes de ces dames. L'une d'elles parlait de l'école catholique, la meilleure de Chittagang pour le moment. Réaction violente de la « ministress » qui parlait de l'avenir et non du présent des écoles du Pakistan. En parlant du grave problème du Cachemire, la « ministress » assurait que les Musulmans y étaient torturés. Une de ces dames, Mrs Shhabir Ahmed, était beaucoup plus vraie et modérée et la « ministress » lui a dit de ne pas se mêler de ce qu'elle ne savait pas ! À cela, la jeune dame a répondu qu'elle-même était du Cachemire et qu'elle venait d'y passer deux mois dans sa famille ! Une autre jeune fille ravissante de dix-neuf ans s'est mise à me parler de Gandhi et de son favoritisme pour les Hindous. Je ne partageais pas son opinion, mais elle m'a plu par sa sincérité. Renonçant à la table d'honneur de la « ministress » (nous étions installées à plusieurs petites tables), j'ai été ailleurs parler à la « dame courageuse » et à la jolie fille, Miss Trarages Ispahani, d'origine perse mais indienne depuis plusieurs générations. À trois nous avons décidé de nous revoir le lendemain au thé dans le même club pour causer tranquillement, et la « ministress » nous a reconduites à l'hôpital.

À Chittagang plus qu'ailleurs au Pakistan, les femmes ne circulent pas dans la rue. C'est une ville sans femmes. Cela donne à la rue une physionomie étrange. Les couleurs ne manquent pas car les hommes musulmans portent de petites jupes, des « lunsqui » multicolores mais surtout vertes, car la couleur du Pakistan est le vert (drapeau vert avec une étoile blanche et un croissant de lune blanc). En outre, les hommes sont enveloppés dans des châles en coton ou en laine aux couleurs les plus éclatantes. Les femmes riches circulent en voiture ou en auto, les autres pas du tout. On voit quelques femmes du peuple en « purda » (être en « purda » signifie porter la « burkha »). À Chittagang comme

⁴⁶ Sur le féminisme indien, voir *supra*, p. 169-170.

ailleurs en pays musulman, 50% des femmes sont en « purda » et n'entrent même pas dans la salle quand les maris reçoivent. Pour les voir, il faut entrer chez elles, dans leur chambre. On mange ce qu'elles ont préparé, mais elles sont absentes. Dans la rue, les pauvresses ou les mendiante ont des « burkha » extraordinaires, de vrais chiffons sales et rapiécés, percés de deux trous ronds à travers lesquels on voit seulement briller une partie de l'œil ce qui donne un regard animal. Le lendemain au thé, les deux dames m'ont raconté leur histoire.

La « dame courageuse » était active et travaillait au point de vue social ; elle a été en « purda » dans certaines circonstances, par exemple chez son beau-père et à Delhi où elle travaillait parmi les Musulmanes avant la séparation du Pakistan de l'Inde. Si elle n'avait pas porté le « burkha », les maris ne l'auraient pas autorisée à voir leurs femmes ! Elle était contre le « purda » et pour l'émancipation féminine.

L'autre, la jolie fille qui n'avait jamais porté de « burkha » était, elle, pour le retour à cette coutume pour toutes les femmes, disant que cela convenait à la nature de leur race ! (À propos, j'ai vu aussi une école secondaire et une espèce d'orphelinat hindou, genre ashram, où les enfants filent et tissent et vivent sous la direction d'admirateurs de Gandhi : un vrai village, et j'ai acheté là un cadeau pour Jispa. Devinez ! André devinera peut-être. Il faut deviner la chose et la couleur.)

J'ai rencontré le « commissioner » Mr N. M. Khan, le plus haut personnage de la ville, et pendant plus d'une heure il a parlé à cœur ouvert de la situation de son pays, très flatté que deux déléguées se soient dérangées pour étudier la pensée du Pakistan.

Après cela, Mildred et moi, nous nous sommes séparées : elle est partie pour Orissa, et moi, accompagnée de Margaret Bradley, j'ai continué le voyage à travers l'East Pakistan. Après une nuit de train, je suis arrivée à Chardpur à trois heures du matin. J'ai dormi par terre comme les Indiens, dans une salle d'attente sale, sur un mince petit matelas, enveloppée dans une couverture ! Le matelas et l'oreiller pneumatique de Jispa me suivent toujours, mais impossible de gonfler le matelas pour peu de temps. Au lever du soleil, nous avons pris le bateau sur un grand fleuve. Il s'agit de plusieurs branches du Gange et de ses affluents, un delta énorme. Les bateaux sont larges et bas comme de gros cafards et il y a quatre classes. J'étais en seconde mais pour y arriver, il a fallu enjamber des foules de gens de troisième classe et de la classe « intermédiaire ». Le plancher du bateau était littéralement couvert de monde. Les gens accroupis par terre, couchés, avec des matelas, des châles, des vêtements, des ustensiles de cuisine, de la nourriture, des instruments de musique, des enfants de tous les âges, des sacs, des valises, des pipes, des cigares, des cigarettes, de petites cigarettes coniques dont le tabac bon marché est roulé dans une feuille, en un mot, tout un monde ! Nous sommes arrivés à Barasol l'après-midi et nous sommes allés en « rickshaw » à la mission baptiste anglaise, chez les Morris, membres de la Réconciliation. Pour le moment, aux Indes, j'ai toujours des « rickshaw » avec une bicyclette, sauf à Calcutta où l'homme court nu-pieds

devant la voiturette, circulant au milieu du trafic et transpirant à grosses gouttes. Pauvres gens ! Pourtant ils seraient navrés de perdre leur travail...

J'ai vu la mission baptiste, les écoles de la High Church (mission d'Oxford) où j'ai pris le thé et où j'ai découvert que cette église, sauf une petite restriction concernant l'Immaculée Conception, est exactement comme l'église catholique ! Les sœurs sont anglaises, sauf une Française des îles de la Réunion. J'ai cherché éperdument un centre genre travail de Gandhi, mais les missionnaires ne savaient rien. Ils vivent très en dehors de tout. J'ai finalement trouvé une espèce d'ashram hindou, mais il y avait des tas d'idoles et ce n'était certainement pas cela. Mais c'est là qu'on m'a dit d'aller voir les « Harigens-parias ». Gandhi leur a donné ce nom ; ce sont bel et bien des balayeurs intouchables, mais Hari signifie *people of God* = peuple de Dieu. J'y suis allée. Le chef était sorti ; je me suis trouvée dans un quartier épouvantablement pauvre. Les cochons couraient de tous les côtés, signe des parias car ni les Hindous des hautes et moyennes castes, et encore moins les Musulmans n'élèvent de cochons. Les cochons ici sont noirs et souvent poilus comme en Hongrie ; les chèvres et les vaches ont de longues oreilles de chien de chasse !

Souvent ici, dans l'East Pakistan, les maisons sont en bambou : murs et clôtures sont en bambou natté et les toits aussi ; mais plusieurs maisons ont le toit en tôle ondulée ! Quelques villages près des rivières sont sur pilotis. Tout le pays est dans l'eau et on circule beaucoup en barque ; pendant la saison des pluies, on va en barque même d'une maison à l'autre. Les barques sont charmantes, avec une espèce de toiture en bambou natté au centre, comme un petit tunnel. Il y a aussi de longues barques noires, fines et élégantes genre gondoles, plus étroites et plus longues, finissant par deux longues pointes qui semblent vouloir piquer le ciel. Il y a des voiles de toutes les formes et de toutes les couleurs, souvent rectangulaires, parfois deux voiles l'une sur l'autre. Elles sont blanches ou couleur brique ; souvent elles sont tellement rapiécées qu'elles ont les couleurs des pièces. D'autres sont simplement trouées et je ne sais comment le vent peut pousser ces barques.

Mais revenons à mes « sweepers ». Imaginez trois maisons d'une pièce, une école élémentaire dans l'une d'elles, comprenant quatre parois de nattes de bambou trouées et une toiture branlante. La seconde est en pire état : c'est le dispensaire ! Quelques chaises, une table et un rayonnage avec des pilules homéopathiques ! Dans la troisième maison, deux grands lits en planches, une grande photo de Gandhi avec une guirlande de fleurs et des écriteaux en bengali. C'est là qu'habite le chef, le directeur de l'œuvre, l'ami de Gandhi. C'était vendredi, jour de vacances. Tous les jours il y a la prière du matin et celle du soir, mais le vendredi, jour de fête et jour de la mort de Gandhi (comme Jésus), il y a aussi des prières à midi. J'ai visité les maisons des parias, conduite par l'un d'eux qui parle anglais et qui est étudiant. C'est le fils de l'homme qui s'occupe des charognes : il enlève la peau aux animaux morts, métier méprisé. Il y avait aussi une jeune femme, la fille du chef, une maîtresse dirigeant le travail d'un village. Elle a été dans une école pour « basic education training ». Cela

veut dire apprendre à enseigner non seulement comment filer et tisser, mais aussi comment lire, écrire et compter tout en faisant du travail manuel. Les leçons sont données pendant que les enfants filent. D'autres métiers simples et utiles sont aussi enseignés.

Je suis revenue le soir pour les prières, à peu près à l'heure où Gandhi a été assassiné. On m'attendait. Dans la hutte du chef, on avait mis des couvertures par terre, comme des tapis, ainsi que sur les deux lits qui occupaient les deux coins. Un des lits et l'espace vide entre les deux lits était occupé par des hommes, des femmes et des enfants en train de filer. J'ai été reçue par un vieillard à barbe blanche, un ami de Gandhi qui travaillait là avec ses deux filles. Il a fait une vingtaine d'années de prison car Gandhi l'appelait chaque fois qu'il en avait besoin et il avait confiance en lui. (La femme de Gandhi, Kasturba, est morte en prison et tous les ouvrages filés à la main et tissés prennent le nom de Kasturba.) Ce vendredi soir 16 décembre restera dans mes souvenirs comme quelque chose d'inoubliable. Le vieillard s'appelle Suresh Chandra Gupta. Il a soixante-cinq ans et a été membre du « Congress » (parti de Gandhi) depuis sa jeunesse. En 1921 il avait déjà pris part au mouvement de non-coopération. Là il y avait aussi le président de l'œuvre qui m'attendait et qui allait présider aux prières. Il s'appelle Surendra Natu Datta ; âgé de soixante-dix ans, il s'occupe encore de travail social. Il s'est assis sur le lit vide au milieu, les jambes croisées devant lui ; moi j'étais à sa gauche et Margaret à sa droite. Devant moi, par terre, le vieillard à barbe blanche brûlait de l'encens. L'encens montait vers Dieu, mais c'est moi qui en recevais les prémices. Et tout à coup je me suis sentie dans la peau d'une déesse ! Malheureusement je ne pouvais pas me croiser les jambes ! Une fillette paria est arrivée avec une assiette remplie de bois de santal mouillé, en poudre ; avec une fleur qu'elle a trempée dans la pâte, elle a fait des signes sur mon front. Elle a commencé par moi, puis elle a fait la même chose sur le front de tous les chefs et maîtres. Après cela, les prières ont commencé par le cantique que Gandhi aimait : Sita Ram. Nous battions tous des mains en mesure et j'ai revu par la pensée la soirée de prières à Delhi, à l'endroit où Gandhi a été incinéré et où j'avais entendu ce même chant avec tellement d'émotion pendant qu'une pauvre femme caressait en mesure la tête de son enfant au lieu de battre des mains. On a dit aussi le Notre Père en anglais et quelques prières ont été traduites pour nous. Un garçonnet accroupi sur le lit en face de moi continuait à filer pendant la prière. Après, on a voulu me faire manger quelque chose, mais j'avais une réunion à sept heures et demie et je partais par bateau à minuit ! J'ai tout de même accepté un repas symbolique, pour bien leur prouver que j'acceptais de manger leur nourriture. Ils ont pelé une orange et en ont mis les quartiers dans une assiette.

Donc les Hindous formaient l'élite à tous points de vue, surtout par leur situation et leur éducation ; les Musulmans se sentaient inférieurs tout en se croyant supérieurs par leur religion monothéiste et spiritualiste ; ils considéraient les Hindous comme des idolâtres.

En 1937, quand les provinces indiennes ont eu une certaine autonomie, il y avait aux Indes un Mahométan pour quatre Hindous. Les Mahométans minoritaires sentaient le danger, d'autant plus que le système des castes, système purement hindou, avait tendance à s'infiltrer aussi chez les Musulmans. En effet, les Musulmans vivant avec les Hindous et partageant leur travail étaient classés automatiquement dans les castes correspondant à ce travail. Les castes n'avaient pour eux aucun sens religieux, mais l'esprit des castes les contaminait aussi !

Donc au moment de la libération, les Musulmans auraient décidé de former un État indépendant tandis que les États indiens délibéreraient eux-mêmes de quel côté ils iraient. Les Anglais se sont retirés au moment du partage, laissant les Hindous et les Musulmans se débrouiller entre eux. Il paraît même que les Anglais n'étaient pas mécontents du désordre et des massacres pour prouver à l'Inde et au monde que désormais leur autorité manquerait.

Le dernier vice-roi, Lord Mountbatten, savait que les « siks » du Penjab, hommes de guerre qui ont une religion à part, avaient préparé une attaque contre les Musulmans de la région de Delhi ; ceux-ci devaient aller dans le West Pakistan avec toutes leurs paperasses administratives pour fonder un nouvel État dont la capitale serait Karachi. Le gouverneur n'a rien fait pour éviter les massacres qui ont eu lieu.

Certains États à minorité musulmane, dont les chefs (Maharajas ou autres) avaient voté pour le Pakistan, ont été quand même annexés par les Hindous par les armes. L'exemple le plus connu est celui de l'État de Heiderabad. Le Pakistan a renoncé à ces États-là et n'en réclame aucun. La seule chose qu'il réclame, c'est un plébiscite pour le Cachemire où la situation est la même que pour l'État de Heiderabad. La majorité y est nettement musulmane, 75 ou 80%. Le chef a voté pour l'Inde et les Musulmans ont accepté de cesser le feu au Cachemire. Naturellement cette histoire est racontée autrement aux Indes. C'est la bouteille à l'encre.

Le Pakistan réclame un plébiscite et ce plébiscite ne se fait pas. Les Musulmans du Pakistan ont demandé l'aide des Nations Unies et les choses traînent depuis longtemps, car les intérêts sont multiples. Il ne faut pas oublier que le haut Cachemire a une frontière qui aboutit à la Russie et que d'autres nations sont intéressées à la chose. En ce moment, au Cachemire, il y a des troupes indiennes, d'autres du Pakistan, et les gens du pays sont séparés en deux camps. Les Nations Unies réclament que les soldats évacuent les lieux mais les soldats ne veulent pas lâcher prise⁴⁷. Nehru lui-même, dont la famille

⁴⁷ Sur la question du tracé des frontières et le problème des réfugiés, voir l'introduction, *supra*, p. 166-167. Dans une perspective humanitaire, Magda Trocmé insistera particulièrement dans son compte rendu sur certains des aspects des violences et des transferts de population de 1946-1947 : les structures d'accueil mises en place pour les déracinés (ravitaillement, logement, scolarisation, etc.), et le problème des femmes hindoues ou musulmanes raflées, violées et

est originaire du Cachemire, s'était montré nationaliste le jour de sa fête à Bombay, chez le gouverneur. Je vous ai dit que les femmes de la « All India Women's Conference » lui avaient offert un chèque de 22 000 roupies pour les soldats du Cachemire et que nous avons vu un film de propagande. Le discours de Nehru était chauvin au sujet du Cachemire et des soldats hindous. Cela m'avait frappée car l'après-midi, dans le grand discours public, il avait tellement parlé de Gandhi et de sa non-violence. Peut-on être premier ministre et rester objectif ?

Donc le Pakistan réclame un plébiscite et il acceptera le résultat du vote, mais il réclame que toutes les forces armées, musulmanes et indiennes, sortent du Cachemire et que le vote se fasse sans pression d'aucune part, en ramenant pour ce jour-là les réfugiés qui sont partis du pays. J'ai nettement l'impression, ainsi que beaucoup de non-musulmans habitant l'East Pakistan, que le plébiscite serait une chose normale.

Au Pakistan, on dit que l'Inde ne veut pas retirer ses troupes, et aux Indes on en dit autant du Pakistan.

Je continue à Sevagram, le 27 décembre 1949.

Certes le tirage est grand des deux côtés. Les massacres, les viols de femmes et les conversions forcées de Noakhali exigées par les Musulmans en octobre 1946, restent sur le cœur des Hindous, et les Musulmans parlent des vengeances exagérées que les Musulmans de Bihar, dans le Nord-Est du Bengale, ont subies de suite après les événements de Noakhali.

La situation est très embrouillée et je ne sais pas comment ils en sortiront. Le Cachemire est un point dangereux. Il ne faut pas oublier que non seulement le Cachemire touche à la Russie, mais que la Chine et l'État de Burma (Birmanie) sont communistes et que ce sont des États voisins de l'Inde. L'Inde est mûre pour le communisme comme l'était la Chine, car la misère y est grande. Je vous ai parlé de la manifestation communiste à Calcutta.

À Lucknow je ne me suis pas arrêtée, mais à la gare j'ai vu un tas de paysans appuyés sur de grands bâtons ; ils étaient venus pour manifester. On leur avait donné des portions de terre qui appartenaient à de riches propriétaires, mais l'État réclamait d'eux un prix trop élevé.

Gandhi n'étant plus là, je crois que quand l'Inde se réveillera, le communisme s'y installera vite. L'opinion publique n'est pas encore formée. Les gens savent très peu ce qui se passe ailleurs. Un médecin qui a voyagé avec moi en avion m'a posé des questions sur la France. Il a été très étonné d'entendre parler de toutes les lois sociales, des assurances, etc. Il avait entendu

kidnappées par des fanatiques de l'autre confession, dont les deux nouveaux États cherchaient à organiser la restitution à leurs familles d'origine.

parler des grèves françaises et il croyait que les conditions des travailleurs étaient mauvaises. Naturellement, il y a peu de grèves ici et les conditions sont épouvantables. Il pensait donc que la situation en France était pire qu'aux Indes ! Ici, non seulement il y a des quantités de gens sans travail, sans logement, sans rien, mais un travailleur qui tombe malade est sans ressources, tout comme une veuve. J'ai vu une veuve à l'hôpital de Chittagang qui avait son fils de cinq ou six ans dans son lit, car elle ne savait pas où le laisser ! Je ne dis pas que Gandhi à la longue aurait évité le communisme, mais il aurait probablement trouvé le moyen non-violent d'accepter la révolution. Il faut reconnaître que la sienne était déjà une révolution.

Je suis arrivée à Dacca le soir. Nous avons pris une voiture, comme on en voit plusieurs dans le pays. Ce sont certainement les Anglais qui ont introduit jadis ce genre de voiture, espèce de victoria, genre landau napoléonien qu'on admire à Versailles, avec un petit quelque chose du corbillard. Nos bagages étaient sur le toit. Les ruelles étaient si mauvaises que j'ai cru verser plusieurs fois. Les roues étaient si grandes que je me sentais entre ciel et terre, en équilibre instable.

J'ai été reçue dans la maison que les Quakers avaient louée pour faire du travail social à Dacca. Les ouvriers y sont encore et les meubles n'y sont pas encore. Nous avons quelques lits, quelques pots en guise de cuisine, un couteau, une cuillère, et des assiettes et des tasses ! Il y avait là un domestique ne parlant pas anglais, préparant les repas sur un minable petit fourneau en terre. Le reste du temps, il attendait le repas suivant, sans rien faire ! Dès mon arrivée, j'ai appris que le délégué chargé d'inviter à la conférence un ou deux délégués du Pakistan, repartait le lendemain. Il s'était arrêté à Dacca seulement deux jours et n'avait trouvé personne ! Il m'a donné quelques adresses et je me suis mis en tête de trouver en trois jours les délégués en question. Nous en avions du Pakistan, mais c'était des Hindous et la conférence avait demandé à Shantiniketan des délégués musulmans. Le comité en avait invité six quelques mois plus tôt, mais ils avaient refusé ou n'avaient pas répondu. Naturellement la question était délicate et je me suis heurtée à beaucoup de difficultés. Incompréhension du Pakistan pour l'Inde (et vice versa), crainte d'être considérés comme collaborateurs, crainte que notre conférence soit quelque chose de gouvernemental puisque des membres du gouvernement hindou étaient venus nous voir et Nehru y était attendu. Je me suis « dépatouillée » comme j'ai pu, j'ai couru jour et nuit, j'ai vu un tas de gens, des étudiants, des professeurs d'université, des autorités du gouvernement. Je me suis démenée comme « un diable dans un bénitier » et finalement, le premier soir, je suis tombée sur un vieux professeur, un scientifique, Mr Muthar Quazim Hussein. Il était très sourd mais heureusement, si j'ai une voix désagréable pour ceux qui entendent, elle est très agréable et compréhensible pour ceux qui n'entendent pas !

Je l'ai trouvé seul dans une pièce, grand, mince avec une longue barbe blanche, l'air très pauvre, distingué et très bon. Il regardait fixement un

échiquier. Je lui ai demandé s'il jouait seul. Non, il jouait avec un partenaire en Afrique ! Je suis entrée dans le jeu c'est-à-dire je me suis intéressée à la chose qui était d'ailleurs très intéressante. J'ai appris que les champions entre eux jouent par correspondance et que des amitiés internationales se créent ainsi. J'ai lu une lettre de son partenaire d'Afrique. J'ai vu des coupes d'argent en quantité, prix de concours gagnés, et finalement j'ai présenté mon affaire. Les difficultés prévues et déjà rencontrées ont surgi ; ce professeur avait déjà refusé de venir à Sevagram et je lui ai demandé de ne pas refuser avant d'avoir bien étudié la question. Je lui ai parlé longuement et le lendemain matin, je lui ai envoyé les résumés imprimés des séances de Shantiniketan ainsi que les biographies de tous les délégués. Le surlendemain de ma visite, mon dernier jour à Dacca, il a accepté et il est venu à ma conférence à l'université. Nous nous sommes retrouvés à Calcutta et nous sommes arrivés ensemble ici à Sevagram ! Il m'a raconté sa vie. Il gagne 400 roupies à la Faculté, 100 autres en faisant un travail supplémentaire et il a vingt-et-une personnes à sa charge ! Il a eu onze enfants, dont trois sont morts. Une fille, mariée à quinze ans, s'est suicidée parce que son mari l'avait giflée, une autre est chez lui, veuve avec quatre enfants, un garçon s'est noyé et l'autre est mort de maladie. Que de souffrances ! Il m'a raconté tout cela quand moi, le premier soir, en le voyant et en voyant un de ses fils me montrer les coupes gagnées par plusieurs membres de la famille (échecs, tennis, etc.), j'avais imaginé une famille calme et heureuse, sans problèmes sauf ceux des matches à gagner ! La mort de sa fille avait été une chose terrible, car c'était lui-même qui avait choisi le mari et la fille n'a rien eu à dire. Il pensait bien que sa fille était jeune à quinze ans, mais ayant sept filles à marier, il a demandé conseil à cinq de ses meilleurs amis et tous ont conseillé le mariage ! À dix-sept ans, la jeune femme s'en allait en laissant un petit garçon.

Un professeur d'histoire m'a conduit au « college » pour rencontrer son directeur, espérant qu'on organise une réunion pour moi. Mais le directeur en question a évité toute conversation pacifiste ou politique et m'a posé un tas de questions sur l'enseignement en France ! C'est donc un étudiant de la faculté qui a organisé un meeting à l'université. Une salle pleine d'étudiants. J'étais en forme, toutes voiles dehors, et l'attention a été très soutenue pendant plus d'une heure. En partant, j'ai eu beaucoup de compliments et un des étudiants m'a dit : « C'est étonnant, cette énergie, vous parlez d'une façon si vivante à votre âge !! » Compliment pour la langue bien pendue et aveu ingénu de ma vieillesse ! Vieillesse prématurée semble-t-il car au fond, je n'ai que quarante-huit ans et ce n'est pas encore l'âge de la décrépitude ! Personne ne veut croire que Mildred Fahrni a deux ans de plus que moi. On l'a même prise pour ma fille ! ... mais de loin !

Après cela, thé chez le professeur d'anglais dans son bureau avec Miss Diana Stock que j'ai aussi revue chez elle, puis invitation à une soirée universitaire, mais j'étais déjà retenue par un poète, oui, un vrai poète.

On m'avait dit qu'il y avait à Dacca un poète musulman folklorique qui écrivait en « bengali ». C'était le meilleur poète « bengali » après Tagore. J'avais très envie de le voir. Il s'appelle Jasi Muddin⁴⁸. Je ne sais pourquoi, mais peut-être à cause de Tagore, je l'imaginai vieux et barbu. Quand j'ai vu sa chambre, pièce unique dans un petit bâtiment carré au fond d'une cour, j'ai imaginé un homme solitaire ! La porte était ouverte, la table encombrée de livres. J'ai laissé sur la table un papier avec mon nom et mon adresse.

Un peu découragée par l'absence du poète, par la maladie du jeune « social worker » qui aurait dû m'accompagner dans les villages le lendemain, prévoyant l'échec de mon court séjour à Dacca, j'ai décidé de ne pas me laisser sombrer dans le découragement, de rassembler tous mes esprits. J'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée faire antichambre chez le plus haut magistrat de la ville, le « chief secretary » Aziz Ahmed.

Toujours avec ma robe de coton, des sandales aux pieds, sans bas, sans chapeau, je me suis présentée à Mr Aziz Ahmed en lui exposant la situation. J'avais renoncé à un voyage intéressant à Orissa, j'avais renoncé aux beaux temples, à la jungle, aux bêtes sauvages, pour étudier la vie de l'East Pakistan, et j'étais là, sans guide, sans parler la langue et sans moyen de locomotion. Que faire ? Mr Aziz Ahmed pouvait-il m'aider ? J'étais la déléguée française au « World Pacifist Meeting ». Tableau. J'ai attendu la réponse. La réponse est venue. Quels étaient mes désirs ? Que désirais-je voir ?

Je désirais tout voir : la ville, l'artisanat, la vie dans les villages, le travail agricole, les mœurs et tout et tout ! Je voulais voir les villages reculés loin des centres, les villages le long des grands fleuves, en bateau si possible ; je désirais un moyen de locomotion, un guide, un interprète ! Le « chief secretary » a écrit un mot sur un papier, l'adressant à Mr Rahmatullah, « District magistrate », et me voilà accompagnée vers une de ces voiturettes-vélo par un magnifique garde à l'uniforme rouge et au turban blanc. Les gens se retournaient dans la rue car évidemment, l'attelage était bizarre. Mr S. Rahmatullah a mis à ma disposition sa « jeep » personnelle et un « officier civil⁴⁹ » comme guide et interprète ; il m'a aussi promis un bateau.

Je n'avais plus que l'après-midi et le lendemain matin à Dacca car à seize heures, je devais être en ville et prête pour ma conférence à l'université. Il n'y avait donc pas une minute à perdre.

La première visite a été pour la ruelle très connue des fabricants de bracelets en coquillages, il s'agit d'une rue habitée par des Hindous qui travaillent chez eux. Les maisons sont étroites et très hautes, car avant la

⁴⁸ Jasimuddin (1903-1976) est surnommé « le poète rural » au Bangladesh, du fait de l'écho du folklore des campagnes dans toute son œuvre. Il collecta plus de dix mille chansons populaires et laissa une œuvre considérable. Enseignant à l'Université de Dacca jusqu'en 1944, il venait d'intégrer le ministère de l'Information du nouveau Pakistan.

⁴⁹ *Fonctionnaire de l'État.*

séparation du Pakistan et de l'Inde, les familles augmentaient et on avait besoin de travailleurs ; les maisons poussaient donc en hauteur. Les bracelets étaient surtout achetés pour les mariages et la vente a beaucoup diminué depuis, car aujourd'hui il faut payer des droits de douane pour envoyer la marchandise aux Indes, et les Musulmans, eux, ne portent pas ces bracelets ! Dans chaque maison on fait la première partie de l'opération, et au bout de la rue, les bracelets sont finis, sorte de travail à la chaîne de l'artisanat ! Ils emploient ces grosses coquilles⁵⁰ que les enfants aiment mettre à leur oreille « pour entendre le bruit de la mer » ! Les coquilles sont débitées en tranches, sciées ; le centre de la coquille qui est plus épais est creusé, formant des bracelets à la forme bizarre, des cercles excentriques qui sont limés, polis, puis sculptés avec des instruments grossiers, le tout à la main. Le résultat en est quelque chose de très fin, de très artistique et d'exquis. J'ai acheté deux bracelets, un pour chaque bras pour le mariage de Nelly ! Quand les portera-t-elle ?

Après cela j'ai visité une école artisanale musulmane. J'en avais vu plusieurs aux Indes, mais ce qui m'a frappée, c'est que tout comme aux Indes, pour boycotter les filatures anglaises, Gandhi avait institué le tissage et le filage du coton à la main, symbole d'indépendance nationale. Mais ici au Pakistan, chez le « frère ennemi », on a instauré le filage et le tissage du jute ! Ici aussi, en petit, il s'agit du symbole de l'indépendance nationale. Si le jute pousse dans l'East Pakistan, les usines pour le travailler sont aux Indes, à Calcutta. Avant la division, Calcutta centralisait toute l'activité de la région. La dévaluation anglaise a entraîné la dévaluation de la monnaie de l'Inde comme celle de la nôtre, mais le Pakistan a maintenu sa « roupie » sans la dévaluer. Le jute commandé par l'Inde n'a pas été expédié, car l'Inde veut le payer à l'ancien taux d'échange de sa « roupie », et le Pakistan en refuse la livraison ! L'Inde objecte que la commande a été faite avant la dévaluation. Les usines étant à Calcutta, le Pakistan vend son jute ailleurs (la France aussi a augmenté ses commandes), et le pays essaye de filer et de tisser le jute à la main sur place ! Par représailles, l'Inde vient de refuser la livraison de charbon au Pakistan. Triste situation d'un pays jadis uni dans la souffrance de l'occupation anglaise ! Nous ne pouvons pas critiquer, nous ne pouvons pas juger, mais nous pouvons comprendre car nous aussi, nous avons des frères ennemis.

La course dans le village m'a enthousiasmée. J'ai vu au soleil couchant un village de huttes en terre battue, un village familial, chose courante ici puisque la vie est souvent patriarcale. Les huttes étaient d'une propreté remarquable ; de petits fourneaux creusés dans la terre en plein air augmentaient l'espace habitable. Les jeunes filles aux vêtements colorés et aux bijoux nombreux décortiquaient le riz en pesant de tout leur poids sur une espèce de levier en bois, qui faisait retomber un pilon de bois dans un creux dans la terre, sorte de cuvette qui contenait le riz. D'autres femmes aux gestes rythmés écrasaient avec

⁵⁰ *Des conques.*

un gros bâton du riz dans un autre creux, opération encore plus primitive. Le gros bâton vertical retombait sur le riz comme un marteau pilon et les femmes riaient et leurs yeux étincelaient ; leur visage était sans voile, car mon guide était resté dehors et nous étions « entre nous » ! Dans une hutte j'ai vu un vieillard étendu de tout son long par terre sous une couverture. C'était probablement le vieux père, le grand-père, ou l'arrière-grand-père : en un mot le patriarche. Tout à coup, sortant de dessous la couverture, j'ai vu une grosse chaîne de fer, rivée au mur tout proche ! Oui, le pauvre homme était fou et depuis six ans, il était ainsi rivé au mur, comme la chaîne et par la chaîne, la cheville prise dans un étau. Pas de maison d'aliénés dans la région, et le pauvre homme, mis en liberté, voulait se tuer ! Tout à coup, les vêtements des femmes n'avaient plus de couleurs à mes yeux ; leurs bijoux n'étincelaient plus et dans les champs tout proches, les graines que je mâchonnais n'avaient plus le goût sucré auquel je m'attendais. Je gardais dans mes yeux la vision de cet homme enchaîné depuis six ans par des êtres aimants et aimés qui ne pouvaient rien d'autre pour lui ! Voilà l'Inde, avec toute sa poésie et toute sa grande misère !

Le soir, assise par terre dans la cuisine quaker, manipulant à tour de rôle l'unique couteau, j'ai entendu sonner à la porte ; un homme est entré avec son vélo. Cheveux noirs, taille moyenne, silhouette un peu épaisse, regard rêveur en contraste avec un corps d'athlète. C'était le poète ! Mon poète barbu et solitaire était en réalité jeune, fort, père de famille nombreuse, mari d'une femme en « purda » ! Je l'ai invité à dîner et il s'est assis par terre avec nous, devant le riz et les légumes.

Je lui ai raconté ma visite dans les villages et mes projets pour le lendemain. « Non, non », dit-il, « vous n'irez pas dans les villages avec un fonctionnaire seulement, il ne vous montrera pas le pays comme je veux que vous le voyiez, avec toute sa poésie et sa beauté. Je veux que voyiez les Tziganes, je veux que vous entendiez le chant et la musique, je viendrai avec vous ! »

Et le lendemain il est venu avec nous. La « jeep » a roulé au milieu des champs sur une piste surélevée, sorte de digue en terre protégeant contre les inondations ce pays sillonné de fleuves et émaillé de petits étangs. Il suffit de creuser un peu et chaque village a son « tank », petit lac fermé, entouré de palmiers, à tous les usages : les bains, les lessives, les vaisselles, pour l'agrément des yeux et la fertilité du sol. La « jeep » allait vite et j'avais un peu peur... Si nous étions sortis de la piste, où aurions-nous dégringolé ?

Nous sommes arrivés ainsi au bord d'un grand fleuve et nous sommes montés dans une barque, une de ces barques dont la partie centrale est couverte de cannes de bambou coupées en deux dans le sens de la longueur et entrecroisées. Cela formait un genre de toiture en forme de tunnel qui protégeait du soleil. Deux mariniers, un Hindou et un Musulman, un long bâton à la main, chacun à un bout de la barque, nous faisaient avancer vers l'autre rive, vers un village qu'on apercevait parmi les arbres. Village aux huttes de bambou, petit centre familial de tissage à domicile des « saris » de Dacca.

À chaque métier un homme d'un certain âge, expérimenté, et un enfant qui apprend, coupe les fils, fait les nœuds, qui renvoie la navette et qui suit d'un regard étonné le dessin compliqué qui se forme devant ses yeux.

Je suis entrée dans la cour intérieure et ai vu les femmes, j'ai gesticulé pour me faire comprendre, j'ai montré des photos de mes enfants, j'ai accepté des racines crues et du riz gonflé que j'ai mangé ainsi, à pleines mains, sans assaisonnement et sans ustensiles.

Les organisateurs de notre conférence nous avaient distribué des feuilles avec des recommandations. Entre autre, on nous disait de ne jamais rien manger de cru. Mais comment entrer dans le cœur de ces villages sans accepter quelque chose ? La canne à sucre, les racines, le riz symbolisaient une communion sur le plan spirituel et matériel.

J'ai acheté un « sari » pour Nelly. Je n'avais pas beaucoup d'argent. « Si c'est pour le rapporter chez vous en France, voici le prix, mais payez seulement ce que vous pouvez », me dit un jeune garçon en anglais très pur. Il était étudiant et il était surpris et content de me voir dans son village, acceptant la nourriture de sa famille.

Dans la barque, le poète insistait pour me conduire au loin dans un village de Tziganes tandis que « l'officier civil » voulait me montrer son usine, une filature de coton. Il avait l'air inquiet, comme si nous n'étions pas libres de nos mouvements, comme si nous étions attendus quelque part. Un des bateliers dit qu'il y avait des Tziganes que le poète ne connaissait pas, et qu'il pouvait nous y conduire.

Nous avons changé de direction et malgré l'inquiétude de « l'officier civil », nous avons navigué vers les Tziganes. Le poète était rayonnant et j'étais pleine d'anticipation. Le clapotis de l'eau me faisait penser à mille choses, mille souvenirs m'assaillaient. Je revois nos Tziganes en Europe, le long des grand-routes, aux Saintes-Maries-de-la-Mer ; je revois leur peau brune et leurs grands yeux étincelants, leurs costumes bariolés, leurs bijoux, et je comprenais le poète qui me disait que tous les Tziganes d'Europe venaient des Indes. Au loin, au tournant du fleuve, je pouvais distinguer des quantités de barques comme la nôtre, alignées les unes à côté des autres, tournées vers la rive où elles étaient amarrées. Sur la rive, quelques maisons en tôle ondulée, une mosquée du même genre. Sur les barques, sur la rive et dans les maisons, une population grouillante, agitée. C'étaient les Tziganes, et leur roi, leur chef, propriétaire de la plus grande maison, était au bord de l'eau : il nous attendait.

Il était content qu'on vienne le voir, lui et ses sujets. Il a fait approcher quelques barques pour que je puisse sauter dedans. Cinq ou six personnes habitaient dans chaque barque. Juste assez d'espace pour s'étendre. Ordre parfait. De petites boîtes métalliques contre les parois, de petits sacs pendus au plafond : il faut se garder des rats d'eau. Le chef va de temps en temps en ville, à Dacca, pour acheter de la pacotille, de faux bijoux, des peignes, de la camelote ; il revend le tout à ses sujets et les barques s'en vont sur l'eau de

village en village et reviennent au point d'attache quand tout est vendu. Vie errante sur l'eau, vagabondage le long des rives, familles nombreuses, silhouettes fines et flexibles, mêmes caractéristiques que nous retrouvons chez les Tziganes d'Europe. Chez nous la barque est transformée en roulotte et la poésie de la vie errante est tuée par l'hiver, par le froid, par la pluie, la boue et la neige.

Le roi nous a montré sa maison dont il était fier. Il possédait deux grands lits et quelques sièges. Le poète cherchait un chanteur, voulait de la musique et notre « fonctionnaire » regardait l'heure. Que faire ? Emmener un chanteur dans la barque ? Il n'y avait que cela à faire. Le chanteur nous a suivis : il s'est assis en proue avec le poète et il s'est mis à chanter ; chansons gaies, chansons plaintives, chansons monotones, chansons pleines de joie et de cris de détresse. Le poète écoutait, les bateliers ralentissaient la course, le fonctionnaire en oubliait sa montre, moi-même j'étais sous la toiture en bambou et je voyais le poète et le chanteur comme dans un halo de lumière au bout du tunnel. Tout à coup, un silence, puis une nouvelle chanson. Quelques mots, quelques notes et la figure du poète s'est illuminée, ses yeux se sont mouillés de larmes et d'un geste impétueux, il a pris le chanteur dans ses bras. « Ma chanson, c'est ma chanson, tu chantes ma chanson ! »

La figure du chanteur en quelques instants a passé de la surprise à l'étonnement puis au ravissement. C'était beau à voir ! Le poète ? Celui qui avait composé les vers et la musique de la chanson qu'il chantait ? Jasi Muddin lui-même ? Le poète dont il avait rêvé, dont il chantait les vers était-il bien là, devant lui, à côté de lui ? Joie du poète découvrant sa chanson sur les lèvres du chanteur ; joie du chanteur découvrant le poète de sa chanson !

La visite à la filature n'a plus eu de saveur après cela, et je suis revenue à moi-même en sortant de l'usine. Après être montée sur un bateau qui était à l'embarcadère, une jolie vedette blanche, je me suis aperçu que la vedette partait et que j'étais la seule passagère avec ma petite escorte ! Où étaient les voyageurs ? Il n'y en avait pas. Le bateau était pour nous, pour nous seuls. Une vedette du gouvernement, avec salle à manger, chambre à coucher, salle de bain et une baignoire européenne !

J'ai compris alors l'inquiétude et la hâte de mon guide et interprète qui savait que la vedette attendait, tandis que le poète et moi, nous nous livrions aux fantaisies les plus imprévues !

Le soir, chez le poète, j'ai entendu ses élèves. Ils chantaient et s'en allaient les uns après les autres pour exécuter leur programme à la radio. La pièce solitaire que j'avais vue la veille était maintenant pleine de vie. Il y avait des chants, du thé ; les enfants du poète s'endormaient sur le grand lit à côté des chanteurs accroupis. Un domestique venait les prendre un à un pour les emporter endormis dans un bâtiment voisin. J'ai été aussi dans le bâtiment voisin et j'ai vu la femme du poète. Elle ne se montre jamais. Elle attendait un autre bébé quelques jours plus tard et elle m'a offert des sucreries.

Il était dix heures du soir, mais le poète a pensé que je n'avais pas eu de conversations avec des Hindous résidant au Pakistan. Il a voulu me conduire dans un quartier hindou, de l'autre côté de la ville, quitte à réveiller quelqu'un pour me permettre de lui parler ! Longue course en « rickshaw » dans la nuit, ruelles presque désertes et mal éclairées, ombres frôlant les murs, mosquées fermées, puis des quartiers commerçants grouillant de cette humanité nocturne spéciale à tous les pays, mais encore plus nombreuse en Asie.

L'instituteur hindou que je devais voir était couché. La maison était tranquille. Le poète a frappé à la porte, une, deux, trois fois, puis un enfant s'est mis à pleurer et ensuite un homme est venu ouvrir. C'était l'instituteur ! Il avait l'air surpris et a dû penser à une espèce d'enquête policière. Il n'était pas libre dans ses réponses. La pièce, espèce d'antichambre, était petite. Un rideau cachait un lit dans lequel on remuait. Un enfant a encore pleuré, puis un autre ou le même est sorti de derrière le rideau, l'air effrayé, et peu après la mère l'a suivi !

C'est elle qui a parlé plus facilement. Ce n'était pas la description de la joie de vivre au Pakistan, comme le poète l'aurait voulu, mais la résignation de la femme, de la mère d'une famille très nombreuse qui doit lutter contre le courant et élever sa famille. Son mari n'aurait probablement pas trouvé de place en allant aux Indes. Ici, à Dacca, il était instituteur depuis longtemps. Ils n'avaient pas à se plaindre des Musulmans, mais ils vivaient dans la crainte, car il suffirait d'une étincelle pour que les massacres recommencent. Tous leurs parents étaient aux Indes et étant donné les difficultés et les complications pour obtenir un visa, la séparation était pénible !

Le poète m'a raccompagnée à pied chez moi ; dans la cour de la maison, il m'a encore parlé longuement. Nous nous sommes quittés après minuit.

La rue et la cour étaient désertes, il faisait bon, la maison se dessinait en silhouette noire sur le ciel étoilé. Le poète me disait qu'il ne savait pas la musique ni les notes mais que de temps en temps, il y avait une mélodie qui « dansait dans sa tête », alors de suite il composait des paroles sur l'air qui lui venait comme cela, on ne savait d'où. Il appelait un élève, lui chantait la chanson ; l'élève l'apprenait, la répétait, l'enregistrait sur disque, et ainsi la chanson était née à la vie !

J'ai entendu ainsi chez le poète des chansons d'amour, des chansons de mariage, des chants de mort, des chansons pour tous les sujets que je demandais.

Une des plus belles était celle d'une jeune fille qui chante pour un batelier qui s'avance sur sa barque et dont elle est amoureuse. J'ai revu notre barque, nos bateliers, le grand fleuve, j'ai entendu à nouveau le clapotis de l'eau et j'ai imaginé une jeune fille cachée parmi les arbres de la rive, chantant son amour au batelier, aux arbres, à l'eau et au ciel infini !

Avant de prendre l'avion le lendemain matin aux aurores, un missionnaire mahométan, Mr Muhammad Abdus Samad, un pacifiste, est venu

me chercher pour aller prendre le petit déjeuner chez le professeur Shahidullah. C'était un professeur de bengali que je n'avais pas pu voir à l'université. J'avais donné mon adresse à un journal de Dacca qui avait annoncé ma visite, et c'est ainsi que le missionnaire est venu me voir et a failli venir comme délégué du Pakistan à Sevagram. Il a été empêché pour des raisons de famille. Quant au professeur Shahidullah, il avait étudié à la Sorbonne quelques années auparavant et il désirait me voir. Vieux monsieur, petit, portant une espèce de caftan et de longues papillotes, un bonnet musulman sur la tête. Il parlait assez bien français, connaissait le Coran à merveille et à le voir, on aurait dit une apparition sortie d'un vieux livre d'images. C'est ainsi que j'imagine les initiés de La Mecque et de Médine.

Le retour à Calcutta en avion a été intéressant. Je quittais un pays musulman, avec ses coutumes, ses griefs, ses haines, ses amours et ses espoirs, et une heure après je me retrouvais en pays hindou, avec une autre religion, d'autres mœurs, d'autres amours et d'autres espoirs, mais hélas avec les mêmes griefs et les mêmes haines.

Le cœur humain est partout pareil, mais ici le souvenir de Gandhi est récent et les âmes sont sensibles à son message : on n'ose pas rayer d'un trait de plume cette philosophie de non-violence qui a tout de même rendu la liberté à l'Inde. Pauvre liberté de suite compromise par la guerre civile ! La séparation de l'Inde et du Pakistan est une chose d'autant plus triste qu'il s'agit du même peuple, de frères, et que des deux côtés, il y a une grande part de vérité dans les accusations qu'ils se lancent les uns aux autres. C'est justement à cause de cette parcelle de vérité que de part et d'autre, ils se sentent forts et justifient leurs actes⁵¹.

Nous connaissons cela et nous faisons tous la guerre pour une vérité, sans nous rendre compte que par ce fait même, nous étouffons cette vérité par un tas de mensonges et de crimes.

*

⁵¹ Sur ce thème, voir l'introduction, *supra*, p. 167 sq.

Circulaire n° 8

Sevagram. Dernière semaine de décembre 49

Seconde partie officielle du congrès.

Sur le lieu près de la hutte de Gandhi⁵².

C'est vendredi. Le soleil va se coucher bientôt et l'heure de l'assassinat approche. Nous sommes sur un grand terrain carré couvert de gravier. C'est ici que l'on prie tous les soirs avec des formules de toutes les religions principales. Les enfants, les élèves et les travailleurs de l'ashram sont toujours assis en carré par terre, sur des nattes, les jambes croisées. Le soir, nous sommes sous la lune et sous les étoiles et on sent l'esprit de Gandhi. Sa place est toujours là, vide, devant le carré. Un petit coussin par terre et une planche qui lui servait de dossier, appuyée contre deux petits piquets plantés dans le sol. Aujourd'hui vendredi, jour de la mort du maître, tout l'ashram file le coton en silence : les enfants, les jeunes et les vieux, garçons et filles, hommes et femmes. Nous, les délégués, nous sommes assis sur des chaises et formons un groupe sur l'un des côtés du carré. Un autre côté est formé par toute une population debout derrière les fileurs assis, les gens des villages voisins. Le silence est complet. On n'entend que le bruit des rouets. Tous les jours, il y a une demi-heure de filage général, silencieux, mais pas à cette heure-ci. Tout à l'heure, aux prières qui suivront, Manéla Gandhi, un des fils du Mahàtmà, celui qui est en Afrique du Sud, terminera son jeûne de sept jours. C'est sa façon de collaborer à la conférence. Il a jeûné totalement pendant tout le temps de la conférence. Il a tenu le coup venant aux séances et servant à table, presque jusqu'à la fin. Ce matin à quatre heures vingt, il était aux prières devant la maison de son père. Je couche dehors depuis deux nuits, sous les étoiles, tout près de la maison de Gandhi ; j'ai entendu les prières, mais je n'ai pas pensé que c'était vendredi et je ne me suis pas levée.

L'autre jour j'y ai été. Il faisait noir. Les gens étaient arrivés comme moi avec une lanterne, mais nous avions tous baissé la flamme. C'était saisissant.

Tout comme le latin, le sanskrit est une belle langue.

En ce moment le soleil baisse. La maison de Gandhi est ouverte, comme toujours. Tout y est en place, ses livres, ses quelques objets personnels. Son bâton et ses sandales en bois sont près de la porte. À côté de son lit, il y a un petit écriteau : « Quand tu as raison, tu peux te permettre de rester calme et quand tu es dans ton tort, tu ne peux pas te permettre de te mettre en colère » (« When you are in the right, you can afford to keep your temper and when you are in the wrong, you cannot afford to lose it »). G. C. Larimer.

⁵² *Le Mahàtmà fut assassiné en décembre 1948* [en janvier 1948].

Le soir, comme dans les autres maisonnettes en terre séchée, on dépose une lanterne près de la porte. On voit la lumière à travers les fenêtres sans vitres. Gandhi dormait sous le porche pendant les pluies et à la belle étoile tout le reste du temps. Ses amis dormaient par terre autour de lui. On sent ici quelque chose de spécial, c'est certain, mais que donnera l'avenir ? Enfermera-t-on doctrines et méthodes dans un étau, sans suivre la marche du temps ? C'est ce qui arrive en général.

Ici 250 personnes filent et tissent, travaillent et prient, cultivent la terre et essayent de se suffire complètement sans y arriver encore. C'est un genre de communisme religieux. Il y a des orphelins, des écoliers, des jeunes gens et des jeunes filles qui se préparent à enseigner cette « basic education » voulue par Gandhi, et à travers l'Inde quantité de gens filent et tissent.

31 décembre 1949.

Hier soir après la période de travail silencieux, les prières ont été dites, très touchantes et belles. J'aime ce genre de communion de toutes les religions. Personne ne se sent exclu ni enfermé dans un dogme. Après les prières, les délégués ont défilé devant le président de la session de Sevagram, Rajendra Prasad, président de la Constituante⁵³, et il nous a donné à chacun deux livres par Gandhi (un sur Gandhi qu'il a écrit lui-même) et un béret blanc, tissé et filé à la main, béret qui distingue depuis des années les membres du « Congress », le parti de Gandhi. Dans la rue, partout, on voit ces bérêts blancs. Les Anglais pouvaient ainsi facilement repérer les amis de Gandhi. Il n'y avait rien de caché.

Aujourd'hui à midi et pendant tout l'après-midi, nous attendons Nehru, le premier ministre, « sans garde armée ». Sevagram est dans une plaine près de la ville de Warda. Endroit banal, sans beauté. Mais cette grande plaine est attachante, on y sent l'espoir né du désespoir.

3 janvier 1950. Sevagram

Tout est fini. Les délégués sont presque tous partis. On enlève les tentes. La vie reprend ici comme avant la conférence ; les élèves reprennent leur place dans les maisons de terre séchée, sous les vérandas de bambou. On va emporter les tables et les chaises louées pour nous ; tout le monde reprend sa position assise par terre, et quelque chose est mort, est fini, pourvu que cela revive dans nos âmes et dans notre travail ! J'ai dû renoncer à un grand et beau voyage dans le sud pour aller cette fois-ci dans le West Pakistan. Je voulais essayer d'établir des contacts et de l'amitié, comme je l'avais déjà fait pendant plusieurs jours, me demandant si cela en valait la peine, si le jeu en valait la chandelle, si le sacrifice de renoncer au sud n'était pas trop grand pour quelques misérables

⁵³ *Qui sera élu président.*

contacts aléatoires. Pourtant nous disons toujours que ce sont les petites choses qui comptent et qui font la guerre et la paix. Je suis donc restée quand les autres sont partis pour le sud, mais j'avais grande envie de pleurer ! Et puis je n'ai pas été bien et j'ai dû de toute façon prolonger de vingt-quatre heures mon séjour ici, ratant un grand dîner à Delhi, et la réception du gouverneur pour les délégués !

Déception sur déception. J'ai quitté mon dortoir de terre séchée pour laisser la place aux élèves rentrés de vacances, ceux qui se préparent au travail social à la Gandhi dans les villages. Je suis dans la « Guest House », une suite de cellules en terre avec une véranda ouverte. La véranda n'est qu'une toiture très débordante et j'ai une salle de bain indienne. Je me sens comme une lépreuse à Valbonne dans mon petit domaine... J'ai deux portes de sortie, celle de la cellule et celle de la salle de bain, un petit carré dallé avec deux seaux et un trou dans le mur pour l'écoulement ! J'ai un lit de planches et on n'a pas emporté la table et la chaise. À côté de mon lit, une petite fenêtre d'où je vois la maison de Gandhi et d'où j'entends les prières de quatre heures du matin (j'y ai été deux fois). J'entends aussi les oiseaux le soir et le matin, les grillons comme en Italie et les chacals la nuit. Dans un coin de la pièce, j'ai une cruche d'eau bouillie à boire. La cruche a une base ronde et repose sur quelques pierres. Le plancher est en terre battue. Creusés dans le mur, j'ai deux petits placards. On m'a mis des fleurs sur le rebord de la fenêtre et on m'a apporté le petit déjeuner et le repas de midi dans ma chambre. Vingt-quatre heures de repos me donneront des ailes. J'ai été à l'hôpital hier pour une piqûre ; « Kasturba Hospital » est une petite maison tranquille, nommée pour la femme de Gandhi qui est morte en prison. La doctoresse est veuve. Mariée à onze ans, son mari est mort quand elle en avait quinze, avant qu'elle aille avec lui. Selon les coutumes ancien genre, la femme rejoint son mari après la puberté. Elle est donc veuve sans l'être, et selon les coutumes de l'Inde, hors de la vie. Heureusement qu'elle a pu faire des études. L'hôpital genre maternité a vingt-cinq lits et pas d'électricité. On pense l'y installer bientôt, mais Gandhi y était contraire parce qu'il n'y a pas d'électricité dans les autres villages.

Je pars demain pour Delhi et puis on verra. Cela dépend. Peut-être qu'avant de franchir la frontière, j'irai dans l'East Penjab, à la frontière du Pakistan, voir les réfugiés. Evelyn Best, la première personne qui nous a écrit de l'étranger (d'Égypte) après la Deuxième Guerre mondiale est ici. Elle est arrivée pour travailler dans un groupe du « service civil » dans les camps de réfugiés hindous qui ont quitté le Pakistan et qui sont dans l'East Penjab. (Le West Penjab est au Pakistan.) Pierre Cérésolle, fondateur du service civil, avait déjà travaillé aux Indes avec Gandhi⁵⁴. Evelyn Best devait partir hier mais elle est

⁵⁴ La Réconciliation entretenait des liens avec ce mouvement né en 1920 en Suisse et qui avait pris des ramifications internationales au cours des années 1930 sous le nom de Service Civil International. Il s'agissait de chantiers proposant une alternative au service militaire, d'où l'intérêt que manifestèrent les pacifistes et les objecteurs de conscience. Aux États-Unis, en 1941, la FOR,

restée à cause de moi. Elle m'offre un grabat sous sa tente dans le camp de réfugiés. Elle a été deux fois notre hôte au Chambon. Elle a préparé avec André les cartes du « Lien par la Prière ». Il est vrai que nous recevons trop, ou en tous cas beaucoup, et cela épuise notre énergie et nos finances ; mais partout dans le monde nous avons des amis, et voilà Evelyn qui surgit au Pakistan juste au moment où j'ai besoin d'elle pour ma santé ! Elle a travaillé en Égypte, en Grèce et en Palestine depuis que son mari est mort à Paris.

Toutes les demi-heures, quelqu'un vient m'offrir ses services et je n'ai besoin de rien. Je me suis levée à onze heures et demie et je suis dans ma cellule. Que de choses se sont passées ici à Sevagram, et je résume.

La séance d'inauguration à notre arrivée, présidée par Rajendra Prasad, a été émouvante. On a appelé les délégués un à un ; une parente de Gandhi nous a mis la poudre de bois de santal sur le front et nous a donné un écheveau de coton filé dans l'ashram.

La veille de Noël, le soir, nous étions tous dans la salle à manger où un haut-parleur nous a transmis le discours de Rajendra Prasad. Il parlait dans la hutte de Gandhi. Il donnait au monde un message de paix pour Noël. Après cela s'est déroulée dans l'étable la scène de la nativité de Bethléhem. Les acteurs étaient du cru, les costumes aussi, la nuit était chaude et étoilée : on se sentait transporté à 1949 ans en arrière. En rentrant dans nos huttes, nous avons vu les enfants de l'ashram autour d'un arbre de Noël. Un arbre était planté dans le sol, à la belle étoile, avec des flocons d'ouate (!) et des lumignons par terre, sous les branches ! Quelques fruits pendaient à l'arbre et les enfants poussaient des cris de joie !

Le dernier soir de l'année, les enfants de l'ashram ont dansé au clair de lune. Malgré ma grande fatigue (la veille les séances avaient fini après minuit), je suis restée avec eux et j'ai dansé avec eux sur cette terre d'Asie, immense plaine triste et grandiose, sous une lune immense et lumineuse. À minuit il y a eu des prières. Nous étions assis par terre dans la salle à manger, puis on nous a donné des sucreries et l'année 1950 a commencé, cinq heures et demie avant la vôtre et onze heures et demie avant celle de Nelly⁵⁵. J'étais en 1950 et vous en 1949. On comprend mieux ainsi la relativité du temps. Je pense beaucoup à l'au-delà, à la vie, à la mort. Ici la vie et la mort sont presque la même chose. La mort n'est qu'une autre vie, comme on change d'habit, et cela enlève à la mort toute son horreur.

Nous avons eu une réception dans le village de Sevagram. Les villageois avaient travaillé toute la nuit ! À l'entrée du village nous avons été reçus en musique et tout le long de la route, par terre, il y avait des dessins de bienvenue.

la WRL, les anabaptistes et les quakers réussirent à obtenir du gouvernement Roosevelt la création d'un Civilian Public Service du même genre (voir *supra*, p. 165-166).

⁵⁵ *Nelly aux États-Unis*.

Ici aux Indes, quand on reçoit des amis, on dessine sur le sol des rosaces ou d'autres motifs en blanc ou en couleur, avec des poudres ou des couleurs liquides qui sèchent vite⁵⁶. C'est ravissant. Quand on le fait avec des liquides, on a un tampon imbibé de couleur dans la main ; on presse le tampon pour faire couler le liquide le long du doigt qui dessine directement sur le plancher. Ceux qui emploient des poudres font tomber la poudre entre le pouce et l'index et dessinent avec une rapidité extraordinaire, sans mesures ni modèles. C'est un art spécial. Souvent on se sert de poudre ou d'eau de riz pour les dessins blancs. Ceux qui ne sont pas artistes emploient des pochoirs⁵⁷. Sur la place du village, sous un grand arbre, il y avait une espèce d'autel avec la photo de Gandhi. Nous avons entendu des discours, des chants, reçu des fruits, des sucreries. Sur l'enveloppe individuelle qui contenait des souvenirs il y avait écrit : « Take this humble sweet offering and speak sweet » (« Prenez cette humble et douce offrande et parlez avec douceur »). Nous avons reçu des fleurs, de la fumée d'encens, des regards ardents et de l'amitié.

Grâce à Gandhi, le village a une école maternelle, une école primaire, un dispensaire et un hôpital. C'est là que Mira Behn dont je vous ai parlé, qui s'occupe maintenant des vaches dans le nord, a commencé son travail. Gandhi était tout près, à Warda, et elle lui a demandé de se rapprocher d'elle après deux ans et demi de solitude. Il a répondu à son appel et Sevagram a été fondé ! Mr Jamnalal Bajaj, un riche ami de Gandhi, avait mis à sa disposition toute sa fortune ainsi que les terres qu'il possédait à Warda et à Sevagram.

La réception dans ce pauvre village a été extraordinaire. Nous étions un groupe important de personnes venant des quatre coins du monde, reçus par ces « grands seigneurs » drapés dans leurs châles, leurs saris et leurs haillons. Les parias d'hier étaient devenus aujourd'hui les amis de Gandhi lui-même et donc aussi les amis de tous ses amis.

Le 31 décembre, Nehru est venu nous voir. Ses policiers sont restés bien en dehors de l'ashram. Il est venu seul, en auto. Tout d'abord il est allé se recueillir dans la maison de Gandhi. Puis il a dîné avec nous et a écouté des discours de certains délégués. Ensuite il a parlé franchement, calmement. Il a expliqué qu'il n'est pas pacifiste puisqu'il a accepté d'être premier ministre, mais il croit à la philosophie de Gandhi et il espère en l'avenir. La non-violence a abouti au départ des Anglais mais ne peut pas se généraliser en philosophie pour tout le pays.

⁵⁶ *La première fois que j'ai trouvé cela sous mes pas, je l'ai contourné et on m'a dit : « Non, c'est pour vous, marchez dessus, c'est en votre honneur, pour vous seule ! »*

⁵⁷ *Ces dessins se font aussi avec des pétales de fleurs.*

La grande réunion de Warda

Après le thé nous sommes allés à Warda où plus de vingt-mille personnes attendaient Nehru et les délégués. Nous étions sur une terrasse, devant la foule, un collier de fleurs autour du cou, du bois de santal et des grains de riz sur le front comme à chaque réception, et on nous a donné à chacun le plus simple des appareils pour filer le coton.

La foule devant nous était venue de loin, des villages environnants. Elle était houleuse et bariolée. L'événement était important. Nehru allait leur parler, ainsi que quelques-uns des délégués du World Pacifist Meeting venus de tous les coins du monde. Derrière la foule entassée sur la place, on voyait des charrettes aux vives couleurs attelées à des buffles noirs qui, eux, faisaient tache. Leurs couvertures étaient colorées et l'emplacement pour la bosse était d'une autre couleur. La foule accroupie par terre écoutait, silencieuse, mais deux fois elle a été soulevée d'enthousiasme ; elle s'est dressée et a ondulé comme les blés au vent. Une fois c'était le train qui passait, chose rare pour les habitants des villages, et la seconde fois c'était Nehru qui partait avant la fin de la cérémonie.

Avant de rentrer chez nous, comme partout, nous avons été assaillis par ceux qui sont avides d'autographes ! Je n'oublierai jamais les mendiants de l'Inde et les fanatiques d'autographes qui nous barraient la route et qu'on ne pouvait éloigner.

La réunion de Magpur

Le lendemain, premier janvier 1950, grande réception avec Nehru et le gouverneur des « Central Provinces » à Magpur, mais j'ai choisi la réception plus modeste à Warda, pour voir le travail de Gandhi. Visite au musée de Gandhi, au centre technique où se préparent les travailleurs qui se destinent au travail des villages à travers l'Inde. Préparation du riz, du savon, de l'huile, du papier, poterie, etc., etc. Le travail du potier est remarquable ! La roue même sur laquelle il travaille est en terre sèche et il lui donne son élan sans machine, avec un bâton ! J'ai vu faire du gaz d'éclairage avec de la bouse de vache, sans que la substance utile à l'engrais soit altérée, donc double emploi. Gandhi a été un génie qui a suscité mille idées autour de lui. Cela va pour un pays pauvre comme l'Inde qui doit se former, mais comment appliquer ces méthodes à une vieille civilisation telle que la nôtre, sans recommencer à marcher à quatre pattes, comme disait Voltaire ? Pourtant les guerres viennent du capitalisme⁵⁸, des machines et des grandes centralisations.

Dans une école-ashram de jeunes filles, nous avons mangé par terre, au milieu des fleurs, des dessins et de l'encens. Nous avons visité un centre d'amélioration des vaches et une léproserie. Le vieillard qui a obligé Gandhi à

⁵⁸ Certes, le capitalisme n'a pas toujours existé – mais les guerres ont toujours été, et sont encore « des questions de biftecks ».

ouvrir cette maison est encore là, et les lépreux réhabilités, soignés et mis au travail, ont une vie plus normale. Que de misère ! On compte un lépreux sur mille habitants et une forte proportion en est ici dans les « Central Provinces » où il y en a un sur cent !

Après le thé, nous avons eu une séance publique en plein air sur une place de la ville. J'étais un des orateurs. Il y en avait trois. J'ai choisi de parler en deuxième place, sans papier cette fois-ci ! J'ai parlé de l'Italie, de la France et de l'Inde d'une façon humoristique ; tout le monde riait... on a tapé des mains quand j'ai parlé de Gandhi. Il y avait plusieurs milliers de personnes ; la nuit tombait, le haut-parleur marchait bien, j'étais pleine de tristesse car Roser et le groupe du Sud allaient partir de suite après sans moi, et du coup, comme souvent quand je suis triste et fatiguée, j'ai amusé mon monde.

Après la séance, nous avons été assaillis plus que d'habitude par les collectionneurs d'autographes et nos organisateurs ont dû les chasser brutalement. Un d'eux m'a lancé encore un carnet dans l'autobus. Il y avait mis son nom et son adresse et j'ai pu le lui renvoyer ! Le soir avant aussi, après le départ de Nehru, nous avons été entourés par la foule qui s'était pressée contre nous. On se sentait comme dans un métro à midi, ou le soir à la sortie du bureau, mais au lieu d'être entouré comme à Paris par une foule anonyme, superficielle, aux yeux fuyants, les yeux de ces gens vous mangeaient du regard et vous pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Nous étions des pacifistes, des amis de Gandhi, des gens qui allaient « changer le monde », qui venaient de pays lointains et mystérieux ! Pauvres de nous ! Que faire devant la misère humaine et devant notre propre misère ? Leurs aspirations et leurs fois tranquilles (j'ai mis un pluriel exprès, car toutes les fois mènent à Dieu) m'ont tellement bouleversée que j'en ai parlé longuement avec Roser⁵⁹. Oui, nous vivons d'une façon trop superficielle, il faudra mieux étudier le christianisme et même les autres religions pour devenir plus chrétiens. Le christianisme est magnifique, mais la chrétienté s'est trompée, et beaucoup de mal a été fait et se fait tous les jours au nom du Christ. En pleine conférence, un Musulman a annoncé que différents groupes chrétiens s'entendent moins bien entre eux qu'avec les Musulmans ou les Hindous !

Pour les gens d'ici, missionnaires ou colonisateurs se valent. Les uns précèdent les autres. Les problèmes de l'Afrique du Sud ont été discutés, car Michel Scott, le grand apôtre de l'Afrique du Sud, est ici avec nous. C'est affreux. Il faudra agir dès notre retour chez nous. Nous sommes tous responsables. J'ai demandé un rapport écrit à Scott. Il est aujourd'hui à Nagpur pour rencontrer Dr. W. A. Visser T'Hoofft et pour alerter le Conseil Œcuménique.

⁵⁹ *Il y a aussi une foi politique, et même des fois politiques... et tant d'autres !*

Hier, dans un village de quatre mille habitants, le village de Pausnar pas loin d'ici, un jeune Hindou découvrant que Michel Scott, l'ami des noirs et des Hindous d'Afrique de Sud, était dans notre groupe, a ouvert les yeux et la bouche comme en extase. Il le connaissait de nom, mais de le voir dans son village perdu dans les plantations de coton (on ramasse le coton maintenant) l'a complètement saisi. Je lui ai demandé s'il voulait parler à Mr Scott, il m'a dit « non » et il a avancé un peu, pour le regarder encore au-delà du tournant. J'aurais dû le dire à Mr Scott. Je le lui écrirai. Scott n'est pas marié : il a fait de la prison pour la cause, mais ce regard et un grand « merci » devraient le récompenser de bien des luttes.

C'est dans le village de Pannar que le Guru (saint) Vinoba Bhave, l'ami de Gandhi, a commencé la campagne de non-collaboration au moment de la guerre de 39. J'ai vu le piquet de bois qui marque l'endroit. À cause de cette campagne de non-violence, l'Angleterre n'a pu se servir que d'une armée indienne volontaire et n'a pas pu faire de levée en masse d'hommes. Le service militaire obligatoire n'a pas pu être organisé aux Indes. D'ailleurs il n'y a pas d'état civil. Comment savoir l'âge des gens ? Il faudrait y aller au petit bonheur. Ils vivent à leur manière et ne veulent pas se soumettre aux idées de l'Occident. Un homme répondait à quelqu'un qui demandait son âge : « Entre vingt-cinq et cinquante ans » ! Ce sont des choses qui rendent l'Inde charmante et insaisissable.

Avant d'aller à Pausnar, nous avons été voir le guru Vinoba Bhave chez lui, dans son ashram Param Dham Ashram, au bord du fleuve Dham. Il est descendu de sa chambre, à moitié nu comme Gandhi ; il a pris du petit lait devant nous, accroupi par terre, pendant que Scott lui parlait de l'Afrique du Sud. Je l'ai regardé avec intensité espérant qu'il comprendrait que je voulais lui parler, mais il n'a pas compris. C'est le malheur des groupes. Des visites comme celles-là devraient être individuelles. Cet homme me semble être un vrai saint. Gandhi lui demandait conseil quand il était dans l'embarras. J'ai pensé au livre *L'ermite*. Que cette Inde est intéressante ! Des cendres de Gandhi ont aussi été jetées dans le fleuve en face de l'ashram de Vinoba Bhave. L'endroit est marqué par un petit monument. La vie continue et à côté du monument, des femmes lavaient leur linge. Le Dham est un grand fleuve plein de curieux rochers cubiques qui disparaissent sous l'eau pendant la saison des pluies. Dans le village à côté dont j'ai parlé, nous avons fait cinq ou six visites, finissant par le maire qui nous a offert des fruits, du café, de la laine, des graines genre anis et d'autres épices. Les curieux de la rue nous ont suivis et ont bénéficié de la même hospitalité. Un caméléon se promenait sur un buisson. Les maisons sont en terre séchée avec d'énormes vérandas où la famille vit en plein air. Les bébés sont placés dans une balançoire rudimentaire qui fait berceau : deux cordes pendent du plafond et un morceau de tissu est attaché d'un côté à une des cordes et de l'autre à l'autre, formant cabas. L'enfant est fourré là-dedans et il faut le savoir pour le voir. Il y en a qui sont habillés et transpirent à grosses gouttes ; d'autres sont tout nus et risquent de prendre froid en sortant de là. Beaucoup d'enfants n'ont que des bracelets aux bras et aux pieds en guise de

vêtement ! Quelquefois, une chaîne ou un cordon autour de la taille. Les femmes portent des bagues aussi aux doigts de pied ; mais dans l'entourage de Gandhi, il n'y a que des bracelets et peu de bijoux.

Hier soir nous avons assisté à un mariage simple et joli dans l'ashram. Les rites étaient les mêmes qu'à Calcutta, au grand mariage, mais ici les trois jours de cérémonies étaient télescopés en une heure et demie, au milieu de la foule simple de l'ashram et des garçons et filles des écoles de Gandhi... Le feu, le riz, les fleurs, tout y était, mais quelle simplicité ! Comment les critiquer d'offrir à Dieu feu, fleurs, riz, encens et fruits, puisqu'ils en font autant pour leur hôtes et leurs amis ?

Quand les simples vêtements de la mariée ont été apportés, cinq femmes mariées devaient les toucher. Ce sont les vêtements que la mariée donne au mari et qu'elle portera plus tard. Chez les riches, cela a une valeur de dot. J'ai été l'une de ces cinq femmes. J'ai touché le pauvre tissu en coton filé et tissé à la maison et j'ai salué comme on le fait ici, en joignant les mains. Les Mahométans, eux, saluent en se touchant le front de la main droite. Pas de « handshakes » ici. On ne se touche jamais, même pas en dansant. La jeune fille tourne autour de son cavalier, on s'entrecroise mais on ne se touche pas.

Dans l'ashram où nous avons mangé le jour de l'an, j'ai assisté à une danse merveilleuse de jeunes filles, chacune avec une assiette en cuivre (on mange toujours dans ces assiettes), contenant des fleurs et un petit bol avec de l'huile où flottait une mèche allumée. La danse représentait l'offrande du temple.

Pendant les danses, une autre jeune fille dessinait par terre avec des poudres de couleur. Des fleurs et des dessins géométriques apparaissaient sous ses mains habiles et elle écrivait aussi « Happy New Year ». Pour manger, assis par terre contre les murs avec une petite table haute de deux centimètres devant nous, les jeunes filles nous servaient plusieurs à la fois, en « file indienne » ; elles apportaient les plats en dansant. Elles avaient toutes des saris blancs à bordures bleues, uniforme de l'école. C'était charmant. Dans une coupe de cuivre brûlaient sept flammes chancelantes. Des pots de terre cuite, mis les uns sur les autres avec des garnitures de feuilles vertes entre chaque pot, formaient des centres non de table, mais de chambre. En mangeant par terre, tout le plancher est une jolie table et on y circule pieds nus.

Ce pays est très attachant et si je n'étais pas épouse et mère, je crois que j'y resterais volontiers pour y travailler quelques années – mais je suis épouse et mère et il n'en est pas question.

*

Circulaire n° 9

7 janvier 1950. Bâtiment de la « All India Radio » à New Delhi

Mes chéris,

Il est huit heures du soir. Je sors d'une « fonction », comme on dit ici, où j'ai parlé. Une auto de la « radio » est venue me chercher pour me mettre devant le micro.

Il s'agit de la « All India Radio », une affaire d'État, et mon discours a suivi immédiatement le journal parlé. Pendant toute cette semaine-là, un délégué a parlé chaque soir et les gens de la radio ne voulaient rien de personnel. Selon eux, l'école Cévenole et la Réconciliation étaient des choses personnelles. Ils voulaient mutiler mon discours. Je me suis défendue comme j'ai pu disant que je ne pouvais pas parler du travail en France sans expliquer le « Collège Cévenol » et la « Réconciliation ». Ils voulaient que j'en parle en disant : « Il y a une école, il y a un mouvement pacifiste ». Finalement nous avons cédé des deux côtés et nous nous sommes mis d'accord.

Le West Pakistan

11 janvier 1950, lettre écrite à Amritsar, près de la frontière du West Pakistan.

Je suis dans le nord, dans « L'East Pakistan », et demain matin je passerai la frontière en auto et serai de nouveau en pays musulman. Je suis dans le « rest house » du gouvernement où viennent dormir les membres du gouvernement de passage ici. J'ai une immense chambre à cinq portes et deux fenêtres, et une salle de bain indienne, avec une « commode » comme ils disent ici. Il s'agit d'une « chaise percée », ni plus ni moins. La maison est vide en ce moment J'ai presque peur ! Il y a d'immenses salons pour les réunions du gouvernement. En arrivant, j'étais seule et cinq ou six policiers, domestiques, « social workers » étaient à mes ordres. Un d'eux a attrapé mon « bedding » (rouleau avec la literie) pour faire mon lit, mais il s'est finalement décidé à partir quand il m'a vu souffler pendant une demi-heure dans mon matelas pneumatique.

Je suis depuis huit heures du soir avec Miss Mridula Sarabhai, une maîtresse femme que j'ai rencontrée à Bombay en allant aux « Elephant Caves⁶⁰ ». C'est une femme extraordinaire. Elle n'est pas pacifiste mais elle a lutté pendant des années avec Gandhi comme membre du « Congress », et elle a été arrêtée huit fois en faisant en tout plus de quatre ans de prison très dure.

⁶⁰ Issue d'une riche famille d'industriels, Mridula Sarabhai (1911-1974) avait été une active membre de l'aile féminine du Parti du Congrès. Très proche de Nehru, elle avait aussi été l'une de personnes les plus engagées pour tenter de faire cesser les massacres inter-confessionnels en 1947.

Une fois, elle a même trouvé le moyen d'envoyer un message à Gandhi pendant que tous deux étaient en prison. Gandhi ne voulait rien faire en cachette et en sortant de prison, il lui a demandé si elle voulait le corrompre ! Elle organisait la résistance (underground) et maintenant elle habite Delhi à la Constitution House, une maison bâtie par les Américains et qui a servi aux membres de la Constituante venant à Delhi pour les assemblées. Ce sont des bâtiments bas, genre casernes élégantes. J'y ai dormi la nuit du huit, pour partir le matin du neuf avec « Benji », comme on appelle Miss Sarabhai : Ben, sœur et Ji = forme de respect. On l'appelle aussi « ji » tout court. Elle est petite, forte, les cheveux coupés, l'air homme (le costume des femmes en culottes du Penjab est musulman) et elle fait remuer comme des toupies des quantités d'hommes qui disent ne pas pouvoir la suivre dans son activité farouche. Elle les tue de travail partout où elle va, et elle continue à travailler ainsi de ville en ville, jour et nuit. Elle est chef de quatre départements pour tout ce qui concerne les « abducted women », c'est-à-dire les femmes volées aux Hindous par les Musulmans et vice versa ! Mais je vous en parlerai dans la prochaine circulaire.

Avant de continuer le récit du Pakistan de l'Ouest, voilà encore des descriptions de Delhi :

Arrivée avec vingt-quatre heures de retard, j'ai été d'autant plus triste d'avoir manqué la réception chez le gouverneur que Nehru y était présent. Dès l'arrivée, j'ai été à l'hôpital voir un docteur, Shanti Gosh (Shanti = paix), médecin qui m'avait attendue le soir avant pour le dîner. C'est elle et son mari qui étaient les hôtes. Elle m'a présentée à une collègue, Alice Thomas, qui était dans la salle d'opération et qui avait son « sari » accroché à l'épaule par une épingle représentant la tour Eiffel ! Elle aime beaucoup Paris et m'a donné deux variétés de pilules et de bons conseils. C'est tout à fait différent de circuler dans les hôpitaux pour examiner la souffrance des autres, ou pour demander conseil pour soi-même. Il faut que je me nourrisse plus... Évidemment à Sevagram, les choses de l'esprit prennent une si grande place que l'on oublie le boire et le manger ! J'ai vu à l'hôpital un bébé qui venait de naître et qui avait un bras gauche atrophié s'arrêtant avant le coude et finissant avec un seul doigt ! Quelle horreur ! C'était une fillette bien portante.

Après cela, repas « non-végétarien » à cause des conseils du docteur, avec Evelyn Best et Dr. Kora, la japonaise ; puis nous sommes allés à une réunion organisée par la congrégation d'« Aurobindo » où il y avait un thé. Le ministre de la radio et celui du ravitaillement y étaient aussi ainsi qu'une foule populaire dans une salle populaire, dans un quartier populaire genre Aubervilliers asiatique ! Discours, chants, danses, prières, etc. Quand on a su que j'étais française, on m'a demandé de parler. À Pondichéry, Aurobindo est considéré comme une incarnation de Dieu et on ne le voit que deux fois par an. C'est la « mère » de l'ashram qui reçoit depuis plus de vingt ans je crois. Elle est française. Il s'agit de M^{me} Richard, femme du professeur Paul Richard. Elle a

laissé rentrer son mari seul en France (il est mort maintenant) et elle est restée avec Aurobindo⁶¹. J'ai donc parlé, les gens « se tordaient de rire ». J'ai fini en leur disant que je leur confiais un secret, que mon mari avait très peur de me voir partir à cause du précédent de M^{me} Richard, et qu'il m'avait demandé de rentrer en France même si je trouvais sur mon chemin un grand saint qui veuille me retenir ! (Voici la coupure du journal qui parle de ce discours !)

Le soir tard, je suis arrivée chez mes hôtes, les Singh, une famille Sikh. Tous les hommes ont les cheveux longs et un turban. Il y a dix enfants, une « joint family » ! Grande baraque extraordinaire, avec des domestiques qui ne nettoient jamais, mais tous ont le cœur sur la main ! Une des jeunes femmes va accoucher un de ces jours et reçoit « à tire-larigot » !

Le 6 janvier, j'ai vu le Fort Rouge et la Mosquée, la grande mosquée contenant un poil de la barbe rousse de Mahomet et sa savate. J'ai aussi rencontré une Française mariée à un Indien, élève en 1901 de la pension Reboul à St-Quentin et camarade de Madeleine de St-Affrique, ma belle-sœur (M^{me} Eugène Trocmé) ! Étant jeune fille, elle s'appelait Maud d'Auquier et elle fait bien saluer Madeleine ! Que le monde est petit ! J'ai aussi rencontré un Danois, un « sadhu » à robe rouge qui depuis vingt ans vit dans l'Himalaya et qui en descend une fois par an. Il était venu à Delhi pour voir les délégués et il est grand ami de Lisette Herbert ! Que le monde est microscopique !! Le même jour j'ai été à la réception de la secte religieuse des « Joines » qui avaient fait monter une énorme tente devant leur petit temple avec des tables et des domestiques qui offraient fruits, pommes de terre frites, noix et noisettes. Rediscours des « Joines » et de nous (voyez l'article dans le journal). Le soir, dîner dans un club sportif (National Club, Queen's Garden) avec des gens du « Congress » comme le maire de Delhi Dr. Wudhivir Singh, portant comme Nehru et les autres le béret blanc de Gandhi (« Gandhi cap »), et le « deputy commissioner » à turban, Mr Rameshwar Wayal, qui m'a dit : « Vous faites un très bon travail en allant au Pakistan. C'est ce qu'il fallait faire ! » Cela m'a un peu consolée de ne pas être allée dans le Sud ! Vous voyez une autorité française dire cela en parlant d'un voyage en Allemagne au moment d'une demi-guerre ? Le délégué chinois m'a dit : « Nous, nous parlons, et vous, vous agissez ! » Oui, mais je pense souvent au Sud, et je le regrette si souvent !

Le 7 janvier, ouverture du Congrès pour la Bonne Entente de toutes les religions, ouvert par la femme ministre de la santé, ex-secrétaire de Gandhi. J'ai dit quelques mots et le soir, réunion à la « Constitution House », avec le thé

⁶¹ En effet, Mirra Alfassa (1878-1973) était restée à Pondichéry auprès du maître yogi, philosophe et poète Sri Aurobindo. Son second mari Paul Antoine Richard (1874-1967), épousé en 1911, avait alors rompu avec elle pour rentrer en Europe. Surnommée « Mère » dans son ashram, elle prit la suite d'Aurobindo, qui mourut en 1950, et laissa une œuvre spirituelle très abondante. Elle fut également à l'origine de la fondation d'Auroville, en 1968 : cette « communauté internationale », préparant un nouvel âge de l'humanité, suscita un enthousiasme débordant dans les années 1970.

offert par Mrs Nehru, cousine du premier ministre. J'ai dit quelques mots banals, puis assise à ma place, et non plus debout comme une vedette, j'ai raconté mes aventures avec le policier d'Agra qui m'avait offert l'hospitalité, et ma rencontre à Calcutta avec l'automobiliste complaisant ! Cela a beaucoup plu ! J'ai été enlevée de là par l'auto de la station de radio et là, pour la première fois, non pas devant un disque mais en direct, j'ai parlé à toutes les radios de l'Inde. C'est beaucoup plus impressionnant que par disque. (À propos, le 8 décembre, en Norvège, la femme du délégué norvégien, Mrs Lund, a entendu mon discours destiné à l'Europe : elle a dit que ma voix était très claire et très nette. Et vous n'avez rien entendu, mes chéris !)

Le 8, dimanche, grande tente dressée, comme tous les dimanches, dans la cour de mes hôtes et grande réunion religieuse interconfessionnelle, présidée par un prédicateur Sikh, assis sur une table, un lecteur-chanteur à côté de lui. Il a prêché l'égalité de toutes les religions devant un public multicolore accroupi par terre, qui augmentait de minute en minute : cela a duré presque deux heures.

À une heure j'ai déjeuné chez les Quakers qui m'ont donné de la viande car mes hôtes sont végétariens, et la veille, les Quakers m'avaient invitée au petit déjeuner pour me donner des œufs (travail d'Evelyn Best !).

L'après-midi, je suis allée en auto au camp de réfugiés de Faridabad, à dix-sept « miles » de Delhi. Evelyn y est restée. Elle s'est engagée à y travailler gratuitement pour le « Service Civil » dix-huit mois, ainsi qu'un Allemand et trois Russes qui arriveront en février ! Je dois en parler au « Service Civil » à Londres et à Paris.

Avec Evelyn, nous avons été la veille le long du fleuve Jumna, voir l'endroit où l'on incinère les morts. Plusieurs bûchers étaient en route. L'un d'eux était celui d'une jeune maman de vingt-cinq ans, laissant deux enfants de trois et de sept ans. Le père nous a raconté l'histoire et nous a dit qu'elle retournerait dans les cinq éléments, et que le lundi (c'était samedi soir), il reviendrait prendre les cendres et les os refroidis pour les jeter dans le Jumna, non à Delhi mais dans son pays natal. Les femmes n'assistaient pas à la cérémonie, et ces quelques hommes nous ont donné ces explications calmement, acceptant la chose et croyant dans une vie meilleure !

Le lundi matin, 9 janvier, départ en avion avec « Mridula » pour le Pakistan de l'Ouest.

L'avion, après Naritsar, allait au Cachemire et il y faisait mauvais, donc départ retardé ! Alors nous avons commandé du café et des œufs, mais avant l'arrivée de notre plateau, départ immédiat ! Vol calme et agréable. J'ai vu New Delhi d'en haut, avec un essai d'enfilades à la parisienne mais plutôt genre Washington, plus modestes, puis la chaîne de l'Himalaya sortant de la brume, la neige étincelante au soleil au bout d'une grande plaine, se terminant tout à coup par les montagnes. Ensuite, arrivée à Amritsar où une auto nous attendait et où j'ai vu deux petits paniers préparés pour deux nourrissons. Les enfants

abandonnés par les femmes récupérées chez les Musulmans sont envoyés en avion à Delhi, deux à la fois. De là ils prennent un autre avion pour Adelhabad où ils sont placés dans l'ex-maison de Nehru devenue hôpital à la mémoire de sa femme. C'est la contribution de la compagnie d'aviation à ce travail immense pour les femmes dérobées. Les employés des avions donnent les biberons et suivent les indications qu'ils reçoivent. Une heure et demie de vol entre Amritsar et Delhi ! Pauvre humanité, pauvres bébés et pauvres femmes ! Il y a deux ans que la chose est arrivée et beaucoup de femmes ne sont pas encore rentrées. 13 000 ont été rendues aux Musulmans et seulement 7 000 sont revenues chez les Hindous ! C'est un travail délicat et difficile et je vous en parlerai la prochaine fois.

*

Circulaire n° 10

La Frontière du Pakistan n'est pas une frontière pour rire

Amritsar, midi ! – Pas la peine de me faire réveiller à six heures et demie, car arrivée en auto à la frontière, il me manquait un papier ! J'avais ce qu'il fallait pour aller au Pakistan en avion, mais par route il fallait un permis de plus. Miss Sarabhai est donc partie pour le Pakistan, promettant de m'envoyer une auto à la frontière pour deux heures de l'après-midi, et un vieux policier sikh avec turban m'a conduite à Amritsar ! Course à pied dans le « no man's land », puis de nouveau passage de la frontière (j'étais arrivée jusqu'au poste de police), puis autobus branlant pendant une heure. Trois femmes seulement, dont une voilée et beaucoup d'hommes très intéressés aux aventures de la « memsahib » (ou femme de l'homme blanc). Le policier m'a conduite au bureau de police à Amritsar. J'ai eu les papiers en question en quelques minutes. J'ai vu les bureaux en plein air, quantité de tables avec des plumes qui n'écrivaient pas, des encriers sans encre, des taches partout, toute la splendeur de la bureaucratie, mais sous un soleil nordique (façon de dire !) avec un va-et-vient continu de gens aux habits et aux turbans bariolés, en face d'une fontaine où les gens se lavaient, se mouchaient, buvaient. On se mouche ici en serrant le nez juste assez pour diriger le jet, comme un crachat. C'est très efficace. Les gens chics ont un mouchoir pour s'essuyer après, les autres se lavent la main ou la frottent contre leurs vêtements. Cela vous dégoûte ? Eh bien, sachez mes amis qu'ici, ce sont les Indiens qui sont dégoûtés par nous, car ils trouvent que nos mouchoirs sont des saletés et que ce qui sort du nez n'est pas assez propre pour le transporter dans sa poche ! C'est vrai au fond, c'est un autre point de vue !

Nos bains aussi les dégoûtent, car nous trempions dans l'eau que nous avons salie, tandis qu'eux se lavent dans l'eau courante ou avec de l'eau courante. Ce qui les dégoûte le plus, c'est le papier hygiénique. Eux se lavent

chaque fois qu'ils vont au cabinet, avec la main gauche, et c'est pour cela qu'ils mangent seulement avec la main droite. Ils sont aussi scandalisés que nous prenions notre petit déjeuner le matin sans nous baigner et que nous, les femmes, nous ne nous lavions pas les cheveux deux à trois fois par semaine, que nous ne nous déchaussions pas en entrant dans les maisons et surtout dans les cuisines.

Mais revenons à ma police. J'ai vu amener trois voleurs enchaînés, car le tribunal était en face ; il y a deux cellules derrière un grand grillage, une pour les hommes, l'autre pour les femmes ; les malheureux y attendent leur tour et regardent passer le public comme le font les animaux du zoo. C'est comme une petite récréation, une sortie de la prison sans panier à salade. Les policiers parlent aux prisonniers, le soleil luit, les marchands font de la friture et offrent des fruits et des légumes ; les avocats et les clercs sont assis en plein air sur des tables couvertes d'un tapis et attendent les clients. Ils ont devant eux de tout petits pupitres et parfois les tables ont des dossiers d'un côté et les avocats s'y appuient ! Il y a beaucoup de vols et de meurtres dans ce pays, et les voyages sont parfois dangereux, même en chemin de fer.

Revenons maintenant au Pakistan.

Quand j'ai eu mon papier en poche, nouvelle course à travers la ville. Il était midi et quart et j'étais à jeûn ! J'ai donc mangé dans l'hôtel où Miss Sarabhai m'avait offert à dîner le soir avant. Hôtel simple et très sale, mais à ma grande surprise, cela a coûté quatre roupies et demie ! Quelle tuile ! On a eu beau dire que j'étais hôte du gouvernement, j'ai dû payer rubis sur l'ongle ! Après cela, course folle dans un autobus bondé d'hommes, de femmes et d'enfants, puis course à pied dans le « no man's land », et finalement arrivée au bureau de police avec un jeune blanc sympa à la chemise et la figure américaines ! L'auto de la police m'attendait pour me conduire à Lahore. Les deux policiers riaient car je les amusais et l'un d'eux m'a dit que j'étais « a jolly fellow » ! À Lahore, ils ont pris mes bagages, m'ont fait faire mes inscriptions d'étrangère et m'ont amenée chez M^{elle} Sarabhai qui était en conférence avec des autorités dont j'ai pris le n° de téléphone pour les avertir de mon adresse.

J'étais donc à Lahore ! La frontière n'avait pas été facile à passer.

13 janvier 1950. Lahore. – J'écris dans l'auto de la police. Je ne suis pas dans une famille musulmane comme c'était entendu, mais bel et bien à Kimaird⁶² College, un collège chrétien dans le sens anglais du mot. Miss McNair est aux Indes depuis trente ans et dirige ce collège depuis vingt ans. Elle est très anglaise, très comme il faut, et dès que j'ai su que j'allais habiter

⁶² *Kimaird ou Krimaird. L'orthographe de ce nom n'est pas claire* [il s'agit de Kinnaird College, fondé à Lahore en 1913 par des missionnaires américains, qui fut la première université féminine dans l'Inde coloniale].

dans ce collège, j'ai écrit à Miss Sarabhai, j'ai téléphoné à la police et j'ai été prise d'un cafard monstre malgré le joli appartement qui m'avait été destiné (chambre à coucher, salon et grande salle de bain !). Ce n'était pas pour cela que j'avais renoncé à aller dans le Sud⁶³ !

Ce matin, prières et puis discours de Miss Fraser, anglaise, membre du Conseil œcuménique !! Elle revient de la réunion à Bangkok (Siam). Visser T'Hoofst y était aussi. Il était à Nagpur l'autre jour, mais je suis restée à Warda. Elle a parlé de la jeunesse en Europe, de la Cimade, d'Agape en long et en large, et pas un mot du Chambon ni du Service Civil ! Après la réunion je le lui ai dit. C'était très drôle d'entendre parler de la France et de l'Italie par une Anglaise qui très probablement ne sait ni le français ni l'italien, qui voit les choses à travers les yeux d'une Anglaise, d'une demoiselle, et qui entend avec les oreilles du Conseil Œcuménique !! Un coup de téléphone de police du Pakistan m'a heureusement sauvée en m'annonçant une auto pour m'amener chez Mr H. A. Majid, « Chief Secretary » pour lequel j'avais une lettre de recommandation de Mr S. A. Rahman, First Secretary du Pakistan, High Commissioner in India à New Delhi !

J'étais donc fortement recommandée. Mr Razvi, un des chefs de la police à Lahore, m'a téléphoné ce matin ; il me promet une auto et des visites intéressantes chez les Musulmans et dans des milieux de tous genres. Je lui avais dit que j'aurais pu tout aussi bien aller à Londres, si je devais rester à Kimaird College !!

Miss Sarabhai part ce soir pour Dehli et vient de m'inviter à déjeuner, car à Kimaird on mange à midi et il est midi et demi ! À midi, j'aurais pu déjeuner avec les élèves, mais le soir les professeurs mangent ensemble, grand luxe comparativement à l'école Cévenole. Cuisine anglaise et conversations anglaises, demoiselles anglaises en majorité. Elles ne s'intéressent pas assez à ce qui se passe au Pakistan et aux Indes surtout par rapport aux femmes détenues des deux côtés. Ne nous enfermons pas, ni dans notre religion, ni dans notre pays, ni dans n'importe quelle tour d'ivoire ! Voyons les problèmes où ils sont et tels qu'ils sont. Pour nous, les problèmes principaux sont le colonialisme et le communisme. Regardons-les en face.

Kimaird College est splendide. Maisons, jardins magnifiques avec roses et cyprès, les premiers que je vois aux Indes, classes et bibliothèques splendides. Un seul bâtiment suffirait à faire tourner de l'œil tout le Collège Cévenol ! Il y avait trois cents élèves avant la séparation de l'Inde et du Pakistan et maintenant, il n'y en a plus que cent-cinquante. Plus d'élèves hindoues, plus de Sikhs ; vingt-cinq pour cent des jeunes filles sont chrétiennes et les autres sont des Musulmanes qui assistent aux rites chrétiens. J'ai demandé si c'était par besoin religieux ou pour apprendre à connaître la religion chrétienne, et Miss

⁶³ *On m'avait en effet promis que je serais logée dans une famille musulmane.*

McNair m'a répondu que c'était la « coutume » de St-François d'Assise : je m'en suis aperçue en voyant comment était disposé le texte, tant la traduction était « à l'anglaise » et tant le lieu différait de St-Damien⁶⁴.

Gardons les yeux ouverts sur le monde, sur la vie dans le vrai sens du mot et sur les autres religions, les autres pays et les autres partis politiques. J'étouffe à Kimaird simplement parce que cela manque d'air, malgré les grands jardins, les grandes fenêtres et les ventilateurs électriques ! Attention au Collège Cévenol ! Même dans des baraques, même dans des granges on peut fermer les yeux et ne plus voir qu'un coin de monde.

À mon arrivée hier, Miss McNair a regardé mes sandales ! Pauvres sandales, jadis blanches, que je n'ai jamais le temps de nettoyer, qu'un cordonnier accroupi dans la rue sur un vieux chiffon a « rapetassées » à Sevagram, sandales qui marchent dans l'eau des camps de réfugiés, des camps de femmes violées, dans l'eau des hôpitaux et des asiles de fous, dans la poussière des routes et des pistes !

Ce matin, j'ai mis mes belles sandales en daim et les autres dans mon sac à main !! Miss McNair est gentille, mais elle a l'air d'avoir avalé un sabre ; sa bouche est presque tout le temps « en cul de poule⁶⁵ » et elle est tellement polie que j'ai peur d'elle ! Du coup, je retombe dans les bras des policiers et des « social workers » hindous et musulmans avec une joie débordante ! Miss Sarabhai fait tourner en rond et fait marcher les officiels du Pakistan autant que ceux de l'Inde ! Mr Nazviz vient de me dire : « Je m'occuperai de vous quand elle sera partie car, chose extraordinaire, elle fait même marcher les officiels du Pakistan ! »

À Amritsar, avant d'arriver à Lahore, j'ai vu le « Golden Temple » des Sikh ! Chose vraiment extraordinaire ! Arrivée par de petites rues orientales dans une espèce de marché, j'ai dû naturellement quitter mes sandales et marcher dans une saleté repoussante. Peu après, j'ai dû enlever même mes bas, me laver les pieds c'est-à-dire les plonger dans un bassin d'eau non courante, eau sale et épaisse où un tas de gens, des hommes surtout, trempaient leurs pieds dégoûtants. J'ai essayé d'expliquer et de montrer que mes pieds étaient propres et j'allais les salir, mais rien à faire ; malgré mes crevasses ouvertes au talon dues à la sécheresse, j'ai dû m'exécuter ! Alors je suis entrée dans le lieu sacré, un grand carré avec au milieu un espace plein d'eau dont voici la photo ; et au milieu de l'eau, un temple recouvert d'or par dedans et dehors. On y arrive par une jetée qui a des deux côtés des espèces de lanternes vénitienes recouvertes d'or ; on accède à cette jetée par une grande porte, comme une porte de ville. Bâtiment recouvert d'or et porte en argent. En face de la porte, (la photo ne la montre pas) un autre temple recouvert en grande partie d'or,

⁶⁴ *Près d'Assise : nom d'une église et d'une magnifique terrasse où St François d'Assise a écrit son « Canticum delle creature ».*

⁶⁵ *Pincée.*

contenant des livres sacrés cachés par des tapis et des fleurs. Mais dans le temple à deux étages au milieu de l'eau, les livres sacrés sont ouverts et l'un d'eux est lu continuellement à haute voix de quatre heures du matin à dix heures du soir, devant une foule qui défile, qui mange la nourriture sacrée, qui s'accroupit en contemplation et qui boit de l'eau du bassin auquel on arrive par quelques marches derrière le temple ! C'est un spectacle inoubliable. Les femmes traînent ou portent dans leurs bras des enfants, des hommes venus de loin charrient des ballots et les lecteurs chantonnent le livre sacré, se relayant après quelques heures ! Les corbeaux, oiseaux de l'Inde qu'on entend et voit partout, croassent et mangent les débris ; ils mettent des points noirs dans le ciel bleu au-dessus de ce temple d'or, de cette foule bariolée sous un soleil brillant.

Les Sikh ont perdu un de leurs sanctuaires qui se trouve au Pakistan, celui du guru Nanak (guru = saint), dont l'anniversaire a été célébré sur Jal-Azad, première cérémonie religieuse indienne à laquelle j'avais assisté. Les Sikh sont de grande taille et sont souvent soldats. Ce sont eux qui ont réagi aux massacres musulmans en employant la même cruauté. Ils ne se coupent ni les cheveux ni la barbe et se retiennent la barbe en l'enroulant sur un élastique qui leur fait le tour de la tête sous leur turban. Dans leurs cheveux, ils cachent un peigne et une petite épée symbolique ; ils portent un caleçon spécial sous leur pantalon ; tous portent un bracelet en fer qui, celui-là, est aussi porté par les femmes. Leur religion est assez moderne et elle est non-violente... disent-ils, sauf contre celui qui attaque... d'où la nécessité de l'épée.

À Amritsar j'ai aussi vu l'endroit où a eu lieu le plus grand massacre d'Indiens par les Anglais en 1919. Après la Première Guerre mondiale, les Anglais avaient promis à l'Inde l'autonomie partielle. Non seulement ils ne l'ont pas accordée, mais ils ont même défendu les rassemblements dans certaines provinces. En protestation, une énorme foule s'est réunie dans un jardin à Amritsar ; malheureusement c'était un espace complètement fermé. On n'y aboutit que par une ruelle. Toute la foule, des milliers et milliers de personnes, hommes, femmes et enfants ont été tués, pris comme dans une souricière⁶⁶. Une quantité de gens se sont jetés dans un grand puits que j'ai vu, mais tombant les uns sur les autres en quantité, ils sont tous morts noyés ! À l'entrée de la ruelle, on voit un écriteau avec « Pande Materam » (« Je m'incline devant vous, mère »). (Il s'agit de la patrie.) Le gouverneur qui a ordonné ce massacre s'appelait Deyer et l'endroit s'appelle Jallian Walla Bagh (Bagh = jardin).

C'est très curieux : c'est un lieu sacré et pourtant, c'est sale et mal tenu comme souvent ici. Hier à trois heures moins vingt, je n'avais pas encore déjeuné et Miss Sarabhai m'a amenée avec elle chez Mr Puri, le « Deputy High Commissioner » de l'Inde que j'avais déjà vu le matin. J'ai déjeuné chez eux dans une magnifique maison. Il y a deux « Deputy High Commissioner » qui

⁶⁶ Tragédie représentée de façon poignante dans le film récent intitulé « Gandhi » (note de 1992).

représentent l'Inde au Pakistan, un à Lahore (West Pakistan) et l'autre à Dacca, la capitale de l'East Pakistan. Le High Commissioner, lui réside à Karachi, la capitale du West Pakistan. Je suis invitée chez eux pour le 19 à huit heures du soir pour dîner. Il y aura aussi le consul français de l'Afghanistan qui en ce moment est à Dehli en vacances, et qui passera par ici le 19 en rentrant à son poste.

Hier à Lahore, Mr Razvi, chef de police, m'a fait servir thé et gâteaux dans son bureau, puis il m'a amenée dans sa maison. Il y avait six enfants et une femme en « purda ». Il a donné une de ses filles à un oncle sans enfants qui l'a complètement adoptée. Cet officier de police a décidé de m'inviter chez lui pour le début, et ensuite de me faire changer de maison tous les jours ou tous les deux jours, pour me faire voir les conditions de vie de plusieurs familles musulmanes. Hier j'ai été voir un de ses amis, mais les femmes ne viennent jamais au salon quand il y a des hommes ! La femme du policier voit son docteur sans « burkha », mais aucun autre ami de son mari ! Elle peut se montrer aux proches parents seulement !

Hier soir, je suis rentrée au Collège Kimaird, ici à Lahore. J'ai beaucoup parlé à table et dans le salon des professeurs. L'atmosphère s'est allégée. Miss McNair s'est épanouie. Elle est écossaise et non anglaise ! Elle dit que c'est fou que je change de maison tous les jours et que d'ailleurs, il faut que je voie aussi d'autres milieux plus « aristo ». Miss McNair n'a pas voulu que je déménage ce matin et elle a pris rendez-vous avec un bon docteur pour cette après-midi. Elle m'y conduira elle-même car je ne suis pas très bien, et avant que je quitte l'école, elle veut savoir si je peux continuer cette vie mouvementée. Nous avons décidé cela ensemble.

Ce matin l'auto de la police est venue me chercher. Je suis dans le bureau de police et j'attends un guide et l'auto pour faire une tournée. Demain Miss McNair veut m'emmener dans un collège chrétien où il y a une petite fête pour le départ de la directrice, et mon policier veut m'amener en auto dans la campagne voir des villages. Et que proposera le « Chief Secretary » ?, et que dira le docteur ? Miss McNair, après m'avoir entendue raconter un tas de choses hier soir, désire que je parle aux élèves. Un des professeurs, une Indienne chrétienne, m'a dit de ne pas me désoler si je dois me reposer quelques jours, car j'ai déjà vu plus de choses qu'elles toutes, et plus que n'en voient la plupart de leurs hôtes. Elles ont toujours beaucoup de visites à Kimaird College.

Puisque j'ai un moment, revenons à Amritsar d'où je suis partie pour Jullundur où Miss Sarabhai a aussi des bureaux et des secrétaires.

J'y ai couché deux nuits, j'ai mangé de la cuisine indienne et j'ai visité des camps de réfugiés de tous genres : des camps sous des tentes, des camps dans des maisons de terre, des camps de femmes et d'enfants, femmes veuves à cause des massacres récents, qui doivent s'adapter à une autre vie, apprendre un métier ou attendre que les enfants gagnent leur vie. Il y a des hôpitaux, des écoles pour enfants, pour adultes, des écoles techniques. C'est une énorme organisation dans un pays sablonneux et désolé, sec et triste. Sous chaque petite

arrivée d'eau, bain, lavoir ou robinet, les réfugiés font pousser des jardinets grands comme des mouchoirs de poche tandis que de grandes étendues de terrain sont incultes, autour des villages en terre écroulés. Ce sont les villages et les terres des Musulmans partis au Pakistan que le gouvernement indien va distribuer aux Hindous réfugiés, mais en proportions minimales, car les Hindous qui ont quitté le Pakistan étaient en majorité très riches et cultivés et les Musulmans qui sont allés au Pakistan étaient très pauvres et incultes. Les écoles, les hôpitaux, tout était à Lahore. Dans la partie du Penjab qui est restée aux Hindous, il n'y a rien. J'ai vu un tas de gens désolés d'avoir quitté Lahore car Lahore est vraiment une très jolie petite ville.

J'ai pris deux fois le petit déjeuner chez Mrs Singhal Premvati Thapar qui vient de Lahore et doit maintenant gagner sa vie. Elle s'occupe des femmes et des enfants. Une de ses nièces est à Paris (son mari travaille à l'Unesco) et l'autre, pas mariée, dirige un camp de veuves et d'enfants à vingt-huit « miles » de Jullundur (une heure d'auto). J'y ai été. Quelques-unes de ces veuves font des études, vont à l'école avec les enfants pour pouvoir devenir maîtresses ou infirmières. Quelques-unes se remarient car maintenant cela commence à se faire, mais la majorité ne veut pas entendre parler de mariage ; elles en ont assez. Enfants, misère, veuvage à cause des massacres, viols, etc. Pensez que plusieurs de ces femmes n'ont pas seulement été prises et utilisées comme maîtresses et comme bonnes à tout faire par un Hindou si elles sont Musulmanes, et par un Musulman si elles sont Hindoues, mais elles ont été parfois vendues d'un homme à l'autre ! Elles sont si effrayées de l'avenir que parfois elles préfèrent rester où elles sont, c'est-à-dire avec le séducteur, et la police a beaucoup de mal à les dépister. Elles ne savent pas non plus comment elles seront reçues par leurs familles si elles rentrent chez elles ! Et combien d'enfants perdus qu'on ne retrouve pas ! Quelques-unes de ces femmes ont été prises avec leurs enfants ou avec quelques-uns de leurs enfants, d'autres enfants sont restés avec le père et d'autres ont été perdus. Il y en a qui étaient trop jeunes pour dire leur nom et maintenant qu'ils ont grandi et changé, comment les reconnaître ? Il y a toute une organisation de fiches, de photos, un réseau très compliqué et Miss Sarabhai travaille jour et nuit !

À côté de ces camps de veuves et d'enfants à Hoshiarpur, il y a un énorme camp de réfugiés sous des tentes, sous de très grands arbres. Ce camp m'a frappée le plus car il ressemble à un grand village. Les autres camps sont soit dans une pagaille lamentable, soit presque militaires. Ici, les réfugiés ont bâti de petites étables, ont construit non seulement des fourneaux devant les tentes mais des murs et des ouvertures sous les tentes mêmes, des murs en terre de façon à ce que la tente carrée de l'armée serve de toiture et que l'habitation ressemble plus à une maison. Plusieurs de ces murs sont peints avec des dessins géométriques en blanc et en couleur. Des tailleurs travaillent dans la rue, des savetiers aussi, des marchands vendent de tout, le bétail circule, et comme dans les villages et dans tous les camps, nous avons été suivis par une foule de réfugiés grossissant toujours ! La plaine au loin s'arrête brusquement et

L'Himalaya s'élève comme une muraille. Il y avait de la brume et je devinais les montagnes, les ayant déjà vues de l'avion l'autre jour.

À Jullundur, avant d'aller au Pakistan, j'ai aussi visité un petit asile de fous organisé provisoirement pour les fous des camps de réfugiés. Oui, plusieurs de ces réfugiés perdent la tête et gardent dans leurs pauvres cervelles égarées les visions des horreurs qui ont précédé la séparation de l'Inde et du Pakistan : trains remplis de sang et de victimes, membres coupés par l'épée sacrée des Sikh ou par le fanatisme des Mahométans, femmes coupées en deux, seins arrachés et enfilés sur des bâtons, femmes prises et emmenées des deux côtés comme esclaves, comme servantes et maîtresses. Une pauvre folle se tenait près de la porte de sortie de l'asile improvisé. On n'essaie pas de la contrarier. Les règlements sont doux. Pourquoi l'obliger à rester avec les autres ? Quel mal y a-t-il à rester près d'une porte ? À rêver que la porte s'ouvrira un jour et vous laissera passer ? Que la route qui mène « à la maison », au West Penjab (maintenant Pakistan), ne sera plus barrée, ni par des fous armés, ni par une frontière ? La pauvre femme ne parle pas. Elle reste debout contre le mur, accroupie par terre contre le même mur et elle regarde la porte. La porte s'ouvre de temps en temps mais elle n'essaye pas de la franchir. Elle sait que ce n'est pas le moment et elle a l'habitude d'attendre. On attend toujours ici aux Indes. On a le temps d'attendre. Que sont quelques heures ou même quelques années en face des multitudes de réincarnations par lesquelles il faut passer ? C'est nous, les Occidentaux, qui n'avons pas le temps d'attendre, qui nous impatientons pendant cette vie unique et courte, tant de choses qui nous semblent tellement indispensables et ne le sont peut-être pas. Pourtant je reste « une active » malgré ce bain de passivité de l'Inde.

Une autre folle criait et écarquillait les yeux. Elle n'avait que quelques dents dans une bouche noire. Ses seins étaient aplatis et fripés, ses cheveux en désordre et toute la vie était concentrée dans les yeux et la voix. Elle criait que son fils avait été tué devant elle et elle décrivait la chose avec des expressions de terreur ; puis elle s'est mise à rire car je parlais anglais et elle m'imitait, puis elle a recommencé à se désespérer, puis elle m'a regardée, elle s'est jetée dans mes bras, sa tête contre ma poitrine. Je l'ai serrée très fort, je comprenais ce qu'elle voyait, ce qu'elle gardait tout le temps au fond de ses yeux. A-t-elle reconnu quelque chose de semblable dans mes yeux à moi ? A-t-elle compris aussi que j'ai vu et gardé dans mes yeux des visions horribles ? De ces choses qui restent dans le souvenir, dans l'arrière-pensée sans pouvoir s'effacer, et que toutes les visions nouvelles ne sont plus que des images qui se superposent sur ce fond qui reste, lui, toujours le même ? Les bien-portants analysent les choses ainsi ; or chez les fous, l'arrière-plan prend souvent la place du premier plan, et pour nous ils divaguent, tandis que pour eux, ils raisonnent juste. Cette pauvre mère m'a montré son ventre, puis elle a écarquillé les yeux et a parlé très vite. Elle disait que malgré tout ce qui est arrivé, son ventre réclame de la nourriture et parfois elle jouit de la nourriture. Elle a ajouté : comment jouir de quelque chose après ce qui est arrivé ?

D'autres femmes étaient passives comme des objets. Un homme criait et réclamait. Il voulait rentrer chez lui, dans le West Penjab (Penjab = cinq fleuves). Un autre homme restait toujours dans la rue, près du trottoir, accroupi sous un arbre, sans parler.

Le lendemain, en quittant la ville, j'ai passé devant l'asile. C'est une maison mahométane occupée par les Hindous. Les femmes sont par derrière, dans les cours arrangées pour les femmes en « purda ». Comme la veille, les hommes étaient devant la maison, sur le trottoir, assis sur des lits faits de cadres en bois tendus de ficelle. Un gardien les surveillait. L'homme solitaire était toujours tourné du même côté, accroupi sous son arbre, tout près du bord du trottoir. Derrière la porte fermée, je devinais la femme contre le mur, regardant la porte...

À Lahore, avec ma jeep et mon guide, j'ai commencé la visite de la ville. Non par une visite extérieure mais une visite « en dedans », pas de monuments, car je voulais voir la vie des gens.

J'ai demandé à voir la prison et on m'a conduite derrière un énorme mur en terre battue, à la prison des jeunes garçons au-dessous de vingt et un ans. C'était samedi le 15 janvier 1950, jour de parade comme tous les samedis, et on m'avait attendue pour cette parade. Quand la porte sur une énorme cour s'est ouverte, j'ai passé sous un pont de bâtons d'éclaireurs : entrée d'honneur. Deux rangées de jeunes éclaireurs en kaki, culottes courtes, faisaient le pont au-dessus de ma tête. Dans la cour, huit cents gosses de huit à vingt-et-un ans. Oui, de huit à vingt-et-un ans ! On m'avait apporté un fauteuil, un autre pour le directeur, et les jeunes se sont mis à défiler et à parader. L'orchestre en grand uniforme jouait du tambour et des cornemuses sifflaient joyeusement. Il s'agit de l'instrument écossais, un sac de peau et des espèces de flûtes qui sortent en étoile du sac.

Je regardais les petits, puis ceux de quatorze, quinze et seize ans. Qu'avaient-ils fait ? Où étaient leurs mamans ? Le soleil tapait sur nos têtes avec toute sa chaleur. Je clignais des yeux et c'est alors que je me suis aperçue que je pleurais à chaudes larmes. Heureusement la cour était énorme et le directeur et les chefs étaient derrière moi. Les plus jeunes ont fait des démonstrations d'éclaireurs, d'autres des pyramides. Après cela, j'ai vu leurs ateliers. Ils apprennent tous les métiers. La nuit ils ont des chambrettes individuelles grillagées. En partant, je les ai revus mangeant dans la cour (j'ai goûté leur menu). Les costumes d'éclaireurs étaient empilés par terre, ils avaient revêtu leurs vieilles hardes et mon cœur s'est serré de nouveau, très fort.

Après ça, la prison des hommes. J'ai aussi goûté leur menu ; je me suis promenée dans la grande imprimerie de la prison. J'ai vu des hommes condamnés à quatorze ans, à vingt ans de prison et de loin, j'ai vu les cellules des condamnés à mort. Quelle horreur !

Puis, un peu plus loin, suivant toujours le même mur en terre, l'asile de fous pour hommes. D'énormes cours avec des hommes assis par terre en rond.

Des chaises seulement pour les payants. J'ai été dans la cour des fous criminels. L'un d'eux avec un ceinturon s'imaginait être le gardien. Le directeur lui demandait si tout allait bien et combien il gagnait. Tout allait bien et il gagnait une forte somme. Un homme avait étranglé deux de ses enfants et il chantait admirablement. Un autre l'accompagnait sur un petit harmonium portatif. J'ai vu aussi la cour des jeunes, pauvres êtres étendus ou assis au soleil. J'ai vu la cour des « payants » avec un anglais jouant aux cartes et un idiot la bouche pleine de mouches ; un autre malheureux se croyait un grand personnage et nous accompagnait solennellement, puis il s'est excusé et est parti, après avoir parlé de sa magnifique maison bâtie à Delhi depuis peu de temps. Dans la cour des furieux il y avait des barres de fer au lieu des murs. Il y avait un fou qui s'accrochait aux barres de fer comme un singe. Un autre était tout nu. Je devais aller voir ensuite l'asile des femmes, mais je me sentais si peu bien ! Je devais déménager l'après-midi et commencer par la maison du chef policier, Mr Nazoi, et vivre quelques jours dans différents milieux musulmans. Je regardais avec angoisse l'immensité des cours au sable jaune, aux murs de terre battue et je me demandais comment j'arriverais à les parcourir toutes et à arriver à l'auto et à ma chambre à Kimaird College. J'y suis quand même arrivée et je me suis mise au lit. Tous les jours suivants, l'inspecteur de police venait prendre de mes nouvelles et demander si je voulais continuer mes visites.

Quand je me suis levée, j'ai été à l'institution Ganga Ram, œuvre pour femmes et enfants victimes de la « partition » – séparation de l'Inde et du Pakistan. Veuves sans travail, enfants perdus ou blessés. Une tête fendue, un pied ou une main presque détachés du corps, grands coups d'épée des Sikh, de ces épées que leur religion leur confie, les sœurs des épées que j'ai vues dans leur « Golden Temple » à Amritsar. De ce côté-ci de la frontière, les mêmes blessures ont été faites au cri : « L'Islam est en danger ! » J'ai pensé aux guerres tout court et à l'enseignement de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres », et au commandement : « Tu ne tueras point. . . » Que faire ? Il faut voir d'autres pays, les agissements des gens, d'autres religions ; il faut se mouvoir dans d'autres civilisations pour pouvoir ouvrir les yeux sur les erreurs de notre civilisation à nous. Cette découverte-là se fait par comparaison, car nous sommes tellement habitués à nos us et coutumes que nous n'en voyons plus la fausseté, nous recouvrons le mal par un apanage de bien. Parle-t-on de guerre ? Dieu est avec nous, car nous défendons la civilisation chrétienne⁶⁷ ! Parle-t-on de colonialisme ? Nous apportons notre civilisation aux malheureux qui en ont besoin, et ainsi de suite ! Nous exploitons les ouvriers ? Mais non, nous donnons du travail à ceux qui en ont besoin et l'ouvrier est plus heureux que le patron, et ainsi de suite !

Mais quand, dans un autre pays, les gens d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion, d'une autre civilisation font les mêmes choses au

⁶⁷ *La boucle du ceinturon des soldats nazis portait bien les mots « Gott mit uns ! »*

nom d'autres idéaux, cela nous révolte et nous appelons cela de la sauvagerie. Si nous sommes sincères, nous ouvrons finalement les yeux sur nos propres actes et nous les voyons tels qu'ils sont, dépouillés d'excuses, sans carapace morale ni religieuse, actes de violence et d'injustice devant Dieu et les hommes. Il faut entendre parler ici Michel Scott de la situation des Noirs et des Indiens dans l'Afrique du Sud ! Et il faut voir les Indiens d'ici qui ont célébré leur indépendance, qui ont proclamé leur république seulement l'autre jour (le 26 janvier 1950), qui ont une civilisation parmi les plus anciennes du monde. Michel Scott, délégué au W.P.M., pasteur anglais, a consacré sa vie au problème de l'Afrique du Sud⁶⁸. Il a renoncé au mariage et a fait de la prison. Il faut aussi entendre parler le professeur américain Tom Johnson⁶⁹ de la situation des noirs en Amérique du Nord. Noir lui-même, il parle avec la voix et l'enthousiasme d'un tribun⁷⁰ !

Quand je me suis sentie mieux, j'ai été à la prison des femmes, dans la section réservée aux femmes musulmanes kidnappées (abducted) par les Hindous et qui viennent d'être rendues au Pakistan. J'écrirai un petit rapport là-dessus dès mon retour⁷¹. Dans l'infirmerie, il y avait d'un côté les femmes « abducted », de l'autre les vraies prisonnières, les unes et les autres avec des enfants dans les bras, sur le lit ou par terre.

Aux Indes, les petits enfants sont pris avec leurs mères dans les prisons. Une femme sans enfant regardait devant elle dans le vide. Elle avait tué. Très longue condamnation. Une autre avait un bébé dans les bras et était condamnée

⁶⁸ Ce pasteur anglican (1907-1983) avait habité dans l'un des pires *townships* de Johannesburg, travaillé auprès des Indiens en résistance passive à Durban, et vécu auprès des travailleurs agricoles dans le Transvaal, autant dire qu'il n'était pas vraiment *persona grata* chez les nationalistes sud-africains. Sa présence au congrès de 1949 est donc un signe très fort. Son film *Civilization on Trial in South Africa* consacré à la tribu des Hereros eut un certain écho, dans le monde anglophone. Avec quelques quakers comme l'Anglaise Agatha Harrison, ou un autre pasteur anglican, Trevor Huddleston, et aussi grâce à la plate-forme lancée en 1948 par le chanoine John Collins, Christian Action, l'affaire de l'attribution du territoire des Hereros, puis plus généralement le problème des relations raciales en Afrique du Sud, finirent par être portés devant les Nations Unies. Le gouvernement Malan empêcha finalement les chefs hereros de se rendre à Paris en 1951 à l'invitation de la commission des *trusteeships* de l'ONU. Scott milita ensuite pour le désarmement avec les antinucléaires britanniques tels que Bertrand Russell.

⁶⁹ *Tom Johnson et sa femme Dolores ont quitté les États-Unis peu après la Deuxième Guerre mondiale. Tom est devenu professeur au Collège Cévenol, et Dolores bibliothécaire. Ils sont devenus français et vivent encore en France en retraités (note de 1992).*

⁷⁰ Dolores et Tom Johnson sont décédés respectivement en 2007 et 2009. Tom Johnson était de New York et sa femme originaire de l'Alabama, mais ils s'étaient connus en Californie. La première rencontre de Tom Johnson et d'André Trocmé eut lieu fin 1945, à une conférence de la *Reconciliation* à San Francisco. Il vint dès 1947 enseigner l'anglais au Chambon (où à la même époque travaillait aussi Paul Ricœur) et il y resta plus d'un demi-siècle. Ils ne prirent pas la nationalité française contrairement à ce qu'écrivit Magda, mais leurs enfants furent binationaux et restèrent vivre en France comme eux.

⁷¹ Pour un mouvement tel que le MIR, c'était bien évidemment un des aspects les plus dérangeants de la séparation d'entre l'Inde et le Pakistan.

à un mois de prison. Elle voulait revoir son pays, les parents restés de l'autre côté, et elle avait passé la frontière sans papiers !

Dans l'hôpital de « Ganga Ram », en plein soleil sur une terrasse, j'ai vu des femmes hindoues que les Musulmanes allaient rendre, et qui attendaient les dernières formalités. Je leur ai parlé un peu, quelques phrases, et on m'a traduite. J'ai parlé de la sympathie du monde entier pour elles, de mes vœux pour leur retour, des misères de l'Europe, des réfugiés et des gens déplacés ; elles ont souri, leurs yeux se sont allumés d'une flamme nouvelle et elles ont joint les deux mains à la hauteur de leur bouche, comme le font les Hindous pour saluer.

Enfin j'ai visité la vieille ville, un filet serré de petites rues étroites, un bazar perpétuel avec de grandes étendues de ruines, de maisons brûlées par les Hindous avant leur départ.

J'ai vu une mosquée toute recouverte d'or, une autre en couleur au milieu de petites maisons à terrasses très hautes. Le soleil allait se coucher, la rue grouillait, les terrasses étaient pleines d'enfants tenant des ficelles avec des cerfs-volants, le grand jeu de l'Inde, et les cerfs-volants et les corbeaux peuplaient le ciel.

J'ai aussi vu le fort, un fort rouge comme celui d'Agra et de Delhi, grande construction par un empereur musulman, et une immense mosquée un peu plus petite que celle de Delhi mais qui révèle un empire musulman très puissant. Au loin, on voyait des tombes musulmanes dans la campagne ; celles des empereurs étaient entourées de murailles, de terrasses, de minarets et de splendides jardins. J'ai été voir les plus belles ! Une de ces tombes est restée inachevée. Commencés avant la mort de l'impératrice, les travaux ont été arrêtés après sa mort, car cette impératrice poétesse avait écrit des vers avant de mourir ; elle demandait une grande simplicité et renonçait même à la lampe allumée sur sa tombe, pour que les insectes ne s'y brûlent pas les ailes et vivent ! Les jeunes filles sentimentales vont pleurer sur sa tombe.

Pays étrange où les mouches sont respectées et où les hommes meurent comme des mouches. Ils meurent de faim, de misère, de manque de soins et d'hygiène tandis que les vaches se promènent satisfaites et souvent repues (pas toujours, car il y en a qui montrent tous leurs os), et les temples sont couverts d'argent, d'or et de diamants !

Dans ce pays où la mort est acceptée plus que partout ailleurs comme une chose très naturelle, les cérémonies funèbres sont tellement différentes les unes des autres !

Les Hindous incinèrent leurs morts et répandent leurs cendres aux lieux sacrés. À Calcutta près du temple de Kahli, il y a un espace entouré d'un mur, mais les portes sont ouvertes et les gens vont et viennent ; les uns y transportent des corps, d'autres y ramassent des cendres, d'autres y apportent du bois. J'ai vu là plusieurs bûchers et plusieurs corps attendant leur tour.

Souvent la figure des cadavres est découverte, leurs yeux sont ouverts et ils ont l'air d'attendre comme ils ont attendu pendant leur vie, tranquillement et passivement.

Dans un coin, près du mur, un jeune homme presque nu était en train de dormir, le bras replié sur sa tête. Étonnée du choix de l'endroit pour un repos tranquille, je me suis approchée de lui. Il dormait profondément, mais du dernier sommeil, du sommeil des morts ! C'était un pauvre ! Personne n'avait été là pour lui mettre un collier de bambou. Il gardait, mort, la position du vivant, la position du sommeil ou de la souffrance, et il attendait lui aussi mais sans avoir l'air d'attendre. Il attendait son tour. Il serait le dernier des derniers.

Douceur, gentillesse de l'Hindou qui faisait son devoir d'hôte et qui expliquait à une étrangère la cérémonie funéraire de sa femme, content de parler de sa religion, de sa foi, de toutes ces vies futures qui le rapprocheront du Dieu en qui elles se fondent !

À Bombay, j'ai vu un des centres d'incinération le long d'un grand boulevard, derrière un mur qui, du côté de la rue, est recouvert de grandes affiches de cinéma. J'ai vu toute la cérémonie pour l'incinération d'un corps brahmane. Le prêtre, pressé, initiait le parent le plus proche du mort à des prières et à des gestes mystérieux. Le pauvre homme avait de la peine à suivre le prêtre et n'y comprenait rien, tout en se prêtant docilement à tout ce que celui-ci voulait lui faire faire. Il ne souffrait même pas, il accomplissait un rite pour un vieil oncle célibataire.

Un peu plus loin, on préparait le bûcher pour une femme enveloppée d'un sari rouge, signe de mariage, et dans un coin, la famille attendait autour d'un autre mort décédé par accident. L'attente était longue ; on avait été demander à l'employeur de l'argent pour acheter le bois. Sans argent, pas de bois ; sans bois, pas de bûcher.

Derrière un autre mur tout proche du premier, il y avait les tombes des Mahométans. Une folle, les yeux hagards et les cheveux défaits, raclait avec ses ongles la terre sur une tombe.

Toujours à Lahore, West Pakistan.

Une jeune fille de Kimaird College, Indienne musulmane de l'Afrique du Sud est venue me voir dans ma chambre. J'ai eu ainsi quatre visites d'élèves, car je leur avais fait une petite conférence et un courant de sympathie s'était établi. Elle m'a raconté sa vie. Elle avait été fiancée très jeune à un cousin qu'elle n'aimait pas (ici on se marie souvent à des cousins pour ne pas changer de caste, et il est curieux que les enfants soient normaux). Elle était venue d'Afrique à Bombay avec son père pour le mariage. Sa future belle-mère qui mariait son fils unique l'avait reçue avec les coutumes d'ici, fleurs, etc. Il s'agissait d'un mariage très riche. On était venu prendre les mesures pour la commande des bijoux. Les bijoux jouent un grand rôle dans ce pays. Puis des hommes, des amis comme le veut la coutume, sont venus pour fixer la date du

mariage. La fille était désespérée ; elle s'était enfermée dans sa chambre avec des livres de Gandhi et de Tagore et pendant quatre-vingt-douze heures, elle avait refusé par une chaleur torride toute boisson et toute nourriture. Après quatre-vingt-douze heures, son père était venu lui dire qu'elle continuerait ses études et le mariage était rompu ! Miss McNair, la directrice du Collège, m'a raconté qu'une autre jeune fille, fiancée à un garçon hindou, a été dégoûtée par ce garçon qui avait exigé une magnifique auto comme cadeau de ses futurs beaux-parents. La coutume exige un cadeau de prix, mais le garçon avait acheté l'auto et envoyé la facture. Au milieu du mariage, au milieu de la cérémonie du feu, quand les mariés font sept tours autour de la flamme, le fiancé s'est arrêté et a réclamé un supplément d'argent. La famille s'est émue, on l'a calmé, et la cérémonie devait continuer quand la jeune fille a déclaré que si le fiancé se conduisait ainsi au cours du mariage, que ferait-il après ? Elle a refusé de continuer la cérémonie.

La femme s'émancipe et il y a maintenant des couples qui se choisissent. Il y a des gens qui disent que les mariages arrangés étaient généralement heureux car la femme n'attendait pas grand-chose de la vie, tandis que l'amour est exigeant. Que dire ? J'aime encore mieux l'amour exigeant, même au risque d'être déçue !

Et que dire des femmes devenues veuves avant la consommation de leur mariage ? Fillettes dont la cérémonie nuptiale a été célébrée dans l'enfance, bien avant de quitter le domicile paternel, petites veuves prématurées, condamnées non seulement au célibat mais au veuvage, c'est-à-dire au deuil perpétuel et à la soumission au père ou au frère, vie mutilée et dépendante...

Cela aussi commence à changer et on commence à concevoir le remariage de la veuve-enfant, et même de la vraie veuve qui a vécu avec son mari. La transition est douloureuse, difficile. Des femmes courageuses essayent de rompre les barrières des coutumes anciennes et de faire face aux critiques et aux malentendus.

Je ne sais pas si dans un pays comme le nôtre, le rapt des femmes, comme celui qui a été pratiqué au moment de la guerre civile entre Hindous et Musulmans, aurait été possible. Chez nous en temps de guerre, les femmes sont violées mais laissées sur place. Là-bas, en plein XX^{ème} siècle, les femmes ont été emportées chez l'ennemi. L'Inde et le Pakistan se sont créés et les femmes se sont trouvées séparées de leur famille par une frontière.

Passivité de la femme effrayée, soumise, habituée à souffrir et à obéir à un homme qu'elle ne connaît pas. Comme je vous l'ai dit plus haut, les femmes kidnappées sont de tous les âges, veuves, mariées, mères, jeunes filles, enfants même. Parfois elles sont séparées de leurs enfants, parfois quelques enfants sont restés avec le père et d'autres ont suivi la mère, parfois tous les enfants sont avec la mère et d'autres enfants viennent s'ajouter aux premiers enfants considérés illégitimes, étant d'une autre religion et maintenant d'un autre pays. Les femmes volées ne restent pas toujours avec le même homme. Il y en a qui ont été vendues et même plusieurs fois.

Le travail de Mridula Sarabhai est très délicat. Comment retrouver toutes ces femmes et les rendre aux camps adverses ? Comment établir une législation qui permette cette recherche ? Des villes et des villages entiers ont émigré ailleurs pendant la période terrible de la guerre civile, avant la séparation de l'Inde et du Pakistan. Comment retrouver les membres épars de familles dispersées, terrorisées, passives, subissant en silence leur « carma » ? Les femmes volées souvent désirent rester où elles sont, effrayées du changement, redoutant le pire, craignant le mépris de leur mari, du vrai, et l'étroitesse de leur famille et de la société. Elles acceptent souvent des subterfuges, de faux certificats de mariage, des certificats de conversion antérieurs à l'époque des enlèvements, et tout un filet de mensonges, de faux papiers, de fausses preuves qui compliquent la situation.

D'une manière générale, quand la femme est finalement retrouvée, elle est presque toujours reconnue par sa famille et souvent même les enfants illégitimes sont acceptés. C'est alors seulement que, libérée de la peur, elle manifeste sa joie et parle des souffrances de la captivité. Mais que d'étapes, que de difficultés pour en arriver là ! En novembre 1949, l'Inde avait rendu au Pakistan 12 478 femmes, et le Pakistan en avait rendu 6 251 (total 18 729).

Et cela ne représente qu'une partie des souffrances produites par la séparation de l'Inde et du Pakistan. Il faut ajouter les problèmes de réfugiés, de destructions, les fous, les mutilés, les morts, et surtout, ce qui est très important aux Indes, le trouble de conscience. Cela a été en grande partie une guerre de religion à une époque et au sein d'un peuple où ces conflits ne se concevaient plus, où l'âme de l'Inde vibrait à l'enseignement de Gandhi, et où des frères devenus ennemis après leur séparation se sont trouvés devant une liberté acquise mais gâchée, devant le cadavre de celui qui aurait dû être le père de l'Inde unie, pacifiée, heureuse, de celui qui avait prêché et vécu la non-violence jusqu'à sa mort violente.

III.

CHANTIERS EN COURS

LES VOYAGES D'AGATHA CHRISTIE (1890-1976)
QUELQUES ÉTAPES

Nicole PELLEGRIN¹

« Attendez une minute... Cela me semble terriblement familier. La colombe sur le mât, qu'on a prise comme appât, pleure et pleure, et pleure encore... C'est cela ? » (*Témoign indésirable/Ordeal by innocence*, 1958)²

Touriste dilettante dans sa jeunesse, puis archéologue-photographe après son deuxième mariage, Agatha Christie (1890-1976), est une écrivaine prolifique qui promène ses personnages un peu partout dans le monde. Leurs actions, criminelles ou non, les mènent aussi bien dans les bosquets de la campagne anglaise que le long du Nil, sur les bords des îles caribéennes, à travers les chantiers de fouilles du désert irakien, dans la carlingue d'un avion long courrier et même au creux des mastabas de l'Égypte des pharaons. Ce faisant, ces intrigues nous déplacent sans cesse vers des ailleurs, proches ou lointains, que leur auteure elle-même connaît bien et que parcourent à leur tour des femmes et des hommes de fiction, excursionnistes ou globe-trotters, par force excentrés et souvent excentriques, le Belge Hercule Poirot en tête. Celui-ci est à la fois un

¹ IHMC/CNRS-ENS Paris, membre associée de l'EA3400-ARCHE. Ce texte est la version élargie d'une présentation inédite des voyages d'Agatha Christie faite à Toulouse en juin 2014 dans le cadre du congrès de l'UFUTA, sur les sollicitations de la présidente de cette association, Françoise Sciara, que je tiens à remercier. Ma communication s'appuyait sur une série d'images (photographies prises par l'écrivaine ou son entourage, reproductions des couvertures successives de certains de ces romans, en Angleterre comme en France) qui, ne pouvant être reproduites ici mais facilement accessibles sur la Toile, changent quelque peu le contenu de mon texte initial.

À noter que les pages qui suivent, destinées à saluer le quarantième anniversaire de la mort d'Agatha, s'inscrivent dans une recherche ancienne sur l'écriture au féminin du voyage, dont certains éléments ont notamment été publiés en ligne dans deux numéros collectifs intitulés « Voyageuses et histoire(s) » (printemps et automne 2011) de la revue *Genre & Histoire* [en ligne : <https://genrehistoire.revues.org/1124>].

² Il s'agit de la date de la parution britannique originale. Je n'indique le titre en anglais que lorsqu'il diffère fortement de celui de sa traduction française, ce qui peut le rendre difficile à repérer.

réfugié – malmené et cependant reconnaissant³ – et un voyageur accompli qui élucide des meurtres survenus en divers endroits de sa patrie d'adoption, mais aussi en France, Italie, Irak, Égypte, etc.

Parce que les écrits d'Agatha se jouent des distances et de formes variées de mises à distance, ils méritent peut-être d'être relus sous l'angle de « l'inquiétante familiarité » chère à Freud⁴ (un lecteur friand de ses romans) et aux grands écrivains-voyageurs. À ce sentiment permanent d'étrangeté, on sait ne pouvoir échapper que grâce à la « pulsion d'investigation ». Or c'est peut-être là la clef de notre délectation à lire ou relire « de l'Agatha ». Ne serait-ce pas aussi la raison qui *fait écrire* celle que l'on a surnommée « la reine du crime » mais qui est aussi, sous le nom de plume de Mary Westmacott, une des étoiles – méconnues – du roman sentimental anglais⁵ ?

Les trois vies d'une écrivaine intranquille

Il me faut d'abord rappeler rapidement quelques éléments d'un destin singulier, par ailleurs bien connu⁶. Personne n'en doit oublier les traits majeurs, même s'ils ne sauraient expliquer à eux seuls l'habileté et l'immense succès

³ Des souvenirs émus de son arrivée en Angleterre dans *Poirot quitte la scène* (*Curtain. Poirot's Last Case*, 1975), Paris, LGF, 2000, p. 7, p. 17, p. 170 et p. 195. C'est à Styles St Mary que Poirot résout sa première et sa... dernière énigme.

⁴ Sigmund FREUD, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard-Folio Essais, 1985, p. 213-263 ; aussi traduit par Marie BONAPARTE (1933) et par l'équipe réunie par André BOURGUIGNON, Pierre COTTET et Jean LAPLANCHE (*Œuvres complètes*, Paris, PUF, 1996, t. XV, p. 167-188). Ce texte de 1919 m'a été remis en mémoire par le livre pénétrant de Sophie de MIJOLLA-MELLOR, *Meurtre familial. Approche psychanalytique d'Agatha Christie*, Paris, Dunod, 1995. Quant aux allusions au vocabulaire et aux pratiques de la psychanalyse, elles sont très brèves mais fort nombreuses chez Agatha Christie, de *L'Homme au complet marron* (1924) à *La dernière énigme de Miss Marple* (*Sleeping Murder. Miss Marple's Last Case*), publié en 1976 mais écrit une vingtaine d'années plus tôt.

⁵ Six romans relèvent de ce genre et font d'Agatha Christie une modeste émule d'Elizabeth von Arnim, Vita Sackville-West, Virginia Woolf, etc. À noter que la littérature policière anglophone compte alors d'autres grandes écrivaines comme l'Écossaise Josephine Tvey, la Néo-Zélandaise Ngaio Marsh, l'Anglaise Dorothy Sayers et la collaboratrice occasionnelle de Poirot, l'excentrique Ariadne Oliver, une grande voyageuse comme Agatha Christie.

⁶ Voir notamment les biographies de Janet MORGAN, *Agatha Christie : Biographie* (1984), traduit par Marie-Louise NAVARRO, Paris, Luneau-Ascot, 1986, Huguette BOUCHARDEAU, *Agatha Christie dans tous ses états*, Paris, Flammarion, 1998, et François RIVIÈRE, *Agatha Christie duchesse de la mort*, Paris, LGF-Seuil, 2008 [1981], ainsi que les préfaces et postfaces de Jacques BAUDOU à l'*Intégrale des œuvres d'Agatha Christie*, Paris, le Masque, 1990 sqq., et, pour une approche plus succincte mais brillamment illustrée, le catalogue de la très récente exposition de la Cité d'archéologie et d'histoire de La Pointe-à-Callière à Montréal : *Sur les traces d'Agatha Christie*, Montréal, 2015. Voir enfin et surtout les deux récits autobiographiques produits par Agatha CHRISTIE elle-même : d'une part, *La Romancière et l'archéologue* (*Come, Tell Me How You Live*, 1946 ; signé A. C. Mallowan), trad. par Jean-Noël LIAUT, Paris, Payot, 2006 ; d'autre part, *Une Autobiographie* (1977), trad. par Jean-Michel ALAMAGNY, Paris, LGF-Le Masque, 2006. À comparer avec ceux de son second mari : Max MALLOWAN, *Mallowan's Memoirs*, Londres, Harper, 2008.

d'une œuvre, dévorée par nous tou(te)s sans que nous sachions analyser à coup sûr les causes de notre plaisir. Agatha Christie sait nous « balader », au propre et au figuré, et cela a peut-être un peu à voir avec les péripéties de sa vie.

À parcourir celle-ci, on note en effet la fréquence et la précocité des déplacements de la future « duchesse de la mort » et les failles, aux traces durables, d'une enfance protégée mais fragilisée par la mort précoce d'un père qui n'est pas britannique. C'est là le socle d'une vie en apparence à l'abri du besoin mais où déjà se lit une quête d'ailleurs, une vie à laquelle succèdent les déconvenues d'un premier mariage malheureux (un officier épousé hâtivement) et des débuts en littérature fulgurants. Une troisième vie, vouée plus encore à l'écriture, est entamée par la rencontre avec un nouvel époux, archéologue et grand voyageur par métier, plus jeune de quinze ans et qui devient le compagnon fidèle de son âge mûr et de son active vieillesse.

Agatha Miller, une petite fille boussulée

Agatha Mary Clarissa Miller est née le 15 septembre 1890 à Torquay dans le Devon, une station balnéaire du Sud-Ouest de l'Angleterre, dans une demeure que mythifiera le souvenir : ce sera à jamais « le pays du bonheur perdu⁷ » et des retours non... souhaitables⁸. Elle est fille de la « bonne société » anglaise mais son père – américain snob et rentier désargenté – n'appartient pas à l'aristocratie. Sa nurse et sa mère sont de grandes conteuses et la petite fille, qui ne va pas à l'école mais sait lire très tôt, apprend à leur contact les comptines et autres formulettes loufoques qui donneront leur titre ou leur thème à plusieurs romans : *Dix petits Nègres* (1939), *Une poignée de seigle* (1953), etc.

Agatha va et vient entre de belles maisons-boîtes (dont, à Ealing, celle – très encombrée de bibelots – d'une grand-mère qui ressemblerait à Miss Marple), grands jardins, lieux huppés de villégiature et séjours à l'étranger : les Pyrénées avec ses parents, Paris seule en 1906-1907, etc. Mais la finalité de ces premiers voyages n'est pas seulement linguistique, elle est économique. La mort de son père, quand elle a quatorze ans, a rétréci les moyens de la famille et le départ pour l'Égypte avec sa mère en 1907-1908 a des raisons financières. Pour cette jeune fille de la bourgeoisie, l'écriture et la musique (le piano, le chant) sont, comme le voyage, des échappatoires bienvenus dès avant un mariage, que chacun juge précipité, avec un jeune pilote de la RAF en décembre 1914 :

⁷ A. CHRISTIE, *Autobiographie*, op. cit., p. 563 (titre du chapitre 7).

⁸ (Re)lire, entre autres, *Le Meurtre de Roger Ackroyd* (*The Murder of Roger Ackroyd*, 1926) ou *Le Miroir se brisa* (*The Mirror crack'd from side to side*, 1962). Dans le premier cas, le vrai meurtrier n'a jamais quitté le village de King's Abbott, mais les autres protagonistes viennent des Bermudes, des États-Unis, du Canada, de Tombouctou, d'Extrême-Orient, de Belgique et la bonne de Poirot est Bretonne et porte la coiffe ! Quant à Hastings, il est en Argentine.

Archie Christie. Il lui donne un nom d'épouse et de mère (une fille naît deux ans plus tard), ainsi qu'un nom de plume, mais il laisse désœuvrée son épouse.

Agatha Christie, une jeune mariée meurtrie et fugueuse

Elle s'engage alors comme infirmière bénévole dans des activités hospitalières où elle se familiarise avec drogues et poisons. Elle s'implique aussi fortement dans l'accueil des réfugiés. À leur contact, elle imagine « le petit détective au crâne en forme d'œuf » et aux suractives « petites cellules grises ». Hercule Poirot apparaît en effet dès la rédaction de sa première œuvre de fiction : *La Mystérieuse Affaire de Styles*.

Ce roman, publié en 1920 seulement, fournit quelque argent au jeune couple et le conduit dans divers logis à Londres et dans sa campagne proche. Ces déménagements multiples soulignent que, si Agatha Christie aime aménager ses demeures, elle a aussi la bougeotte et la passion des départs, peut-être aussi la détestation des retours. Elle saute de joie quand s'offre pour les Christie l'occasion d'un véritable tour du monde qui les mène, pendant un an, en Afrique du Sud, Australie, Océanie (à Hawaï, elle fait du surf avec ardeur), Californie, Canada⁹. Les premiers succès littéraires surviennent alors, ce que sanctionne l'achat d'une automobile qu'elle conduit elle-même, faisant d'incessants allers-retours entre la capitale et les maisons familiales.

L'année 1926 est marquée par « la mystérieuse disparition » d'Agatha Christie le 3 décembre. Trois événements peuvent l'expliquer. Sa mère vient de mourir, son mari s'éloigne d'elle, l'écriture d'un livre entamé après un séjour en Corse (*Le Train bleu*) n'avance plus. La voiture abandonnée par elle en rase campagne fait naître les pires craintes avant que la jeune femme ne resurgisse, dix jours plus tard. Sous le nom de la maîtresse de son mari, elle a séjourné seule et incognito dans une station thermale du Yorkshire. Fuite, fugue, amnésie ? Elle ne s'est jamais expliquée sur cet étrange « voyage » ! Mais, divorcée d'Archie, elle devient très vite une romancière à succès et une voyageuse impénitente que le Moyen-Orient va séduire à jamais.

Agatha Mallowan, la femme heureuse d'un archéologue orientaliste

Comme quelques autres, Agatha Christie peut dire : « J'aime les trains. » Ils sont d'ailleurs empruntés par bon nombre de ses personnages pour des parcours plus ou moins longs. Mais quand elle embarque en 1930, puis à nouveau en 1931, dans l'Orient-Express, elle a pour destination Bagdad et les champs de fouilles des alentours, et non Torquay ou Nice. Elle y rencontre

⁹ A. CHRISTIE, *The Grand Tour. Letters and photographs from the British Empire Expedition*, éd. de Mathew PRICHARD, Londres, Harper Collins, 2012.

l'archéologie et un des éminents spécialistes des civilisations sumériennes et chaldéennes : Max Mallowan épousé en 1932.

Une déclaration, sans doute apocryphe, définit assez bien la vie conjugale d'Agatha Christie et son humour : « Épousez un archéologue ; plus vous vieillirez, plus il vous aimera ». La solidité de leur union est étonnante malgré leur différence d'âge et d'activité : elle a quinze ans de plus que son mari et mène de front « science du crime » et un travail parallèle d'aide-archéologue compétente¹⁰. Pendant environ trois décennies, à peine interrompues par la Seconde Guerre mondiale, le couple passera trois à six mois par an dans les déserts, irakien puis syrien, lors de séjours qu'entrecoupent parfois des retours en Angleterre. Et c'est donc loin de celle-ci et à proximité des champs de fouilles, qu'Agatha Christie semble avoir écrit plusieurs de ses chefs-d'œuvre tout en s'affairant à des tâches d'ordre domestique ou para-scientifique. Il s'agit d'enquêtes directement liées aux activités de Max au Proche-Orient¹¹, tandis que d'autres restent ancrées dans un décor très « anglais » comme *Le Couteau sur la nuque*, écrit à Rhodes et sur le site de l'antique cité de Ninive, près de Mossoul en Irak pendant les saisons de fouilles de 1931-1932 et publié en 1933¹². Jusque dans les romans tardifs qui se déroulent dans l'Angleterre profonde, les références à l'archéologie créent d'ailleurs un sous-motif prégnant, comme en 1967 dans *La Nuit qui ne finit pas* (voir par ailleurs un paragraphe ou deux dans le recueil de 1932, *Miss Marple au club du mardi*). Je commence à peine à décrypter ce « fil dans le tapis » et à penser l'associer à la notion plus évidente de « *murder in retrospect* »¹³.

Un bilan partiel

À l'actif d'Agatha Christie¹⁴, on décompte, dans les milliers de pages de ses divers écrits, d'incessantes circulations dans le proche et le lointain : croisières maritimes, retours au pays, villégiatures et excursions, traversées de

¹⁰ M. MALLOWAN, *Mallowan's Memoirs*, *op. cit.*, p. 245 et passim.

¹¹ *Meurtre en Mésopotamie* (1936), *Mort sur le Nil* (1937), *Rendez-vous avec la mort* (1938), *La mort n'est pas une fin* (1944), *Rendez-vous à Bagdad* (1951). L'archéologie « celtique » est présente dans *Les Travaux d'Hercule* (1947), *Le Crime d'Halloween* (1969), etc.

¹² De ce roman paru à Londres sous le titre *Lord Edgware Dies* et aux États-Unis sous celui de *Thirteen at Dinner*, Agatha Christie explique les conditions matérielles d'écriture dans son *Autobiographie*, *op. cit.*, p. 801-802 ; voir aussi M. MALLOWAN, *Mallowan's Memoirs*, *op. cit.*, p. 74.

¹³ Voir aussi, parmi d'autres, *Témoin muet* (1937), *Cinq petits cochons* (1943), *Témoin indésirable* (1958), et surtout le roman policier historique, *La mort n'est pas une fin* (1945).

¹⁴ Sont publiés entre 1920 et 1977, 66 romans policiers ou d'aventures, 16 recueils de nouvelles, 6 romans signés M. Westmacott, 17 pièces de théâtre, 2 recueils de poésies et 1 de contes, enfin 2 textes autobiographiques. Ses deux dernières œuvres (des *detective stories*) ont été écrites pendant ou aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale mais, publiées respectivement en 1975 et 1976 à titre de revenus successoraux supplémentaires pour sa fille et son mari, elles mettent en scène Poirot (*Poirot quitte la scène/Curtain. Poirot's Last Case*) et Marple (*La dernière énigme*).

villages, voyages d'affaires, promenades dans les bois, longues expatriations de militaires ou d'administrateurs coloniaux, tournées théâtrales, quêtes de sœurs de la charité, migrations économiques ou politiques de filles au pair, fuites amoureuses, huis-clos ferroviaires, missions d'espionnage¹⁵, etc. Tout cela construit une mouvante géographie dont l'échelle est quasi planétaire¹⁶, une géographie qui nourrit un imaginaire en quête d'images réalistes prises sur le vif et d'enracinements incertains. Tout cela camoufle peut-être et métamorphose (« sublime » en langage psychanalytique) un sentiment d'instabilité, mi-consenti, mi-involontaire, converti en besoin d'écrire. Aucun récit de voyage à proprement parler ne figure cependant dans cette œuvre, mais on y retrouve, d'un livre à l'autre, nombre de déplacements, des moments fragiles d'entre-deux et de fréquents amas d'objets-souvenirs¹⁷. On y savoure surtout des énigmes subtiles dont la violence reste latente et la résolution... presque évidente.

Il est inutile d'énumérer les soixante-six « romans de détection » (*detective stories*) d'Agatha Christie, auxquels il convient d'ajouter, sous ce même nom, des recueils de nouvelles, des pièces de théâtre, deux passionnantes autobiographies et, signés Mary Westmacott, six amples récits de qualité. Il importerait davantage de souligner que, si onze textes seulement se déroulent à l'étranger, trente-trois ont, pour figure tutélaire, agent réactif et décrypteur, quelqu'un qui, venu d'ailleurs, va partout, à l'instar de sa créatrice, le célèbre Hercule Poirot. Ce réfugié belge est bien sûr une caricature « continentale », mais il (se) vit dans l'autodérision, grâce à une permanente mise en scène de lui-même et au droit qu'il s'arroge de juger sa patrie d'adoption tout en affichant une élégance totalement surannée et en cirant une moustache que tous veulent croire « française ».

Les mondes de l'archéologue voyageuse

De l'enfance aux dernières années de sa vie, Agatha Christie circule sans cesse et ses romans, on le sait déjà, multiplient les trains qui se croisent, les avions qui s'envolent, les navires qui glissent, les vélos qui tombent, mais aussi

¹⁵ En 1954, l'étrange roman d'espionnage, *Destination inconnue*, a pour héroïne une jeune femme suicidaire qui fait au Maroc « un voyage pour nulle part » et accepte de tenter d'élucider des disparitions où se mêlent Anglais-es, Américain-e-s, Allemands, Arméniens, Grecs, Arabes. Le récit est dédié « à Anthony, qui autant que moi aime les voyages à l'étranger ». Sur l'excitation du départ et l'ennui du retour, voir notamment *Le Flux et le reflux* (*Taken at the Flood*, 1948), trad. d'Élise CHAMPON, Paris, LGF-Librairie des Champs-Élysées, 1995, p. 45, p. 48, p. 67, p. 218, et p. 252.

¹⁶ Cette géographie reste à reconstruire avec précision. Les allusions aux Afriques (Algérie, Kenya, Rhodésie) et aux Indes tendent à perdre de leur importance quantitative dans les romans écrits après la Seconde Guerre mondiale, à l'exception de *La Troisième fille* (1966).

¹⁷ Des bibelots ramenés des Indes ou de Bagdad encombrant par exemple la maison de Mrs Wetherby dans *Mrs McGinty est morte* (1952), trad. de Janine LEVY, Paris, LGF-Librairie des Champs-Élysées, 1987, p. 79 et p. 137.

les fauteuils roulants qui se bloquent et les pas qui trébuchent. La conciliation de l'isolement et de la mobilité est une des grandes réussites de l'écrivaine.

Les conditions du voyage

Notons cependant que toutes les allées-et-venues de l'écrivaine se déroulent sans véritable souci matériel car ses deux maris sont en service commandé lorsqu'ils s'éloignent de l'Angleterre, et elle-même, grâce à l'aisance de sa famille puis aux gains de son travail, peut décider de partir quand elle le désire. Elle peut aussi loger dans les meilleurs établissements hôteliers – là où ils existent – ou dans des campements aménagés à l'européenne, voire dans des bâtiments construits à la mode « arabe » pour accueillir les responsables, français ou anglais, des champs de fouilles au Moyen-Orient. C'est le cas de la maison que les Mallowan font bâtir à Chagar Bazar dans le nord-est de la Syrie à proximité d'un site occupé du sixième au deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Au cours de ses voyages annuels, elle jouit, de plus et partout, de réseaux mondains, diplomatiques ou savants, qui lui assurent des points de chute commodes et des rencontres humaines potentiellement enrichissantes. Là où elle séjourne, d'autres expatriés sont généralement présents et ils sont en position de force sur des terres plus ou moins colonisées dont ils sont les maîtres (Irak et Egypte sous contrôle britannique, Syrie sous mandat français) ou les hôtes privilégiés : Côte d'Azur, Grèce, Turquie. Ils y font face à des autochtones situés aux deux extrêmes de l'échelle sociale, les seuls qu'Agatha Christie et ses héro(ïne)s côtoient régulièrement : d'une part, les représentants, plutôt rares, des autorités locales et, d'autre part, la main d'œuvre, servile et abondante, des navires de croisière, des hôtels, des bazars et des lieux de fouilles¹⁸.

Une situation dont elle n'est pas dupe, non plus que ses lecteurs qui savent d'emblée que les théâtres du crime sont toujours ici – et heureusement ! – des espaces d'invention et – proprement – des « lieux communs » le plus souvent clos sur eux-mêmes. Pensons à la scène finale de la résolution et à la salle qui réunit alors les protagonistes qui ont survécu. Pensons aussi au souvenir angoissant des espaces confinés de l'enfance présent dans *Loin de vous ce printemps* (*Absent in the Spring*) signé Mary Westmacott (1944). Littéralement quadrillés¹⁹, les plans de maisons, de carlingues d'avions ou de bateaux de

¹⁸ Sur les activités archéologiques d'Agatha Christie, voir l'ouvrage dirigé par Charlotte TRÜMLER, *Agatha Christie and Archeology*, Londres, British Museum Press, 2001 et les illustrations de *Sur les traces*, *op. cit.*, p. 44-85 ; voir surtout la totalité des souvenirs si drôles d'Agatha Christie dans *La Romancière et l'archéologue*, *op. cit.*

¹⁹ De fascinants diagrammes préparatoires figurent aussi dans les carnets manuscrits d'Agatha Christie : voir John CURRAN (éd.), *Les Carnets secrets d'Agatha Christie. Cinquante ans de mystères en cours d'élaboration*, trad. de Gérard de CHERGÉ, Paris, LGF-Le Masque, 2012, p. 238-239.

croisière que fournit Agatha Christie évoquent le maillage des chantiers de fouilles et tous ces endroits sont parcourus par des « caractères », à la fois stéréotypés socialement et diversifiés psychologiquement.

En Angleterre même, et jusque dans le village fictionnel de Saint Mary Mead où habite Miss Marple, coexistent plusieurs mondes distincts, voire antagonistes, mais toujours aisément reconnaissables²⁰. Ce sont des « types » en effet : servantes et châtelains, nouveaux riches et ouvriers, intellectuel(le)s et hommes de peine, jeunes gens et personnes d'âge certain, locaux et citadins, sédentaires et gens des voyages. Parmi eux, on doit repérer sans peine : la jeune mère vivant en lotissement, le colonel à la retraite, le médecin dévoué, l'héritier de mines africaines, l'actrice londonienne, la gouvernante bilingue, l'orpheline « placée », l'Américain transnational (voir la savoureuse cohorte des « voyageurs » du *Crime de l'Orient-Express* en 1934 ou, l'année suivante, celle de *La Mort dans les nuages*, sans oublier le caravansérail d'étudiants de tous pays qu'est la *Pension Vanilos*, publié en 1955). La condescendance de classe est diffuse cependant, tout comme le sentiment orientaliste (ou africaniste) que semblent exprimer, dans d'autres romans, certaines évocations, plus olfactives ou auditives que paysagères, des sociétés lointaines. Ah ! « les zinnias de Bagdad » et les tulipes mises en bouquets par les femmes kurdes à Chagar Bazar²¹ !... Certes ce sont des croquis, plus que des descriptions ou des analyses, mais une vision de l'œuvre d'Agatha Christie qui resterait purement « coloniale » et « bourgeoise » serait trompeuse. Il faut en effet, me semble-t-il, nuancer nos perceptions premières et réexaminer de près le paternalisme (un maternalisme ?) de l'écrivaine²². En le mettant en contexte. En le lisant sous l'angle – perturbant – de la psychologie. Agatha Christie cherche tout à la fois à surprendre et à inscrire ses récits dans une vision normée du monde. Elle n'a donc pas grand souci de l'Histoire événementielle mais elle n'est pas insensible aux transformations sociétales et culturelles d'un pays et d'un empire frappés par la guerre puis la décolonisation²³.

Les conditions du voyage n'en sont pas moins confortables pour l'écrivaine et ses personnages, et cela malgré les aléas de certains campements et les températures violemment contrastées de la Mésopotamie. Dans les wagons

²⁰ De très belles photographies dans François RIVIÈRE, *Les promenades d'Agatha Christie*, Paris, Le Chêne, 1995.

²¹ A. CHRISTIE, *La Romancière...*, *op. cit.*, p. 315. À noter que, sur place, Bédouins arabes, Yezidis, Kurdes et Turcs transfrontaliers cohabitaient alors paisiblement.

²² L'autodérision ravageuse d'Agatha Christie est à l'œuvre dès son quatrième roman, rempli d'aventures échevelées en Afrique du Sud, *L'homme au complet marron* (1924). Elle n'en garantit pas la couleur locale et se refuse à écrire « une dizaine de mots en italique à chaque page, ce genre de choses [...], *hula-hula* [...], *lava-lava* [...], *bacon-bacon* [...] » (trad. de Sylvie DURASTANTE, Paris, Le Masque, 1995, p. 122). Sur le journal intime, les aventures de *Pamela*, les romans policiers, des remarques éparées et toujours drôles figurent dans ce même texte.

²³ Des échos anglais dans *Je ne suis pas coupable* (*Sad Cypress*, 1940) ou *La Troisième fille* (1966).

luxueux du Taurus Express et sur les pistes poussiéreuses qui lui succèdent, peut se maintenir un mélange, très exotique pour un lectorat francophone, de *British way of life* et d'adaptabilité aux cultures locales. Proche des réalités vécues par l'Occident quand il voyage (alors, et bien sûr encore aujourd'hui), le sentiment d'être ailleurs, et peut-être nulle part, jusque dans une bibliothèque manoriale bien chauffée, crée de savoureux décalages à même la fiction criminelle qui en tire parti. Pas de contestation donc de l'ordre établi (y compris sexuel) et de son *decorum*, mais une incertitude constante sur son bien fondé.

Une écrivaine distancée

En Orient, Agatha Christie, auteure mondialement connue et travailleuse acharnée, se devait d'être à la fois une maîtresse de maison accomplie et la très digne épouse d'un archéologue, par force colonialiste, jusqu'au fin fond de l'actuelle Syrie (la zone où sévit aujourd'hui l'EI djihadiste). Une double tâche qu'elle assume avec humour et donc avec sérieux, comme le racontent ses deux recueils de souvenirs et les mémoires de son mari, tout comme les lettres ou propos des héroïnes ou victimes de *Rendez-vous à Bagdad* (1951) et de *Meurtre en Mésopotamie* (1936). Des devoirs qui ne sont d'ailleurs pas purement domestiques, car elle doit aussi être la collaboratrice scientifique de Max Mallowan et devenir, à l'occasion, son chef d'équipe face à une centaine d'hommes de peine qu'il faut encadrer, surveiller, soigner, etc. Elle sait dire, avec humour, la difficulté qu'il y a, malgré la présence d'une domesticité nombreuse, à concilier son propre travail littéraire et des tâches archéologiques (photographier les objets excavés, les nettoyer, les reconstituer) tout en prenant en compte les tensions politico-sociales qui traversent la communauté, hétéroclite, des fouilleurs et de leurs épouses différemment voilées, au physique et au figuré : Européennes, Turques, Kurdes, etc.

Être donc femme-et-homme, un écart particulier que les Occidentales doivent assumer pleinement dans les sociétés où les femmes indigènes, souvent invisibles et toujours subordonnées, sont les colonisées de leurs maris, eux-mêmes colonisés. De cette hiérarchie des servitudes, elle n'est jamais dupe sans toutefois l'exposer ouvertement, sauf dans des descriptions elliptiques ou dans un roman non policier comme *Loin de vous ce printemps* (1944). Relus avec attention, ces « lapsus » accroissent l'intérêt documentaire, trop oublié, des œuvres d'Agatha Christie. Mais il faut admirer la capacité de celle-ci à le dire entre les lignes, elle qui doit tout à la fois rendre crédible le décor de ses intrigues sans que celui-ci occulte ou distraie notre attention de *page-turners*, accrochés à une intrigue pavée d'indices, faux ou vrais, et trompés par un vocabulaire réduit et une prose très fluide où dominent les dialogues. Lecteurs

et lectrices doivent rester en suspens (*suspense*) jusqu'à la dernière ligne. Et si ? Et si ?²⁴

L'étrange familiarité, une conclusion d'attente

Deux traits originaux, comme deux inquiétudes récurrentes mal explicitées, traversent l'œuvre d'Agatha Christie. Soulignés par Sophie de Mijolla-Mellor, ils complexifient le « sentiment colonial » et la morgue sociale que l'écrivaine laisse inévitablement parfois affleurer. Ils me semblent aussi expliquer, au moins en partie, son goût du voyage et le sentiment d'insatisfaction qui en est la cause et la conséquence.

Le premier trait concerne un malaise *atopique* profond que révèlent les personnages d'Agatha Christie et qu'elle-même a peut-être aussi toujours ressenti. Le lieu où l'on vit ou séjourne n'est jamais exactement celui où l'on désire être, sauf à accepter d'être une vieille dame-centre du monde comme miss Marple. Au milieu des verdoyances britanniques et de ses hiérarchies sociales rigides, le récit semble regretter l'ardent soleil des tropiques et les promiscuités qu'autorise l'éloignement du pays natal : mère patrie ou « petite patrie ». Inversement, l'Ailleurs (ce peut être Londres autant que Le Caire) fait naître des réminiscences de cottages. Ville et campagne, Orient et Occident, sont des pôles dont la nostalgie afflue dès qu'on les a quittés²⁵.

Autre originalité des récits d'Agatha Christie, l'étranger-e y est une personne qu'il faut certes caricaturer pour faire avancer l'intrigue sur des bases commodes et pour jouer, de plus, des plaisirs qu'offre la répétition du familier et sa dérision. On le voit bien avec Poirot et son partenaire, le capitaine Hastings : l'un est l'Étranger superlatif mais ne cesse pas de surjouer son exotisme, l'autre fait figure de Britannique authentique mais, finalement, il a la vue toujours un peu courte²⁶. Tous deux sont apparemment toujours pareils à

²⁴ Des éléments précieux sur la capacité d'Agatha Christie à combiner des variations infinies à partir de quelques intrigues de base sont fournis et analysés par John CURRAN (*Les Carnets secrets d'Agatha Christie, op. cit.*, p. 108-110 et *passim*). Le caractère addictif des intrigues christiennes et le confort (mental ? moral ?) qu'elles suscitent lors de leur résolution restent à explorer. Comme une valeur-refuge pour les grands enfants attardés que nous devenons à cette lecture ?

²⁵ Un des romans les plus « symptomatiques » pourrait être *Les indiscretions d'Hercule Poirot / After the Funeral* (1953), bel exemple de meurtre dans la famille, alors que tous les personnages bougent ou rêvent de le faire : on y évoque la situation des réfugiés anglais et étrangers, le confort des salons de thé campagnards, mais aussi la Bretagne, les Cornouailles, Chypre, Monte-Carlo, Capri, le Canada, etc.

²⁶ A. CHRISTIE, *La Maison du péril* (1931), trad. de Robert NOBRET, Paris, Le Masque, 2015, p. 49. Aux côtés d'Hastings de retour de la Pampa, figurent un couple d'Australiens (anormalement typiques, ils viennent de faire leur « grand tour » en Europe), un marin anglais boulingueur et trafiquant de drogues, un sympathique marchand de tableaux nommé Lazarus, etc. Il est même question, dans ce roman, des îles Salomon. Dès *La mystérieuse affaire de Styles* en 1920, si le dandysme de Poirot est ridiculisé, le détective n'en est pas moins présenté comme « un vrai gentleman ». Quant au Dr Bauerstein, espion allemand avec « un peu de sang juif [ce qui] n'a

eux-mêmes, mais ils sont en fait moins conformistes qu'il n'y paraît : Hastings n'est-il pas marié à une Sud-américaine depuis *Le Crime du golf* (1923) et ses enfants ne vivent-ils pas, en Argentine, aux Indes et sur les mers (*Poirot quitte la scène*, 1975) ? Quant au petit Belge, s'il doit s'adresser à de tout jeunes gens de bonne famille, il sait s'abriter « derrière le double bouclier de paroles flatteuses et de traits caricaturalement étrangers, de façon à leur inspirer une espèce de doux mépris sous leurs dehors polis et leurs bonnes manières²⁷ ». Chacun des stéréotypes que construit la romancière est en effet doté de nuances vestimentaires, biographiques ou psychologiques qui en font, au bout du compte, des entités singulières et, pour autant, rassurantes car répétitives.

La notion complexe et difficile à traduire d'*Unheimlich* traverse la littérature allemande romantique. Elle est reprise par Freud en 1919 pour rendre compte du malaise né d'une rupture dans la rationalité rassurante du quotidien. « Inquiétante étrangeté » ou « angoissante familiarité », le crime chez Agatha Christie survient toujours dans une proximité où les choses et les gens les mieux connus ne sont pas ce qu'ils ont paru être. Ils ont souvent couru le monde ou rêvé de le faire, mais leur mouvement (et, par là même, le nôtre) s'immobilise dans une révélation finale où tout *revient* à sa place. Rempli d'images infantiles, de revenants et de voyageurs, le monde fantasmatique d'Agatha Christie veut être et vaut d'être (re)découvert. En attendant d'autres lectures, tout aussi névrotiques et délicieuses. En se préparant pour d'autres pérégrinations, insolites et prévisibles, à vivre au chaud dans un fauteuil ou sur un divan. Comme un confortable voyage au long cours...

jamais fait de mal à personne », il n'est finalement pas le criminel recherché, mais bien « un véritable patriote » (trad. de Thierry ARSON, Paris, Le Masque, 2009, p. 17, p. 30-31, p. 168 et p. 183).

²⁷ A. CHRISTIE, *Le crime d'Halloween* (dit aussi *La fête du potiron*, 1969), trad. de Janine LEVY, Paris, LGF-Librairie des Champs-Élysées, 1998, p. 163-164. Ce roman, dédié à l'humoriste P. G. Wodehouse, est rempli, comme beaucoup d'autres, de personnages de voyageurs volontaires (en Inde, Australie, Espagne, Grèce, France) et de réfugiés : le détective belge au premier chef et une jeune fille au pair venant de Tchécoslovaquie ou de Bosnie-Herzégovine (sur ce « type », voir, dès 1950, le personnage de Mitzi dans *Un Meurtre sera commis le...*). Dans *Cinq petits cochons* (1943), Poirot, comme toujours en bottines trop étroites et la moustache noircie, « forçait son allure et son accent étranger » (trad. de Jean-Michel ALAMAGNY, Paris, Le Masque, 2011, p. 72, p. 88-89, p. 128 et p. 248).

FEMMES, ARCHITECTURE, VILLE ET PAYSAGE

Anne-Marie CHÂTELET

C'est aux femmes œuvrant dans le domaine de l'architecture, la ville et le paysage que nous avons consacré, le 5 juin 2015, l'une des journées doctorales qu'avec Jean-Baptiste Minnaert (InTRu Université François-Rabelais, Tours) et Hélène Jannière (EA Histoire et critique des arts, Université Rennes 2), nous organisons régulièrement avec le soutien de l'Institut national d'histoire de l'art¹. L'idée était de susciter un nouveau regard chez les doctorants, afin qu'ils traquent dans les matériaux qu'ils avaient en main tout ce qui révèle quelque chose de l'activité des femmes, de leur forte présence à leur complète absence, en passant par les formes multiples et variées de leur participation au développement de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage. Bref, l'ambition était de briser le silence que nous avons pu relever à l'occasion de notre collaboration au *Dictionnaire universelle des créatrices* paru en 2013². En effet, sur les 12 000 articles que compte cet ouvrage, environ 350, soit 3 %, sont consacrés à des architectes ou des urbanistes venues de 14 pays dans la plupart desquels les études qui leur ont été consacrées sont encore peu nombreuses et leur développement variable.

La première tentative connue d'écrire une histoire de ces femmes date de 1977. Elle revient à l'architecte et historienne Susana Torre avec l'édition d'un ouvrage collectif à l'occasion d'une exposition de la Ligue architecturale de New York³. S. Torre fut aussi l'une des fondatrices des Archives internationales des femmes en architecture (IAWA) créées en 1985 par Milka Bliznakov⁴. Des initiatives ont suivi en Finlande et en Allemagne où l'impulsion est née, à

¹ Neuf journées doctorales en histoire de l'architecture ont été organisées depuis 2010 ; la prochaine, proposée par Laurent Baridon, aura lieu à L'Université de Lyon II, le 5 février 2016 : « Faire œuvre d'architecte : signature, auctorialité, statut ».

² Béatrice DIDIER, Antoinette FOUQUE et Mireille CALLE-GRUBER (dir.), *Le Dictionnaire universel des créatrices*, 3 vols., Paris, Édition des Femmes, 2013.

³ Susana TORRE, *Women in American Architecture: a Historic and Contemporary Perspective*, New York, Whitney Library of Design, 1977.

⁴ <http://spec.lib.vt.edu/IAWA/Bliznakov/Prize2014.html>.

nouveau, de l'organisation d'expositions : la première en 1983 à Helsinki, lancée par l'Association des femmes architectes finnoises⁵, et la seconde en 1984 à Berlin, réalisée par la section allemande de l'Union Internationale des femmes architectes, à l'occasion du 7^e congrès de cette association créée en 1963 par Solange d'Herbez de la Tour⁶. Ces démarches mêlaient ainsi la curiosité historique et le désir militant d'asseoir la reconnaissance des femmes dans cette profession. D'autres catalogues et travaux universitaires ont été publiés durant la décennie suivante au Danemark, en Suisse, en Angleterre et en Amérique latine⁷. Au début du XXI^e siècle sont entrés en scène le Canada, l'Australie, la Norvège, la Suède⁸... tandis que les études biographiques ou synthétiques se multipliaient là où le mouvement avait été engagé⁹. Mais il est bien des pays encore dans lesquels il n'existe rien ou presque rien, comme l'Italie, la Pologne ou la France.

Dès l'Antiquité, des bâtisseuses se sont exercées à la maîtrise d'ouvrage, dirigeant des chantiers qui témoignent de leur goût pour l'architecture¹⁰. Mais à quelques exceptions près, comme celle de Plautilla Bricci qui signa en 1663 avec son frère une villa à Rome, elles n'ont accédé que récemment à la maîtrise d'œuvre. Les premières à vouloir étudier l'architecture n'ont été admises dans un établissement d'enseignement qu'à la fin du XIX^e siècle et rares sont celles qui ont exercé avant la Première Guerre mondiale. C'est donc véritablement au XX^e siècle qu'est apparue la femme architecte, urbaniste ou paysagiste, un siècle qui a été à la fois celui de la professionnalisation de ces métiers, de leur démocratisation et des débuts de leur féminisation. En ce début du XXI^e siècle, il existe des femmes reconnues dans tous ces domaines, dans la pratique et la

⁵ Ulla MARKELIN et Marja NUUTTILA-HELENIUS, *Profiles. Pioneering Women Architects from Finland* Helsinki, Museum of Finnish Architecture, 1983.

⁶ *Architektinnenhistorie*, Berlin, Union Internationale des Femmes Architectes-Sektion Bundesrepublik, 1984.

⁷ Helle BAY, Lisbeth PEPKE, Dorte RATHJE, Nina TOGERN et Jette WAGNER, *Women in Danish Architecture*, Copenhague, Arkitektens Forlag, 1991 ; Evelyne LANG, *Les premières femmes architectes de Suisse*, thèse de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne, 1992 ; Lynne WALKER, *Drawing on Diversity: Women, Architecture and Practice*, Londres, RIBA Drawings Collection, 1997 ; Ana Gabriela GODINHO LIMA, *Arquitetas e Arquiteturas na América Latina do Século XX*, thèse de la Faculté d'architecture et d'urbanisme de São Paulo, 1999.

⁸ Annmarie ADAMS et Peta TANCREED, *Designing Women: Gender and the architectural Profession*, Toronto, university of Toronto Press, 2000 ; Julie WILLIS et Hanna BRONWYN, *Women Architects in Australia 1900-1950*, Red Hill, RATA, 2001 ; Wenche FINDAL, *Mindretallets mangfold. Kvinner i norsk arkitekturhistorie*, Oslo, Abstrakt, 2004 ; Helena WERNER, *Kvinnliga arkitekter*, Göteborg, Thèse, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2006.

⁹ En particulier sur l'Allemagne : Despina Maria STRATIGAKOS, *Skirts and Scaffolding. Women Architects, Gender, and Design in Wilhelmine Germany*, Bryn Mawr College, 1999 ; Kerstin DÖRHÖFER, *Pionierinnen in der Architektur*, Berlin, Ernst Wasmuth, 2004 ; Ute MAASBERG et Regina PRINZ, *Die neuen kommen! Weibliche Avantgarde in der Architektur der zwanziger Jahre*, Dessau, Junius, 2004.

¹⁰ Sabine FROMMEL et Juliette DUMAS, *Bâtir au féminin ? Traditions et stratégies en Europe et dans l'Empire ottoman*, Paris, Picard, 2013.

conception, comme Françoise Hélène Jourda, décédée le 31 mai 2015, et à laquelle nous avons dédié cette journée, dans l'écriture et la diffusion de la culture architecturale... Cependant, le bilan est en demi-teinte : si le nombre des étudiantes atteint ou dépasse celui des étudiants, elles ne sont, selon les pays, qu'entre 12 et 40 % à exercer.

La journée d'étude n'aura pas réussi à éveiller un intérêt parmi les doctorants jusque-là insensibles à ces questions : elle a touché essentiellement des jeunes femmes, doctorantes dont les sujets de thèse se situaient déjà dans ce champ de recherches. Elle a été centrée sur l'Europe et plus particulièrement sur la France. Les contributions ont couvert une large période, allant du XIII^e au XX^e siècle, mais de façon très inégale. Après le mécénat d'Alix de Vergny, duchesse de Bourgogne, à l'origine de la reconstruction de plusieurs édifices religieux du côté de Beaune et de Dijon dans les années 1230¹¹, ont été exposées les œuvres des religieuses des temps modernes qui, sommées de vivre coupées du monde, ont dû s'inventer architectes, gestionnaires de chantier et manouvrières pour se construire un cadre de vie conforme à leurs besoins¹². Durant la première moitié du XIX^e siècle, ce sont les femmes comme spectatrices et inspiratrices de l'architecture des théâtres qui ont été présentées¹³. Les six autres exposés se sont concentrés sur les quelques décennies s'étendant de 1890 à 1950, celles qui ont marqué l'entrée en scène des femmes en tant que professionnelles. On les voit alors pousser la porte des écoles dans lesquelles est enseignée l'architecture, aux Beaux-Arts, aux Arts-Décoratifs... Et, même si l'on peine à suivre leurs traces par la suite, dissimulées qu'elles sont derrière le nom de leur mari et des pratiques souvent différentes de celles de leurs collègues masculins, n'imposant pas une inscription à l'ordre des architectes, elles apparaissent comme des actrices d'une diversification du métier¹⁴.

Dans l'entre-deux-guerres, elles se sont d'abord imposées dans l'aménagement intérieur et la décoration, ce dont témoignent les parcours de celles qui sont actuellement les mieux connues : Eileen Gray (1878-1976) et Charlotte Perriand (1903-1999). Acceptées dans cette branche considérée comme mineure, elles ont été des « créatrices du chez-soi », participant à

¹¹ Sylvain DEMARTHE (chercheur associé à l'UMR 6298, Université de Bourgogne), « Alix de Vergy et l'architecture religieuse en Bourgogne (XIII^e) » ; sa communication a été publiée dans le *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre, BUCÉMA*, n° 19/2, 2015, et mise en ligne le 4 janvier 2016 [<http://cem.revues.org/14260> ; DOI : 10.4000/cem.14260].

¹² Julie PIRONT (collaboratrice du département de recherches Transitions de l'Université de Liège), « Les religieuses aux Temps Modernes : architectes, gestionnaires de chantier et manouvrières ».

¹³ Maribel CASAS (doctorante au LéaV, Ecole nationale supérieure d'architecture de Versailles), « Les femmes au théâtre : un critère de composition ».

¹⁴ Stéphanie MESNAGE (doctorante à l'ARCHE, Université de Strasbourg), « À la recherche des femmes architectes, diversité des pratiques, 1890-1975 ».

l'introduction du taylorisme dans le domaine ménager¹⁵. Cette rationalisation de l'espace domestique, qui poursuivait une évidente économie, a été défendue par l'américaine Christine Frederick (1883-1970) ou la française Paulette Bernège (1896-1973) comme une façon de soulager des femmes qui n'étaient plus secondées dans leur ménage¹⁶. Confrontant le plan que cette dernière avait dessiné pour son appartement à celui que Hugh Hefner, l'éditeur de *Playboy*, publia en 1954 dans les pages de sa revue, l'une des contributions a démontré l'ambiguïté de certains dispositifs¹⁷. La cuisine conçue comme espace ouvert pouvait tout autant apparaître comme un idéal d'émancipation, faisant de la femme une parfaite gestionnaire de son temps, que comme un nouvel esclavage, où elle était limitée à un rôle érotique face à un homme affichant sa maîtrise de l'art culinaire sur ce nouveau podium.

Un autre ensemble d'exposés a concerné l'intervention de ces professionnelles dans l'urbanisme et la conception du paysage, en plein essor dans l'après-guerre. Trois paysagistes font, en France, figures de pionnières : Ingrid Bourne (née en 1933) pour son interrogation sur l'enseignement de cette discipline, Isabelle Auricoste (née en 1941) pour son engagement politique et Marguerite Mercier (née en 1946) pour son activité de conseil auprès d'organismes de planification¹⁸. On constate, là encore, qu'elles exercent leur métier de façon inhabituelle ce qui a probablement contribué à occulter leurs activités, comme on le relève aussi pour Jacqueline Tyrwhitt (1905-1983) récemment redécouverte¹⁹. Née en Centrafrique, cette dernière s'est intéressée à l'urbanisme qu'elle a pratiqué de façon interdisciplinaire, collaborant successivement avec la géographe Eva Germaine Rimington Taylor (1879-1966), la sociologue Ruth Glass (1912-1990) et l'économiste Barbara Ward (1914-1981)²⁰. Elle a également joué un rôle au sein des Congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM) qui, fondés en 1928 pour diffuser de nouvelles doctrines, n'accueillirent que tardivement des femmes, même s'ils devaient leur naissance à la générosité d'une mécène, Hélène de Mandrot (1867-1948).

¹⁵ Elise KOERING (Chercheuse associée au LACTH, Ecole nationale supérieure d'architecture de Lille), « Créatrices du chez soi. De la décoratrice ensemblière à l'architecte ménagère dans les années 1920 ». Voir également dans le présent numéro, EAD., « Architecte ménagère : une nouvelle experte de l'habitat des années 1920 », *supra*, p. 103 sq.

¹⁶ Voir par exemple Paulette BERNÈGE, *Si les femmes faisaient les maisons*, Paris, À mon chez moi, 1928.

¹⁷ Florencia FERNANDEZ CARDOSO (doctorante à l'Université Libre de Bruxelles) « Transgressions des constructions genrées de l'espace domestique à partir de deux cuisines médiatisées : les cas de Bernège et Hefner ».

¹⁸ Bernadette BLANCHON (Maître de conférences à l'Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles), « Trois femmes paysagistes pionnières en France ».

¹⁹ Elle SHOSHKES, *Jaqueline Tyrwhitt: A Transnational Life in Urban Planning and Design*, Portland State University, Ashgate, 2013.

²⁰ Paola ZANOTTO (Doctorante à l'Istituto Universitario di Architettura di Venezia), « Eclectic Networks. Jacqueline Tyrwhitt and three episodes of successful inter-disciplinary collaboration ».

Néanmoins, une relecture de ces congrès, tentée en conclusion, a levé le voile sur une vingtaine d'entre elles qui y ont participé, appelant à reconsidérer ces manifestations à la lumière du rôle qu'elles y ont tenu²¹.

Si l'histoire de l'architecture est celle des œuvres construites, les femmes, on le voit, sont faciles à ignorer. On n'aura découvert, lors de cette journée, aucun portrait d'architecte au féminin, à la tête d'une agence proluxe, même si, au terme d'un siècle d'évolution, elles sont plusieurs aujourd'hui à exercer ainsi leur métier. Mais si l'histoire de l'architecture a pour objectif d'interroger et de comprendre les processus par lesquels adviennent les œuvres, la présence des femmes est incontestable. Ainsi, l'analyse de leur contribution à la création du paysage, de la ville et de l'architecture suscite-t-elle une réflexion épistémologique sur l'histoire de l'architecture qui pourrait contribuer à en renouveler les approches.

²¹ Rixt HOEKSTRA (Wissenschaftlich Mitarbeiterin, Goethe Universität Frankfurt), « Women and Power in the History of Modern Architecture: the case of the CIAM Women ».

RÉSUMÉS DES ARTICLES DU DOSSIER « FEMMES EXPERTES,
SAVANTES, ARTISTES »

français – anglais – allemand

Hériter et succéder. Le rôle des femmes nobles dans la transmission du patrimoine lignager au XVI^e siècle en Auvergne — La maison noble organisait à la fois le système de parenté et la gestion des biens d'un grand nombre de familles de la haute-noblesse française au XVI^e siècle. L'organisation des maisons nobles avait pour but de perpétuer l'essentiel : l'identité lignagère des mâles. Ce phénomène masquait le rôle prépondérant des femmes dans la transmission de la propriété éminente des biens matériels – fiefs, châteaux, objets symboliques –, mais aussi dans celle du patrimoine immatériel – nom, armes, mémoire, culte des ancêtres –, qui se conjuguait pour asseoir la perpétuation du statut identitaire de la noblesse à la Renaissance. La Coutume d'Auvergne comptait parmi les plus favorables en France pour les femmes car elle permettait la transmission bilatérale des biens. Les filles pouvaient hériter, faute de mâles, des fiefs et des biens de leur maison. Si elles ne pouvaient pas elles-mêmes devenir des chefs de nom et d'armes, elles pouvaient léguer leurs droits sur la maison paternelle à leurs fils. Les filles héritières et les marâtres jouissaient d'un statut encore plus favorable car elles disposaient de droits à la succession reconnus ainsi que de dispositions usufruitières et douairières. En cas d'une vacance de masculinité dans la maison, la belle-mère veuve devenait l'équivalent au féminin d'un chef de nom et d'armes qui se devait de conserver le patrimoine lignager pour le transmettre intact à son héritier. C'est dans la mort que la place spécifique et que les processus d'individuation des femmes nobles se lit le plus aisément. Des fondations pieuses autonomes jointes à des élections de sépultures particulières venaient rappeler que les femmes avaient gardé, tout au long de leur vie, leur propre identité.

Anne-Valérie Solignat est maîtresse de conférences en histoire moderne à l'Université de Strasbourg.

Inheritance and Succession. The Role of Noble Women in Transmitting and Managing Lineage Properties in Sixteenth-Century Auvergne — In a large number of families of the high nobility in early modern France, the system of kinship and the management of properties relied on the household. Because the organization of

household aimed at immortalizing the most essential part: the identity of the male heirs. It denied any clear visibility to the leading role played by women in the transmission of the eminent property – castles, lordship and symbolic objects –, and of the immaterial heritage –, name, coats of arms, memory, cult of the ancestors –, which joined to assess the identity status of the Renaissance nobility. Thanks to the *Coutume d’Auvergne*, the ladies could inherit, in case of absence of of males heirs, both of the lordship and the properties of their lineage. They could not themselves become heirs to family chief titles but they could bequeath their rights on the paternal house for their sons. However, all the ladies had not the same authority. The heiresses and the widows have a great power of management and they enjoyed an even more favorable status because they had rights for the succession. In case of a vacancy of a male heir, the ladies became a sort of eldest in the lineage. They had to keep the heritage to transmit it to their heir. It is in death customs that the proeminent place of noble women is the easiest to decipher, through their own pious foundations and their own graves, most notably, as they recalled the fact that, their life long, the Renaissance ladies had kept their own separate identity

Anne-Valérie Solignat is associate professor of early modern history at the University of Strasbourg.

Erbe und Nachfolge. Die Rolle der adligen Frauen bei der Weitergabe des Erbgutes im 16. Jahrhundert in der Auvergne — Das Adelshaus regelte im 16. Jahrhundert die Verwandtschafts- und Eigentumsverhältnisse zahlreicher Familien des französischen Hochadels mit dem Hauptziel, die männliche Erbidentität festzusetzen. Dieses Phänomen verdeckte die maßgebliche Rolle der Frauen bei der Übermittlung nicht nur des materiellen Besitzes – Lehen, Schlösser, symbolische Objekte –, sondern auch von immateriellem Eigentum – Name, Wappen, Gedenken, Ahnenkult –, auf die sich die adlige Identität in der Renaissance gründete. Die *Coutume d’Auvergne* zählte zu den günstigsten Regelwerken für die Frauen, da sie die bilaterale Vererbung der Eigentümer ermöglichte. Die Töchter konnten bei Abwesenheit eines männlichen Erben die Lehen und Besitztümer des Hauses erben. Sie konnten nicht selbst über Namen und Wappen herrschen, konnten aber die Rechte ihren Söhnen vermachen. Die erbenden Töchter und die Stiefmütter besaßen einen besonders vorteilhaften Status, da sie sich auf offizielle Rechte sowie auf Nutznießer- und Witwenbestimmungen stützen konnten. Hatte das Haus keinen männlichen Nachfolger, wurden alle Fragen der Vererbung zu einer weiblichen Angelegenheit. Die spezifische Bedeutung und der Individualisierungsprozess der adligen Frauen drückten sich nicht zuletzt im Tode aus. Autonome fromme Stiftungen oder auch besondere Grabmäler riefen in Erinnerung, dass diese Frauen zeit ihres Lebens ihre eigene Identität bewahrt hatten.

Anne-Valérie Solignat ist Dozentin für Neue Geschichte an der Universität Straßburg.

*

Françoise de Motteville, une expertise indéfinie ou comment ne pas être théologienne. Autour d'une « dissertation » féminine sur la divinité du Christ — Ce texte entend revenir sur la manière dont l'écriture et une compétence théologique contribuent à la construction de la nouvelle *agency* religieuse féminine caractéristique du catholicisme français du XVII^e siècle. Il le fait en partant du cas de Françoise de Motteville, auteure d'un recueil de preuves sur la Divinité du Christ qui n'a jusqu'à présent pas fait l'objet d'étude spécifique. Le parcours de Madame de Motteville n'est pas celui d'une femme hors norme. Malgré son refus très net de l'état de mariage, elle habite les normes de genre comme les normes sociales et religieuses de son temps. Le *Recueil* qu'elle a laissé signale pourtant la manière dont son conformisme est précisément ce qui fonde ce qu'il y a de subversif dans son écriture et dans son rapport au savoir. C'est dans une performance conjointe de compétence et d'incompétence qui joue en permanence avec les limites qui s'imposent à elle, que le *Recueil* peut être une prise de position à la fois radicale et efficace – parce qu'orthodoxe et autorisée – dans les débats du XVII^e siècle sur le rôle et le savoir religieux des femmes.

Jean-Pascal Gay est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Strasbourg, et à partir de septembre 2016 professeur à l'Université Catholique de Louvain.

Françoise de Motteville, an Undefined Expert, or How not to be a Female Theologian. — This text explores the contribution of writing and theological proficiency to the emergence of a new and specific type of female religious agency in seventeenth-century French Catholicism. It examines the case of Françoise de Motteville who authored an heretofore unstudied collection of proofs of Christ's Divinity. Madame de Motteville hardly appears as outside the norms of her times. Despite her staunch disdain for marriage, she lives clearly within the boundaries of gender, social, as well as religious rules. The *Collection* she left nonetheless bears witness to how conformity could be the foundation for both a subversive writing and a subversive relationship to knowledge. By performing theological proficiency and lack thereof at the same time, and through constant playing with the boundaries that constrain her agency, her writing the *Collection* appears as a powerful and efficient – because of its being authorized as well as orthodox – stand in the seventeenth-century debates over the religious role and knowledge of women.

Jean-Pascal Gay is associate professor in early modern history at the University of Strasbourg. From september 2016 he will become professor at the Université Catholique de Louvain.

Françoise de Motteville, eine unbestimmte Expertin – oder : von der Kunst, keine Theologin zu sein. — Der Beitrag rekonstruiert, wie Schrifttum und theologische Kompetenz zur Neuschaffung einer weiblichen religiösen Agenda beitragen, die für den französischen Katholizismus des 17. Jahrhunderts kennzeichnend

war. Als Beispiel dient Françoise de Motteville, Autorin einer Beweissammlung für die Gottheit Christi, welche bisher nicht detailliert untersucht worden ist. Madame de Motteville bewegte sich keineswegs außerhalb der Normen ihrer Zeit, vielmehr folgte sie – trotz ihrer klaren Ablehnung des Ehestandes – den Geschlechternormen wie auch den sozialen und religiösen Normen. Die *Sammlung* zeigt jedoch, wie sehr sie den Konformismus dazu benutzte, subversive Elemente in ihr Schreibwerk und in ihr Verhältnis zum Wissen einfließen zu lassen. Indem sie, ständig an der Grenze des Erlaubten, zwischen Kompetenz und Inkompetenz spielte, machte sie aus der *Sammlung* einen ebenso radikalen wie effizienten Beitrag zu den Debatten des 17. Jahrhunderts über die religiöse Stellung der Frauen.

Jean-Pascal Gay ist Dozent für Neue Geschichte an der Universität Straßburg, ab September Professor an der Université Catholique de Louvain.

*

Les premières historiennes de l'art françaises (XVII^e-XVIII^e siècles) — Au XVII^e et au XVIII^e siècle, un grand nombre de femmes de lettres, de voyageuses, d'artistes, de préceptrices et d'esthètes livrent un témoignage écrit sur les arts, basé le plus souvent sur leurs expériences. Les femmes peintres cherchent à enseigner la pratique de leur discipline. Les préceptrices rédigent des traités d'histoire de l'art à destination des plus jeunes. Enfin, celles qui s'illustrent dans le domaine de la critique d'art ou du récit de voyage fournissent leurs appréciations personnelles sur les œuvres d'art. Si leurs parcours démontrent une grande variété de profils socio-professionnels et de genres littéraires, toutes placent les beaux-arts au centre de leurs réflexions. En ce sens, il est possible de les qualifier de pionnières de l'histoire des arts visuels.

Dorothee Lanno est doctorante en histoire de l'art moderne à l'Université de Strasbourg.

The First Female Art Historians in Seventeenth- and Eighteenth-Century France — During the 17th and 18th century, many women of letters, female travelers, artists, teachers and aesthetes share their life-experiences by writing on the arts. The women painters seek a way of teaching the practice of their subject. The teachers direct their art history papers towards a younger public. Famous art critics or travelers express their personal views on the works of art. If their backgrounds show a diversity of professions, social status and literary genre, all of them put the fine art in the midst of their thinking. Therefore it's possible to consider them as pioneers in the history of visual arts.

Dorothee Lanno is doctoral candidate in modern art history at the University of Strasbourg.

Die ersten französischen Kunsthistorikerinnen (17.-18. Jahrhundert) — Im 17. und 18. Jahrhundert haben zahlreiche Frauen als Literatinnen, Reisende, Künstlerinnen,

Hauslehrerinnen oder auch Ästhetikerinnen schriftliche Zeugnisse über die Künste abgelegt, zumeist auf der Grundlage eigener Erfahrungen. Die Malerinnen versuchten, ihr praktisches Handwerk zu vermitteln, während die Hauslehrerinnen kunsthistorische Abhandlungen für das ganz junge Publikum verfassten. Jene, die sich mit Kunstkritik beschäftigten oder Reiseberichte schrieben, lieferten persönliche Einschätzungen von Kunstwerken. Wenn auch große Unterschiede sowohl im sozialen und beruflichen Status wie in Bezug auf die literarische Gattung zu erkennen sind, stellten all diese Frauen die Schönen Künste in den Mittelpunkt ihrer Überlegungen. Insofern lassen sie sich als Pioniere der Geschichte der bildenden Kunst bezeichnen.

Dorothee Lanno ist Doktorandin im moderne Kunstgeschichte an der Universität Straßburg.

*

Une expertise féminine en construction dans la vie politique anglaise de la fin de l'ère victorienne : le cas de Beatrice Potter au miroir de ses écrits personnels — Beatrice Potter (1858-1943) fut l'une des rares figures féminines incontournables du socialisme britannique du début du XX^e siècle, alors même que la sphère publique et les activités d'expertise étaient très largement masculines. Nombre de ses recherches avaient pour objectif d'influencer les débats et décisions de son gouvernement et elle fut en effet reconnue par les politiques de son époque – et par ses pairs – comme une spécialiste des sciences économiques et sociales. Son journal intime, tenu dès son adolescence, ainsi que son récit autobiographique, *My Apprenticeship*, écrit en 1921, sont une source unique pour mettre en lumière l'ambivalence de son statut d'experte. Ces documents permettent de comprendre comment Beatrice a pu à la fois négocier cette place d'experte tout en répondant aux normes de féminité dominantes de son époque, et professer un antiféminisme théorique que semblent contredire ses activités professionnelles.

Marie Desauay est doctorante contractuelle en histoire contemporaine à l'Université de Strasbourg.

The Making of a Female Expertise in Late Victorian English Politics: the Case of Beatrice Potter in the Light of her Personal Papers — Beatrice Potter (1858-1943) was one of the rare outstanding women figures of early 20th century British socialism, at a time when public life and expert knowledge were overwhelmingly masculine attributes. Most of her research work was carried out with the prospect of weighing on political debates and decision-making, and she has indeed been recognized by both the politicians and fellow experts of her time as a specialist of social science and economy. Her diary, which she kept from her teenage years onwards, and her autobiographical account, *My Apprenticeship*, written in 1921, constitute a rare source because they cast a light on the ambivalence in which she held her own status as a woman expert. These documents allow one

to understand how Beatrice managed to acquire the status of an expert while conforming to the dominant norms of femininity of her time, as well as to defend antifeminism on a theoretical basis while her professional activity in fact belied this creed.

Marie Desaunay is doctoral fellow of the Faculty of History of the University of Strasbourg.

Die Herausbildung einer weiblichen Expertenkompetenz in der englischen Politik am Ende des Viktorianischen Zeitalters: das Beispiel Beatrice Potters im Lichte ihrer persönlichen Schriften — Beatrice Potter (1858-1943) war eine der wenigen herausragenden weiblichen Figuren des britischen Sozialismus zu Beginn des 20. Jahrhunderts, einer Zeit, in der öffentliches Auftreten und Expertenarbeit eine weitgehend männliche Domäne waren. Viele ihrer Forschungen verfolgten das Ziel, die Debatten und Entscheidungen der Regierung zu beeinflussen, und sie war in der Tat von den Politikern wie auch von anderen Experten ihrer Zeit als Spezialistin für Wirtschafts- und Sozialwissenschaften anerkannt. Ihr Tagebuch, das sie seit ihrer Jugend führte, und ihre 1921 verfasste autobiographische Darstellung *My Apprenticeship* bilden einmalige Quellen, mit denen sich die Ambivalenz ihres Expertenstatus beleuchten lässt. Sie zeigen, wie es Beatrice gelang, sich ihre Stellung als Expertin zu erarbeiten ohne von den dominierenden Weiblichkeitsnormen ihrer Epoche abzuweichen, und darüber hinaus einen theoretischen Antifeminismus zu vertreten, dem ihre beruflichen Aktivitäten zu widersprechen scheinen.

Marie Desaunay ist Stipendiat und Doktorand an der Fakultät der Geschichtswissenschaft der Universität Straßburg (Bereich Neueste Geschichte).

*

Architecte ménagère. Une nouvelle experte de l'habitat des années 1920 — Au lendemain de la première Guerre Mondiale, la femme pénètre timidement le champ éminemment masculin de l'architecture et celui des arts décoratifs associés à l'architecture d'intérieur. Dans le même temps, en France et dans d'autres pays d'Europe, apparaît une figure inédite d'experte de l'habitat et de l'espace domestique : la « tayloriste domestique ». Ni architecte ni décoratrice-ensemblière, cette nouvelle professionnelle, née des réflexions de l'Américaine Christine Frederick, trouve dans la personne de Paulette Bernège sa représentante la plus engagée en France. Une représentante convaincue de la nécessité de créer une collaboration effective entre architecte et spécialiste de l'économie domestique qui endosserait un rôle nouveau et réformateur, celui d'« architecte ménagère ». Pour ce faire, Bernège tente un rapprochement avec des architectes pleinement investis dans des recherches sur l'habitat rationnel. Parmi eux, Le Corbusier, dont la production de la seconde moitié des années 1920 et des années ultérieures se trouve dès lors fortement marquée par les

échanges fructueux avec la tayloriste et ses consœurs, créatrices oubliées et pourtant fondamentales de l'habitat moderne.

Elise Koering est docteur en Histoire de l'architecture, chercheuse au LACTH (Laboratoire Conception-Territoire-Histoire) de Lille, et chargée d'enseignement à l'Université de Strasbourg.

Domestic Architect: a New Female Expertise in the Domestic Sciences of the Twenties — In the aftermath of WW1, women began to make their path in the field of modern architecture, a profession mainly occupied by men, and of modern arts and crafts (essentially those associated with home decoration). At the same time, both in France and in the rest of Europe, took place the first developments of a modern figure of expertise in home residence and domestic life : not an architect, nor a decorator, she was an ardent follower of « domestic taylorism », such as Christine Fredericks in the United States or Paulette Bernège in France. According to Bernège, thanks to a strong collaboration between architecture and domestic science, a new professional woman, whom she called the « domestic architect », could come to light. To promote her project, she tried to work closer with architects engaged in research on modern rationalization of housing, such as Le Corbusier. The paper reminds that he and Bernège were implied in fruitful relations during the second half of the twenties and later on, although the work by Bernège and her colleagues was later rather dismissed by posterity.

Elise Koering holds a Ph. D. in history of architecture. She is currently fellow researcher at the LACTH (Lille) and teaches at the University of Strasbourg.

Haushaltsarchitektin. Eine neue Wohnbauexpertin der 1920er Jahre — Unmittelbar nach dem Ersten Weltkrieg wagten sich Frauen langsam in das hochgradig männliche Gebiet der Architektur und der auf Innenarchitektur bezogenen angewandten Künste vor. In Frankreich und weiteren europäischen Ländern tauchte zur gleichen Zeit eine neue Expertenfigur für den Wohn- und Haushaltsbereich auf: die « Haushalts-Tayloristin ». Weder Architektin noch Innenausstatterin; war sie den Überlegungen der Amerikanerin Christine Frederick entsprungen und in Frankreich besonders von Paulette Bernège personifiziert. Bernège war von der Notwendigkeit überzeugt, eine effektive Kooperation zwischen dem Architekten und dem Experten für Haushaltsführung einzuführen, die sich auf die neue und reformerische Rolle der « Haushaltsarchitektin » stützen würde. Vor diesem Hintergrund bemühte sie sich, enge Kontakte zu Architekten herzustellen, die in vollem Maße in die Forschungen zum rationellen Wohnbau impliziert waren. Zu diesen gehörte Le Corbusier, dessen Produktionen der zweiten Hälfte der 1920er Jahre und der darauf folgenden Jahre stark geprägt waren vom fruchtbaren Austausch mit der Tayloristin und ihren Mitstreiterinnen, deren kreative Beiträge in Vergessenheit geraten sind, obwohl sie eine fundamentale Bedeutung für die Wohngestaltung hatten.

Elise Koering hat in Architekturgeschichte promoviert. Sie ist Mitglied der Forschungsgruppe LACTH in Lille und Lehrbeauftragte an der Universität Straßburg.

*

Isabelle Waldberg, sculpteur : une trajectoire émancipée – Isabelle Waldberg (1911-1990), sculpteur franco-suisse inscrite dans le courant de l'abstraction, appartient à une lignée d'artistes femmes dont le travail est encore peu étudié et reconnu par les historiens de l'art du XX^e siècle. Sa production sculpturale présente un large éventail de thèmes traités, de techniques appliquées et de matières employées. Aussi bien artiste qu'intellectuelle, Isabelle Waldberg a réalisé des recherches approfondies en sciences humaines, qui ont alimenté systématiquement son travail plastique et lui ont réservé une place importante dans le paysage artistique et intellectuel de son époque : du Collège de Sociologie de Georges Bataille au cercle des surréalistes exilés à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, elle a côtoyé des grandes personnalités de son temps et a développé dans sa sculpture, un univers esthétique singulier, jonglant entre figuration et abstraction. L'objectif de cet article est de démontrer, à travers des moments marquants de son parcours et des principes fondamentaux de son travail, comment une artiste femme de cette génération qui resta souvent à l'ombre de ses collègues masculins, a su s'émanciper sur un plan créatif mais aussi intellectuel et s'est forgé une identité artistique et une vision de la sculpture qui lui sont propres.

Nikoleta Tsagkari est doctorante en histoire de l'art contemporain à l'Université de Strasbourg.

Isabelle Waldberg, Sculptress (1911-1990): an Emancipated Path — Isabelle Waldberg (1911-1990) was a French-Swiss woman sculptor whose work may be situated in the abstraction movement. Her artistic production covers many different themes and relies on many different techniques and materials. Waldberg was both an artist and an intellectual: she did original research in ethnology and social sciences, she attended the meetings of the famous College de Sociologie launched by Georges Bataille in the thirties, and she had also close links with the surrealist writers, painters and poets who lived in exile in New York during WW2. She was introduced to many important personalities of art and culture of her time. Her sculptures are influenced both by abstract and figurative art and create a very specific esthetic world. Relying on some decisive moments of her career and on some of the most important principles of her artistic work, this paper tries to show how such a female artist, in such a generation of Western contemporary art, could free herself from the rules imposed by her male peer artists, as for her creation than for her personal thought, so that she could enforce an original identity in sculpture making.

Nikoleta Tsagakari is doctoral candidate in modern art history at the University of Strasbourg.

Die Bildhauerin Isabelle Waldberg (1911-1990): eine emanzipierte Laufbahn — Die französisch-schweizerische Bildhauerin Isabelle Waldberg (1911-1990), die der abstrakten Bewegung angehörte, zählt zu einer Reihe von Künstlerinnen, deren Werk von den Kunsthistorikern bislang nur wenig aufgearbeitet und anerkannt worden ist. Die Skulpturen dieser bedeutenden Künstlerin und Intellektuellen decken eine große Bandbreite von Themen, Techniken und Materialien ab. Waldbergs vertiefte geisteswissenschaftliche Forschungen haben eine systematische Umsetzung in ihrem Kunstwerk gefunden, dessen einzigartiges ästhetisches Universum zwischen figurativen und abstrakten Elementen jongliert. Die Bildhauerin verkehrte mit großen Persönlichkeiten ihrer Zeit und hatte unter anderem Kontakt zu der Soziologengruppe um Georges Bataille und zum Kreis der Exil-Surrealisten in New York während des Zweiten Weltkriegs. Ziel des Beitrags ist, im Blick auf markante Etappen ihrer Karriere und auf die wesentlichen Prinzipien ihrer Arbeit aufzuzeigen, wie es einer weiblichen Künstlerin aus dieser stark von Männern dominierten Generation gelingen konnte, sich auf kreativer und intellektueller Ebene zu emanzipieren und eine eigene künstlerische Identität mit persönlichen Visionen zu entwickeln. Nikoleta Tsagakari ist Doktorandin im Bereich Kunstgeschichte an der Universität Straßburg.

*

Marisa Merz, une femme dans l'Arte Povera — Marisa Merz (née en 1931) est la seule artiste à avoir participé à l'aventure de l'Arte Povera. Depuis la fin des années 60, elle a réalisé une œuvre discrète, en marge des institutions, privilégiant des matériaux périssables pour créer ses sculptures et puisant dans sa vie comme sources d'inspiration.

Valérie da Costa est maîtresse de conférences HDR en histoire de l'art contemporain à l'Université de Strasbourg.

Marisa Merz, a woman artist in the Arte Povera movement — Marisa Merz (born in 1931) is the only female artist who has participated to the Arte Povera's story. Since the end of the 60's, she has created an unobtrusive work, out of institutions, giving importance to ephemeral materials to realize her sculptures and taking from her life subjects of inspiration.

Valérie Da Costa is associate professor of art history at the University of Strasbourg.

Marisa Merz, ein Künstlerin von Arte Povera — Marisa Merz (geboren 1931) ist die einzige Künstlerin, die an den Aktivitäten von Arte Povera beteiligt war. Seit dem Ende der 60er Jahre hat sie abseits der Institutionen ein diskretes Werk

geschaffen, in dem vergängliche Materialien für die Skulpturen und das persönliche Leben als Inspirationsquelle eine tragende Rolle spielen.

Valérie Da Costa ist habilitierte Dozentin für Kunstgeschichte der Gegenwart an der Universität Straßburg.

Traduction allemande : André Gounot

I. DOSSIER : FEMMES EXPERTES, SAVANTES, ARTISTES

Présentation

Nicolas Bourguinat

Hériter et succéder. Le rôle des femmes nobles dans la transmission du patrimoine lignager au XVI^e siècle en Auvergne

Anne-Valérie Solignat

Françoise de Motteville, une expertise indéfinie ou comment ne pas être théologienne. Autour d'une « dissertation » féminine sur la divinité du Christ

Jean-Pascal Gay

Les premières historiennes de l'art françaises (XVII^e-XVIII^e siècles)

Dorothee Lanno

Une expertise féminine en construction dans la vie politique anglaise de la fin de l'ère victorienne : le cas de Beatrice Potter au miroir de ses écrits personnels

Marie Desaunay

Architecte ménagère : une nouvelle experte de l'habitat des années 1920

Élise Koering

Isabelle Waldberg, sculpteur (1911-1990) : une trajectoire émancipée

Nikoleta Tsagkari

Marisa Merz : une femme dans l'Arte Povera

Valérie Da Costa

II. AUTOUR D'UNE SOURCE

Une enquête dans l'Inde indépendante. Magda Trocmé, une pacifiste parmi les disciples de Gandhi en 1949-1950

Nicolas Bourguinat

Parmi les disciples de Gandhi : journal d'une pacifiste aux Indes (octobre 1949-février 1950)

Magda Trocmé (édition annotée)

III. CHANTIERS EN COURS

Les voyages d'Agatha Christie (1890-1976). Quelques étapes

Nicole Pellegrin

Femmes, architecture, ville et paysage

Anne-Marie Châtelet

